John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
Adams
133.1
v.10

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.

TOME DIXIEME.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME DIXIEME,

CONTENANT

Les Vies { d'ARTAXERCE, d'ARATUS, de GALBA, d'OTHON, } *par Plutarque.*
d'ARISTIPPE, *traduite du grec de Diogene Laërce, par M. le Fevre,*
d'ANNIBAL, *par M. Dacier.*

A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'aîné, Libraire, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

x Adams
133.1
v.10

AVERTISSEMENT.

Nous voici parvenus à la fin des Vies paralleles que l'on a conſervées de Plutarque. Les quatre qui ſuivent & qui terminent ce grand Ouvrage, ſont dans un autre genre & n'ont point de paralleles. Plutarque en avoit fait pluſieurs autres de la même maniere ſans y ajouter aucune comparaiſon. Car il avoit fait la vie d'Auguſte, celle de Tibere, celle de Néron, celle de Caligula, celle de Vitellius, celle d'Hercule, celle d'Héſiode, celle de Pindare, celle de Craton, celle de Daiphante, celle d'Ariſtomene.

Les Vies de Galba & d'Othon, qui ſont les deux dernieres des quatre annoncées ci-deſſus, ne ſont point dans l'édition de Henri Etienne. Elles étoient originairement dans les Opuſcules ; & comme ces derniers ouvrages ne paroiſſent pas tous de la main de Plutarque, il y a lieu de ſoupçonner que ces deux Vies ſont d'une autre main. Ce n'eſt pas qu'on n'y remarque des tours & des manieres dignes de Plutarque ; mais comme ces Vies ſont apparemment d'un de ſes fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinceau, qu'on appelle des coups de maître.

Les Eleves ſe ſentent d'ordinaire de l'école où ils ont travaillé.

Quoi qu'il en ſoit, ces deux dernieres Vies de Galba & d'Othon ne laiſſent pas d'être dignes de notre curioſité; & il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions toutes les autres Vies détachées qui ont été perdues, quoiqu'elles ne fuſſent pas du même prix que les paralleles, & qu'il y en eût une partie d'une autre main.

ARTAXERXE.

LE premier des rois de Perſe qui porta le nom d'Artaxerxe, ſe diſtingua au-deſſus de tous les autres princes par ſa bonté & par ſa magnanimité, (*a*) & fut ſurnommé *Longuemain*, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. Il étoit fils de Xerxès. Et le ſecond Artaxerxe dont nous écrivons la vie, & qui fut ſurnommé *Mnemon* (*b*), étoit fils de la fille du premier. Car le roi Darius eut de ſa femme Paryſatis quatre enfans; Artaxerxe qui étoit l'ainé, Cyrus le ſecond, & Oſtanes & Oxathres les plus jeunes. Cyrus porta le nom de l'ancien Cyrus, & celui-ci

(*a*) *Et fut ſurnommé* Longuemain, *parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre.*) Dans tous les tems on a donné aux princes des ſurnoms tirés non-ſeulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en ſont fréquens. Cet Attaxerxe fut appellé *Longuemain*, parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre, ou, comme Strabon le prétend dans ſon quinziéme livre, parce qu'il avoit les bras ſi longs, que quand il les étendoit tout debout, ils touchoient à ſes genoux. Ce même Strabon eſt tombé ſur ce ſujet dans une grande faute de mémoire, comme Ruauld le lui a reproché; il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe, car jamais Darius n'a été appellé *Longuemain*.

(*b*) C'eſt-à-dire, *qui a bonne mémoire*.

eut le nom du Soleil, (*a*) car on dit que les Perſes appellent le Soleil *Cyrus*. Artaxerxe fut d'abord appellé Arſicas (*b*), quoique Dinon aſſure que ſon premier nom fut *Oartes*. (*c*) Mais quoique Ctéſias ait farci ſes livres de toutes ſortes de fables non-ſeulement incroyables, mais triviales & ridicules, il n'eſt pourtant pas vraiſemblable qu'il ait ignoré le nom du roi (*d*) à la cour duquel il étoit en qualité de ſon médecin & de celui de ſa mere, de ſa femme, & de ſes enfans.

Cyrus fit paroître dès ſon enfance un naturel impétueux & violent; Artaxerxe au contraire paroiſſoit doux & modéré dans toutes ſes actions & dans tous ſes mouvemens. Il épouſa, par l'ordre du roi & de la reine, une femme

(*a*) *Car on dit que les Perſes appellent le Soleil* Cyrus.) C'eſt le ſentiment d'Heſychius : Κῦρος, dit-il, ἀπὸ τῦ ἡλίυ, τὸν γαρ ἥλιον οἱ Πέρσαι Κύρον λέγουσιν. *Cyrus eſt ainſi appellé du nom du Soleil, car les Perſes appellent le Soleil Cyrus.* Les Perſes appelloient le Soleil *Cyrus*, comme les Egyptiens *Orus*, c'eſt-à-dire, *ſeigneur* & *maître ;* & les Arabes *Urotalt*, *dieu de la lumiere*. Car on trouve là les veſtiges du mot *Cyrus*. Je crois que ſur ce mot Perſan les Grecs ont formé leur κύριος, qui ſignifie *ſeigneur*. Il eſt certain qu'il y a dans la langue grecque beaucoup de mots empruntés des étrangers.

(*b*) Ou Arſacas, qui eſt le nom général des rois de Perſe.

(*c*) *Mais quoique Ctéſias ait farci ſes livres.*) Ce Ctéſias étoit de Cnide. Il avoit écrit l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé en Aſſyrie & en Perſe, Ασσυριακὰ καὶ Περσικὰ. Plutarque nous apprend ici le caractere de ſon eſprit.

(*d*) *A la cour duquel il étoit en qualité de ſon médecin & de celui de ſa mere, de ſa femme & de ſes enfans.*) Voilà donc Ctéſias qui étoit médecin du roi, de la reine ſa mere, de la reine ſa femme, & des princes & princeſſes ſes enfans. Dans ces anciens tems on étoit perſuadé qu'un ſeul médecin pouvoit ſuffire à toute une maiſon royale, & je crois qu'on avoit raiſon.

très-belle & très-vertueuse, & la retint ensuite contre leur volonté. Car Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit aussi la faire mourir. Mais Arsicas se jetta aux pieds de sa mere, & fit tant par ses prieres & par ses larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec beaucoup de peine, que le roi non-seulement n'ôteroit point la vie à sa femme, mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant sa mere avoit plus de tendresse pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnât après la mort de son pere. C'est pourquoi Darius étant tombé malade, elle le rappella de son gouvernement de Lydie où il étoit, & il retourna à la cour plein de grandes espérances que sa mere auroit disposé son pere à le nommer par son testament héritier du royaume préférablement à son ainé. Car Parysatis avoit même pour cela un prétexte spécieux très-plausible, & dont l'ancien Xerxès s'étoit autrefois servi en cas pareil par l'avis de Démaratus; elle disoit qu'elle étoit accouchée d'Arsicas pendant que Darius n'étoit que simple particulier, & qu'elle avoit mis au monde Cyrus depuis que Darius étoit parvenu à la couronne. (*a*) Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, & l'ainé fut déclaré roi sous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit satrape de

(*a*) *Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius.*) La raison dont elle se servoit n'étoit pas valable, car l'ainé quoique né dans le tems que son pere étoit particulier, conserve son droit d'ainesse pour recueillir toute la fortune qui arrive ensuite à son pere, & est préféré aux enfans nés depuis cette grande élévation.

la Lydie & des provinces maritimes de ces quartiers-là.

Peu de jours après la mort de Darius, le roi Artaxerxe partit de sa capitale, (*a*) & alla à la ville de Pasargades pour se faire sacrer, selon la coutume, par les prêtres de Perse. Dans cette ville-là il y a un temple de la déesse qui préside à la guerre; on peut conjecturer que c'est la même que Minerve. Il faut que celui qui doit être sacré entre dans ce temple, que là il quitte sa robe & qu'il prenne celle que l'ancien Cyrus portoit avant que de devenir roi, & qu'on y garde avec beaucoup de vénération; & qu'après avoir mangé une figue seche, il mâche des feuilles de térébinthe, & qu'il avale un breuvage composé de vinaigre & de lait. S'il y a quelques autres usages auxquels il soit obligé de se soumettre, ils ne sont connus que des prêtres & de celui qui est sacré.

Dans le moment qu'Artaxerxe étoit prêt à faire toute cette cérémonie, Tisapherne arrive auprès de lui & lui amene un des prêtres qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus pendant son enfance, qui lui avoit enseigné la magie, & qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perses de ce que son éleve n'avoit pas été

(*a*) *Et alla à la ville de Pasargades.*) Ville de Perse que Cyrus le grand bâtit, & à laquelle il accorda de grands privileges, parce qu'il avoit défait dans ce lieu-là Astyage, & acquis le royaume par la victoire. Ptolemée la nomme *Pasagarta*. On trouve encore quelque vestige de ce nom dans celui qu'elle a aujourd'hui, car, selon le P. Lubin, on la nomme *Darabegerd*, ou, comme les Arabes, *Valasegerd*.

déclaré roi. C'eſt pourquoi ſa dépoſition contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable ; il l'accuſoit d'avoir formé le deſſein de dreſſer des embûches au roi dans le temple, & lorſqu'il dépouilleroit ſa robe, de ſe jetter ſur lui & de le tuer. Les uns diſent que ſur cette accuſation Cyrus fut arrêté ; les autres aſſurent qu'il entra dans le temple, qu'il s'y cacha, & qu'il fut trahi par ce prêtre, mais que ſur le point qu'on alloit le faire mourir, ſa mere le prit entre ſes bras, le lia avec les treſſes de ſes cheveux, attacha ſon cou au ſien, & fit tant par ſes cris, par ſes larmes & par ſes prieres, qu'elle obtint ſa grace, & qu'elle le fit renvoyer dans les provinces maritimes. Il ne fut pourtant pas ſatisfait de ce gouvernement ; & oubliant la grace que le roi lui avoit faite, il ne ſe ſouvint que de l'affront qu'il en avoit reçu quand il avoit été fait priſonnier par ſon ordre, de ſorte que le reſſentiment & la colere l'exciterent encore à vouloir ſe faire roi.

Il y a des auteurs qui écrivent que n'étant pas content de ce qu'on lui donnoit pour ſa table & pour ſon entretien, il s'étoit révolté contre le roi. Mais ils diſent en cela une choſe très-ridicule ; car quand il n'auroit pas eu d'autre reſſource, il avoit la reine ſa mere qui n'auroit pas manqué de lui fournir tout ce qu'il auroit voulu. D'ailleurs quelle plus grande marque veut-on de ſes grandes richeſſes, que les nombreuſes troupes étrangeres qu'il entretenoit en différens lieux par

le moyen de ſes amis & de ſes hôtes, comme le rapporte Xénophon ; car pour mieux cacher ſes grands préparatifs & pour tenir ſes levées plus ſecrettes, il ne tenoit pas toutes ces troupes enſemble ; mais il avoit en différens lieux des gens qui ſous divers prétextes lui levoient des ſoldats étrangers ; & Paryſatis, qui étoit toujours à la cour auprès du roi ſon fils, guériſſoit tous ſes ſoupçons, pendant que Cyrus de ſon côté écrivoit toujours à ſon frere en homme ſoumis, tantôt lui demandant des graces, (*a*) tantôt chargeant & accuſant à ſon tour Tiſapherne, pour perſuader au roi qu'il n'en vouloit qu'à lui, & que c'étoit à lui que s'adreſſoient toute ſa fureur & toute ſa jalouſie. Joint à cela que le roi étoit d'un naturel peſant & pareſſeux, ce que la plupart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il eſt vrai qu'au commencement de ſon regne il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom, car il ſe montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient, il honoroit & récompenſoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs ſervices. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'inſulte. Quand on lui faiſoit des préſens, il marquoit être auſſi aiſe que ceux qui les offroient, ou plutôt que ceux qui en rece-

(*a*) *Tantôt chargeant & accuſant à ſon tour Tiſapherne.*) Il lui enleva les principales villes de ſon gouvernement d'Ionie, à l'exception de Milet qu'il alla aſſiéger, & ce fut ce qui aida beaucoup à tromper Artaxerxe qui crut que les levées que Cyrus faiſoit étoient contre Tiſapherne.

voient de lui, & quand il donnoit, c'étoit avec une joie qui marquoit sa bonté, son humanité & son inclination généreuse & libérale. Les plus petites choses qu'on lui offroit, il les recevoit de très-bon cœur. Un certain Omisus lui ayant présenté un jour une grenade d'une excessive grosseur, *Par le dieu Mithra*, s'écria-t-il en la recevant, *cet homme rendroit bientôt une petite ville très-grande si on la lui confioit.* Une autre fois le roi étant en marche, comme chacun s'empressoit à lui faire des présens, les uns d'une chose, & les autres d'une autre, il y eut un pauvre homme de métier qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la riviere, puisa de l'eau dans ses deux mains, & courut la lui présenter. Artaxerxe ravi lui envoya une coupe d'or, & mille dariques. Un jour Euclidas de Lacédémone ayant dit beaucoup de choses contre lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son capitaine des gardes : *Tu peux dire contre le roi tout ce qu'il te plaît, & le roi peut non-seulement dire, mais faire tout ce que bon lui semble.*

Une fois à une chasse Tiribase lui montrant sa robe toute déchirée, le roi lui dit, *Que veux-tu que j'y fasse? Que vous en preniez une autre*, répondit Tiribase, *& que vous me donniez celle-là. Je le veux*, dit le roi, *je te la donne, mais en même tems je te défends de la porter.* Tiribase ne fit pas grand compte de cette défense, non que ce fût un méchant homme, mais il étoit léger & évaporé. Il ne

manqua pas de mettre ſur l'heure même cette robe du roi ; & non content de cela, il y ajouta quantité d'ornemens & de joyaux d'or, que les reines avoient ſeules le droit de porter. Tous ceux de la cour en étoient indignés, car cela étoit expreſſément défendu par les loix de Perſe ; mais le roi ne fit qu'en rire, & lui dit : *Je te donne ces ornemens d'or à porter comme à une femme, & cette robe comme à un fou.*

C'étoit une coutume de tout tems obſervée, que perſonne ne mangeoit à la table du roi que ſa mere & ſa femme, ſa mere aſſiſe au-deſſus de lui, & ſa femme au-deſſous. Artaxerxe y appella auſſi ſes deux jeunes freres Oxanes & Oxathres. Mais ce qui plut aux Perſes plus que tout le reſte, ce fut de voir la reine Statira ſa femme ſe faire porter par les rues dans une litiere ouverte & ſans rideaux, qui permettoit aux femmes de ſes ſujets de la ſaluer & de l'approcher. C'eſt pourquoi la reine étoit ſi fort aimée du peuple. Cependant les eſprits inquiets & remuans, & qui aimoient les nouveautés, alloient diſant que les affaires demandoient un roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre & qui comblât de biens ſes ſerviteurs, & que la grandeur de l'empire avoit beſoin d'un roi plein d'ambition & de courage pour en ſoutenir & pour en augmenter l'éclat. Cyrus donc ſe confiant à tous ces diſcours qu'on tenoit à la cour autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, ſe prépara à la guerre.

D'abord il écrivit aux Lacédémoniens pour les prier de le ſecourir & de lui envoyer des hommes ; il promettoit des chevaux à ceux qui viendroient à pied, & des chars attelés à ceux qui viendroient à cheval ; à ceux qui n'auroient que des terres, il promettoit de leur donner des villages, & à ceux qui n'auroient que des villages, il leur promettoit des villes. Il ajouta que pour la ſolde de ceux qui ſerviroient dans ſes troupes, elle ſeroit payée non par compte, mais par meſure & à tas ; & parlant hautement & magnifiquement de lui-même, il diſoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus royal que ſon frere, qu'il étoit plus grand philoſophe & mieux inſtruit de la magie que lui, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui. Il ajoutoit que ſon frere avoit été élevé dans une ſi grande timidité & dans une telle molleſſe, qu'à la chaſſe il n'oſoit ſe tenir à cheval, ni à la guerre ſur un char. Les Lacédémoniens écrivirent à Cléarque, & lui ordonnerent d'obéir à Cyrus & d'exécuter ſes ordres.

Cyrus partit de Sardis & marcha vers les hautes provinces de l'Aſie pour faire la guerre à ſon frere. Il menoit avec lui une groſſe armée de Barbares & près de treize mille Grecs ſoudoyés, & il trouvoit tous les jours de nouveaux prétextes pour faire agréer à ſon frere la levée de tant de troupes. Mais ſon véritable deſſein ne fut pas long-tems caché, car Tiſapherne qui s'en douta, partit de Milet & alla en donner avis au roi.

A cette nouvelle la cour fut dans un grand trouble. Toute la haine de cette guerre tomba sur la reine Paryſatis, qu'on en regarda comme la principale cauſe, & tous ſes amis & ſes ſerviteurs furent ſoupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Mais ce qui faiſoit le plus de peine à Paryſatis, c'étoit la reine Statira qui, au déſeſpoir de cette guerre, ne ceſſoit de lui crier : *Qu'eſt devenue la foi que vous avez ſi ſouvent donnée en vous rendant caution pour votre fils ? Que ſont devenues les ardentes prieres dont vous vous êtes ſervie pour arracher à la mort celui qui avoit conjuré contre le roi ſon frere ? C'eſt par cette malheureuſe tendreſſe que vous avez allumé cette guerre, & que vous nous avez précipités dans cet abyme de maux.*

Ces reproches continuels inſpirerent à Paryſatis, qui étoit naturellement vindicative & violente dans ſa colere, & qui conſervoit long-tems ſon reſſentiment, une haine ſi implacable pour Statira, qu'elle chercha les moyens de la faire mourir. L'hiſtorien Dinon écrit que ce fut pendant cette guerre même ; mais Ctéſias aſſure que ce fut quelque tems après, & il n'eſt pas vraiſemblable que ce dernier ait ignoré le tems où cette noire trahiſon fut exécutée, lui qui étoit témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſoit à cette cour, & qui n'avoit aucune raiſon de changer les tems & de ne pas raconter le fait tel qu'il étoit arrivé, quoique d'ailleurs cet auteur s'éloigne aſſez ſouvent de la vérité pour rem-

plir ſon hiſtoire de fables & d'aventures tragiques. C'eſt pourquoi nous rapporterons le récit de cette tragédie au tems auquel il l'a placée.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le roi n'étoit pas réſolu de combattre ſi-tôt, & qu'il ne ſe hâtoit pas d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il avoit fait deſſein d'attendre dans le fond de la Perſe que toutes ſes forces qui venoient de tous côtés, fuſſent aſſemblées, (*a*) & que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toiſes de largeur & autant de profondeur, & qui s'étendoit par l'eſpace de quatre cens ſtades depuis l'Euphrate juſqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & ce retranchement on avoit laiſſé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par-là que Cyrus paſſa avec toute ſon armée. Le roi négligea de lui diſputer ce paſſage, & le laiſſa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribaſe fut le premier qui eut l'audace de lui repréſenter qu'il ne devoit pas fuir ainſi le combat, & abandonner à l'ennemi les royaumes de la Médie, de Babylone, & de Suze même, pour aller ſe cacher au fond de la Perſe, lui ſur-tout qui avoit pluſieurs

(*a*) *Et que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toiſes de largeur & autant de profondeur.*) Xénophon, plus croyable en ceci que Plutarque, ne donne à ce retranchement que cinq toiſes de largeur & trois de profondeur. Mais peut-être que du tems de Plutarque le nombre de toiſes étoit marqué différemment dans le texte de Xénophon.

fois autant de troupes que ſon ennemi, & dix mille ſatrapes & capitaines meilleurs que Cyrus & pour le combat & pour le conſeil.

Ces paroles firent prendre au roi la réſolution de combattre. Il fit tant de diligence que (*a*) tout-d'un-coup il parut en bataille avec une armée de neuf cens mille hommes tous bien leſtes & bien équipés, & étonna extrêmement les troupes de Cyrus, qui par trop de confiance en leur courage, & par le mépris outré qu'ils avoient pour leurs ennemis, marchoient confuſément & avec beaucoup de négligence, juſques-là qu'ils faiſoient porter leurs armes. De ſorte que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ſes troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le roi s'avança au petit pas, & dans un grand ſilence. Cette belle ordonnance & cette diſcipline ſurprirent extrêmement les Grecs qui s'attendoient à voir beaucoup de déſordre & de confuſion dans une ſi grande multitude, & à entendre des cris barbares & déſordonnés. Artaxerxe couvrit le front de ſa phalange de ſes meilleurs chariots armés de faulx, afin que par l'impétuoſité de leur courſe ils ou-

(*a*) *Tout-d'un-coup il parut avec une armée de neuf cens mille hommes.*) Par le rapport des transfuges, l'armée d'Artaxerxe étoit de douze cens mille hommes ſous quatre généraux, Tiſapherne, Gobrias, Arbaces & Abrocomas; mais ce dernier n'arriva avec ſes troupes qu'après la bataille, ainſi Plutarque ne parle ici que de ceux qui ſe trouverent au combat. Il devoit avoir auſſi deux cens chariots armés de faulx, & il n'en eut que cent cinquante, mais outre cela il avoit ſix mille chevaux d'élite qui combattoient devant lui. Xénophon.

vriſſent & miſſent en pieces les bataillons ennemis avant qu'ils puſſent joindre les ſiens. Pluſieurs hiſtoriens ont eu ſoin de décrire cette bataille, mais Xénophon eſt celui qui la décrit le plus vivement, car on ne la lit pas, on la voit, & il tient toujours ſon lecteur dans la choſe même, comme ſi elle étoit préſente, & il le fait entrer dans la paſſion comme s'il étoit au milieu du péril, tant il la repréſente naïvement & avec énergie. (*a*) C'eſt pourquoi il ne ſeroit pas d'un homme ſenſé de la raconter après lui. Tout ce qu'on doit faire, c'eſt de rapporter quelques particularités dignes de mémoire qui lui ont échappé, ou qu'il a omiſes.

Le lieu donc où cette bataille ſe donna, eſt appellé Counaxa, & il eſt à cinq cens ſtades (*b*) de Babylone. Un peu avant le combat, Cléarque conſeilloit à Cyrus de ne pas s'engager dans la mêlée, & de ſe tenir derriere les bataillons Macédoniens, & on rapporte que Cyrus lui répondit : *Que me dis-tu-là, Cléarque ? Quoi, tu veux que dans*

(*a*) *C'eſt pourquoi il ne ſeroit pas d'un homme ſenſé de la raconter après lui.*) On voit par-tout des marques de la modeſtie de Plutarque. Il ne veut pas toucher à la relation que Xénophon a faite de la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, il trouve cette entrepriſe inſenſée. On connoît des écrivains qui ne ſont pas ſi ſcrupuleux ni ſi timides. Mais pourquoi Plutarque ne raconte-t-il pas cette bataille comme Xénophon, & pourquoi oblige-t-il ſon lecteur à aller chercher un autre ouvrage pour s'inſtruire, ou à demeurer ſans être inſtruit ? C'eſt que Xénophon étoit alors entre les mains de tout le monde.

(*b*) Soixante-trois mille cinq cens pas, c'eſt environ vingt lieues.

le même tems que je cherche à me faire roi, je me montre indigne de l'être?

Cyrus fit-là une grande faute de se jetter au milieu du péril sans aucune précaution. Mais Cléarque en fit de son côté une autre qui n'est pas moindre, si elle n'est même plus grande; (*a*) c'est qu'il refusa de ranger ses Grecs vis-à-vis du roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné, & qu'il approcha son aile droite de la riviere, de peur

(*a*) *C'est qu'il refusa de ranger ses Grecs vis-à-vis du roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné.*) Ce reproche, que Plutarque fait à Cléarque qui commandoit l'aile droite de Cyrus, mérite d'être examiné. Quand les armées furent en bataille, Cyrus qui passoit le long de la ligne avec Pigrès son truchement & trois ou quatre autres, cria à Cléarque, *qu'il donnât au milieu où étoit le roi, parce que de là dépendoit tout le succès du combat.* Mais comme les ennemis étoient en si grand nombre qu'une seule de leurs ailes tenoit tout le front du corps de bataille de Cyrus, & le débordoit, Cléarque craignit d'être enveloppé s'il abandonnoit la riviere, & il lui répondit, *qu'il ne se mît en peine de rien, & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit.* Plutarque accuse donc Cléarque d'avoir fait une grande faute de n'avoir pas suivi l'ordre de son général; & le malheureux succès du combat fait voir que Plutarque a raison. Cependant M. d'Ablancourt veut justifier Cléarque dans sa note sur cet endroit de Xénophon. *Plutarque*, dit-il, *le blâme dans la vie d'Artaxerxe, comme s'il avoit été cause par-là de la perte de Cyrus. Mais il n'étoit pas responsable de l'événement, & savoit bien mieux la guerre que Plutarque.* Voilà deux mauvaises raisons. Un officier se rend en quelque façon responsable de l'événement, quand il fait tout le contraire de ce que son général lui a ordonné. Cléarque savoit mieux la guerre que Plutarque, je le veux; mais Plutarque la savoit aussi bien que M. d'Ablancourt; & ce qu'il y a de plus fort encore, Cyrus la savoit aussi bien que Cléarque, & il avoit fort bien vu que le succès du combat dépendoit de cette attaque. Les raisons que Plutarque donne de sa censure sont très-solides.

d'être enveloppé par les ennemis qui le débordoient. Car s'il ne cherchoit qu'à se mettre en sûreté, & qu'il n'eût d'attention qu'à se garantir lui-même de tout échec, il auroit encore mieux fait de ne bouger de sa maison. Mais après avoir fait en armes tant de milliers de stades depuis la mer jusqu'à la plaine de Babylone, sans que personne l'y contraignît, & dans la seule vue de placer Cyrus sur le trône des Perses; d'avoir ensuite choisi pour se mettre en bataille un endroit d'où il ne pourroit sauver son général qui le soudoyoit, mais où il pourroit combattre en sûreté & tout à son aise, cela ressemble fort à un homme à qui la vue du danger présent fait abandonner l'idée du tout, & oublier le but de son entreprise. Car qu'aucun de ceux qui étoient rangés autour du roi n'eût soutenu le choc des Grecs, s'ils l'eussent chargé, & que tous ces gens-là étant renversés, & le roi tué ou mis en fuite, Cyrus n'eût gagné la bataille, & qu'après sa victoire il n'eût été couronné, c'est de quoi personne ne sauroit douter, (a) & l'événement même le montre. C'est pourquoi il faut bien plutôt accuser Cléarque d'avoir ruiné les affaires & causé la mort même de Cyrus par sa trop grande précaution, que de s'en prendre à la témérité & à la trop grande audace du général. Car si Artaxerxe avoit eu à choisir lui-même l'endroit à mettre les

(a) *Et l'événement même le montre.*) Car les Grecs furent victorieux de leur côté, & Cyrus fut tué par Artaxerxe, ce qui ne seroit pas arrivé si les Grecs eussent attaqué le roi.

Grecs en bataille, afin qu'ils lui fissent le moins de mal, il n'en auroit jamais pu trouver un meilleur, ni un plus commode que celui que Cléarque prit près de la riviere, & fort loin d'Artaxerxe & de ceux qui étoient autour de lui, & (*a*) d'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe, ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant que de pouvoir se prévaloir de la victoire de Cléarque. Aussi est-il constant qu'avant la bataille Cyrus avoit très-bien vu ce qui étoit le plus expédient pour le succès de cette journée, car il avoit ordonné formellement à Cléarque de donner au milieu où étoit le roi. Et Cléarque, après avoir répondu qu'il auroit soin de faire ce qui seroit pour le mieux, ruina & perdit tout. Car les Grecs battirent les Barbares comme ils voulurent, & les chasserent fort loin devant eux. Cyrus monté sur un cheval hardi & courageux, mais qui avoit la bouche mauvaise, (on l'appelloit *Pasacas*) fut rencontré, comme le rapporte Ctésias, par Artagerses, général des Caduséens, qui du plus loin qu'il le vit, poussa droit à lui, & lui cria: *O le plus injuste & le plus insensé des hommes, toi qui déshonores le nom de Cyrus, qui est le plus grand nom qui soit parmi les*

(*a*) *D'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe.*) Car non-seulement les six mille chevaux qui combattoient devant lui furent renversés, mais ses troupes qui le suivoient furent mises en désordre, & lui blessé il fut obligé de se retirer sur une éminence avec peu de gens. Et c'est de quoi Cléarque ne put s'appercevoir à cause du poste qu'il avoit pris.

Perſes, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage très-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perſes, & dans l'eſpérance de tuer le roi ton frere & ton ſeigneur, qui a autour de lui un million de ſerviteurs & d'eſclaves mille fois plus vaillans que toi, & tu vas l'éprouver ſur l'heure, car tu vas perdre ici la tête avant que d'avoir ſeulement vu la face du roi.

En finiſſant ces mots, il lui lança ſa javeline de toute ſa force. La cuiraſſe ſe trouva de ſi bonne trempe, que la javeline ne la perça point : Cyrus ne fut point bleſſé, mais la violence du coup fut ſi grande, qu'il chancela ſur ſon cheval ; & comme Artagerſes faiſoit tourner le ſien, Cyrus lui lança ſa javeline ſi heureuſement au défaut de la cuiraſſe, qu'il lui perça le cou au-deſſus de la clavicule. Car qu'Artagerſes ait été tué de la main de Cyrus, c'eſt de quoi preſque tous les hiſtoriens conviennent. Mais ſur la mort de Cyrus, comme Xénophon n'en dit qu'un mot, parce qu'il ne ſe trouva pas préſent au lieu où il fut tué, rien n'empêche que nous ne détaillions ici la maniere dont Dinon la raconte, & enſuite celle dont la rapporte Ctéſias.

Dinon écrit donc qu'Artagerſes étant tombé du coup, Cyrus pouſſa ſon cheval de furie ſur ceux qui étoient en bataille devant le roi pour le couvrir ; qu'il les écarta ; qu'il joignit le roi ; qu'il lui tua ſon cheval ſous lui ; & que le roi étant tombé, Tiribaſe le dégagea, le monta ſur un autre cheval, & lui dit : *Seigneur,*

ſouvenez-vous toujours de cette journée, car elle mérite de n'être pas miſe en oubli; que dans ce moment Cyrus pouſſant encore à lui, le bleſſa du ſecond coup; qu'après cela il le chargea encore; & qu'à cette troiſiéme charge le roi, plein d'indignation, dit à ceux qui étoient près de lui: *Il vaut beaucoup mieux mourir que de ſouffrir tant d'inſultes*, & pouſſa ſon cheval contre Cyrus, qui tête baiſſée & ſans aucun ménagement, ſe jettoit au-travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappa de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tomba mort, les uns diſent que ce fut du coup que le roi lui donna, & les autres aſſurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien, à qui le roi, pour le récompenſer de ce grand exploit, donna le privilége de porter un coq d'or au bout d'une pique à la tête de l'armée dans tous les combats, car les Perſes appellent les Cariens des coqs, à cauſe des crêtes dont ils ornent leurs caſques. Voilà la maniere dont Dinon rapporte le fait, & voici celle de Ctéſias que j'ai un peu abrégée.

Après que Cyrus eut tué de ſa main Artagerſes, il pouſſa ſon cheval contre le roi, & le roi vola à ſa rencontre, tous deux ſans dire une ſeule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le roi, & ne le bleſſa point. Le roi lança ſa javeline à Cyrus & le manqua; mais il frappa Tiſapherne, homme d'un grand mérite & fidele ſerviteur de Cyrus, (*a*) & le

(*a*) *Et le tua.*) Mais Tiſapherne étoit un des principaux

tua. Alors Cyrus lança sa javeline contre son frere. Le trait perça la cuirasse, & lui entra environ deux doigts dans l'estomac, de sorte que le roi tomba de son cheval. Le désordre se met dans ses troupes, elles prennent la fuite; & lui s'étant relevé, il gagna avec un petit nombre de ses gens, parmi lesquels étoit Ctésias, une petite éminence où il se tint en repos. Cyrus environné d'ennemis, fut emporté fort loin par son cheval qui prit le mors aux dents. Comme il étoit déja nuit, les ennemis ne purent le reconnoître, & ses gens étoient fort en peine, & le cherchoient avec grand soin. Mais enflé de sa victoire & naturellement plein d'impétuosité, de feu & d'audace, il alloit çà & là au travers des ennemis, leur criant en langage Persien, *Ouvrez-vous, pauvres gens, ouvrez-vous.* Comme il répétoit cela à tout moment, la plupart s'ouvroient pour le laisser passer en lui donnant des marques de leur respect. Mais la thiare qu'il avoit sur la tête tomba malheureusement, & un jeune Perse, nommé *Mithridate*, passant par hazard près de lui, le frappa de sa javeline à la temple près de l'œil sans le connoître. Il perdit tant de sang par cette plaie, que bientôt il fut saisi d'un vertige ténébreux, & tomba à terre évanoui, son cheval s'échappa & s'enfuit errant par la plaine. Le tapis qui le couvroit

officiers d'Artaxerxe même. Y en avoit-il un autre de ce nom dans les troupes de Cyrus? Je crois que ce nom est corrompu ici, & qu'il faut rétablir la leçon du manuscrit de la bibliotheque de Saint-Germain, où on lit *Satipherne* au lieu de *Tisapherne.*

étant tombé, un eſclave de celui qui l'avoit bleſſé le ramaſſa tout ſanglant.

Quand Cyrus fut un peu revenu de ſa défaillance avec aſſez de peine, quelques eunuques qui l'avoient ſuivi en petit nombre, tâcherent de le mettre ſur un autre cheval, & de le ſauver. Mais comme il n'avoit pas la force de ſe tenir à cheval, il crut qu'il iroit mieux à pied; & ſes eunuques le prenant ſous les bras, lui aidoient à marcher. Il avoit la tête ſi étonnée de ſa bleſſure, qu'elle penchoit ſur ſon épaule; & ne pouvant ſe ſoutenir ſur ſes pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il étoit ranimé par la joie de la victoire qu'il croyoit avoir remportée, car il entendoit de tous côtés les fuyards qui appelloient Cyrus leur roi, & qui demandoient quartier.

Dans ce moment quelques Cauniens (*a*), gens miſérables qui ſuivoient l'armée du roi, gagnant leur vie à rendre les ſervices les plus bas & les plus abjects, ſe trouverent par hazard mêlés comme amis parmi les gens qui étoient autour de Cyrus. Mais enfin ayant reconnu avec peine les cottes d'armes rouges que ſes gens portoient, ils virent que c'étoient des ennemis, car les troupes du roi en portoient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner par derriere un coup de ſa javeline à Cyrus ſans le connoître. Le coup donna dans le jarret & lui coupa le nerf. Cyrus tombe, & en tombant ſa temple bleſſée donne contre une pierre, & il rend l'eſprit ſur le moment.

(*a*) *Cauniens*, de la ville de Caunus dans la Carie.

Voilà comment Ctéſias raconte la mort de Cyrus. Et ſon récit eſt comme un poignard émouſſé dont il le tue enfin avec des peines infinies.

Cyrus ne venoit que d'expirer (*a*) lorſqu'Artaſyras, qu'on appelloit *l'œil du roi*, paſſa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les eunuques qui témoignoient une grande affliction & qui fondoient en larmes. Il s'adreſſa à celui qui paroiſſoit le plus fidele & le plus attaché à ſon maître, & lui dit, *Pariſcas, qui eſt celui que tu pleures ainſi aſſis près de lui ? Eh, Seigneur Artaſyras*, lui répondit Pariſcas, *ne voyez-vous pas que c'eſt Cyrus qui eſt mort ?* A ce mot, Artaſyras étonné, exhorta l'eunuque à avoir bon courage & à garder bien le mort, & le quittant il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe qui déſeſpéroit déja de ſes affaires & croyoit

(*a*) *Lorſqu'Artaſyras, qu'on appelloit* l'œil du roi.) Les rois de Perſe avoient des miniſtres que l'on appelloit *les yeux du roi*; c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient vu dans le royaume; & d'autres qu'ils appelloient *les oreilles du roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient entendu. Car les rois ne peuvent ni tout voir ni tout entendre par eux-mêmes, & ils ont beſoin de ſecours; c'eſt pourquoi Ariſtote loue cet uſage dans le ſeiziéme chapitre du troiſiéme livre de ſa république. *Il eſt peut-être abſurde*, dit-il, *de penſer qu'un homme ſeul voie mieux avec deux yeux, qu'il entend mieux avec deux oreilles, & qu'il agit mieux avec deux pieds & deux mains, que pluſieurs avec pluſieurs. C'eſt pourquoi auſſi nous voyons que les monarques ſe font pluſieurs yeux, pluſieurs oreilles, pluſieurs pieds & pluſieurs mains, & que ceux qui ſont affectionnés & à eux & à leur royaume, ils les aſſocient à leur empire*, &c. Ariſtophane ne laiſſe pas de plaiſanter ſur ce titre *d'œil du roi*, dans ſes Acharnenſes, act. 1, ſcene 2 & 3.

tout perdu, & qui étoit dans un grand abattement tant par la soif qui le brûloit, que par la blessure qu'il avoit reçue ; & l'approchant il lui crie avec un transport de joie, *qu'il venoit de voir Cyrus mort.* D'abord le premier mouvement du roi fut de l'aller voir lui-même, & il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu. Mais comme tout étoit rempli de crainte & d'effroi à cause du bruit qui s'étoit répandu que les Grecs avoient tout vaincu de leur côté, & qu'ils étoient encore à poursuivre les fuyards & à tout passer au fil de l'épée, il changea d'avis, & jugea plus à propos d'y envoyer un plus grand nombre de gens qui verroient si la nouvelle étoit vraie, & qui lui en feroient le rapport. Il y envoya donc trente hommes avec des flambeaux. Et comme il étoit sur le point de rendre l'ame par la grande soif qu'il enduroit, l'eunuque Satibarsanes se mit à courir çà & là pour chercher de l'eau, car il n'y en avoit point dans la plaine, & le camp étoit fort éloigné. Enfin après avoir bien couru, il rencontra par hazard un de ces pauvres Cauniens qui portoit dans une méchante outre toute rapiécée environ huit verres d'une méchante eau toute corrompue. Satibarsanes la prit & la porta au roi, qui la but toute entiere. Après qu'il eut bu, l'eunuque lui demanda *si cette boisson ne lui avoit pas paru bien mauvaise*, & le roi lui jura par tous ses dieux *que jamais il n'avoit bu avec tant de plaisir le vin le plus délicieux, ni l'eau la plus claire & la plus légere ; j'en suis si content*

content, ajouta-t-il, *que ſi je ne puis trouver celui qui te l'a donnée, pour le récompenſer, je prie les dieux qu'ils le rendent heureux & riche.*

Cependant les trente hommes qu'il avoit envoyés, reviennent pleins de joie & lui confirment le bonheur dont il n'avoit oſé ſe flatter. Déja il commence à ſe raſſurer ſur le grand nombre de gens qui ſe raſſemblent autour de lui. Il deſcend dans la plaine à la clarté d'une infinité de flambeaux, & va au lieu où étoit le corps de ſon frere. Quand il fut devant ce corps, il lui fit couper la main droite & la tête ſelon la loi des Perſes, & commanda qu'on lui apportât cette tête qu'il prit lui-même par les cheveux, qui étoient fort longs & fort épais, & il la montroit à ceux qui étoient encore dans le doute & qui fuyoient. Tous ces fuyards étonnés, l'adoroient à la maniere de leur pays & ſe joignoient à ſes troupes; de ſorte qu'en très-peu d'heures il eut rallié autour de lui ſoixante-dix mille hommes, avec leſquels il reprit le chemin de ſon camp.

Ctéſias écrit qu'il n'avoit à cette bataille que quatre cens mille hommes effectifs. Mais Dinon & Xénophon en mettent un bien plus grand nombre. Et quant au nombre des morts, le même Ctéſias dit qu'on rapporta au roi qu'il n'y en avoit en tout que neuf mille, & que pour lui, à les voir, il avoit jugé qu'il y en avoit environ vingt mille, mais cet article demeure en conteſtation. Ce

que Ctésias ajoute qu'il fut envoyé par le roi avec Phaylle de Zacynthe & quelques autres vers les Grecs, pour leur faire quelques propositions, c'est une fausseté insigne, car Xénophon savoit fort bien que Ctésias étoit au service du roi, & il fait mention de lui dans ses livres. Il n'est donc pas vraisemblable que si Ctésias avoit été envoyé aux Grecs de la part du roi, & qu'il eût été chargé de leur porter des paroles si considérables, Xénophon l'eût oublié, (*a*) & qu'il n'eût parlé que de Phaylle. Mais le bon Ctésias, comme il paroît par ses écrits, étoit plein d'ambition & de vanité, d'ailleurs fort partial pour les Lacédémoniens, & grand ami de Cléarque, & dans ces récits il trouve toujours moyen de se placer en certains endroits qui lui sont honorables, & qui lui donnent occasion de parler avantageusement de Cléarque & de Lacédémone.

Après la bataille, le roi envoya de grands & de riches présens au fils d'Artagerses qui avoit été tué par Cyrus. Il récompensa aussi très-magnifiquement Ctésias & les autres; & ayant enfin trouvé le Caunien, qui avoit donné à Satibarsanes son outre d'eau, de pauvre misérable & d'inconnu qu'il étoit, il le fit riche & homme de grande considération.

(*a*) *Et qu'il n'eût parlé que de Phaylle.*) Car Xénophon, dans le second livre de la retraite des dix mille, écrit qu'Artaxerxe envoya aux Grecs des héraults, & avec eux Phaylle, qui étoit Grec & qui faisoit profession de savoir fort bien l'art militaire; mais il ne dit pas un mot de Ctésias. Aussi n'étoit-ce pas l'emploi d'un médecin.

Il mêloit ſouvent plus de douceur & de plaiſanterie que de ſévérité dans la punition de ceux qui avoient commis quelque faute. Un certain Mede, nommé Arbaces, pendant le combat s'étoit jetté dans le parti de Cyrus, & enſuite après la mort de Cyrus il étoit revenu dans ſes troupes; Artaxerxe ne le taxa ni de trahiſon ni de mauvaiſe volonté, mais ſeulement de timidité & de poltronerie; & pour le punir, il le condamna à porter tout le jour à ſon cou, dans la place publique, une courtiſanne toute nue. Un autre, non content d'avoir auſſi deſerté, s'étoit encore vanté fauſſement d'avoir tué deux des ennemis, le roi ſe contenta d'ordonner qu'on lui perçât la langue avec trois alènes.

Comme il croyoit avoir tué Cyrus de ſa main, & qu'il vouloit que tout le monde le crût & le dît, il envoya de grands préſens à Mithridate qui l'avoit bleſſé le premier, & commanda à ceux qu'il chargea de ces préſens de lui dire : *Le roi t'honore de ces préſens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la lui as apportée.* Et le Carien, qui avoit coupé le jarret à ce prince, & qui l'avoit fait tomber, lui ayant demandé auſſi un préſent, le roi le lui accorda & lui fit dire par ceux qui le lui remirent : *Le roi te fait ce préſent, parce que tu as été le ſecond qui lui as apporté la bonne nouvelle. Car Artaſyras a été le premier qui lui a appris la mort de Cyrus, & tu es venu après lui.*

Pour ce qui eſt de Mithridate, il ſe retira

tout triſte ſans dire un ſeul mot. Mais le pauvre malheureux Carien ſe laiſſa entraîner par ſa ſottiſe dans la paſſion la plus ordinaire aux hommes, qui eſt la vanité. Corrompu vraiſemblablement par les grands biens que le roi lui avoit faits, il ſe perſuada qu'il devoit aſpirer à des choſes plus relevées & fort au deſſus de ſon état. Il ne voulut donc point ſouffrir que ces grands préſens fuſſent regardés comme la récompenſe de la bonne nouvelle qu'il avoit portée au roi, mais il ſe mit en colere, & alloit criant, proteſtant, & prenant tout le monde à témoin que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le roi lui faiſoit une grande injuſtice de le priver de la gloire qui lui étoit dûe. Le roi informé de cette inſolence, en fut ſi irrité, qu'il commanda qu'on lui coupât la tête ſur l'heure. Sa mere Paryſatis qui ſe trouva préſente, lui dit : *Seigneur, ne puniſſez point de cette maniere ce miſérable Carien, laiſſez-m'en la vengeance, & ſouffrez que je lui donne le juſte loyer de l'action dont il a eu l'audace de ſe vanter.* Le roi le lui ayant permis, elle commanda aux exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui donner la queſtion pendant dix jours, enſuite après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verſer dans les oreilles de l'airain fondu, juſqu'à ce qu'il mourût dans ce cruel ſupplice.

Peu de tems après, Mithridate périt auſſi malheureuſement par ſa ſottiſe; car invité à un feſtin où étoient les eunuques du roi &

ceux de sa mere Paryſatis, il y alla vêtu de la robe que le roi lui avoit donnée, & orné de tous les joyaux d'or dont il lui avoit fait préſent. Quand on fut à table & qu'on eut commencé à boire, le plus conſidérable des eunuques de la reine Paryſatis, commença à lui dire : *Ah, Mithridate, la belle & magnifique robe que le roi t'a donnée ! les beaux bracelets ! les beaux carcans ! Quel cimeterre ! en vérité le roi t'a rendu bien heureux. Il t'a fait un ſujet d'admiration & d'envie pour tous les hommes.* Mithridate, qui étoit déja échauffé par le vin, *Eh qu'eſt-ce que tout cela ?* lui répondit-il, *mon cher Sparamixas, je me montrai digne de bien plus grandes & plus belles récompenſes le jour de la bataille.* A ces mots Sparamixas ſouriant : *Je ne te parle point par envie*, lui dit-il, *mais comme les Grecs diſent en commun proverbe que la vérité eſt dans le vin, ſouffre que je te parle franchement. Quel ſi grand & ſi éclatant exploit eſt-ce là, mon cher, d'avoir ramaſſé la couverture du cheval de Cyrus qui étoit tombée, & de l'avoir portée au roi ?*

Quand l'eunuque lui parloit ainſi, ce n'eſt pas qu'il ne sût la vérité, mais il vouloit le faire parler devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la légéreté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu meſuré dans ſes diſcours, & qui n'étant plus maître de ſa langue, dit : *Vous autres, vous parlerez tant qu'il vous plaira de couvertures & de cheval, & de telles autres ſottiſes ;*

mais moi, je vous dis bien clairement & bien expressément que Cyrus a été tué de cette main. Car je ne lui tirai pas mon coup en vain, comme avoit fait Artagerses, mais je lui enfonçai ma javeline au plus près de l'œil dans la temple, & avec tant de rigueur, que je lui perçai la tête de part en part, & le jettai par terre, de sorte qu'il mourut de ce seul coup. Tous les autres qui étoient à table, prévoyant déja à ce discours la mort & la fin malheureuse de Mithridate, baisserent les yeux; & celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate: *Ne songeons qu'à boire & qu'à faire bonne chere en adorant la fortune du roi, & laissons-là tous ces discours qui sont au-dessus de nous.*

Mais le souper ne fut pas plutôt fini, que l'eunuque alla tout rapporter à Parysatis, & Parysatis en alla informer le roi, qui entra dans une furieuse colere, comme se sentant démenti par-là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agréable pour lui dans sa victoire: car il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fussent persuadés que dans les différentes charges qui s'étoient faites, & dans le fort de la mêlée, il avoit reçu une blessure de la main de son frere, & qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fît mourir Mithridate, & le condamna au supplice des auges. Voici quel est ce supplice: on creuse deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de ma-

niere qu'elles joignent fort bien & s'emboîtent enſemble. On couche le criminel ſur ſon dos dans l'une de ces auges; enſuite on met l'autre auge par deſſus, de maniere que tout le corps eſt bien couvert & bien enfermé, & qu'il ne ſort que la tête par un bout, & les pieds par l'autre. En cet état on lui donne à manger, & s'il refuſe d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait, qu'on lui entonne dans la bouche; on lui en verſe auſſi par-tout ſur le viſage, & on le tourne toujours au ſoleil, afin qu'il l'ait inceſſamment dans les yeux, de ſorte que ſon viſage eſt toujours couvert de mouches, que ce lait & ce miel y attirent. Comme il fait dans cette auge toutes les néceſſités que les hommes qui mangent & qui boivent ne ſauroient ſe diſpenſer de faire, de la corruption & de la pourriture de ſes excrémens, il s'engendre quantité de vers qui lui rongent les chairs, & qui pénetrent juſqu'aux parties nobles. Quand on voit qu'il eſt mort, on ôte l'auge de deſſus, on trouve toute ſa chair mangée par ces vers, & l'on découvre par-tout ſur ſes entrailles des eſſains de cette vermine qui y ſont attachés & qui rongent encore. Mithridate donc, après avoir langui dans ces tourmens pendant dix-ſept jours, mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne reſtoit à Paryſatis pour exécuter tout ſon projet, que de punir l'eunuque du roi, nommé Meſabates, qui par l'ordre de ſon

maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune prise sur lui, voici le piége que lui tendit Paryſatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup d'esprit, & qui jouoit parfaitement bien aux dez; c'est pourquoi avant la guerre elle jouoit souvent avec le roi, & après la guerre s'étant raccommodée avec lui, elle y jouoit encore. Elle étoit même de la plupart de ses plaisirs, elle entroit dans le secret de ses galanteries, & le servoit auprès de ses maîtresses, en un mot elle ne le perdoit de vue que le moins qu'il lui étoit possible, & ne laissoit à Statira que le moins de tems qu'elle pouvoit d'être avec lui, car outre qu'elle la haïssoit par-dessus tout, elle vouloit avoir le principal crédit auprès de son fils.

Un jour donc voyant que le roi étoit sans affaires, & qu'il ne pensoit qu'à se divertir, elle lui proposa de jouer aux dez mille dariques. Le roi joua, elle se laissa perdre, & paya les mille dariques comptant; mais faisant semblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le pressa de jouer encore, & le pria de vouloir bien jouer un eunuque. Le roi qui ne se doutoit pas de sa noire malice, y consentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté cinq de ses eunuques les plus fideles, que celui qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, & que le perdant seroit tenu de le livrer.

Ces conditions faites, ils se mettent à jouer,

La reine apporte à ce jeu toute ſon application, y employe tout ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe, & favoriſée d'ailleurs par le dez, elle gagne & choiſit Meſabates, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur trois croix dreſſées à deux pieds de diſtance l'une de l'autre, & d'étendre ſa peau à part ſur des pieux dreſſés tout auprès, ce qui fut exécuté.

Quand le roi le ſut, il en fut très-fâché & entra dans une furieuſe colere contre elle; mais elle, ſans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaiſantant: *Vraiment je vous trouve bien merveilleux & bien délicat de vous fâcher pour un méchant décrépit d'eunuque. Et moi, qui ai perdu mille dariques, que j'ai fort bien payés, je n'en dis mot, & je ſuis contente.*

Le roi donc piqué de la ſupercherie que la reine ſa mere lui avoit faite, ſe repentit de ſa facilité, & ne fit aucun éclat. Mais la reine Statira, outre qu'elle étoit oppoſée en tout à ſa belle-mere, ſe plaignoit hautement de ce que pour l'amour de Cyrus, elle faiſoit périr très-cruellement & contre toute ſorte de juſtice les eunuques du roi & ceux qui lui étoient les plus affectionnés & les plus fideles.

(*a*) Après que Tiſapherne eut trompé

(*a*) *Après que Tiſapherne eut trompé Cléarque & les*

Cléarque & les autres officiers Grecs contre la foi donnée & malgré les ſermens, & que s'en étant rendu maître par la plus noire des perfidies, il les eut mis aux fers, Ctéſias écrit que Cléarque le pria de lui faire recouvrer un peigne; que l'ayant obtenu & s'en étant peigné, il y prit tant de plaiſir que, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, il lui donna ſon anneau, afin que s'il alloit un jour à Lacédémone, cet anneau lui ſervît auprès de ſes amis & de ſes parens de ſigne & de gage de l'amitié qu'il avoit eue pour lui, & (*a*) que ſur la

autres officiers Grecs.) Xénophon, dans ſon ſecond livre, conte en détail tout ce qui ſe paſſa à l'entrevue de Cléarque & de Tiſapherne, & l'infidélité de ce dernier. Cléarque étant allé à la tente de Tiſapherne avec quatre officiers principaux & vingt capitaines, on fit entrer Cléarque avec ſes quatre officiers, qui furent auſſi-tôt arrêtés, & on tailla en pieces les vingt capitaines. Enſuite le roi fit couper la tête à Cléarque & aux quatre officiers, excepté Menon.

(*a*) *Que ſur la pierre de cet anneau étoit gravée une danſe de Caryatides.*) Il n'y a perſonne qui en liſant ce paſſage ne ſouhaite de ſavoir quelle étoit cette danſe de Caryatides, qui étoit gravée ſur l'anneau de Cléarque. Pauſanias nous l'explique parfaitement dans ſes Laconiques, où il dit qu'en deſcendant du lieu appellé Hermès par le grand chemin, le troiſiéme détour qu'on trouve à droite mene au bourg de Carya & au temple de Diane, car tout ce lieu de Carya eſt conſacré à Diane & aux nymphes; que dans la place qui eſt devant le temple, il y a une ſtatue de Diane Caryatide; que les filles des Lacédémoniens vont tous les ans faire des danſes autour de cette ſtatue, & qu'elles danſent à la maniere du pays. Il eſt aiſé de voir que cette danſe de Caryatides gravée ſur l'anneau de Cléarque, n'eſt autre qu'une danſe de ces filles de Lacédémone qui alloient tous les ans danſer autour de la ſtatue de Diane Caryatide. Lucien, dans ſon traité de la danſe, parle de cette danſe qu'on apprenoit dans la ville de Carya, & qui lui étoit particuliere, comme nous voyons encore des pays qui ont certaines danſes célebres nées chez eux.

pierre de cet anneau étoit gravée une danſe de Caryatides. Il ajoute que tous les vivres qu'on envoyoit à Cléarque, les autres Grecs qui étoient priſonniers avec lui, les enlevoient & les conſumoient, & qu'ils n'en faiſoient qu'une très-petite part à Cléarque; que lui Ctéſias remédia à cela, en faiſant en ſorte qu'on en envoyât en plus grande quantité à Cléarque, & qu'on en donnât d'autres en particulier aux autres priſonniers; qu'il lui rendit ce ſervice, & lui fournit ces vivres du conſentement & par la faveur même de Paryſatis; & que comme il envoyoit tous les jours à Cléarque parmi ces proviſions un jambon, Cléarque lui inſinua & le pria inſtamment de fourrer dans un jambon un petit poignard & de le lui envoyer, afin de ne pas laiſſer ſa vie à la diſcrétion & à la cruauté du roi; mais que craignant ce prince, il avoit refuſé de le faire. Il ajoute que le roi accorda la grace de Cléarque aux preſſantes prieres de la reine ſa mere, & qu'il promit avec ſerment qu'il ne le feroit pas mourir. Mais que dans la ſuite, à la perſuaſion de Statira, il fit mourir tous les priſonniers, excepté Menon. Que depuis ce moment, Paryſatis chercha les moyens de ſe défaire de Statira & de lui donner du poiſon. En quoi il dit une très-grande folie, alléguant une raiſon qui n'a aucune ombre de vraiſemblance. Car quelle apparence que, pour venger Cléarque, Paryſatis eût voulu s'expoſer au danger d'une entrepriſe ſi hazardeuſe d'empoiſonner la femme légitime du roi, &

une femme dont il avoit des enfans destinés au trône? Mais il est évident que cet historien invente tout ce récit, comme une fable de tragédie, pour faire honneur à la mémoire de Cléarque; car il ajoute même que tous les officiers Grecs qu'on mit à mort, furent déchirés par les chiens & par les oiseaux; mais qu'un furieux tourbillon de vent s'étant levé, porta sur le corps de Cléarque un très-grand monceau de sable dont il lui fit un tombeau; qu'autour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui en très-peu de tems formerent un bois admirable, qui ombragea ce tombeau; de sorte que le roi frappé de ce miracle, se repentit véritablement d'avoir fait mourir Cléarque, qui étoit si aimé des dieux.

Ce ne fut donc nullement pour l'amour de Cléarque que Parysatis conçut le dessein d'empoisonner Statira; elle y fut portée par la haine & par la jalousie dont elle étoit animée de longue main contre sa belle-fille, parce qu'elle voyoit que tout le crédit qu'elle avoit auprès du roi son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mere; au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance, qui rendoient ce crédit bien plus grand & bien plus sûr. Ce fut uniquement ce qui la détermina à hazarder ainsi le tout pour le tout, dans la vue de se défaire d'une rivale si redoutable.

Elle avoit une femme-de-chambre, nommée Gigis, en qui elle avoit une entiere confiance,

& qui pouvoit tout sur son esprit. Dinon écrit qu'elle lui prêta son ministere pour donner le poison. Mais Ctésias assure qu'elle le fut seulement, & que ce fut malgré elle. Celui qui donna le poison, (*a*) Dinon l'appelle Belitaras, & Ctésias le nomme Melantas.

Les deux reines faisant semblant d'avoir oublié leurs anciens soupçons & leurs anciennes querelles, s'étoient raccommodées en apparence ; elles se voyoient comme auparavant & mangeoient l'une chez l'autre. Mais les mêmes craintes subsistant toujours, elles se tenoient sur leurs gardes, (*b*) & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. (*c*) Il y a en Perse un certain petit

(*a*) *Dinon l'appelle Belitaras, & Ctésias le nomme Mélantas.*) M. Huet, ancien évêque d'Avranches, & un des plus savans hommes de l'Europe, croit que ce nom de *Belitaras* est le même que celui de *Belitasar* ou *Baltasar*, fort usité en Perse ; & que celui de *Melantas*, que Ctésias donne à ce même homme, est encore le même, mais corrompu. *Demonst. Evang.* pag. 224.

(*b*) *Et ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux.*) C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut traduire ces mots du texte, τοῖς αὐτοῖς σιτίοις καὶ ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἐχρῶντο, & non pas, *mangeoient des mêmes viandes, & étoient servies par les mêmes officiers.* Car de se faire servir par les mêmes officiers, ce n'étoit pas une précaution bien sûre contre le poison. Parmi ces mêmes officiers n'y en pouvoit-il pas avoir un qui auroit été gagné ? Non-seulement elles mangeoient des mêmes viandes, cela ne paroissoit pas encore assez sûr, mais elles mangeoient des mêmes morceaux qu'elles partageoient ; la suite même le prouve.

(*c*) *Il y a en Perse un certain petit oiseau qui n'a nuls excremens, & dont les intestins sont remplis de graisse.*) C'étoit comme ici nos ortolans. Et voici la preuve de l'explication que j'ai donnée au texte de Plutarque dans la remarque précédente ; car on voit manifestement que ces reines ne se contentoient pas de manger

oiſeau qui n'a nuls excrémens, & dont les inteſtins ſont remplis de graiſſe ; ce qui fait croire que ce petit animal ne ſe nourrit que de roſée & de vent, on l'appelle *rhyntaces*.

Ctéſias écrit que Paryſatis prit un de ces oiſeaux, qu'elle le partagea par le milieu avec un couteau qui étoit frotté de poiſon d'un côté, qu'elle mit promptement le côté ſain dans ſa bouche, & qu'elle donna à Statira le côté empoiſonné. Mais Dinon aſſure que ce ne fut pas Paryſatis, mais Melantas qui coupa les viandes, & qui mit du côté de Statira celles qui avoient touché au poiſon. Cette princeſſe mourant donc dans de grandes douleurs, & dans des convulſions horribles, connut fort bien d'où venoit ſon mal, & inſpira au roi de violens ſoupçons contre ſa mere, dont il connoiſſoit d'ailleurs la cruauté & l'eſprit implacable & vindicatif. Dès que Statira fut morte, il fit une exacte recherche du crime. Tous les domeſtiques & les officiers de ſa mere furent arrêtés & appliqués à la queſtion. Paryſatis retint dans ſon appartement ſa femme-de-chambre Gigis, & le roi eut beau la demander, elle la refuſa. Mais quelque tems après, Gigis ayant prié ſa maîtreſſe de la laiſſer aller dans ſa maiſon la nuit, le roi qui en fut averti, plaça ſur ſon chemin des gardes qui l'enleverent, & il la condamna

des mêmes viandes, mais qu'elles mangeoient des mêmes morceaux. Ce n'eſt pas la coutume qu'on partage un ortolan, on le mange entier, mais les reines le partageoient par un effet de leur défiance.

à mort. Et voici le ſupplice auquel la loi des Perſes condamne les empoiſonneurs : il y a une grande pierre fort large ſur laquelle on leur fait mettre la tête, & avec une autre pierre on frappe deſſus juſqu'à ce que la tête ſoit tout écraſée, & qu'il n'en reſte pas la moindre figure. Gigis fut donc exécutée de cette façon. Et pour Paryſatis, le roi ne lui dit rien, & ne lui fit aucun autre mal, ſinon qu'il la confina à Babylone où elle demanda d'aller, & lui dit que tant qu'elle y ſeroit, jamais il n'y mettroit le pied. Voilà l'état où ſe trouvoient ſes affaires domeſtiques.

Le roi n'avoit rien oublié pour ſe rendre maître des Grecs qui étoient venus avec Cyrus lui faire la guerre juſques ſous les murs de ſa capitale, & il le deſiroit avec plus de paſſion qu'il n'avoit deſiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conſerver ſes états. Et il n'en avoit pu venir à bout ; car les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur général & tous leurs capitaines, ne laiſſerent pas de ſe ſauver du fond de ſon royaume, &, pour ainſi dire, des portes de ſon palais, en montrant (*a*) & faiſant connoître par expérience que tout le fait du roi Artaxerxe & des Perſes n'étoit qu'or, argent, luxe, délices, belles femmes,

(*a*) *Et faiſant connoître par expérience que tout le fait du roi Artaxerxe & des Perſes n'étoit qu'or, argent, luxe, délices, belles femmes, & du reſte faſte & vaine oſtentation.*) Cela parut évidemment, car toutes les forces de ce roi ne purent empêcher ces dix mille Grecs de ſe ſauver les armes à la main du fond de ſon royaume, & de faire une retraite qui ſera éternellement la gloire des Grecs & la honte des Perſes.

& du reſte faſte & vaine oſtentation. Cela inſpira à toute la Grece une merveilleuſe confiance en ſes propres forces, & lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, juſques-là que les Lacédémoniens trouverent qu'il leur ſeroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la ſervitude de ces Barbares les Grecs d'Aſie, & pour faire ceſſer les inſolences & les outrages dont ils les accabloient continuellement. (*a*) Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur capitaine Thimbron, enſuite (*b*) par le moyen de Dercyllidas, & tous leurs efforts ayant été inutiles, enfin ils remirent cette guerre entre les mains d'Agéſilas. Ce général paſſa en Aſie (*c*) avec une groſſe flotte, fit d'abord de grands exploits, & acquit beaucoup de réputation, car il défit en bataille rangée Tiſapherne, lieutenant du roi, & fit révolter contre lui la plupart des villes.

Ces grands exploits firent concevoir à Artaxerxe la maniere dont il devoit faire la guerre aux Grecs. Il envoya en Grece Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & lui ordonna de s'en ſervir pour corrompre ceux qui avoient le plus de crédit & d'autorité dans les villes, & pour faire

(*a*) *Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur capitaine Thimbron.*) Ils l'avoient envoyé d'abord après la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, & Thimbron ayant reçu le renfort des Grecs qui revenoient de Perſe à la fin de l'hiver, enleva quelques villes à Tiſapherne.

(*b*) L'année ſuivante, l'an 398 avant l'ere chrétienne.

(*c*) Quatre ans après.

ſoulever toute la Grece contre Lacédémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de ſa commiſſion, toutes les plus grandes villes ſe liguerent contre Lacédémone, & tout le Péloponeſe en fut ébranlé; de ſorte que le conſeil de Lacédémone fut contraint de rappeller Agéſilas d'Aſie. Et l'on rapporte qu'Agéſilas en ſe rembarquant dit à ſes amis qui étoient auprès de lui, *que le roi le chaſſoit d'Aſie avec trente mille archers;* car la monnoie de Perſe a un archer pour empreinte.

Le roi Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacédémoniens par le moyen de Conon, général des Athéniens, qui ſe joignit à Artabaſe, car Conon, après la bataille navale qu'il avoit perdue à Ægos Potamos (*a*), ſe tenoit dans l'iſle de Cypre, non-ſeulement pour y être en ſûreté de ſa perſonne, mais auſſi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme attend le retour de la marée pour s'embarquer. Voyant donc que les deſſeins qu'il méditoit avoient beſoin d'une grande puiſſance, & que la grande puiſſance du roi avoit beſoin d'un capitaine ſage & expérimenté, il écrivit à ce prince pour lui expliquer ſes projets, & commanda à celui qu'il chargea de la lettre, de la faire rendre en main propre par Zénon de Crete, ou par Polycrite de Mendes, dont le premier étoit un baladin du roi, & l'autre ſon médecin, ou, s'ils étoient tous deux abſens, de la remettre au médecin Ctéſias. On dit que

(*a*) La riviere de la Chevre.

cette lettre fut remise à Ctésias en l'absence des deux autres, & qu'à ce que Conon écrivoit, il ajouta, *qu'il prioit de lui envoyer Ctésias comme un homme très-utile à son service, sur-tout pour les affaires de la marine.* Ctésias dit pourtant que ce fut le roi qui l'envoya de son propre mouvement, & qui le chargea de cet emploi.

Après qu'Artaxerxe, par la grande bataille navale que ses lieutenant Conon & Pharnabase gagnerent près de Gnide, eut dépossédé les Lacédémoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toute la Grece; de sorte qu'il donna aux Grecs, aux conditions qu'il voulut, cette paix célebre (*a*), qui fut appellée la paix d'Antalcidas. Cet Antalcidas étoit Spartiate, fils de Léon, & si fort dans les intérêts du roi, qu'il fit en sorte que par les articles de cette paix les Lacédémoniens abandonnerent au roi toutes les villes Grecques d'Asie, & toutes les isles qui en dépendoient, afin qu'il en jouît tranquillement, & qu'il en tirât tous les tributs comme de ses propres provinces; si l'on peut appeller paix, une paix qui fut la honte & l'opprobre de la Grece, (*b*) une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle de la plus cruelle guerre après une entiere défaite. C'est pourquoi Artaxerxe

(*a*) Cette paix fut faite la seconde année de l'olympiade XCVIII, l'an 385 avant l'ere chrétienne.

(*b*) *Une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle*, &c.) Le grec dit, *que n'avoit jamais été.* Mais cela est bien fort. Je crois qu'il manque au texte un ἄν, &c.

qui avoit toujours eu en abomination tous les autres Spartiates, & qui, ſelon le rapport de Dinon, les regardoit comme les plus impudens de tous les hommes, aima ſinguliérement cet Antalcidas quand il fut à ſa cour. Un jour il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une eſſence de très-grand prix dont il s'étoit ſervi à ſa table, & l'envoya à Antalcidas. Tous les courtiſans furent fort étonnés de cette grande careſſe & de cette faveur inſigne. (*a*) Et véritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne, (*b*) lui qui avoit danſé au milieu des Perſes, en contrefaiſant Léonidas & Callicratidas, deux des plus grands perſonnages de Sparte. Sur quoi quelqu'un ayant dit devant Agéſilas, *Ah la malheureuſe Grece où les*

(*a*) *Et véritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne.*) C'eſt un beau trait que Plutarque lâche ici contre Antacildas. En effet il méritoit de recevoir une telle couronne, qui étoit la marque du luxe & de la molleſſe des Perſes, puiſqu'il avoit eu la lâcheté de ſe moquer en public de la ſévérité de Sparte, & de fouler aux pieds la décence & l'honnêteté.

(*b*) *Lui qui avoit danſé au milieu des Perſes, en contrefaiſant Léonidas & Callicratidas.*) C'eſt le ſens des paroles du texte, qui dit, *en danſant Léonidas & Callicratidas.* Antacildas en danſant imitoit la ſévérité de ces grands perſonnages pour les tourner en ridicule; ce qui ne pouvoit pas manquer de faire un très grand plaiſir aux Perſes, qui voyoient un Spartiate ſe moquer de tout ce qu'il y avoit de plus reſpectable dans ſon pays, & expoſer à la riſée publique deux hommes conſidérables qui étoient les plus grands ennemis des Barbares & de leur aſte.

Lacédémoniens Perſiſent ! Ne dis point que les Lacédémoniens Perſiſent, répondit vivement Agéſilas, (*a*) *dis plutôt que les Medes Laconiſent.* Mais la fierté de cette réponſe n'effaça point la honte de cette action, (*b*) car bientôt après ils perdirent la ſeigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres où ils firent fort mal, & toute la gloire de Sparte fut perdue par les articles de cette paix.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Grece, Artaxerxe appella toujours Antalcidas ſon hôte & ſon ami; mais après que la perte de la bataille de Leuctres les eut mis fort bas, ils eurent beſoin d'argent, & envoyerent Agéſilas en Egypte, & dans le même tems Antalcidas retourna en Perſe pour preſſer le roi d'envoyer du ſecours aux Lacédémoniens. Mais le roi en fit ſi peu de compte, il le mépriſa & le rejetta tellement, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où moqué de ſes ennemis, craignant encore l'indignation de

(*a*) *Dis plutôt que les Medes Laconiſent.*) Par cette réponſe Agéſilas veut éloigner l'idée d'infériorité que le mot de cet inconnu donnoit de Lacédémone, car ce ſont ordinairement les vaincus qui prennent les mœurs & les manieres des vainqueurs. C'eſt ſur cela qu'eſt fondée cette réponſe, qui ne ſeroit ni juſte ni fiere autrement.

(*b*) *Car bientôt après ils perdirent la ſeigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres.*) Où les Thébains, ſous la conduite d'Epaminondas & de Pélopidas, défirent les Lacédémoniens commandés par Cléombrotus qui fut tué dans le combat. Cela arriva la ſeconde année de l'olympiade CII, l'an 369 avant l'ere vulgaire, quatorze ans après la paix d'Antacildas dont il vient de parler. C'eſt pourquoi il dit *bientôt après.*

ſes éphores, il ſe laiſſa mourir de faim. Iſménias le Thébain & Pélopidas qui avoit déja gagné la bataille de Leuctres, allerent auſſi à la cour d'Artaxerxe. Pélopidas ne fit rien de bas ni de honteux; mais Iſménias, comme on lui ordonnoit d'adorer le prince, laiſſa tomber à terre devant lui ſon anneau; & s'étant baiſſé pour le ramaſſer, il parut dans la poſture d'un homme qui adoroit. Timagoras l'Athénien écrivit un jour au roi pour lui donner quelque avis ſecret, & lui envoya ſa lettre par un ſecrétaire nommé Belouris. Le roi ravi lui envoya dix mille dariques. Le même Timagoras étant tombé malade d'une maladie de langueur, fit prier le roi de lui envoyer du lait de vache, & le roi lui envoya ſur l'heure quatre-vingt vaches qui le ſuivoient par-tout pour lui fournir ſon lait. (*a*) Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets-de-chambre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit, (*b*) & des porteurs

(*a*) *Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets-de-chambre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit.*) Voici encore une marque de la molleſſe des Perſes. Ils trouvoient les Grecs très-groſſiers & très-mal-adroits à faire un lit. Et aſſurément ils n'étoient pas bien couchés. C'eſt pourquoi Agamemnon dit dans le premier livre de l'Iliade, *qu'il gardera Chryſeis dans ſon palais, afin qu'elle ait ſoin de ſon lit*, à quoi les Aſiatiques étoient fort entendus.

(*b*) *Et des porteurs pour le porter en chaiſe juſqu'à la mer.*) Il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'un ſi long voyage fait en chaiſe, car il y a loin de la cour du roi juſqu'à la mer. Plutarque qui a écrit toute cette hiſtoire dans la vie de Pélopidas, nous apprend que ſes porteurs eurent du roi quatre talens, c'eſt-à-dire, douze mille livres.

pour le porter en chaise jusqu'à la mer à cause de son indisposition; & pendant qu'il fut à la cour, il lui entretint une table magnifique, de sorte que Ostane, le frere du roi, lui dit un jour : *Timagoras, souviens-toi bien de cette table, car elle n'est pas si magnifique pour rien;* ce qu'il lui disoit bien plus pour lui reprocher sa trahison, que pour le porter à la reconnoissance. Aussi, quelque tems après, Timagoras fut condamné à mort par les Athéniens pour avoir pris de l'argent du roi de Perse.

Artaxerxe fit une chose qui donna une très-grande satisfaction aux Grecs, & qui les consola de tous les déplaisirs qu'il leur avoit faits; il fit mourir Tisapherne, qui étoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi, & Parysatis ne contribua pas peu à sa mort en aggravant par ses dépositions les charges qui étoient contre lui : car le roi ne persévéra pas long-tems dans sa colere, mais il pardonna à la reine sa mere, se raccommoda avec elle & la rappella, voyant que c'étoit une femme de beaucoup de sens & d'un grand courage, & capable de gouverner un grand royaume, & d'ailleurs n'y ayant plus aucune raison qui les empêchât de se voir & d'être ensemble, de crainte de réveiller leurs jalousies & renouveller leurs mécontentemens.

Depuis ce moment Parysatis ne songea qu'à complaire au roi en toutes choses, & à ne trouver rien de mauvais de tout ce qu'il faisoit. Par cette complaisance aveugle, elle

acquit un si grand crédit sur son esprit, qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle demandoit. Bientôt elle s'apperçut qu'il étoit éperdûment amoureux d'une de ses propres filles nommée *Atossa*. Il cachoit sa passion, & la déguisoit devant elle le mieux qu'il lui étoit possible, quoique quelques auteurs assurent qu'il avoit déja eu avec elle quelque commerce secret.

Dès que Parysatis se fut apperçue de son amour, elle se mit à caresser sa petite-fille plus que de coutume, & elle étoit continuellement à louer sa beauté à Artaxerxe, sa sagesse, ses mœurs, comme d'une princesse parfaite, très-magnanime & très-digne d'être reine. Enfin elle fit tant qu'elle lui persuada de l'épouser & d'en faire sa femme légitime, en se moquant des opinions & des loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi & la seule regle de tout ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux.* Il y a même des auteurs, entr'autres Héraclide de Cumes, qui assurent qu'Artaxerxe n'épousa pas seulement sa fille Atossa, mais aussi son autre fille nommée Amestris, comme nous le rapporterons dans la suite. Son amour pour Atossa fut si ferme & si ardent, que quoiqu'il fût survenu à cette princesse une dartre farineuse qui lui couvroit tout le corps, il n'eut aucun refroidissement ni aucun éloignement pour elle, & fut toujours en prieres dans le temple de Junon, n'adorant que cette déesse, se prosternant

devant sa statue en empoignant la terre, & lui faisant envoyer par ses lieutenans & ses satrapes tant de présens & d'offrandes, que tout le chemin, depuis son palais jusqu'au temple pendant seize grands stades, étoit plein d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre (*a*) & de chevaux qu'on y envoyoit.

Il déclara la guerre aux Egyptiens, & envoya contre eux ses lieutenans Pharnabase & Iphicrate. Mais cette expédition fut malheureuse par la division qui se mit entre ces deux généraux. Il alla en personne contre les Caduſiens (*b*) avec une armée de trois cens mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur pays qui est âpre & difficile, toujours couvert d'épais nuages, qui ne produit ni bled ni fruit, & qui ne nourrit ses habitans, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes sauvages; & sans qu'il y prît garde, il se précipita dans une disette affreuse & dans de très-grands dangers, car ses troupes ne trouvoient rien à manger, & il étoit impossible de faire venir des vivres d'ailleurs à cause des

(*a*) *Et de chevaux qu'on y envoyoit.*) Le mot ἵππων *chevaux*, m'est suspect. Envoyoit-on des chevaux au temple de Junon? Et pourquoi faire? Etoit-ce pour des sacrifices? Mais on n'immoloit point de chevaux à Junon. D'ailleurs, pourquoi mettre des chevaux parmi l'or, l'argent, les étoffes de pourpre? Je crois qu'au lieu d'ἵππων il faut lire λίθων, *de pierres précieuses*; car puisqu'on envoyoit de tous côtés de l'or, de l'argent, de riches étoffes, il ne faut pas douter qu'on n'envoyât aussi des pierreries.

(*b*) Peuples de la Médie Atropatene, près de la mer Caspienne.

chemins

chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de ſomme qu'on tuoit, & elles devinrent bientôt ſi rares que la tête d'un âne y valoit ſoixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du roi même vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été conſommés.

En cette occaſion Tiribaſe, qui pluſieurs fois s'étoit vu élevé au plus haut degré d'honneur auprès du roi à cauſe de ſon courage, qui en avoit été auſſi pluſieurs fois dégradé à cauſe de ſa légereté & de ſa folie, & qui encore alors étoit mépriſé de tout le monde & dans un état fort abject, ſauva le roi & l'armée par un ſtratagême dont il s'aviſa. Il y avoit deux rois des Caduſiens, tous deux campés ſéparément avec leurs troupes. Tiribaſe, après avoir parlé au roi & lui avoir communiqué ſon deſſein, s'en va trouver l'un de ces deux rois, & envoye ſon fils à l'autre. Tous deux ils abuſerent ces deux rois chacun de leur côté, en leur faiſant entendre ſéparément que l'autre roi envoyoit à ſon inſu des ambaſſadeurs à Artaxerxe pour traiter avec lui, & pour faire ſeul avec lui, à ſon préjudice, amitié & alliance, & en leur diſant à chacun : *Si vous êtes ſage, vous vous hâterez de prévenir votre rival, & de traiter le premier avec Artaxerxe; de mon côté je vous rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi.* Ces paroles perſuaderent ces deux

princes ; chacun, convaincu que ſon compagnon lui portoit envie & vouloit le prévenir, envoya ſes ambaſſadeurs, les uns partirent de leur côté avec Tiribaſe, & les autres du leur avec ſon fils.

Comme cette double négociation dura un peu de tems, Artaxerxe commença à entrer en ſoupçon contre Tiribaſe, & ſes ennemis profitant de cette occaſion, n'oublierent rien pour le calomnier & pour achever de le perdre : déja même le roi ſe repentoit de s'être fié à lui, & par-là il donnoit lieu à ſes envieux de répandre leurs calomnies. Mais ſur ces entrefaites, Tiribaſe arrivant de ſon côté & ſon fils de l'autre, avec chacun les ambaſſadeurs des Caduſiens, & le traité ayant été conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Tiribaſe devint plus grand & plus brillant que jamais, & partit avec le roi qui fit voir en cette occaſion que la lâcheté & la molleſſe ne ſont point le fruit du luxe, de la pompe & de la ſuperfluité, comme le penſent la plupart des hommes, mais qu'elles ſont l'effet d'une baſſe & mauvaiſe nature, qui ſuit de mauvaiſes opinions. Car ni tout l'or dont le roi étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni ſes pierreries qui brilloient ſur ſa perſonne & qui montoient à la ſomme de douze mille talens, ne l'empêchoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre ſoldat. On le voyoit, le carquois ſur l'épaule & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval & marcher le

premier dans des chemins raboteux & difficiles. De sorte que tous les soldats voyant sa force, sa patience & son courage, excités par son exemple, devenoient si légers, qu'il sembloit qu'ils eussent des ailes, car il faisoit chaque jour plus de deux cens stades. Enfin il arriva à une de ses maisons royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue, & d'autant plus merveilleux, que toute la campagne des environs étoit nue & sans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner ses plus beaux arbres, ni ses pins, ni ses cyprès. Mais ses soldats ne pouvant se résoudre à couper des arbres dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le roi prit la cognée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand, après quoi les soldats ne ménagerent plus rien, couperent tout le bois qui leur étoit nécessaire, & allumerent tant de feux, qu'ils passerent la nuit sans aucune incommodité.

Ainsi le roi se vit de retour dans sa capitale, après avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens & presque tous tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mépriſoit à cause de ses grandes pertes & du mauvais succès de son expédition, il eut pour suspects les plus grands de sa cour, en fit mourir un grand nombre par colere, & un

plus grand encore par crainte & par timidité; car la crainte eſt une paſſion très-meurtriere & très-ſanguinaire dans les tyrans, au lieu que le véritable courage eſt doux, humain & éloigné de tout ſoupçon. Voilà pourquoi parmi les animaux, ceux qui ſont les plus difficiles à adoucir & à apprivoiſer, ſont toujours les plus craintifs & les plus timides, au lieu que les plus généreux, tirant une plus grande confiance de leur hardieſſe & de leur courage, ne fuient point le commerce & les careſſes des hommes.

Artaxerxe étant déja vieux, s'apperçut que ſes deux fils étoient en différend pour l'empire, qu'ils faiſoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la cour. Les plus ſages & les plus raiſonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit ſuccédé à la couronne par droit d'aineſſe, il la laiſſât de même à Darius, qui étoit l'ainé. Mais le puiné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit auſſi un parti très-fort & très-nombreux, & il ſe flattoit qu'il viendroit à bout de ſon pere par le moyen de la reine Atoſſa à qui il faiſoit fort la cour, & qu'il flattoit même de l'eſpérance qu'il l'épouſeroit, & la feroit regner avec lui après la mort de ſon pere. Il couroit même un bruit ſourd qu'il avoit eu avec elle quelque commerce; mais Artaxerxe l'avoit ignoré, & voulant ôter à Ochus toute eſpérance de parvenir à la couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres & des ſéditions

dans ſes états après ſa mort, il déclara héritier du royaume après lui ſon fils ainé Darius, (*a*) qui étoit dans ſa cinquantiéme année, & lui permit de porter la pointe de ſon bonnet droite, ce qui eſt la marque de la royauté.

C'eſt une coutume parmi les Perſes, que celui qui eſt déclaré héritier du royaume, demande à celui qui l'a nommé ſon ſucceſſeur un don que celui-ci ne lui peut refuſer, pourvu qu'il ne demande rien d'impoſſible. Darius demanda donc au roi ſon pere Aſpaſie, qui étoit celle que Cyrus avoit le plus aimé de toutes ſes maîtreſſes, & qui étoit alors une des concubines du roi. Elle étoit de Phocée en Ionie, née de parens libres, & elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu. Un ſoir elle fut menée au ſouper de Cyrus avec pluſieurs autres femmes. Celles-ci s'aſſirent librement auprès de lui, & quand Cyrus ſe mit à badiner avec elles, à les agacer, & à leur dire des plaiſanteries, elles ne firent point les rencheries, & ſouffrirent ſes careſſes & ſes railleries avec grand plaiſir. Mais Aſpaſie ſe tint debout auprès de la table dans un profond ſilence, & avec une contenance pleine de modeſtie. Cyrus eut beau la prier de s'approcher, elle ne le voulut jamais; ſes valets-de-chambre voulurent la prendre

(*a*) *Qui étoit dans ſa cinquantiéme année.*) Comment cela pouvoit-il être? Plutarque à la page 56, l'appelle νεάνισκον, *un jeune homme.* On n'appelle pas *jeune* un homme de cinquante ans. Au lieu de πεντηκοστὸν, il faut lire πέμπτον καὶ εἰκοστὸν, comme dans un manuſcrit, *Qui étoit dans ſa vingt-cinquiéme année.*

& la mener par force, mais elle cria : *Celui qui aura l'insolence de mettre la main sur moi, s'en repentira.* Tous les courtisans la trouverent grossiere & farouche, & disoient qu'elle ne savoit pas vivre. Mais Cyrus fut ravi de cette sagesse, & se prenant à rire, il dit à celui qui avoit amené ces femmes : *Tu vois bien, mon ami, que de toutes ces femmes, c'est la seule qui soit sage & vertueuse.* Depuis ce moment il s'attacha à elle, l'aima plus que toutes ses autres maîtresses, & la nomma *la Sage.*

Après que Cyrus eut été tué dans le combat, elle fut prise au pillage du camp. Darius l'ayant donc demandée, il affligea fort son pere, car les Barbares sont excessivement jaloux dans leurs amours ; de sorte que non-seulement celui qui ose parler à une concubine du roi, & la toucher, mais encore celui qui dans un chemin passe devant les chariots qui portent ses concubines, est puni de mort. Et quoique Artaxerxe eût la reine Atossa qu'il avoit épousée par amour contre la loi, il ne laissoit pas d'avoir trois cens soixante concubines toutes d'une singuliere beauté. Cependant quand Darius lui eut demandé celle-là, il déclara *qu'elle étoit libre, qu'il pouvoit la prendre si elle consentoit d'aller avec lui, mais qu'il ne vouloit pas qu'on lui fît la moindre violence.* On fit donc venir Aspasie, &, contre l'attente du roi, elle choisit Darius. Artaxerxe la lui donna forcé par la loi, mais bientôt après il la lui enleva,

car (*a*) il la fit religieuſe à Ecbatane dans le temple de Diane qu'on appelle *Anitis*, afin qu'elle paſſât le reſte de ſes jours à ſervir la déeſſe, & dans une perpétuelle chaſteté. Par-là il crut punir ſon fils d'un châtiment qui ne ſeroit point ſevere, mais au contraire modéré & mêlé de quelque ſorte de jeu & de plaiſanterie. Mais Darius ne ſupporta pas modérément & patiemment un ſi cruel tour, ſoit que l'amour qu'il avoit pour Aſpaſie le lui rendît plus ſenſible, ou qu'il fût piqué de l'injure & de l'affront qu'on lui faiſoit.

Tiribaſe qui s'apperçut du reſſentiment qu'il en avoit, l'aigrit encore davantage, cherchant à venger ſon injure particuliere dans celle de Darius. Et voici quelle étoit cette injure qu'il avoit reçue: Artaxerxe avoit pluſieurs filles; il avoit promis de marier Apama avec Pharnabaſe, (*b*) de donner Rhodogune à Oronte, & de faire épouſer à Tiribaſe Ameſtris. Il tint parole aux deux premiers, & il trompa Tiribaſe, car il épouſa lui-même Ameſtris, & à ſa place il lui promit

(*a*) *Il la fit religieuſe à Ecbatane dans le temple de Diane, qu'on appelle* Anitis.) Juſtin écrit qu'il l'a fit religieuſe du ſoleil. Cette Diane, que Plutarque appelle *Anitis*, eſt appellée par Pauſanias *Anaitis*. Et il dit que les Lydiens ont chez eux un temple de Diane Anaitis. Ἀρτέμιδος Ἀναΐτιδος.

(*b*) *De donner Rhodogune à Oronte.*) Ce fut cet Oronte, gendre d'Artaxerxe, qui ayant été enſuite diſgracié & privé de ſes états, dit ce bon mot, *que les favoris des princes reſſembloient proprement aux doigts de la main de ceux qui comptent*; car comme ils les font valoir tantôt un, & tantôt dix mille, ainſi ces favoris peuvent un jour tout, & le lendemain ils ne peuvent rien.

Atoſſa qui étoit la plus jeune. Mais il le trompa encore, car devenu paſſionnément amoureux d'Atoſſa, il l'épouſa lui-même, comme nous l'avons dit.

Ce procédé piqua extrêmement Tiribaſe, & lui inſpira une haine mortelle pour le roi, non que de ſon naturel il fût homme ſéditieux & porté à la révolte, mais il étoit inconſtant, léger & fort étourdi. C'eſt pourquoi tantôt élevé aux premieres dignités, & tantôt déchu de ce haut degré d'honneur, & mépriſé de tout le monde, il ne put ſupporter ſagement ni l'un ni l'autre de ces deux états; car honoré, il ſe rendoit inſupportable par ſa vanité & par ſon inſolence; & diſgracié, il ne pouvoit encore s'humilier, mais il étoit plus fier & plus hautain que dans ſa bonne fortune. Ce fut donc du feu ajouté au feu (*a*), que le commerce que Tiribaſe eut avec le jeune prince, car il lui ſouffloit continuellement aux oreilles, *que ce n'étoit pas un avantage bien conſidérable que de porter la pointe de ſon bonnet droite & relevée, quand on ne ſavoit pas chercher les moyens de relever auſſi ſes affaires : qu'il s'abuſoit extrêmement, ſi pendant que ſon frere de ſon côté ſe faiſoit un parti conſidérable par le moyen des femmes, & que ſon pere radotoit du ſien à cauſe de ſon grand âge, & changeoit à toute heure de vues & de ſentimens, il eſpéroit que la ſucceſſion à la couronne lui fût fort aſſurée; car celui qui pour une petite courtiſanne Grecque a violé*

(*a*) *Le feu ajouté au feu*, proverbe.

une loi inviolable parmi les Perſes, ne ſera jamais fidele à garder ſes promeſſes & à obſerver ſes traités dans des choſes plus importantes. Que ce n'étoit pas la même choſe pour Ochus de ne pas obtenir la couronne, que pour lui d'en être exclus. Car pour Ochus perſonne ne l'empêcheroit de vivre heureux dans l'état de particulier ; au lieu que pour lui, après avoir été déclaré roi, c'étoit une néceſſité abſolue de regner, ou de ne plus vivre. Enfin ce mot de Sophocle ſe trouva vrai en cette occaſion, *La perſuaſion du mal eſt prompte & gagne toujours.* Car le chemin qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, eſt un chemin uni & une pente douce, & la plupart veulent le mal à cauſe de l'ignorance où ils ſont du bien qu'ils n'ont jamais éprouvé. Avec tout cela encore, la grandeur de l'empire & la crainte que Darius avoit d'Ochus, fournirent à Tiribaſe d'autres raiſons pour le porter à tout ce qu'il voulut, (*a*) & la déeſſe de Cypre ne fournit pas le motif le moins puiſſant par l'enlevement d'Aſpaſie. Voilà donc Darius qui ſe livre entiérement à Tiribaſe & qui conſpire contre ſon pere. Déja le nombre des conjurés étoit grand, & l'heure étoit priſe, lorſqu'un eunuque alla découvrir au roi la conſpiration,

(*a*) *Et la déeſſe de Cypre ne fournit pas le motif le moins puiſſant par l'enlevement d'Aſpaſie.*) Il veut dire que l'amour contribua encore plus que l'ambition & que la vengeance au parti que prit Darius. Cet endroit eſt ſi élégant & ſi poétique, que je ne doute pas que Plutarque ne ſe ſoit ſervi ici de l'expreſſion de quelque poëte, comme il l'a fait ſouvent ſans que l'on s'en ſoit apperçu.

& toutes les mesures qu'on avoit prises, car il étoit parfaitement instruit que les conjurés devoient entrer la nuit dans son appartement, & le tuer dans son lit.

Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger en négligeant d'approfondir la conjuration, mais que c'en seroit une plus grande encore d'y ajouter foi sans aucune preuve certaine & indubitable. Voici donc ce qu'il fit pour s'assurer du fait: Il commanda à l'eunuque qui lui avoit donné l'avis, de s'attacher à ces gens & de les suivre, & cependant il fit ouvrir le mur de sa chambre derriere son lit, & y fit une fausse porte, qu'il couvrit d'une tapisserie.

L'heure que l'eunuque lui avoit déclarée étant venue, il attendit sur son lit, & ne se leva qu'après avoir vu les visages de ceux qui venoient sur lui, & les avoir tous parfaitement distingués & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie, & se sauva dans la chambre voisine dont il ferma la porte sur lui en appellant au secours. Les meurtriers se voyant découverts, & voyant leur coup manqué, prirent la fuite, & exhorterent Tiribase à s'enfuir de même, parce qu'il avoit été reconnu.

Tous ces conjurés se séparerent & s'enfuirent chacun de leur côté, mais Tiribase fut surpris & enveloppé par les gardes du roi. Il se défendit courageusement, en tua plu-

fieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline qu'on lui lança de loin, car on craignoit de l'approcher. Darius fut pris auſſi dans ſa fuite & mené priſonnier avec ſes enfans. Le roi lui donna les juges de ſon conſeil pour lui faire ſon procès. Il ne voulut ni aſſiſter à ce jugement, ni ſe porter pour accuſateur, mais il commit d'autres gens pour l'accuſer & pour déduire les charges, & commanda aux greffiers d'écrire les avis de chacun des juges, & de les lui apporter. Tous les avis ayant été conformes, & Darius ayant été condamné à la mort tout d'une voix, les greffiers le prirent & le menerent dans une chambre voiſine, & l'exécuteur mandé vint avec le raſoir dont il coupoit la gorge aux criminels. Dès qu'il fut entré dans la chambre, & qu'il vit Darius, il fut ſaiſi d'horreur, & recula vers la porte, comme n'ayant ni la force ni l'audace de mettre la main ſur la perſonne du roi. Mais les juges qui étoient à la porte de la chambre en dehors, le menacerent de le faire mourir lui-même, & lui ordonnerent d'exécuter la ſentence ſans différer. Il retourna donc ſur ſes pas, prit Darius par les cheveux, & avec ſon raſoir il lui coupa la gorge. Il y a d'autres écrivains qui rapportent que Darius fut jugé en préſence du roi, & que quand il ſe vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit réfuter, il ſe proſterna à terre, & demanda grace au roi avec les prieres les plus ardentes ; que le roi tranſporté de colere ſe leva ; que tirant ſon cimeterre, il lui en donna

tant de coups qu'il le tua sur la place, & qu'après cette sanglante exécution, il s'en retourna dans son palais, qu'il adora le soleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné : *Seigneurs Persiens, retournez-vous-en dans vos maisons faire bonne chere & vous réjouir, & apprenez à tous les autres cette bonne nouvelle, (a) que le grand Oromaze a puni ceux qui avoient comploté contre moi, le plus grand & le plus impie de tous les crimes.* Voilà quelle fut la fin de cette conspiration.

Depuis ce moment, Ochus se vit au comble de ses espérances par la faveur sur-tout de la reine Atossa sa sœur. Mais il craignoit encore son frere Ariaspe, qui étoit le seul qui restoit des fils légitimes d'Artaxerxe, & de ses freres bâtards il redoutoit Arsame. Ariaspe n'étoit pas tant à craindre parce qu'il étoit l'ainé d'Ochus, que parce qu'étant doux, simple & humain, tous les Perses le desiroient pour roi : & quant à Arsame, il avoit du sens & de l'entendement, & Ochus étoit bien informé que son pere avoit pour lui beaucoup de tendresse. Il leur dressa donc des embûches à l'un & à l'autre ; & comme il étoit naturellement rusé & cruel, il employa sa cruauté contre Arsame, & ses ruses & ses finesses contre Ariaspe. Car connoissant ce dernier simple & crédule, il lui envoyoit tous les jours secret-

(a) *Que le grand Oromaze.*) Outre le soleil, que les Perses adoroient comme un dieu, ils reconnoissoient deux autres dieux ; l'un principe du bien, qu'ils appelloient Oromaze ; & l'autre, principe du mal, qu'ils nommoient Arimanius. On peut voir le traité de Plutarque *d'Isis & d'Osiris.*

tement des eunuques & des amis particuliers du roi qui lui rapportoient de prétendues menaces & des propos terribles qu'ils avoient ouis de la propre bouche du roi, & qui lui faiſoient entendre que ſon pere avoit réſolu de le faire mourir d'une maniere très-cruelle & très-ignominieuſe. Ces gens ſi artificieuſement apoſtés, lui allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils lui faiſoient à l'oreille comme lui diſant des choſes très-ſecrettes, & l'aſſurant que le roi alloit exécuter tout-à-l'heure une partie de ces menaces, & qu'il exécuteroit les autres bientôt après, ils étonnerent ſi fort ce pauvre prince, ils lui inſpirerent une ſi grande terreur, & le jetterent dans un ſi grand trouble & dans un tel déſeſpoir, que ne trouvant en lui-même aucune reſſource, il prépara un poiſon mortel, l'avala & ſe délivra de la vie.

Le roi, informé de ſa mort, le pleura tendrement & en ſoupçonna la cauſe; mais ſa grande vieilleſſe l'empêchant d'en faire la recherche, & d'avérer le fait, il s'attacha davantage à Arſame qui lui devint encore plus cher, & l'on voyoit clairement que le roi mettoit en lui toute ſa confiance, & lui découvroit tous ſes ſentimens les plus ſecrets. Cette préférence ſi marquée obligea Ochus à ne pas différer ſon entrepriſe; il attira Harpate, fils de Tiribaſe, qui tua ce prince de ſa main. Artaxerxe étoit alors ſi vieux & ſi caſſé que la moindre choſe étoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne put donc réſiſter à l'affliction

que lui cauſa la mort d'Arſame, le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre-vingt-quatorze ans, & en avoit regné ſoixante-deux. Il paſſa pour un prince doux, humain, & qui aimoit ſes peuples ; mais ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne réputation, ce fut la comparaiſon de ſon fils Ochus, qui en cruauté, en inhumanité & en naturel ſanguinaire, ſurpaſſa tous les hommes du monde, même les plus cruels.

Fin de la vie d'Artaxerxe.

ARATUS.

IL me ſemble, mon cher Polycrate, que le philoſophe Chryſippe, choqué du mauvais ſens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, a pris la liberté de le changer, car il le rapporte, non tel qu'il eſt, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici : *Qui eſt-ce qui loue ſon pere, que les enfans heureux ?* Mais Dionyſodore de Trézene le reprend ſur cela, & raccommodant le proverbe, il le rend dans ſes propres termes : *Qui eſt-ce qui louera ſon pere, que les enfans malheureux ?* Et il dit que ce proverbe eſt fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun mérite, ni aucune vertu en eux-mêmes, ſe parent des vertus de leurs ancêtres, & ſont toujours à les louer. Mais *pour ceux en qui éclate naturellement la généroſité de leurs peres*, pour me ſervir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformez toute votre vie au plus parfait des exemplaires que vos ayeux vous ont laiſſé, c'eſt une grande félicité de ſe ſouvenir toujours des gens de bien qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes actions, & de les raconter eux-mêmes. Car faute de biens qui leur ſoient propres, ils ne font pas dépendre leur réputation de ces louanges

étrangeres, mais en ajoutant leurs bonnes actions à celles de leurs devanciers, ils les béniſſent & les louent, non-ſeulement comme les auteurs de leur race, mais encore comme les modeles de leur vie. Voilà pourquoi je vous envoye la vie que je viens d'écrire d'Aratus votre concitoyen, & l'un de vos ayeux, que vous ne déshonorez en aucune maniere, ſoit que l'on contemple la gloire que vous vous êtes acquiſe, ſoit que l'on conſidere la puiſſance à laquelle vous vous êtes élevé. Et ſi je vous l'envoye, ce n'eſt pas que je ne ſois bien perſuadé que vous avez pris tout le ſoin poſſible de vous inſtruire mieux que perſonne de tout ce qu'il a fait de beau, mais c'eſt afin que vos enfans Polycrate & Pythoclès ſoient nourris & élevés parmi ces grands exemples domeſtiques, en liſant eux-mêmes & en entendant dire tout ce qu'ils doivent imiter. Car c'eſt le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de ſe croire plus parfait que les autres.

(*a*) Après que l'ariſtocratie pure & véritablement Dorienne eut été une fois ruinée à

(*a*) *Après que l'ariſtocratie pure & véritablement Dorienne.*) C'eſt-à-dire, & entiérement parfaite, par une figure empruntée des modes de la muſique Grecque, parmi leſquels le Dorien tenoit le premier rang, & étoit eſtimé comme le plus parfait, juſques-là que Platon dit en quelque endroit, que le ton Dorien méritoit ſeul le nom d'harmonie Grecque. J'en ai fait ailleurs une remarque. Au reſte quand Plutarque dit ici *véritablement Dorienne*, il a égard à ce que la ville de Sicyone étoit Dorienne d'origine.

Sicyone, comme une harmonie qui tombe dans le désordre & la confusion, & qu'elle eut fait place aux séditions, & à toute la furieuse ambition des harangueurs du peuple, cette pauvre ville se vit travaillée de maux & de troubles horribles. Elle ne fit que changer tous les jours de tyrans, jusqu'à ce que les citoyens eurent élu pour leurs premiers magistrats Clinias & Timoclidas, les deux personnages qui avoient le plus de réputation & la plus grande autorité dans la ville. Déja sous leur administration le gouvernement paroissoit se rétablir & prendre une meilleure forme lorsque Timoclidas vint à mourir.

Abantidas, fils de Paséas, profitant de cette occasion pour se saisir de la tyrannie, tua Clinias, & de tous ses parens ou amis, il chassa les uns & tua les autres. Il cherchoit aussi son fils Aratus qui n'avoit que sept ans pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le désordre dont la maison étoit pleine quand le pere fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; & errant par la ville, saisi de frayeur & sans aucun secours, il entra par hazard sans être vu dans la maison d'une femme, nommée Soso, qui étoit sœur d'Abantidas, mais qui étoit mariée à Prophantes, frere de Clinias. Cette femme naturellement généreuse, & d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque dieu que cet enfant s'étoit réfugié chez elle, le cacha avec grand soin, & la nuit venue, elle l'envoya secrettement à Argos.

Aratus, sauvé de cette maniere & échappé de ce grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les tyrans, & elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes & les amis de son pere. Et voyant qu'il devenoit grand & robuste, il s'adonna aux exercices de la palestre, & y devint si habile, qu'il combattit aux cinq sortes d'exercices qu'on appelle du Pentathle, & y fut couronné. Aussi paroît-il sur ses statues un certain air d'athlete, & au travers de la mine majestueuse & grave qui éclate sur son visage, (*a*) on démêle la voracité & le hoyau de champion. De-là vint qu'il s'attacha moins à l'éloquence qu'il ne convenoit à un homme d'état, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'il a été plus éloquent que beaucoup de gens n'ont cru, & qui en jugent par les mémoires qu'il a laissés, & qu'il composa à la hâte au milieu d'une infinité d'autres occupations, & dans les termes les plus ordinaires & les moins recherchés.

Quelque tems après, Dinias & Aristote le Dialecticien dresserent des embûches à

(*a*) *On démêle la voracité & le hoyau de champion.*) Car les athletes mangeoient beaucoup, & un des instrumens de leurs exercices étoit le hoyau pour bêcher la terre, & pour augmenter par-là leurs forces. Théocrite a compris l'un & l'autre, la voracité des athletes & leur hoyau, dans ce vers de sa quatriéme Idylle.

Κ' ωχετ' ἔχων σκαπάναμ τε καὶ ἴκατι τυτθὸς μᾶλα.

Il est parti avec un hoyau & vingt moutons.

Abantidas, qui ne manquoit pas de se trouver tous les jours aux conversations & aux disputes qu'ils avoient ensemble dans la place publique, & de disputer même avec eux, car ils l'avoient insensiblement jetté dans ce goût-là pour exécuter leur projet, & le tuerent. Après la mort d'Abantidas, son pere Paséas occupa la tyrannie, & Nicoclès l'ayant tué en trahison, s'en empara aussi à son tour. On dit que ce Nicoclès ressembloit parfaitement de visage à Périandre, fils de Cypselus, comme Oronte le Perse ressembloit à Alcméon, fils d'Amphiaraüs, & comme ressembloit au grand Hector ce jeune Lacédémonien, qui, selon le rapport de Myrsilus, fut écrasé par la foule des gens que la curiosité attira pour le voir dès que le bruit en fut répandu.

Nicoclès, après avoir regné quatre mois, pendant lesquels il fit plusieurs grands maux à sa ville, se vit sur le point d'être dépossédé par les Etoliens qui lui avoient dressé des embûches. Aratus commençoit alors à entrer dans l'âge d'homme, & il étoit déja en grande considération tant à cause de sa naissance, que de son courage, où l'on ne remarquoit ni petitesse ni paresse, mais une gravité au-delà de son âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur & d'un sens ferme & rassis. Ces qualités qui étoient connues, faisoient que les bannis de Sicyone avoient particuliérement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource, & Nicoclès de son côté ne négligeoit point ses démarches, & faisoit épier sous main &

observer tous ses mouvemens. Ce n'est pas qu'il craignît de lui une action aussi audacieuse, ni une entreprise aussi hazardeuse & aussi téméraire que celle qu'il fit : il soupçonnoit seulement qu'il s'adresseroit aux rois qui avoient été amis & hôtes de son pere, & qu'il tâcheroit de les ameuter contre lui. En effet, Aratus tâcha d'abord de prendre cette voie. Mais Antigonus qui lui avoit promis, lui ayant manqué, & les espérances qu'il avoit conçues de l'Egypte & de Ptolemée traînant en longueur, il résolut de se défaire du tyran par lui-même sans aucun secours étranger.

Les premiers à qui il communiqua son dessein, furent Aristomaque & Ecdelus, Aristomaque banni de Sicyone, & Ecdelus Arcadien banni de Mégalopolis, homme fort appliqué à la philosophie qui enseigne à agir, ayant été à Athenes disciple d'Arcésilas (*a*) l'académicien. Ces deux personnages ayant reçu de très-bon cœur cette ouverture, il parla aux autres bannis. Les uns de honte d'abandonner & de trahir une si grande espérance, se joignirent à lui; & les autres en plus grand nombre, bien loin d'approuver ses vues, tâcherent de l'en détourner, lui disant que faute d'expérience (*b*) & de connoissance des affaires, il se jettoit dans une entreprise téméraire, & sans aucune apparence de succès.

(*a*) Qui avoit été disciple de Crantor, & avoit établi la moyenne Académie.

(*b*) Car Aratus n'avoit pas encore vingt ans.

Pendant qu'il cherchoit dans sa tête les moyens de s'emparer de quelque poste dans le territoire de Sicyone, dont il feroit comme sa place d'armes pour faire la guerre au tyran, il arriva à Argos un homme de Sicyone qui s'étoit sauvé de la prison. C'étoit le propre frere de Xénoclès, l'un des bannis. Xénoclès le mena d'abord à Aratus. Dès qu'il fut en sa présence, après lui avoir fait en peu de mots le récit de son aventure, il lui dit que l'endroit de la muraille par où il s'étoit sauvé, étoit presque de plein-pied par dedans au terrein de la ville, qui de ce côté-là se trouvoit fort élevé, fort escarpé, & plein de rochers, & que par dehors la muraille n'étoit pas si haute qu'on ne pût très-aisément l'escalader.

Sur ce rapport, Aratus envoye avec Xénoclès deux de ses esclaves, Seuthas & Technon, pour reconnoître la muraille, résolu, pour peu qu'il vît jour à entreprendre la chose secrettement & à s'en tirer par un seul péril, de hazarder le tout pour le tout, plutôt que de prendre la voie d'une longue guerre & d'infinis combats contre le tyran, lui qui n'étoit que simple particulier.

Les deux esclaves qui étoient partis avec Xénoclès, étant revenus après avoir pris la hauteur de la muraille, rapporterent que cet endroit n'étoit naturellement ni inaccessible ni même difficile, mais que l'approche en étoit dangereuse, parce qu'on ne pourroit se cacher à cause de quelques chiens d'un jardinier du voisinage, qui étoient fort petits, mais très-

ardens, & qu'on ne pouvoit adoucir ni apprivoiser. Aratus mit d'abord la main à l'œuvre. Il leur fut aisé de faire provision d'armes sans donner aucun soupçon ; car alors tout le monde marchoit armé à cause des brigandages & des pilleries qui se commettoient dans le pays, & des courses qu'on faisoit les uns sur les autres. Et Euphranor put faire aussi des échelles à la vue de tout le monde, son métier de charpentier lui en donnant le moyen sans le rendre suspect, car il étoit aussi un des bannis. Tous ses amis d'Argos lui donnerent des hommes, ceux qui avoient le moins de domestiques en fournirent dix ; il en arma trente des siens, & il acheta de Xénophilus, qui étoit le premier capitaine des bandits, une petite troupe de soldats, auxquels il fit entendre qu'on les menoit à Sicyone pour enlever les haras du roi, & la plupart furent envoyés par différens chemins à la tour de Polygnotus (*a*), où ils eurent ordre de l'attendre. Il envoya aussi devant Caphésias en équipage de voyageur avec quatre de ses compagnons, qui devoient arriver de nuit chez le jardinier, comme gens qui passoient leur chemin & que la nuit avoit surpris, & qui étant logés chez lui, devoient l'enfermer lui & ses chiens, car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille ; & mettant dans des paniers les échelles qui étoient brisées, ils les chargerent sur des

(*a*) Cette tour étoit située entre Argos & Nemée.

chariots, & leur firent prendre auſſi les devants.

Sur ces entrefaites arriverent à Argos quelques eſpions que le tyran Nicoclès y envoyoit, & le bruit ſe répandit qu'ils ſe promenoient par-tout à la ſourdine pour obſerver Aratus. Le lendemain au point du jour Aratus parut à la place & fut long-tems à s'entretenir avec ſes amis; enſuite il entra dans le gymnaſe, s'exerça, ſe fit frotter d'huile, & emmenant de la paleſtre quelques-uns des jeunes gens qui avoient accoutumé de boire & de ſe divertir avec lui, il s'en retourna dans ſa maiſon. Quelques momens après on vit de ſes domeſtiques traverſer la place; l'un portoit à la main des chapeaux de fleurs, celui-ci achetoit des flambeaux, & celui-là s'entretenoit avec des muſiciennes, qui alloient ordinairement chez lui chanter & jouer des inſtrumens pendant ſon dîner; ce que voyant ces eſpions, ils étoient fort abuſés, & en riant ils ſe diſoient les uns aux autres: *Vraiment on voit bien qu'il n'y a rien de plus timide qu'un tyran, puiſque Nicoclès même, qui eſt maître d'une ſi groſſe ville & environné d'une ſi grande puiſſance, ne laiſſe pas de redouter un jeune homme, qui dépenſe en voluptés & en feſtins en plein jour, le peu de bien qui lui reſte pour s'entretenir dans ſon exil*, & après ces faux raiſonnemens ils ſe retirerent.

Mais Aratus au ſortir de table partit d'Argos, & alla joindre les ſoldats qui l'atten-

doient à la tour de Polygnotus. Dès qu'il les eut joints, il les mena à Nemée (*a*), où il déclara à la plupart le dessein qu'il avoit formé. Il commença par les exhorter & par leur faire de grandes promesses; & après leur avoir donné pour mot *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant le pas à mesure que la lune penchoit vers son coucher; & s'arrêtant de même pour ne pas la devancer, pour jouir de sa clarté pendant sa marche, & pour n'arriver à la maison du jardinier, qui étoit près de la muraille, qu'après qu'elle seroit couchée. Caphésias vint le rencontrer près de là, & lui dit qu'il n'avoit pu enfermer les chiens, parce que quand il étoit arrivé, ils étoient déja lâchés, mais qu'il avoit enfermé le jardinier. Cela fit perdre courage à la plupart de ses gens, jusques-là qu'ils le pressoient d'abandonner son entreprise & de s'en retourner. Mais il les rassura, leur promettant qu'il les remeneroit si les chiens leur faisoient trop de peine.

En même tems il fit marcher à la tête de tout sous la conduite d'Ecdelus & de Mnasithéus, ceux qui portoient les échelles, & il suivoit tout doucement. Déja les chiens aboyoient très-fort, & suivoient à la piste ceux qui marchoient avec Ecdelus. Ils ne laisserent pas d'approcher de la muraille, & de planter leurs échelles en toute sûreté; & les premiers commençoient déja à monter,

(*a*) Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

mais

mais la garde qui devoit être relevée le matin, marchoit pour achever sa ronde, & passa-là devant avec une clochette, quantité de torches allumées & un grand bruit, car la garde étoit forte. Les gens d'Ecdelus entendant ce bruit si près d'eux, se tapirent sur leurs échelles comme ils étoient, de sorte qu'ils purent assez facilement s'empêcher d'être apperçus. Mais la garde du matin qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un très-grand péril. Néanmoins comme elle passa sans les découvrir, Ecdelus & Mnasithéus, échappés à ce danger, monterent les premiers sur la muraille, & s'étant emparés du chemin à droite & à gauche, ils envoyerent Technon à Aratus pour lui dire de se presser.

Il n'y avoit pas une grande distance depuis le jardin jusqu'à la muraille & à la tour où l'on tenoit un grand chien de chasse pour faire le guet. Ce chien ne sentit pas l'approche des gens d'Aratus, soit qu'il fût naturellement paresseux & lâche, soit qu'il se fût trop fatigué le jour. Mais les petits chiens du jardinier aboyant d'enbas, le réveillerent. Il leur répondit d'abord par un aboi sourd & peu marqué; mais quand ces gens passerent près de sa tour, il se mit à japper de toute sa force, de sorte que tous les environs retentissoient de ses abois, & que la sentinelle qui étoit au-delà demanda à haute voix au veneur, *qui c'étoit que son chien aboyoit avec tant d'acharnement, & s'il n'y avoit pas-là quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.* Le veneur répondit de sa

tour, *qu'il n'y avoit rien dont il dût être en peine, & que c'étoient les torches des gardes & le son de la clochette qui irritoient son chien & le faisoient aboyer.*

Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus plus que toute autre chose, car ils crurent que le veneur les cachoit, parce qu'il étoit d'intelligence avec Aaratus, & ils s'imaginerent qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres dans la ville qui étoient de la conjuration. Mais quand ils furent tous au pied de la muraille, & qu'ils voulurent monter, le danger devint très-grand, l'affaire tirant en longueur à cause que les échelles branloient, s'ils ne montoient tout doucement & un à un, & l'heure les pressoit, car déja les coqs commençoient à chanter, & les gens de la campagne, qui avoient coutume de porter tous les matins leurs denrées au marché, alloient arriver incessamment. Voilà pourquoi Aratus se hâta de monter après avoir fait monter quarante de ses soldats avant lui. Il en attendit encore un petit nombre de ceux qui étoient en bas; & se mettant à leur tête, il marcha au palais du tyran. Là les soldats de sa garde passoient la nuit sous les armes; il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers sans en tuer un seul, & envoye sur le champ chez tous ses amis les presser de sortir de leurs maisons & de le venir joindre. Comme ils accouroient de tous côtés, le jour parut, & le théatre se trouva plein d'une foule de peuple qu'un bruit obscur répandu par la ville avoit

excité, & qui ne savoit encore rien de certain de tout ce qui s'étoit passé, jusqu'à ce qu'un héraut s'avançant au milieu de l'assemblée, se mit à crier qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les citoyens à la liberté.*

Alors, persuadés que ce qu'ils attendoient depuis si long-tems étoit arrivé, ils courent en foule au palais du tyran, & y mettent le feu. En un moment le palais fut embrasé, & la flamme s'éleva si forte & si haute, qu'elle fut vue jusqu'à Corinthe; de sorte que les Corinthiens, étonnés & ne sachant ce que ce pouvoit être, furent sur le point de marcher au secours. Le tyran se sauva, & sortit de la ville par quelques conduits souterrains. Les soldats éteignirent le feu avec les Sicyoniens, & pillerent le palais. Aratus ne se mit pas en peine de l'empêcher, & faisant prendre tout ce qui resta des richesses des tyrans, il le porta en commun pour le partager à tout le peuple.

Il n'y eut pas un seul homme de tué ni de blessé de tous ceux qui escaladerent la ville, ni même des ennemis, la fortune ayant pris soin de conserver cette action pure & nette du sang des citoyens. Aratus rappella les bannis, non-seulement ceux que Nicoclès avoit exilés & qui étoient au nombre de quatre-vingt, mais aussi ceux que les autres tyrans qui avoient été avant lui, avoient chassés, & qui n'étoient pas moins de cinq cens. Ces derniers avoient été errans & vagabonds fort loin de leur pays pendant cinquante années. Ces

pauvres gens étant donc revenus fort misérables rentrerent aussi-tôt en possession des biens qu'ils avoient eus & retournerent dans leurs maisons & dans leurs terres; ce qui jetta Aratus dans un très-grand embarras. Car au-dehors il voyoit qu'Antigonus jettoit un œil d'envie sur sa ville, & cherchoit les moyens de s'en emparer depuis qu'elle étoit libre, (*a*) & au-dedans il la voyoit pleine de trouble & de sédition. (*b*) C'est pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il se trouvoit, il la joignit à la ligue des Achéens. Et quoiqu'ils fussent Doriens d'origine, ils prirent pourtant très-volontiers le nom & la police des Achéens, qui véritablement n'avoient alors ni beaucoup de considération, ni une grande puissance, car ils n'avoient la plupart que de très-petites villes, leur pays n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte (*c*) qui n'avoit ni ports ni abris, & toute bordée de grandes

(*a*) *Et au-dedans il la voyoit pleine de trouble & de sédition.*) Car les bannis étant de retour, rentroient dans leurs maisons & dans leurs terres, ce que ceux qui en étoient en possession depuis leur exil, ne pouvoient supporter. Et cela devenoit d'autant plus embarrassant pour Aratus, qu'Antigonus n'épioit que l'occasion de se rendre maître de la ville, & qu'il étoit à craindre que ceux qu'on vouloit déposséder, pour rétablir les bannis dans leurs biens, ne l'appellassent.

(*b*) *C'est pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il se trouvoit, il la joignit à la ligue des Achéens.*) Plutarque dit fort bien que c'étoit le meilleur parti pour Aratus, car il n'avoit pas d'autre moyen de sauver sa ville & de l'ambition d'Antigonus & des désordres qu'y causoit la dissention des citoyens.

(*c*) De la côte occidentale du Péloponnese.

roches, entre lesquelles la mer entroit dans le continent. Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles toutes les fois qu'ils ont de l'ordre & de la discipline, qu'ils demeurent bien unis, & qu'ils sont conduits par un général qui a de la sagesse & de l'expérience.

En effet ces mêmes Achéens, qui n'étoient qu'une très-petite partie des Grecs d'autrefois, & qui tous ensemble n'avoient alors que la puissance d'une ville passablement bonne, cependant en prenant toujours de bons conseils, en demeurant unis, & en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu, mais en lui obéissant & en le suivant, non-seulement ils se maintinrent libres au milieu de tant de grandes villes, de tant de grosses puissances & de tant de tyrans, mais encore ils affranchirent & sauverent la plupart des Grecs.

(*a*) Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit

(*a*) *Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'intérêt commun qu'au sien propre.*) Le portrait que Plutarque fait ici d'Aratus, est conforme à celui que Polybe en a laissé dans son quatriéme livre. Le lecteur ne sera pas fâché de le voir. *Aratus étoit un homme accompli de tout point pour être à la tête des affaires car il savoit bien parler & bien penser, & cacher ce qu'il avoit résolu. Il supportoit doucement les différends qui s'élevent souvent dans les délibérations; il ne cédoit à personne dans l'art de faire des amis & des alliances; il étoit très-propre à faire des entreprises contre les ennemis, à leur dresser des embûches, & à les conduire à une heureuse fin par sa patience & par son audace. C'est ce que témoignent mille actions qu'il a faites, &c. Cependant le même Aratus,*

naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'intérêt commun, qu'au ſien propre, implacable ennemi des tyrans, & il n'avoit jamais pour ſa haine ni pour ſon amitié d'autre regle que l'utilité publique. De-là vint qu'il ne parut pas ſi bon & ſi parfait ami, qu'ennemi doux & humain. Car dans l'occaſion il changeoit ſouvent ſes amitiés & ſes haines, & toujours pour le bien de l'état. Et un mot, c'étoit le conſentement général des nations, des communautés, des villes, & des aſſemblées de théatre; elles publioient toutes d'une commune voix qu'Aratus n'aimoit que ce qui étoit beau & honnête, que véritablement pour les guerres ouvertes & les batailles rangées, il étoit timide & défiant, mais que pour exécuter des deſſeins ſecrets, pour en dérober la connoiſſance à l'ennemi, pour ſurprendre des villes & des tyrans, c'étoit le plus hardi & le plus ruſé de tous les hommes.

De-là vint qu'après avoir exécuté des entre-

toutes les fois qu'il étoit queſtion d'agir à découvert, étoit lent à former ſes réſolutions, & timide à les exécuter. En préſence de l'ennemi, il ne pouvoit ſoutenir la vue du danger. De-là vient que tout le Péloponneſe a été rempli de trophées de ſes défaites, & que de ce côté-là il pouvoit être toujours facilement vaincu. C'eſt ainſi que la nature a mis des qualités différentes & contraires, non-ſeulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les eſprits. De ſorte que le même homme n'eſt plus le même, non-ſeulement dans les différentes opérations, mais dans les mêmes & dans celles auxquelles il eſt le plus heureuſement né. Car tantôt il eſt très-vif & très-ingénieux, & tantôt très-peſant & très-ſtupide : aujourd'hui hardi & courageux, demain très-poltron & très-timide. Ce portrait éclaircit celui que Plutarque a fait.

prises très-difficiles où il n'y avoit nulle apparence de succès, dans lesquelles il montra beaucoup de courage & d'audace, il en manqua beaucoup d'autres qui n'étoient pas moins considérables, & qui paroissoient très-possibles, & il les manqua par trop de timidité & de précaution. Car comme parmi les animaux on en trouve qui voient clair pendant les ténebres de la nuit & qui sont aveugles le jour, la sécheresse & la subtilité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne pouvant supporter la lumiere, de même parmi les hommes les plus courageux & les plus hardis, on en voit qui se démentent naturellement, & qui perdent courage dans les dangers où il faut aller en plein jour & à découvert, & qui au contraire s'assurent & montrent une audace étonnante dans les occasions secrettes & dérobées. (*a*) Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur raison n'est pas éclairée par les préceptes de la philosophie, (*b*) & que la nature seule, sans le

(*a*) *Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur raison n'est pas éclairée par les préceptes de la philosophie.*) Plutarque ne perd aucune occasion de faire voir que les défauts des hommes viennent tous de l'ignorance, & de ce que leur raison n'est pas éclairée par la philosophie, & cela est certain. La philosophie enseigne à connoître la nature des choses, & un esprit instruit agit conformément aux vérités qu'il connoît & dont il est convaincu. Par exemple, pour ne pas sortir du fait dont il s'agit ici, la philosophie enseigne ce qui est véritablement terrible, & ce qui ne l'est pas. Si Aratus avoit donc été éclairé de cette lumiere, il n'auroit pas été hardi la nuit, & poltron le jour, mais il auroit toujours eu le même courage, car un danger n'est pas plus grand le jour que la nuit.

(*b*) *Et que la nature seule,*

ſecours de la ſcience, y produit la vertu comme un fruit ſauvage qui vient de lui-même ſans être cultivé. Mais quant à cette queſtion, elle pourra être mieux éclaircie & décidée par les exemples.

Aratus donc, après s'être engagé & avoir engagé ſa ville dans la ligue des Achéens, ſe mit à ſervir dans la cavalerie, & il ſe fit extrêmement aimer de ſes généraux par ſon obéiſſance ; car quoiqu'il eût infiniment contribué de ſa part à la communauté en y apportant ſa propre réputation & toutes les forces de ſa patrie, cependant il ſe montroit en tout auſſi ſoumis que le moindre ſoldat à celui qui étoit élu général des Achéens, ſoit qu'il fût de la ville de Dyme, ou de celle de Tritta, ou de quelqu'autre plus petite encore.

Le roi d'Egypte lui envoya un préſent de vingt-cinq talens. Aratus l'accepta, mais il le diſtribua ſur l'heure à tous ſes pauvres citoyens, tant pour ſubvenir à leurs néceſſités, que pour leur aider à délivrer les priſonniers.

Comme les bannis, qui étoient de retour, ſe rendoient très-difficiles & importunoient extrêmement ceux qui étoient en poſſeſſion de leurs biens, & que par-là Sicyone ſe

ſans le ſecours de la ſcience, y produit la vertu comme un fruit ſauvage qui vient de lui-même ſans être cultivé.) Ce paſſage de Plutarque peut ſervir à décider la fameuſe queſtion ſi ſouvent débattue, lequel vaut mieux ou l'étude, ou le naturel. La nature ſans l'étude, ſans la ſcience, ne produit que des fruits ſauvages. Mais aidée par la ſcience, elle en produit des plus doux & des plus excellens, & qui ſe ſentent de la culture qui les a perfectionnés.

trouvoit à la veille de ſon entiere ruine par une guerre civile, qui étoit inévitable, Aratus qui ne voyoit d'autre reſſource pour elle que l'humanité & la libéralité de Ptolemée, réſolut de fournir tout l'argent néceſſaire pour appaiſer les bannis, & pour terminer tous ces différends. Il alla donc s'embarquer à Méthone au-deſſus du cap de Malée, dans l'eſpérance que de-là il iroit tout droit en Egypte. Mais il eut le vent ſi contraire, & la mer ſi haute & ſi irritée, que le pilote ne pouvant gouverner, ſe laiſſa aller au vent, & qu'après avoir été baloté & porté çà & là, enfin il aborda à la ville d'Adria, qui étoit ſon ennemie, car elle étoit entre les mains d'Antigonus, qui y avoit une forte garniſon. Pour l'éviter, Aratus ſe hâta de deſcendre; & laiſſant ſon vaiſſeau, il s'éloigna le plus qu'il put de la mer, n'ayant avec lui qu'un de ſes amis, nommé Timanthe; & s'étant jettés tous deux dans un lieu plein de bois, ils y paſſerent la nuit fort mal à leur aiſe.

A peine étoit-il ſorti du vaiſſeau, que le capitaine de la garniſon ſurvint pour chercher Aratus, mais il fut abuſé par ſes domeſtiques qu'il avoit bien embouchés, & qui lui dirent que leur maître s'en étoit fui d'abord, & avoit pris la route d'Eubée. Le capitaine fit donc déclarer ennemi & de bonne priſe ſon vaiſſeau, & le retint avec tous ſes domeſtiques & tout ce qui étoit dedans. Quelques jours après, comme Aratus étoit dans une per-

plexité si grande, qu'il ne savoit que faire ni que devenir, il lui arriva un très-grand bonheur; un vaisseau Romain relâcha par hazard, près du lieu où il se tenoit, tantôt se cachant & tantôt épiant s'il ne découvriroit rien qui pût lui être favorable. Ce vaisseau alloit en Syrie; Aratus fit tant auprès du patron, qu'il le reçut, & promit de le porter jusqu'en Carie, comme il le fit. Mais Aratus ne se trouva pas dans un moindre péril à cette seconde traversée, qu'à la premiere, car il essuya une grande tempête.

Il fut long-tems à passer de Carie en Egypte, & en arrivant il eut une longue audience du roi, qui de longue main étoit favorablement disposé pour lui, parce qu'Aratus lui avoit fort bien fait sa cour, en lui envoyant souvent des portraits, des tableaux, & autres curiosités de la Grece. Car Aratus qui avoit le goût très-fin & très-exquis pour toutes ces raretés, assembloit toujours tout ce qu'il pouvoit trouver des plus grands maîtres, (*a*) principalement de Pamphilus & de Mélanthus, & l'envoyoit au roi. Sicyone étoit encore alors en grande réputation pour les arts & pour la peinture sur-tout qui passoit pour avoir conservé toute son ancienne beauté sans

(*a*) *Principalement de Pamphilus & de Melanthus.*) Deux des plus grands Peintres. Pamphilus avoit été l'éleve d'Eupompus, & il fut le maître d'Apelle & de Melanthus. Les tableaux les plus célebres de Pamphilus étoient *une Confrairie, le combat de Philonte, la victoire des Athéniens, & Ulysse sur sa nacelle.* Les tableaux de Mélanthus étoient sans prix *Voyez* Pline, liv. VII, ch. 7.

s'être corrompue ni abâtardie; de sorte que le grand Apelle déja admiré de tout le monde, alla à Sicyone, & s'attacha à ces deux peintres, à qui il donna un talent, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande réputation. Voilà pourquoi, dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville, il effaça tous les portraits des tyrans; mais quand il vint à celui d'Aristratus, qui avoit regné du tems de Philippe, il balança long-tems s'il l'effaceroit, car il avoit été peint par tous les disciples de Mélanthus, qui l'avoient représenté debout sur un char de victoire, & Apelle lui-même lui avoit mis la main, comme le rapporte Polémon le géographe.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. (*a*) On dit que le peintre Nealces, qui se trouva présent quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau, & qu'il la demanda avec larmes; & voyant qu'il ne

(*a*) *On dit que le peintre Néalces, qui se trouva présent quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau.*) Ce Néalces étoit un peintre de grande réputation. Il avoit peint Vénus; il étoit ingénieux & solide dans son art. Il peignit la bataille navale des Egyptiens contre les Perses; & comme il vouloit faire connoître que l'action s'étoit passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre par un signe ce qu'il ne pouvoit désigner par son art; il peignit sur le bord un âne qui buvoit, & tout auprès un crocodille qui le guettoit, tout prêt à se jetter sur lui. Pline, liv. XXXV, chap. 11.

pouvoit l'obtenir, il lui dit : *Aratus, il faut toujours faire la guerre aux tyrans, & jamais à leurs portraits. Mais au moins épargnons le char & la victoire, & je m'en vais tout-à-l'heure vous faire voir Aristratus qui abandonnera son tableau.* Aratus lui en ayant donné la permission, Néalces effaça la figure d'Aristratus, & à la place il mit une palme, & n'osa y ajouter autre chose de sa façon. Mais on dit que les pieds d'Aristratus effacés, demeurerent cachés au fond du char.

Ce goût pour la peinture avoit déja mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolemée; mais après qu'il se fut mieux fait connoître à lui par sa conversation, le roi en fut encore plus charmé & plus touché, & il lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnese; & le roi ayant partagé les autres en différens payemens, les envoya ensuite par parties aux termes marqués. C'étoit donc une grande & belle action à Aratus d'avoir délivré à ses citoyens une si grosse somme, lorsqu'il n'y avoit rien de plus commun que de voir des capitaines, gouverneurs, harangueurs du peuple, pour de bien moindres sommes qu'ils recevoient des rois, vendre, livrer & assujettir leurs villes. Mais ce qu'il y eut encore de plus grand & de plus considérable c'est que, par le moyen de cet argent, tous les différends des pauvres avec les riches furent assoupis, la

concorde rétablie, & tout le peuple remis en repos & en sûreté.

La modération de ce personnage dans une si grande puissance, est encore digne d'admiration : car ayant été nommé seul arbitre souverain, & maître absolu pour terminer tous les différends de ces pauvres bannis, & pour régler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, & nomma quinze de ses citoyens, qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail & de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans. En reconnoissance d'un si grand service, non-seulement tous les citoyens lui déférerent en commun les honneurs qui lui étoient dûs, mais encore les bannis en leur particulier lui éleverent une statue de bronze, & mirent au bas cette inscription, qui étoit en vers élégiaques: *Les bons conseils, les grands exploits, & toute la force de ce personnage pour le salut de la Grece, ont retenti jusqu'aux colonnes d'Hercule. Pour nous, Aratus, après l'heureux retour que vous nous avez procuré, nous vous avons érigé une statue pour célébrer votre vertu & votre justice. La statue d'un héros sauveur sera mêlée avec celle des dieux sauveurs, parce que vous avez établi dans votre patrie une parfaite égalité, & que vous lui avez donné une forme de gouvernement & de loix toutes divines.*

Après toutes ces grandes actions, Aratus avoit encore vaincu l'envie du peuple par tous

les bienfaits dont il l'avoit comblé. Mais le roi Antigonus, affligé de ces succès, voulant ou le gagner, ou le rendre suspect à Ptolemée, lui donna de grandes marques de son affection, quoiqu'il ne les recherchât point, & qu'il ne fît rien pour se les attirer. Entr'autres, ayant fait un jour un grand sacrifice dans la ville de Corinthe, il en envoya des portions à Aratus à Sicyone. Et au milieu du festin du sacrifice où il y avoit beaucoup de gens à table avec lui, il dit tout haut; *Je pensois que ce jeune homme de Sicyone n'étoit qu'un homme franc & libre de son naturel & qui aimoit seulement la liberté de son pays. Mais il me paroît présentement que c'est un excellent juge des mœurs & de toute la conduite des princes. Car d'abord il nous a mépriſés, & n'a fait aucun cas de nous, emporté par ses espérances, qui lui faisoient jetter les yeux hors de son pays, & il admiroit les richesses d'Egypte, ses éléphans, ses flottes, & la magnificence de sa cour; mais présentement qu'entré dans ses pavillons il a vu de près que toute cette pompe n'est qu'une vaine décoration de théatre, il s'est tourné vers nous, & j'ai reçu ce jeune homme de tout mon cœur, bien résolu de m'en servir dans toutes mes affaires, & je vous prie tous de le regarder comme votre ami.*

Ces paroles ne tomberent pas à terre; les malins & les envieux en tirerent un ample prétexte d'écrire à l'envi à Ptolemée beaucoup de choses fâcheuses contre Aratus, de

ſorte que le roi lui envoya un courier pour ſe plaindre à lui-même de ſon changement. Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces princes, qui comme de véritables amans paſſionnés & jaloux, ſe diſputoient Aratus, & ſe battoient pour l'avoir, il s'y mêloit beaucoup de malignité & d'envie.

Aratus ayant été élu pour la premiere fois général des Achéens, alla ravager la Locride qui eſt vis-à-vis, au-delà du golfe de Corinthe, & tout le territoire de Calydon; mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au ſecours des Béotiens, (*a*) il n'arriva malheureuſement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Chéronée, où ils furent battus par les Etoliens, & où Abojocritus, leur général, fut tué ſur la place avec mille de ſes meilleurs ſoldats.

(*b*) Mais l'année ſuivante ayant encore été élu général, il fit cette fameuſe entrepriſe de reprendre le château de Corinthe, entrepriſe qui ne tendoit pas ſeulement au bien des Sicyoniens & des Achéens, mais à l'avantage de toute la Grece, puiſqu'il travailloit à

(*a*) *Il n'arriva malheureuſement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Chéronée.*) Il ne faut pas confondre cette bataille de Chéronée avec la célebre bataille de Chéronée, où les Athéniens & les Thébains furent défaits par Philippe, & qui fut donnée la troiſiéme année de l'olympiade CX, ſoixante-ſix ans avant la naiſſance d'Aratus.

(*b*) *Mais l'année ſuivante ayant encore été élu général.*) Polybe, qui a ſuivi les mémoires mêmes d'Aratus, & qui a commencé ſon hiſtoire où Aratus avoit fini, marque qu'entre le premier généralat d'Aratus & le ſecond où il ſurprit le château de Corinthe, il y eut huit ans entiers.

en chaſſer la garniſon des Macédoniens, comme une véritable tyrannie qui la tenoit toute entiere ſous le joug. Comme Charès, capitaine des Athéniens, après un grand avantage qu'il remporta un jour dans un combat contre les lieutenans du roi, écrivit au peuple d'Athenes qu'il avoit remporté une victoire, qu'on pouvoit appeller la ſœur germaine de celle de Marathon; tout de même, ſans craindre de ſe tromper, on peut appeller cette action d'Aratus la ſœur germaine de celle de Pélopidas le Thébain & de Thraſybule l'Athénien, quand ils tuerent les tyrans; avec cette différence, que cette action d'Aratus ne fut pas entrepriſe contre des Grecs, mais contre une puiſſance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente. (*a*) Car l'iſthme de Corinthe qui ſépare les deux mers, unit & joint le continent de la Grece avec celui du Péloponneſe; & le château de Corinthe, qui eſt planté ſur une haute montagne, ſe trouvant juſtement au milieu de ces deux continens, & les ſéparant dans un paſſage d'ailleurs aſſez étroit, quand il eſt pourvu d'une bonne garniſon, rompt & empêche tout commerce au-dedans de l'iſthme, de ſorte qu'on ne peut ni paſſer ni mener des gens de guerre, ni faire aucun trafic ni par terre ni

(*a*) *Car l'iſthme de Corinthe qui ſépare les deux mers, unit & joint le continent de la Grece avec celui du Péloponneſe.*) Il fait voir en quoi conſiſtoient la grandeur & l'utilité de l'action d'Aratus d'avoir enlevé la citadelle de Corinthe à Antigonus, qui par ſon moyen étoit maître de la Grece.

par mer, & qu'il rend maître absolu de la Grece celui qui en est saisi & qui y entretient des troupes. Aussi rapporte-t-on que le jeune Philippe, roi de Macédoine, appelloit toujours, non en riant, mais très-sérieusement, la ville de Corinthe, *les fers de la Grece*. Voilà pourquoi cette place étoit si jalouse, & excitoit l'envie de tous ses voisins, sur-tout des rois & des princes.

La passion qu'Antigonus avoit de la posséder étoit si violente, qu'elle ne différoit en rien de la fureur des amans les plus passionnés; il ne pensoit nuit & jour qu'aux moyens de l'enlever par surprise à ceux qui la tenoient, car il n'y avoit nulle apparence de pouvoir y réussir par la force ouverte. Alexandre qui étoit maître de cette citadelle, étant mort du poison qu'on dit qu'Antigonus lui fit donner, elle demeura entre les mains de Nicéa, sa femme, qui prit le gouvernement des affaires, & garda sa citadelle très-soigneusement. Antigonus lui envoya d'abord son fils Démétrius, en la flattant de la douce espérance qu'il la lui feroit épouser, & ce n'étoit pas une chose peu agréable & peu flatteuse pour une femme déja sur l'âge, que d'avoir pour mari un jeune prince beau & bien fait. Il la gagna donc par le moyen de son fils, dont il se servit comme d'un appât pour l'attirer dans ses pieges. Elle n'abandonna pourtant point sa citadelle, mais la garda avec grand soin. Antigonus feignit de ne s'en pas soucier, & fit à Corinthe le festin

de leurs noces avec beaucoup de magnificence. Ce n'étoient que spectacles & festins, & tous les jours il donnoit de nouvelles fêtes, comme un homme que l'excès de sa joie portoit à ne penser qu'à faire bonne chere & à se divertir.

Un jour que le célebre musicien Amoibeus devoit chanter sur le théatre, Antigonus voulut accompagner lui-même à ce spectacle la reine Nicéa, qui étoit portée dans une litiere royalement ornée, & qui, toute fiere de ce grand honneur, étoit bien loin de penser au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litiere fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduisoient de la mener au théatre, & laissant-là le musicien Amoibeus & toutes les noces, il se hâta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que son âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec son bâton, & commanda qu'on lui ouvrît. Les soldats de la garnison, étonnés de sa présence, lui ouvrirent; de cette maniere il se rendit maître du château & en fut si transporté de joie, qu'il ne put se contenir; il se mit à boire & à se réjouir au milieu des rues & de la place publique, menant avec lui des chanteuses & des joueuses d'instrumens, & portant des chapeaux de fleurs sur la tête. Un homme de son âge, & qui avoit éprouvé tant & de si grands changemens de fortune, folâtroit & faisoit ainsi la débauche comme un jeune homme, arrêtant tous les passans, leur

parlant & les embraſſant, tant il eſt vrai que la joie qui vient à s'emparer tout-à-coup du cœur de l'homme, & qui n'eſt retenue par aucun diſcours de la raiſon, le fait ſortir hors de lui-même beaucoup plus que ne font la triſteſſe & la peur, & jette ſon ame dans un plus grand trouble.

Antigonus s'étant donc rendu maître de la citadelle de Corinthe, comme nous l'avons dit, la mit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance, & y établit pour capitaine le philoſophe Perſée. Aratus, pendant la vie d'Alexandre, avoit bien formé le deſſein de s'en emparer & de procurer ce grand bien à ſa patrie, mais il y renonça à cauſe de la ligue qu'il fit avec les Achéens, & avec cet Alexandre même. Il ſe préſenta bientôt une nouvelle occaſion d'exécuter cette entrepriſe, & voici ce qui y donna lieu.

Il y avoit à Corinthe quatre freres, Syriens de nation; l'un d'eux nommé Dioclès, étoit ſoldat de la garniſon; les trois autres ayant volé quelque or du roi, ſe retirerent à Sicyone, & s'adreſſerent à un certain Ægias, qui étoit banquier, & dont Aratus ſe ſervoit dans les choſes qui regardoient ſon commerce. D'abord ils mirent une partie de cet or entre les mains de ce banquier, & Erginus, l'un de ces trois freres, allant le voir tous les jours, changea peu-à-peu tout le reſte. Cela produiſit quelque ſorte de familiarité entre Erginus & le banquier.

Un jour ce banquier le mit sur le propos de la citadelle de Corinthe, & de la garnison qui y étoit. Erginus lui dit que comme il y alloit souvent pour voir son frere, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, & qui conduisoit à l'endroit où la muraille du château étoit très-basse. A ces mots Ægias se prenant à rire & à badiner, lui dit : *Eh quoi, mon ami, pour ce peu d'argent vous allez déranger toutes les affaires du roi, lorsque vous pourriez vendre une seule heure de votre tems des sommes immenses? Si vous étiez pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce petit vol, comme si vous aviez livré la citadelle?* Alors Erginus riant aussi à son tour, lui promit de sonder sur cela son frere Dioclès, & lui dit qu'il ne se fioit pas beaucoup à ses autres freres.

Peu de jours après il revint, & se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à exécuter le reste de son entreprise avec son frere Dioclès. Aratus de son côté promit de leur donner soixante talens si l'affaire réussissoit; & si elle manquoit, & qu'ils en revinssent lui & eux sains & saufs, il leur engagea sa foi & sa parole qu'il leur donneroit à chacun une maison & un talent. Mais comme il falloit que ces soixante talens fussent déposés chez le banquier pour la sûreté d'Erginus & de son frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les em-

prunter, de peur de donner du soupçon & d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent & les joyaux de sa femme, & les mit en gage chez Ægias pour toute la somme. Car il avoit l'ame si grande, & il étoit si enflammé d'amour pour les grandes actions, que sachant que Phocion & Epaminondas avoient été estimés les plus justes & les plus gens de bien de toute la Grece pour avoir refusé les grands présens qu'on leur offroit, & pour n'avoir pas voulu vendre à beaux deniers comptans l'honnêteté & la vertu, il voulut les surpasser encore en générosité; il prit le parti d'employer & de dépenser secrettement tout son bien pour une entreprise où il s'exposoit seul au danger pour tous les autres, sans même qu'ils en fussent instruits & qu'ils fussent ce qu'il entreprenoit pour eux. Qui est-ce donc qui n'admirera pas une magnanimité si rare & si surprenante? Qui est-ce encore aujourd'hui qui ne s'intéressera pas à ce grand exploit, & qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand personnage, qui achete si cherement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule espérance de faire une belle action?

Cette action qui étoit si dangereuse par elle-même, devint encore plus dangereuse par une faute que l'on commit par ignorance

dès le commencement. Le même Technon dont j'ai déja parlé, eſclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès qu'il devoit joindre. Il ne connoiſſoit pas ſon viſage, mais il croyoit avoir ſa figure & ſes traits ſuffiſamment empreints dans ſon eſprit ſur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui diſant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux friſés, & qu'il n'avoit point de barbe. Etant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de ſe rendre, il s'aſſit devant les portes de la ville en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec ſon frere Dioclès.

Par hazard dans ce moment paſſe par-là un autre frere d'Erginus & de Dioclès, qui avoit nom Dionyſius, qui ne ſavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui reſſembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plutôt apperçu, que frappé de cette reſſemblance ſur les enſeignes qu'on lui avoit données, il l'aborda & lui demanda, *s'il ne connoiſſoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce.* Dionyſius répondit, *qu'il étoit ſon frere.* Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès; & ſans lui demander ſon nom, & ſans attendre d'autre indice ſur lequel il pût s'aſſurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit ſur cela beaucoup de queſtions. Dionyſius profita finement de ſon erreur, répondit en avouant tout, comme s'il étoit du complot; & reprenant le

chemin de la ville, il y conduiſoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, ſans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes & qu'il étoit ſur le point de ſaiſir Technon au corps, par un autre coup de hazard Erginus les rencontra. D'abord il ſe douta de la mépriſe, & voyant le grand danger où il étoit, il fit ſigne de la tête à Technon de s'enfuir; & prenant tous deux en même tems leur courſe, ils ſe ſauverent de viteſſe vers Aratus, qui pour cet accident ne rabattit rien de ſes eſpérances, mais envoya ſur l'heure Erginus à Dionyſius lui porter de l'argent, & le prier de garder le ſilence. Erginus s'acquitta fort bien de ſa commiſſion, parla à Dionyſius, & en s'en retournant, il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point; mais l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maiſon où ils le garderent, & ſe préparerent à exécuter leur deſſein.

Tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ſes troupes de paſſer la nuit ſous les armes; & prenant avec lui quatre cens ſoldats choiſis, dont la plupart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, il les mena droit à la porte de la ville le long des murs du temple de Junon. On étoit alors au cœur de l'été, la lune étoit dans ſon plein, & la nuit étoit très-claire & ſans le moindre nuage, de ſorte que les armes qui reluiſoient au clair de la lune, leur faiſoient craindre d'être découverts. Déja la tête étoit

près des murailes, lorſque du côté de la mer il ſe leva des nuages qui couvrirent la ville & tous les environs, & y répandirent une grande obſcurité. Là toutes les troupes s'aſſirent pour ôter leurs ſouliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nuds, que parce qu'on monte mieux ſur des échelles, & qu'on n'eſt pas ſi ſujet à gliſſer. Mais Erginus & avec lui ſept jeunes hommes déterminés, équipés en voyageurs, ſe gliſſerent dans la porte ſans être apperçus, & tuerent d'abord la ſentinelle & les gardes qui faiſoient le guet. En même tems on applique les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus réſolus, ordonne aux autres de ſuivre; & ayant tout auſſi-tôt retiré les échelles, il deſcend dans la ville, & à la tête de ſes cent hommes, il marche vers la citadelle plein de joie, comme ayant déja réuſſi, parce qu'il n'étoit pas découvert.

En avançant ils rencontrerent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiere, & dont ils ne furent point apperçus, parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre, mais eux ils les apperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiere. Aratus & ſes gens ſe tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles maſures, comme dans une embuſcade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à paſſer, ils ſe jetterent ſur eux & en tuerent trois; le quatriéme, bleſſé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit, criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après, les

les trompettes sonnerent l'alarme, & toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumieres que l'on allumoit par-tout en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la citadelle, & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continuoit son chemin & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui étoit enfoncé & caché au travers de ces rochers escarpés, & qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours, & de circuits très-difficiles. (*a*) Mais bientôt, comme par une espece de miracle, la lune dissipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier, jusqu'à ce qu'il fût au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors, par une suite du même miracle, les nuages se rassemblerent, & la lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

Les trois cens soldats qu'Aratus avoit laissés

(*a*) *Mais bientôt, comme par une espece de miracle, la lune dissipant les nuages.*) La poésie qui tient tous les miracles du monde dans sa manche, ne les dispense pas mieux ni plus à propos que l'histoire le fait ici. Les nuages se levent tout-d'un-coup au milieu d'une nuit très-claire quand il est nécessaire de cacher la marche d'Aratus. Ils se dissipent quand il faut l'éclairer pour lui faire démêler le sentier, & ils se rassemblent quand il faut le cacher dans l'obscurité.

en dehors aux portes, près du temple de Junon, étant entrés dans la ville, qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confusion, & toute éclairée de cette infinité de lumieres, & ne pouvant trouver le sentier qu'avoit pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrerent tous ensemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent-là dans un grand désespoir & une grande détresse. Déja Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la citadelle; on tiroit sur lui de tous côtés, & du bas du château on entendoit bien le bruit des combattans & leurs cris, mais comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cens soldats ne sachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archelaüs, qui commandoit les troupes du roi Antigonus, ayant pris bon nombre de soldats avec lui, monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue, & en marchant il passa devant ces trois cens sans les appercevoir. (*a*) Il ne fut pas plutôt passé, que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placés, tomberent sur lui, tuerent les premiers qu'ils

(*a*) *Il ne fut pas plutôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placés.*) Le hazard fait quelquefois mieux que toute la prudence n'auroit su faire. Ces trois cens soldats qui sont tapis au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche, parce qu'ils ne savent par où monter, servent plus à la victoire d'Aratus, que s'ils étoient montés. On n'auroit pu les mieux placer contre le secours.

rencontrerent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archelaüs même, ils les écarterent, les mirent en fuite, & les menerent battant juſqu'à ce qu'ils ſe diſperſerent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevoient cette défaite, Erginus arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la citadelle, pour leur apprendre que Aratus étoit aux mains avec les ennemis qui ſe défendoient avec beaucoup de vigueur, que le combat étoit fort acharné ſur la muraille, & qu'il avoit beſoin d'être promptement ſecouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour raſſurer leurs amis, & pour redoubler leur courage. La lune qui étoit au plein, donnant ſur leurs armes, les faiſoit paroître en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cauſe de la longueur du chemin par où ils montoient, & le ſilence de la nuit rendant les échos plus forts & plus ſenſibles, faiſoit paroître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus groſſe que la leur. Enfin s'étant tous joints, ils firent une charge ſi violente, qu'ils chaſſerent les ennemis, prirent poſte ſur la muraille, & ſe virent entiérement maîtres de la citadelle au point du jour, de ſorte que les premiers rayons du ſoleil éclairerent leur gloire. En même tems le reſte de leurs troupes arrive de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très-volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigonus.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la citadelle dans le théatre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & d'entendre le discours qu'il feroit aux Corinthiens. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du théatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scene & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par le travail & par les veilles, de sorte que la joie qui possédoit son ame, & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand abattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi se mit à lui faire toutes sortes d'honneurs & de caresses, & lui, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuyant sur sa pique, il se tint long-tems dans cette posture, & reçut dans le silence les applaudissemens & les acclamations de ces milliers d'hommes qui exaltoient sa vertu & béniſſoient sa fortune.

Quand ils eurent cessé & que tout le théatre fut calme, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit aux Corinthiens sur la ligue des Achéens un long discours très-convenable à l'action qu'il venoit d'exécuter, leur persuada d'entrer eux-mêmes dans cette ligue, & leur rendit en même tems les clefs de leur ville, qui depuis le tems de Philippe n'avoit point été en leur pouvoir. Quant aux capitaines d'Antigonus, il donna

la liberté à Archelaüs qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Théophraste, qui refusoit de sortir de la ville. Pour Persée, quand il vit la citadelle prise, il trouva le moyen de s'échapper & de se retirer à Cenchrées. Et l'on rapporte que quelque tems après, comme il s'amusoit à disputer sur la philosophie, quelqu'un lui ayant dit *qu'il lui paroissoit que le sage étoit seul bon capitaine : Par tous les dieux*, lui répondit-il, *je le croyois autrefois comme toi, & j'avois fortement embrassé ce dogme de Zénon ; (a) mais présentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.* Voilà ce que plusieurs historiens ont écrit de Persée.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon & du port de Lechée où il prit vingt-cinq vaisseaux du roi. Il prit aussi cinq cens chevaux pour la guerre, & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens garderent la citadelle & y mirent une garnison de quatre cens hommes avec cinquante chiens & autant de chasseurs.

Les Romains pleins d'admiration pour

(a) *Mais présentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.*) Il veut dire que ce dogme de Zénon, *que le sage est bon capitaine*, est démenti par l'expérience qu'il avoit faite le jour de la prise du château de Corinthe par Aratus. Expérience qui fournit une double preuve du contraire, car lui Persée, qui étoit homme sage & fort versé dans la philosophie, il avoit été assez mauvais capitaine pour se laisser surprendre par Aratus. Et ce même Aratus qui étoit un jeune homme, & par conséquent peu sage, & qui avoit formé la plus folle des entreprises, y avoit pourtant réussi.

Philopœmen, l'appelloient *le dernier des Grecs*, pour faire entendre que depuis lui il n'y avoit eu parmi les Grecs aucun grand personnage. Pour moi je dirois de cet exploit d'Aratus, que c'est le dernier des exploits des Grecs, & qu'il est comparable aux exploits les plus merveilleux, tant par l'audace, que par la fortune, comme le fit voir d'une maniere bien sensible ce qui arriva bientôt après. Car les Mégariens, quittant le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus, les Trézéniens & les Epidauriens suivirent leur exemple & entrerent dans la ligue des Achéens.

Aratus, à sa premiere sortie, courut toute l'Attique & passa à Salamine qu'il pilla, se servant des troupes des Achéens comme de troupes qu'il auroit tirées de prison pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres & sans rançon les prisonniers Athéniens, ce qui fut comme la premiere semence de leur révolte contre les Macédoniens. Il attira aussi dans la ligue des Achéens le roi Ptolemée, en lui laissant l'intendance de la guerre, & en le nommant généralissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela lui acquit une si grande réputation & un tel crédit parmi les Achéens, que s'il étoit défendu par la loi de l'élire capitaine général toutes les années, on l'éliſoit au moins de deux années l'une; & que de fait ou par ses conseils il commandoit toujours sans aucune discontinuation. Car on voyoit clairement qu'il n'y

avoit ni richeſſes, ni gloire, ni amitié des rois, ni avantage de ſa propre patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage & à l'accroiſſement des Achéens. Il étoit perſuadé que les villes, qui ſont foibles par elles-mêmes, ſe maintiennent & ſe conſervent par leur union avec les autres, comme attachées & liées au bien commun, & qu'il en eſt d'elles comme des parties du corps, qui ne ſe nourriſſent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entr'elles, & qui, dès qu'elles ſont ſéparées, ne prennent plus de nourriture, & viennent enfin à ſe corrompre & à ſe pourrir. De même on voit les villes dépérir par tout ce qui rompt leur ſociété, & ſe fortifier au contraire & s'accroître lorſque devenues parties d'un grand corps, elles participent à la prévoyance commune, qui eſt cet eſprit de vie qui les anime & les entretient.

Voyant donc que les plus braves de ſes voiſins étoient libres & avoient leurs loix, & ne pouvant ſupporter que les Argiens fuſſent dans la ſervitude, il entreprit de ſe défaire du tyran Ariſtomaque qui les tenoit aſſujettis, & ſe fit un point d'honneur de rendre à cette ville ſa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même tems d'ajouter une ville ſi puiſſante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens aſſez hardis pour tenter cette entrepriſe. A leur tête étoient Eſchyle & Charimenes le devin, mais ils n'avoient point d'épée, car il étoit défendu d'avoir des

armes chez soi, le tyran ayant établi de grosses peines contre ceux chez qui on en auroit trouvé. Pour remédier à cet inconvénient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de somme qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

Charimenes (*a*) le devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent très-fâchés, & laissant-là Charimenes, ils continuerent seuls l'entreprise. (*b*) Charimenes, s'en étant apperçu, fut si transporté de colere, qu'il alla déclarer les conjurés dans le moment qu'ils partoient déja pour aller poignarder le tyran. Se voyant donc découverts, la plupart se hâterent de s'enfuir, & se retirerent à Corinthe.

(*c*) Peu de tems après, Aristomaque fut

(*a*) *Le devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent très-fâchés.*) Ils vouloient avoir la gloire d'exécuter seuls cette grande action; mais s'ils étoient fâchés, c'étoit une grande imprudence de le témoigner & de continuer l'entreprise sans y appeller le devin & son ami.

(*b*) *Charimenes s'en étant apperçu, fut si transporté de colere, qu'il alla déclarer les conjurés.*) Eschyle & ses compagnons ne devoient-ils pas s'attendre à cette aventure, après l'affront qu'ils venoient de faire à Charimenes & à son ami? Dans une affaire si délicate & si périlleuse, il n'y a pas de plus grande imprudence que d'offenser un homme instruit.

(*c*) *Peu de tems après, Aristomaque fut tué par ses domestiques.*) Il ne faut pas confondre cet Aristomaque, tué par ses domestiques, avec Aristomaque qui fut jetté dans la mer à Cenchrées. Le premier eut pour successeur à la tyrannie Aristippe; & le second succéda à cet Aristippe, & surpassa tous les autres tyrans en cruauté. Je suis surpris que Polybe n'ait rien dit de cet Aristippe qui se saisit de la tyrannie après le premier tyran Aristomaque.

tué par ſes domeſtiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Ariſtippe, encore plus déteſtable tyran que le premier, ſe ſaiſit de la domination. (*a*) Sur l'heure même, Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au ſecours de cette ville, ne doutant point que les Argiens ne fuſſent très-diſpoſés à le ſoutenir. Mais comme il trouva le peuple déja tout accoutumé à la ſervitude, & ſoumis volontairement au joug, & que perſonne ne parut pour ſe joindre à lui, il ſe retira, n'ayant fait par ſon expédition qu'attirer aux Achéens une groſſe affaire, car on les accuſoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix, & ils furent appellés en juſtice devant les Mantinéens.

La cauſe fut plaidée ſans qu'Aratus comparût, & Ariſtippe lui-même la pourſuivit ſi vivement, qu'il gagna & qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Et comme il haïſſoit & craignoit également Aratus, il complotta de le faire tuer avec l'aide du roi Antigonus qui s'étoit prêté à ſa vengeance. Déja il y avoit par-tout de leurs émiſſaires qui n'épioient que l'occaſion d'exécuter leur deſſein. Mais il n'y a point de ſi

(*a*) *Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au ſecours de cette ville.*) Je crains que Plutarque n'ait confondu ici les tems. Selon Polybe, cette action d'Aratus ne fut pas faite lorſqu'Ariſtippe eut ſuccédé à Ariſtomaque, mais du tems du ſecond Ariſtomaque, à moins qu'on ne diſe qu'Aratus fit deux fois la même tentative ſur Argos avec le même ſuccès. *Voyez* Polybe, liv. II.

bonne & de si sûre garde pour un commandant & pour un prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui sont soumis, car lorsqu'une fois le peuple & les nobles sont accoutumés à ne pas craindre leur prince, mais à craindre pour lui, alors il y a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Voilà pourquoi je veux interrompre ici le fil de mon récit, pour rapporter la maniere de vivre du tyran Aristippe, cette maniere de vivre dont la tyrannie si enviée & le faste de la monarchie qu'on vante tant & qui paroît si heureuse, lui avoient imposé la nécessité.

Ce tyran qui avoit pour allié le roi Antigonus, qui nourrissoit tant de troupes pour la sûreté de sa personne, & qui n'avoit laissé dans sa ville aucun de ses ennemis vivans, ne souffroit pas que ses gardes fussent dans le palais, il vouloit qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après souper il chassoit tous ses domestiques, fermoit sur lui la porte de sa cour, & avec sa concubine il se retiroit dans une chambre haute, qui fermoit avec une trappe sur laquelle il mettoit son lit, où il dormoit, comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de sa concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre, & le lendemain matin elle la rapportoit, & appelloit ce mer-

veilleux, cet heureux tyran, qui sortoit comme un serpent de son repaire. Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des loix, une domination perpétuelle, paroissoit devant tout le monde avec une robe toute simple & un méchant manteau, & se montrant par-tout l'ennemi irréconciliable de tous les tyrans, (*a*) il a laissé une postérité qui dure de nos jours, & qui est honorée & respectée de tout le monde. Et parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui nourrissent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente, non plus que les lievres, & aucun d'eux ne laisse après lui ni maison, ni race, ni tombeau qui en conserve une mémoire honorable.

Aratus ayant donc souvent tâché de surprendre Aristippe & à la dérobée, & à force ouverte, & de lui enlever Argos, il manqua toujours son entreprise. Une fois entr'autres il étoit parvenu jusqu'à planter les échelles & à gagner le haut de la muraille, suivi de peu de gens, & avec un très-grand danger; il avoit même passé au fil de l'épée tous les gardes qui étoient accourus au secours. Mais dès que le jour parut, le tyran étant tombé

(*a*) *Il a laissé une postérité qui dure de nos jours.*) Polycrate, à qui Plutarque adresse cette vie, étoit un des descendans d'Aratus, & il avoit deux fils qui continuerent encore sa race qui avoit déja duré trois cens cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

sur lui de tous côtés, ceux d'Argos, comme si ce n'eût pas été pour leur liberté qu'Aratus eût combattu, & qu'ils eussent seulement présidé aux combats des jeux Néméens, se tinrent-là les bras croisés, spectateurs équitables & nullement partiaux. Cependant Aratus se défendoit avec beaucoup de courage, & il reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse de part en part; il ne laissa pas de demeurer maître du poste où il combattoit, & s'y maintint tout le jour jusqu'à la nuit sans en être repoussé, quoiqu'il eût continuellement les ennemis sur les bras. Si ses forces lui eussent permis de soutenir le combat toute la nuit, il seroit venu à bout de son entreprise, car le tyran ne pensoit qu'à prendre la fuite, & il avoit déja envoyé sur ses vaisseaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais personne n'en donna avis à Aratus; d'ailleurs il manquoit d'eau, & ne pouvoit ni agir ni se soutenir à cause de sa blessure. Il prit donc le parti de ramener ses soldats, & renonçant à la voie de la surprise, il eut recours à la force ouverte, & se jetta avec toute son armée dans les terres d'Argos, qu'il pilla & fourragea.

Il eut-là un grand combat contre le tyran, près de la riviere de Charès, & en cette occasion il s'attira le blâme de s'être retiré de la mêlée très-mal à propos, & d'avoir abandonné lâchement la victoire. Car ses autres troupes, de l'aveu de tout le monde, avoient vaincu l'ennemi de leur côté, &

l'avoient poursuivi fort loin, & lui du sien, sans être pressé par les ennemis à qui il avoit affaire; mais par une défiance du succès, & par une terreur panique, il se retira plein de trouble & en grand désordre dans son camp. Ses gens revenus de la poursuite, trouverent très-mauvais qu'après avoir rompu les ennemis & leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient perdu, ils manquassent cependant d'élever un trophée d'une victoire que personne ne pouvoit leur disputer.

Aratus, honteux de ces reproches, résolut de donner un second combat pour le seul trophée. Après avoir donc laissé reposer ses troupes un jour, il mit le lendemain son armée en bataille. Mais voyant que les troupes du tyran étoient augmentées par un renfort qui leur étoit arrivé, & qu'elles se préparoient à combattre avec plus d'audace & de confiance, il n'osa hazarder le combat, & se retira, après avoir demandé une treve pour enlever ses morts. Cependant par la douceur & par les graces de sa conversation, & par sa grande expérience dans la politique, il effaça cette faute, il attira la ville de Cléones (*a*) dans l'alliance des Achéens, & fit célébrer dans cette ville les jeux Néméens comme des jeux qui avoient pris-là leur naissance, & qui par conséquent lui appartenoient plus justement qu'à toute autre ville. Les Argiens qui ne vouloient pas céder cet honneur, les firent aussi célébrer de leur côté dans leur

(*a*) Ville d'Argolide entre Corinthe & Argos.

ville, & ce fut alors pour la premiere fois que la franchiſe & la sûreté que l'on avoit données de tous tems à ceux qui ſe préſentoient pour combattre à ces jeux, furent violées, les Achéens ayant fait vendre comme ennemis tous ceux qui avoient combattu aux jeux d'Argos, & qui avoient repaſſé ſur leurs terres, ſi violent & ſi implacable étoit Aratus dans la haine qu'il avoit conçue contre les tyrans.

Peu de tems après, informé qu'Ariſtippe formoit le deſſein de ſurprendre Cléones, mais qu'il le craignoit à cauſe du voiſinage de Corinthe où il demeuroit actuellement, envoya par-tout ſes ordres pour aſſembler les troupes, & leur ayant fait prendre des vivres pour pluſieurs jours, il deſcendit à Cenchrées dans la vue de provoquer Ariſtippe par cette ruſe, & de lui donner l'envie de profiter de ſon abſence pour attaquer les Cléoniens. Cela réuſſit comme il l'avoit penſé, car Ariſtippe ſe préſenta en même tems avec ſon armée devant Cléones. Mais Aratus étant retourné le ſoir même à Corinthe qu'il étoit déja nuit cloſe, & ayant diſpoſé des gardes par tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens, qui le ſuivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté & d'allégreſſe, que non-ſeulement ils firent leur marche, mais entrerent dans Cléones la même nuit, & ſe mirent en bataille, ſans qu'Ariſtippe en eût eu le moindre vent.

Le lendemain à la pointe du jour les portes étant ouvertes, & les trompettes ayant donné

le ſignal, il fondit ſur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie, qu'il les renverſa du premier choc, les mit en fuite, & les pourſuivit par le chemin qu'il lui parut que le tyran avoit dû plutôt prendre pour s'enfuir, car cette campagne étoit coupée de pluſieurs traverſes & de pluſieurs routes. La pourſuite dura juſqu'à Mycenes. Le tyran fut attrapé par un Crétois, nommé Tragiſcus, & égorgé ſur le champ, ſelon le rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cens des ennemis tués. Aratus ayant remporté une victoire ſi éclatante & ſans avoir perdu un ſeul homme, ne put pourtant ſe rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté, car Argias & le jeune Ariſtomaque s'y jetterent avec les troupes du roi, & s'en emparerent.

Cette grande action fit taire la calomnie, & ceſſer les diſcours injurieux, les brocards & les plaiſanteries de ceux qui, pour flatter les tyrans & pour leur plaire, alloient diſant que le ventre du général des Achéens commençoit à ſe brouiller quand il falloit ſe préparer à combattre; que dès que les trompettes donnoient le ſignal, il avoit des étourdiſſemens & des vertiges, & que quand le mot étoit donné, & que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, il demandoit à ſes lieutenans & à ſes capitaines ſi l'affaire demandoit ſa préſence, car le dé en étoit jetté, & s'il ne pouvoit pas aller un peu au loin attendre l'événement de cette journée.

Ces bruits avoient si fort prévalu, que les philosophes mêmes dans leurs écoles recherchant si le battement de cœur & le changement de visage dans les occasions qui paroissent terribles, sont des marques de timidité, ou si ce ne sont que des indices de quelque défaut de tempérament, ou de quelque frigidité naturelle, ne manquoient jamais de citer Aratus en exemple comme un excellent général, mais à qui ces accidens arrivoient toutes les fois qu'il falloit combattre.

Après qu'il eut défait & tué Aristippe, il chercha les moyens de ruiner Lysiades, qui avoit usurpé la domination de la ville de Mégalopolis sa patrie. Ce Lysiades avoit naturellement le cœur grand & noble, & étoit plein d'une généreuse ambition. Il n'avoit pas fait comme la plupart des autres souverains, il ne s'étoit pas laissé aller à commettre cette injustice pour satisfaire son intempérance & son avarice; (*a*) mais pouſſé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais, les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la tyrannie, comme si c'étoit l'état du monde le plus desirable & le plus heureux, il s'étoit fait tyran pour parvenir à cette félicité tant

(*a*) *Mais pouſſé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la tyrannie.*) Ce Lysiades étoit comme Platon nous représente Alcibiade, qui par ambition auroit voulu être tyran d'Athenes, & non-seulement d'Athenes, mais du monde entier, & à qui Socrate fait voir les dangers qui accompagnent cette ambition si injuste. On peut voir le second Alcibiade.

vantée. Mais bientôt après, saoul des peines & des embarras qu'entraîne la monarchie, portant envie à la tranquillité & au bonheur d'Aratus, & aussi craignant un peu les embûches qu'il lui dressoit, il changea de sentiment, & forma un dessein très-beau & très-louable, premiérement de se dérober à la haine, de se délivrer de ses craintes, & de congédier la garnison & les satellites qu'il étoit obligé de tenir autour de lui pour le garder, & ensuite de se rendre le bienfaiteur de sa patrie.

Ayant donc fait venir Aratus, il déposa la tyrannie, & fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens, qui touchés d'une action si généreuse, exalterent extrêmement sa vertu, & l'élurent sur le champ leur capitaine général. D'abord il se piqua de surpasser la gloire d'Aratus, & fit plusieurs entreprises qui ne paroissoient pas nécessaires, entr'autres il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus eut beau s'y opposer de tout son pouvoir, tous ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiades fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui vouloit que ce commandement fût donné à un autre; car, comme nous l'avons dit, Aratus ne commandoit que de deux années l'une. Lysiades fut assez heureux pour parvenir à son troisiéme généralat, & il commandoit alternativement avec Aratus; mais étant entré contre lui dans une inimitié déclarée, & l'ayant souvent accusé en plein conseil des Achéens, il se

décria tellement par cette conduite, qu'il fut chaſſé, (*a*) car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu ſincere & ſolide. (*b*) Et comme Eſope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oiſeaux pourquoi ils le fuyoient dès qu'ils le voyoient, & que les petits oiſeaux lui répondirent qu'ils craignoient que tout d'un coup il ne devînt faucon*, la même choſe arriva à Lyſiades. Il reſta toujours dans l'eſprit des hommes un ſoupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi, & qu'il conſervoit toujours cet eſprit de tyrannie, tout prêt à le faire éclater à la premiere occaſion.

Aratus acquit une nouvelle réputation par tout ce qu'il fit contre les Etoliens, car comme les Achéens vouloient à toute force leur donner la bataille ſur les confins de Mégare, & que le roi de Lacédémone, Agis, venu avec ſon armée, les excitoit à les attaquer, Aratus s'y oppoſa très-fortement. Il ſoutint toute

(*a*) *Car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu ſincere & ſolide.*) Et quand cela eſt, il ne ſe peut que tôt ou tard ce qui eſt contrefait ne ſe démente. A la longue, le menſonge ne tient pas contre la vérité. On peut dire que ces mœurs contrefaites qui attaquent une vertu ſolide, ce que la lime dit au ſerpent

——— *Fragili quærens illidere dentem,*
Offendes ſolido. Horat. Sat. I. liv. II.

(*b*) *Et comme Eſope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oiſeaux pourquoi ils le fuyoient.) Cette fable du coucou & des oiſeaux n'eſt pas aujourd'hui dans le recueil que nous avons des fables d'Eſope; mais il en a une du faucon & des oiſeaux, à laquelle celle-ci fait alluſion.

es injures & tous les reproches dont on
'accabla en le taxant de lâcheté & de foi-
›leſſe, & par la vaine crainte d'une fauſſe
nfamie, il n'abandonna point les vues ſages
ıu'il avoit pour le bien public. Il ſe retira
levant les ennemis, leur laiſſa paſſer tran-
ıuillement le mont Gerania, & leur permit
l'entrer dans le Péloponneſe ſans les com-
›attre. Mais dès qu'il eut vu qu'en paſſant ils
'étoient ſaiſis de la ville de Pellene, ce ne
ut plus le même homme, il ne différa plus,
: ſans attendre que toutes ſes troupes l'euſſent
›oint, il prit ce qu'il avoit avec lui, & marcha
ux ennemis, devenus plus foibles par leur
ictoire, qui les jetta dans le déſordre & dans
'inſolence. En effet ils ne furent pas plutôt
ntrés dans la ville de Pellene, que tous les
›ldats ſe débanderent & ſe diſperſerent par
es maiſons, ſe pouſſant les uns & les autres,
c en venant aux mains entr'eux pour le
utin; & les généraux & les capitaines enle-
›oient les femmes & les filles, & leur mettoient
eurs caſques ſur la tête, afin qu'aucun autre
e s'en ſaisît, & que les caſques marquaſſent
es maîtres à qui elles appartenoient.

Pendant qu'ils ſont dans cette occupation,
n les avertit qu'Aratus arrive & qu'il va
›mber ſur eux. Voilà d'abord l'effroi qui les
ıiſit, comme il eſt vraiſemblable dans un ſi
rand déſordre, & avant que les derniers
›ient avertis du péril, les premiers trouvant
n tête les Achéens aux portes & dans les
ıuxbourgs, prennent la fuite déja défaits, &

fuyant ainſi à vau-de-route, ils jetteren
l'épouvante parmi ceux qui ſe rallioient pou
venir à leur ſecours, tellement qu'ils n
ſavoient à quoi ſe déterminer. Dans cett
confuſion & dans ce tumulte, une des captives
fille d'Epigethes, d'une des plus nobles mai-
ſons de Pellene, & qui étoit d'une beaut
ſinguliere & d'une taille majeſtueuſe, qui l
faiſoit remarquer ſur toutes les autres, étoi
aſſiſe dans le temple de Diane, où le capi-
taine qui l'avoit priſe l'avoit réfugiée, lu
ayant mis ſur la tête ſon caſque ombragé d
trois grands pennaches. Cette fille entendan
ce grand déſordre, ſe leve promptement pou
s'enfuir. Quand elle fut ſur la porte d
temple, & que du haut du perron elle jett
les yeux ſur les combattans, ayant encor
ſur la tête ce caſque à trois pennaches, ſe
citoyens, frappés d'admiration, crurent voi
une figure plus reſpectable & plus majeſ-
tueuſe qu'une figure humaine, & les ennemi
la regarderent comme une véritable divinité
tellement que ſaiſis de frayeur & d'étonne-
ment, ils n'eurent plus la force de ſe dé
fendre.

Les habitans de Pellene diſent que la ſtatu
de la déeſſe Diane demeure ordinairemen
enfermée ſans qu'on y touche, mais qu
quand la grande-prêtreſſe la remue de ſ
place, & qu'on la porte en proceſſion, per
ſonne n'oſe la regarder en face, & que tou
le monde en détourne les yeux, (*a*) car l

(*a*) *Car la vue n'en eſt pas ſeulement terrible & dange*

vue n'en eſt pas ſeulement terrible & dange-reuſe pour les hommes, mais par-tout où elle paſſe, elle rend les arbres ſtériles, & fait tomber tous les fruits. Ils ajoutent que c'eſt cette formidable ſtatue que la grande-prêtreſſe tira du temple en cette occaſion & que lui tournant toujours le viſage du côté des Etoliens, elle les mit hors d'eux-mêmes, & leur ôta le ſens & l'entendement. (*a*) Il eſt vrai qu'Aratus, dans les mémoires qu'il a laiſſés, n'a rien écrit de ſemblable. Il dit ſeulement qu'ayant rompu & mis en fuite les Etoliens, il étoit entré dans la ville pêle-mêle avec les fuyards, qu'il les en avoit chaſſés de vive force, & qu'il en avoit tué ſept cens. Cet exploit fut fort célebre, & on le regarda comme un des plus grands qui euſſent été faits. (*b*) Le peintre Timanthe peignit ce combat avec tant de force, qu'il ſemble que ce n'eſt pas un

reuſe pour les hommes.) Voilà donc une ancienne rancune que cette déeſſe conſervoit encore contre toute la race des hommes depuis l'inſolence d'Actéon. Elle faiſoit encore perdre le ſens à tous ceux qui la regardoient.

(*a*) *Il eſt vrai qu'Aratus, dans les mémoires qu'il a laiſſés, n'a rien écrit de ſemblable.*) Aratus n'avoit garde de rapporter dans ſes mémoires des faits ſi fabuleux, & qui n'étoient ſans doute que dans la bouche du peuple.

(*b*) *Le peintre Timanthe peignit ce combat avec tant de force.*) Je m'étonne que Pline n'ait pas fait mention de ce tableau parmi les ouvrages qu'il rapporte de Timanthe. Et je m'étonne encore que quelque grand peintre de nos jours n'ait peint ce ſujet, qui feroit certainement un beau tableau. Pline dit de ce Timanthe, qu'il avoit beaucoup d'eſprit, que dans ſes ouvrages on découvroit plus de choſes qu'il n'en peignoit, qu'étant grand par ſon art, il étoit encore plus grand par ſon eſprit, & qu'en peignant un héros, il avoit employé tout ce que la peinture avoit de force. Liv. XXXV, 10.

tableau qu'on voit, mais la chose même tant le sujet y est vivement & naïvemen représenté.

Cependant plusieurs peuples & prince s'étant ligués contre les Achéens, Aratu se hâta de faire amitié & alliance avec le peuples d'Etolie. Il se servit pour cet effe du secours de Pantaléon, un des plus puissar d'entr'eux & qui avoit le plus d'autorité & de crédit. Par son entremise non-seulemer il conclut la paix, mais il moyenna une ligu offensive & défensive entre les deux natior des Etoliens & des Achéens. Ensuite, comm il desiroit passionnément d'affranchir Athene il encourut en cela le blâme des Achéens, & donna à sa réputation une rude atteinte parce qu'il essaya de surprendre le port d Pirée pendant une treve qu'il avoit avec le Macédoniens. Mais Aratus nie formellemer le fait dans ses mémoires, & accuse de cett infraction le même Erginus avec lequel avoit recouvré la forteresse de Corinthe. Ca il dit que cet Erginus attaqua ce port en so particulier, qu'ayant voulu l'escalader, so échelle rompit; qu'étant poursuivi, il nomm plusieurs fois Aratus, & l'appella à son se cours, comme s'il étoit présent, (*a*) & qu' échappa par cette ruse qui trompa les enne mis. Mais cette justification paroît peu vrai

(*a*) *Et qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis.*) Car les ennemis entendant Erginus qui appelloit Aratus à son secours, crurent qu'Aratus étoit-là effectiv ment avec des troupes po le soutenir, & sur cela i cesserent de le poursuivre.

ſemblable, (*a*) car quelle apparence qu'un Erginus, ſimple particulier, & Syrien de nation, ſe fût mis dans la tête un ſi grand deſſein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes & pris même de lui l'ordre & le tems de l'exécution? Et c'eſt ce qu'Aratus fit aſſez voir dans la ſuite; car il n'attaqua pas le Pirée deux fois & trois fois ſeulement, mais à pluſieurs repriſes, comme les amans infortunés ne ſe laſſent point de faire toujours de nouvelles tentatives auprès de leurs maîtreſſes.

Tous ces mauvais ſuccès ne le rebuterent point; au contraire, comme dans toutes ſes attaques ſon eſpérance n'avoit été trompée que d'un moment, & qu'il n'avoit preſque tenu à rien qu'il n'eût réuſſi, il tiroit toujours de-là un nouveau prétexte de nourrir ſon audace, & de s'opiniâtrer dans ſon deſſein. Une fois entr'autres ayant été repouſſé, & fuyant au travers de la plaine de Thriaſie, il ſe rompit la jambe, de ſorte qu'il fut obligé

(*a*) *Car quelle apparence qu'un Erginus, ſimple particulier, & Syrien de nation, ſe fût mis dans la tête un ſi grand deſſein.*) Ce raiſonnement de Plutarque eſt très-ſenſé & très-ſolide. Cependant on pourtoit dire, pour appuyer la juſtification d'Aratus, que cet Erginus après le ſuccès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramaſſer quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien sûr de tirer une grande récompenſe s'il réuſſiſſoit. Les diverſes tentatives qu'Aratus fit depuis ſur ce port, témoignent un peu contre lui, mais elles ne ſont pas une preuve bien sûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'exécuter.

d'essuyer plusieurs incisions pendant qu'on le traitoit, & qu'il fut long-tems dans la nécessité de se faire porter en litiere dans ses campagnes.

Antigonus étant mort, & son fils Démétrius lui ayant succédé, Aratus n'en poursuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athenes, & n'en eut que plus de mépris pour les Macédoniens. C'est pourquoi ayant été défait dans une bataille près de Phylacie, par Bithis, l'un des lieutenans du roi Démétrius, & un grand bruit s'étant repandu d'un côté qu'il étoit prisonnier, & de l'autre qu'il avoit été tué, Diogene, qui commandoit au Pirée, écrivit à Corinthe une lettre, par laquelle il ordonnoit aux Achéens *de se retirer de Corinthe, attendu qu'Aratus étoit mort.* Quand cette lettre fut portée à Corinthe, il se trouva qu'Aratus y étoit présent. Ainsi les envoyés de Diogene, après avoir donné un grand sujet de discourir & de rire d'une si plaisante aventure, s'en retournerent tout confus. Le roi de Macédoine même fit partir un vaisseau, dans lequel il ordonnoit *qu'on lui envoyât Aratus pieds & poings liés.*

En cette occasion les Athéniens surpasserent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macédoniens; jusques-là qu'ils se couronnerent de chapeaux de fleurs sur les premieres nouvelles qu'ils reçurent qu'Aratus étoit mort. Aratus irrité de cette ingratitude & de cette bassesse, mena d'abord contre eux son armée

& s'avança jusqu'au parc de l'Académie, mais fléchi par leurs prieres, il ne leur fit aucun mal. Les Athéniens ayant reconnu sa vertu, & voulant profiter de la mort de Démétrius pour recouvrer leur liberté, l'appellerent à leur secours. Alors Aratus, quoiqu'il y eût cette année-là un autre général des Achéens, & qu'il fût lui-même obligé de garder le lit pour une longue maladie dont il étoit attaqué, ne laissa pas de se faire porter dans une litiere pour aller rendre ce service à Athenes.

Dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogene qui commandoit la garnison, de remettre le Pyrée, le fort de Munychia, Salamine, & Sunium entre les mains des Athéniens pour la somme de cent cinquante talens, dont Aratus en fournit vingt de son bien propre. En même tems les Eginetes, & ceux d'Hermione, se joignirent aux Achéens, & la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple; de sorte que comme les Macédoniens se trouverent alors embarrassés de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considérablement augmentée, vu même que les Etoliens entrerent dans leur parti. Aratus qui vouloit accomplir son ancienne promesse, & qui étoit fâché de voir si près de lui la tyrannie établie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque lui remontrer *qu'il feroit bien de remettre sa ville en liberté, de la joindre à la ligue des Achéens, d'imiter la générosité de Lysiades, & d'aimer mieux être le général d'une si*

puissante nation, avec l'estime & les bénédictions de tout le monde, que le tyran d'une seule ville, avec la haine & le mépris de tous les gens de bien, & nuit & jour en grand danger de sa personne.

Aristomaque écouta ses remontrances, & le pria de lui envoyer cinquante talens, afin qu'il pût payer & congédier les troupes qu'il avoit appellées. L'argent ayant été fourni sur l'heure, Lysiades qui étoit encore capitaine général, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette négociation fût regardée des Achéens comme son ouvrage, décria Aratus auprès d'Aristomaque, lui disant qu'il étoit l'implacable ennemi des tyrans, & qu'il ne devoit attendre de lui aucune grace, & lui insinuant qu'il devoit se remettre plutôt entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable & auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, & ainsi Lysiades eut tout l'honneur d'avoir amené le tyran dans la ligue des Achéens. Ce fut en cette occasion sur-tout que le conseil des Achéens fit paroître l'affection dont ils étoient portés pour Aratus, & la foi qu'ils avoient en lui, car Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomaque fût reçu, ils le chasserent en colere. Ensuite lorsqu'Aratus s'étant laissé gagner, eut changé d'avis, & qu'il parla en plein conseil pour l'admettre, ils accorderent tout ce qu'il voulut, passerent le decret, reçurent les Argiens & les Phliasiens dans la ligue, & l'année suivante ils nommerent Aristomaque capitaine général.

Aristomaque qui se voyoit estimé & honoré des Achéens, & qui brûloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appella Aratus qui étoit alors à Athenes. Aratus lui écrivit pour lui conseiller de renoncer absolument à cette expédition, ne voulant point que les Achéens s'attaquassent à Cléomene, qui étoit un jeune homme fier, audacieux, & dont les plus grands dangers ne faisoient qu'augmenter la réputation & la puissance. Mais Aristomaque s'étant opiniâtré à cette entreprise, Aratus obéit & se rendit à l'armée. Cléomene se présenta en bataille devant eux près de Pallantium, & Aratus ayant empêché Aristomaque d'accepter le combat, Lysiades lui fit sur cela une grosse affaire auprès des Achéens, de sorte que l'année suivante, il brigua contre lui le généralat & lui fit tête, mais Aratus eut la pluralité des suffrages, & fut élu général pour la douziéme fois.

Cette année-là il fut défait par Cléomene près du mont Lycée; & ayant pris la fuite, il s'égara la nuit & passa pour mort. Ce fut pour la seconde fois que le bruit de sa mort fut répandu parmi les Grecs. S'étant donc sauvé, & ayant ramassé le débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en sûreté; mais se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit, & ne pensoit pas même que cela pût jamais arriver, il tomba tout-à-coup sur les Mantinéens, alliés de Cléomene; & s'étant rendu maître de leur ville, il y mit garnison, déclara

citoyens tous les étrangers qui s'y étoient établis, & lui seul il acquit aux Achéens vaincus ce qu'ils n'auroient osé espérer, quand même ils auroient été vainqueurs.

Les Lacédémoniens étant entrés une seconde fois en armes dans les terres des Mégalopolitains, Aratus marcha au secours de ces derniers, mais il n'eut garde d'en venir aux mains avec Cléomene, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, & il résista fortement aux Mégalopolitains qui vouloient le forcer à combattre. Car outre qu'il n'étoit pas naturellement trop porté à hazarder des batailles, il se trouvoit alors fort inférieur en forces à son ennemi ; & sentant son courage refroidi par la vieillesse, & son ambition châtiée par de mauvais succès, il craignoit d'attaquer un jeune homme audacieux, ardent & enflé par des prospérités inespérées. Enfin il pensoit que si Cléomene, par sa témérité & par son audace, cherchoit à acquérir une gloire, qu'il n'avoit point, lui il devoit chercher à conserver par beaucoup de précaution & de sagesse celle qu'il avoit déja.

Cependant l'infanterie légere s'étant ébranlée, & ayant poussé les Spartiates jusques dans leur camp, où elle entra avec eux, les soldats se disperserent dans les tentes pour les piller. (*a*) Aratus ne voulut pas profiter de

(*a*) *Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant ses troupes sur le bord d'un ravin où elles s'étoient avancées, il les empêcha de passer.*) Deux raisons purent empêcher Aratus de mener ses troupes suivre

cet avantage, & retenant ſes troupes ſur le bord d'un ravin où elles s'étoient avancées, il les empêcha de paſſer. Lyſiades au déſeſpoir de cette manœuvre, & traitant mille fois Aratus de lâche, appella ſa cavalerie pour la mener ſoutenir ceux qui pourſuivoient les ennemis, la priant de ne pas trahir leur victoire, & de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour ſon pays. Ainſi ayant aſſemblé autour de lui beaucoup de bonnes troupes, & des gens choiſis, il alla charger l'aile droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit & la mit en fuite. Mais comme il la pourſuivit avec une ardeur trop inconſidérée, & avec un deſir de gloire trop emporté, il ſe laiſſa attirer dans des lieux tortueux, hériſſés d'arbres & coupés par de grands foſſés, où Cléomene ſe repliant ſur lui, le chargea ſi rudement qu'il tomba mort ſur la place en ſe défendant avec beaucoup de valeur, & en combattant le plus beau & le plus glorieux de tous les combats aux portes de ſa patrie. Tout le reſte de ſa cavalerie prenant la fuite, ſe jetta dans le corps de bataille, & mettant le déſordre dans cette infanterie, elle remplit toute l'armée d'effroi, & y communiqua ſa fuite & ſa défaite.

La plus grande partie de ce malheur fut

ſon infanterie légere; la premiere, la difficulté des lieux où il falloit les engager; & la ſeconde, plus forte encore, c'eſt qu'il voyoit l'aile droite des Spartiates en bataille devant lui, & toute prête à tomber ſur ſes troupes, qui n'auroient pu paſſer le ravin ſans ſe rompre & ſans donner par ce déſordre un grand avantage à l'ennemi.

rejetté sur Aratus, qui parut avoir abandonné mal-à-propos Lysiades. Les Achéens qui se retiroient en colere, le forcerent de les suivre jusqu'à Ægium. Là le conseil s'étant assemblé, ils resolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus, & de ne plus lui entretenir des troupes étrangeres, & lui déclarerent que s'il vouloit continuer la guerre, il n'avoit qu'à le faire à ses dépens. Aratus se voyant traité si indignement, fut sur le point de leur rendre leur sceau, & de dépoſer le généralat. Mais après avoir pensé en lui-même & rappellé sa raison, il eut patience pour l'heure, & bientôt après menant les Achéens à Orchomene, il donna un grand combat à Mégistonus, beaupere de Cléomene, le battit, lui tua trois cens hommes, & le prit lui-même prisonnier. Et comme il avoit accoutumé de commander de deux années l'une, quand son tour revint & qu'on l'appella après l'élection, il refusa la charge, & à sa place Timoxene fut élu général.

La cause qu'on allegue de son refus, qu'il étoit mécontent du peuple, & fort irrité contre lui, ne paroît pas vraie; la seule véritable, c'est l'état où il trouvoit les affaires des Achéens, & les malheurs dont il les voyoit menacés. Car Cléomene n'alloit plus doucement & insensiblement à ses desseins, & ne gardoit plus de mesures, comme il faisoit auparavant, quand les éphores s'opposoient à ses vues & contrebalançoient sa puissance. Mais après avoir fait mourir tous ces magis-

trats, partagé les terres & donné droit de bourgeoisie à quantité d'étrangers, il se rendit maître absolu de Lacédémone, sans que personne le contrôlât, & alors il s'attacha tout de bon aux Achéens, & demanda hautement qu'on l'élût général de la ligue. Voilà pourquoi on blâme fort Aratus de ce que dans une si grande tourmente, & dans un orage si furieux qui bouleversoit entiérement toutes les affaires, lui qui étoit le pilote, il avoit abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau, (*a*) lorsqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu, & de pourvoir ainsi au salut commun aux dépens même de sa vie. Ou, s'il désespéroit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plutôt céder à Cléomene, que de rendre une seconde fois tout le Péloponnese barbare par tant de garnisons de Macédoniens, que de remplir le château de Corinthe d'armes Gauloises & Illyriennes, & que d'aller prendre des gens qu'il avoit battus si souvent dans les combats, dont il avoit plusieurs fois surpris la politique dans ses traités, & qu'il accabloit d'injures dans ses mémoires; pour les établir maîtres dans toutes ses villes en les appellant alliés, pour

(*a*) *Lorsqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force, s'il ne l'avoit pas eu.*) Car dans ces tems d'orage un homme qui a fait de si grandes actions, & qui se sent capable de servir utilement sa patrie, peut prendre par force le commandement. L'histoire en fournit les exemples.

adoucir par un beau nom la honte d'une action si lâche.

On dira que Cléomene étoit un homme violent, injuste, un véritable tyran, je le veux, mais il descendoit des Héraclides, & il avoit Sparte pour patrie, de laquelle il valoit mieux prendre le dernier citoyen, que de choisir le premier des Macédoniens pour l'établir chef de la ligue, au moins pour ceux qui savent faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs ; car même Cléomene ne demandoit ce généralat aux Achéens que pour faire de grands biens aux villes, en reconnoissance de ce grand honneur & d'un si glorieux titre : au lieu qu'Antigonus n'eut pas plutôt été déclaré généralissime & sur terre & sur mer, qu'il ne voulut jamais accepter cette charge qu'on ne lui eût donné la citadelle de Corinthe pour loyer de ses peines & de ses travaux, (*a*) imitant parfaitement le chasseur de la fable d'Esope, qui ne voulut jamais monter sur son cheval qu'il ne l'eût auparavant bridé. Antigonus de même ne voulut jamais, pour ainsi dire,

(*a*) *Imitant parfaitement le chasseur de la fable d'Esope.*) C'est la même fable qu'Horace a si bien placée dans l'épître x du premier livre.

Cervus equum, pugna melior, communibus herbis
Pellebat :

Cette fable est dans le recueil d'Esope, mais on prétend qu'avant lui le poëte Stésichore s'en étoit servi en parlant aux Hyméniens qui alloient établir des gardes à Phalaris.

monter sur les Achéens, qui l'en prioient & qui l'en sollicitoient par leurs ambassades & par leurs decrets, qu'il ne les eût bridés par la garnison qu'il mit dans la citadelle, & par les ôtages qu'il exigea. Il est vrai qu'Aratus se recrie sur cela, & qu'il se justifie sur la nécessité qui le contraignit; mais Polybe assure que long-tems avant cette nécessité, se défiant de l'audace trop entreprenante de Cléomene, il avoit traité secrettement avec Antigonus, & avoit attiré les Mégalopolitains pour demander au conseil des Achéens qu'on appellât Antigonus. Car les Mégalopolitains étoient les plus exposés aux courses & aux pilleries de Cléomene dès qu'il y avoit la moindre guerre. Phylarque écrit la même chose, mais il ne faudroit pas ajouter beaucoup de foi à cet historien, s'il n'étoit appuyé du témoignage de Polybe; car toutes les fois qu'il parle de Cléomene, il entre dans une espece d'enthousiasme par le zele qu'il a pour lui, & il fait dans son histoire comme dans un véritable plaidoyer, il s'attache toujours à charger l'un & à justifier l'autre.

Les Achéens perdirent donc la ville de Mantinée, que Cléomene leur prit pour la seconde fois. Et ayant ensuite été défaits dans une grande bataille près d'Hécatonbéon, ils furent si consternés de cet échec, qu'ils envoyerent d'abord des ambassadeurs à Cléomene le prier de se rendre à Argos pour y recevoir le généralat, & se mettre à la tête des troupes; mais Aratus n'eut pas plutôt eu

avis qu'il venoit, & qu'il étoit déja près de Lerne avec ſon armée, qu'effrayé de ſon arrivée, il envoya au-devant de lui des ambaſſadeurs pour le prier de ne venir que comme vers des amis & des alliés ſeulement, avec trois cens hommes, & que s'il avoit quelque défiance, il n'avoit qu'à demander tels ôtages qu'il voudroit. Cléomene, prenant cette priere pour une moquerie & pour un outrage, s'en retourna ſur l'heure, & écrivit au conſeil des Achéens une lettre toute pleine de plaintes & d'invectives contre Aratus. Aratus en écrivit auſſi de ſon côté ſur le même ton contre Cléomene, & dans ces injures ils ſe porterent tous deux à un tel excès, qu'il n'y a ſorte d'infamies qu'ils ne diſſent de leurs mariages & de leurs femmes.

Cléomene piqué juſqu'au vif, envoya un héraut déclarer la guerre aux Achéens, & il s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevât la ville de Sicyone par une intelligence qu'il avoit avec des traîtres; mais ayant manqué ſon coup, il ſe retira & alla tomber ſur Pellene, qu'il prit après en avoir chaſſé le général des Achéens. Peu de tems après il prit la ville de Phénée & celle de Pentelée. Bientôt après les Argiens ſe joignirent à lui, & les Phliaſiens reçurent garniſon, de ſorte qu'il ne reſta preſque plus rien d'aſſuré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, & qu'Aratus ſe trouva dans un grand embarras & dans un grand trouble, voyant tout le Péloponneſe en branle, & toutes les villes

prêtes à se soulever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautés, car rien ne demeuroit dans une assiette tranquille, & il n'y avoit personne qui fût content de l'état où l'on se trouvoit ; parmi les Sicyoniens même & parmi les Corinthiens on en découvrit beaucoup qui avoient intelligence avec Cléomene, & que le desir de gouverner eux-mêmes avoit rendu depuis long-tems très-mal intentionnés pour le bien public.

Aratus ayant reçu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe pour les faire punir, il souleva le peuple, qui étoit déja malade de la même maladie, & qui étoit las du gouvernement des Achéens. S'étant donc tous assemblés dans le temple d'Apollon, ils envoyerent prier Aratus de s'y rendre, résolus de le tuer, ou de le prendre prisonnier avant que d'en venir à une révolte déclarée. Aratus vint menant lui-même son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien & n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du temple, plusieurs se leverent & se mirent à l'accabler d'injures & de reproches, & lui avec un visage posé & assuré, & avec des paroles pleines de douceur, il leur commanda de se rasseoir & de ne pas tant crier en se tenant ainsi debout avec beaucoup de confusion & de désordre. Il fit même rentrer ceux qui étoient à la porte, & en leur parlant doucement, il s'éloignoit

du temple au petit pas, comme cherchant quelqu'un à qui donner son cheval. S'étant dérobé de cette maniere insensiblement, & parlant sans aucune émotion & sans aucun trouble aux Corinthiens qu'il rencontroit, & les pressant de se rendre au temple, quand il se vit près de la citadelle, avant qu'on se fût apperçu de son dessein il se jetta sur son cheval, & après avoir donné ordre à Cléopater, qui commandoit la garnison, de bien garder sa citadelle, il piqua à toute bride, & alla à Sicyone suivi seulement de trente soldats, tous les autres l'ayant abandonné & s'étant dispersés de côté & d'autre.

Un moment après les Corinthiens avertis de sa fuite, envoyerent des gens le poursuivre, & ces gens n'ayant pu l'atteindre, ils firent venir Cléomene, & lui remirent leur ville. Mais il ne crut pas avoir tant gagné en recevant leur ville, qu'il crut avoir perdu par la fuite d'Aratus qu'ils avoient laissé échapper. Cléomene donc, après que ceux qui habitoient le quartier de la mer, appellé Acté, se furent joints à lui & lui eurent ainsi livré leurs villes, environna la citadelle d'une bonne muraille & d'un retranchement palissadé.

Cependant Aratus arrivé à Sicyone, plusieurs des Achéens se rendirent auprès de lui. On tint une assemblée générale, & là il fut encore élu général avec une autorité souveraine, & il fut réduit à se faire une garde de ses propres citoyens. Après avoir gouverné

les affaires des Achéens pendant trente-trois ans, & avoir toujours été le premier de la Grece en réputation & en puiſſance, il ſe trouvoit alors abandonné, pauvre, perſécuté, & porté comme ſur une planche du naufrage de ſa patrie au milieu de la plus horrible tempête & des plus grands dangers, car les Etoliens lui refuſerent le ſecours qu'il leur demandoit, & la ville d'Athenes, qui étoit très-portée à le favoriſer, en fut empêchée par Euclide & par Micion.

Aratus avoit à Corinthe une maiſon & beaucoup d'argent. Cléomene n'y toucha point, & ne ſouffrit point qu'on y touchât; mais il envoya chercher les principaux amis d'Aratus & ſes gens d'affaires, & leur ordonna d'en avoir ſoin & de le garder pour lui en rendre compte dans la ſuite. Et en particulier il lui envoya Tripylus, & pour la ſeconde fois ſon beau-pere Mégiſtonus, lui faire de ſa part toutes ſortes de grandes promeſſes, & lui offrir cependant une penſion de douze talens, qui étoit le double de celle qu'il recevoit du roi Ptolemée, & pour cela il ne demandoit que d'être déclaré général des Achéens, & que de garder conjointement avec eux la citadelle. Aratus répondit *qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient.*

Cléomene prit cette réponſe pour une défaite & pour une moquerie, ſe jetta d'abord dans les terres de Sicyone qu'il pilla & ravagea, & ſe tint trois mois devant la ville

avec ſon armée, Aratus ne ſe démentant point pour cela, & délibérant en lui-même s'il recevroit Antigonus pour lui livrer la citadelle, car Antigonus ne vouloit le ſecourir qu'à cette condition.

Les Achéens s'étant rendus à Ægium (*a*) pour y tenir une aſſemblée, y appellerent Aratus. Mais comme Sicyone étoit inveſtie par les troupes de Cléomene, il y avoit du danger à en ſortir. D'ailleurs ſes citoyens le retenoient par leurs prieres, & ne vouloient pas ſouffrir qu'il exposât ſa perſonne en paſſant ainſi au travers des ennemis. Les femmes mêmes & les enfans l'environnoient comme leur pere commun & leur ſauveur, & ſe tenoient pendus à ſon cou en le conjurant & en verſant des torrens de larmes. Aratus, quoiqu'attendri, les raſſura, les conſola, & montant à cheval, il ſe rendit ſur la côte de la mer avec dix de ſes amis ſeulement, & avec ſon fils qui entroit dans l'âge de l'adoleſcence. Ayant trouvé-là quelques vaiſſeaux à l'ancre, ils s'embarquerent & arriverent heureuſement à Ægium où ſe tenoit l'aſſemblée, & où il fut réſolu qu'on appelleroit Antigonus, & qu'on lui remettroit la citadelle; Aratus lui envoya même ſon fils parmi les autres ôtages.

Les Corinthiens furent tellement irrités de ce decret & de l'action d'Aratus, qu'ils pillerent tout ſon argent, & qu'ils donnerent

(*a*) Ville maritime de l'Achaïe, à l'extrêmité du golfe de Corinthe.

ſa maiſon à Cléomene ; & comme Antigonus venoit à grandes journées avec ſon armée, qui étoit de vingt mille hommes de pied & de quatorze cens chevaux, (*a*) Aratus, avec les magiſtrats & les principaux officiers de la ligue, alla par mer au-devant de lui juſqu'à la ville de Perges (*b*), à l'inſu des ennemis, quoiqu'il ne ſe raſſurât pas trop ſur Antigonus, & qu'il ſe défiât des Macédoniens. Car il ſavoit qu'il ne s'étoit agrandi que par les maux qu'il leur avoit faits, & que l'ancienne haine qu'il avoit pour Antigonus avoit été le premier fondement de ſa fortune, & comme le premier degré de ſon élévation. Mais voyant la néceſſité indiſpenſable & l'occaſion qu'il ne pouvoit éviter, & à laquelle ceux qui penſent commander ſont forcés d'obéir, il en courut le hazard.

Dès qu'Antigonus fut averti qu'Aratus arrivoit en perſonne, il s'avança, fit à tous les autres un accueil honnête & ſans aucune diſtinction marquée ; mais pour Aratus, dès cette premiere entrevue, il lui fit toutes ſortes d'honneurs ; & dans la ſuite l'ayant trouvé homme de bien & de très-grand ſens, il l'admit dans ſa familiarité la plus intime,

(*a*) *Aratus avec les magiſtrats & les principaux officiers de la ligue.*) Le grec dit, μετὰ τῶν δημιεργῶν. Car les Doriens appelloient de ce nom leurs magiſtrats, leurs principaux officiers. Δημιεργοὶ, παρὰ τοῖς Δωριεῦσιν οἱ Ἄρχοντες τὰ δημόσια πράττοντες, ὥσπερ Ἀθήνησιν οἱ Δήμαρχοι γίγνονται. Heſych. Demiourgoi, *chez les Doriens, ſont les magiſtrats qui ſont les affaires publiques, ceux que l'on appelle à Athenes* Démarques.

(*b*) Ville maritime, tout au bout du golfe de Corinthe.

jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui dans ses plus grandes affaires. Aussi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce très-agréable, & l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un roi qui se trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à se divertir & à passer le tems. C'est pourquoi Antigonus, quoiqu'alors encore fort jeune, n'eut pas plutôt connu les mœurs & les grandes qualités de ce personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un roi, le préféra non-seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macédoniens qu'il avoit à sa cour, & continua de se servir de lui en toutes choses. Et le signe que Dieu avoit fait paroître dans les entrailles des victimes, eut son accomplissement : car on raconte que peu de tems auparavant, comme Aratus offroit un sacrifice, on vit près du foie deux vésicules de fiel enveloppées d'une seule coiffe de graisse, & que le devin prédit sur cela que deux ennemis, qui paroissoient irréconciliables, seroient bientôt réunis dans une étroite amitié. Aratus mépriſa pour lors cette prédiction, car il n'ajoutoit pas autrement beaucoup de foi aux signes des victimes, ni à toutes les prédictions des devins, & il aimoit à se servir de sa raison. Mais quelque tems après, comme la guerre alloit heureusement son train, & étoit fort avancée, Antigonus fit un grand festin dans la ville de Corinthe, où il y eut beau-

coup de gens priés, & où il fit placer Aratus à table à ſes côtés au-deſſus de lui. Et quelques momens après, ayant commandé qu'on lui apportât un tapis pour ſe couvrir, il demanda à Aratus *s'il ne trouvoit pas qu'il fît grand froid?* Aratus ayant répondu *que le froid étoit très-rude*, Antigonus le preſſa de s'approcher encore plus de lui, & ſes officiers ayant apporté un grand tapis, ils les en enveloppèrent tous deux. (*a*) Alors Aratus ſe reſſouvenant de ſon ſacrifice, ſe prit à rire, & conta au roi le ſigne qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite. Mais ceci n'arriva que long-tems après le tems dont nous parlons.

Etant donc tous deux à Peges après avoir prêté & reçu les ſermens, ils marcherent contre les ennemis. Il y eut pluſieurs grands combats ſous les murs de Corinthe, Cléomene s'étant bien fortifié, & les Corinthiens ſe défendant avec beaucoup d'ardeur & de courage.

Pendant qu'on en eſt en ces termes, Ariſtote d'Argos, ami particulier d'Aratus, lui dépêche ſecrettement un homme pour lui dire qu'il feroit révolter ſa ville, s'il y venoit

(*a*) *Alors Aratus ſe reſſouvenant de ſon ſacrifice, ſe prit à rire, & conta au roi le ſigne qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite.*) Le ſigne ni la prédiction ne pouvoient avoir un accompliſſement plus formel ni plus ſenſible. Antigonus & Aratus enveloppés d'un même tapis, étoient les deux véſicules du fiel enveloppées d'une ſeule coiffe. Cela devoit bien vaincre l'incrédulité d'Aratus. Cependant il ne fit qu'en rire, grande ſageſſe pour un homme que la philoſophie n'avoit pas formé.

promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette propoſition à Antigonus, qui lui donna ſur le champ quinze cens hommes, avec leſquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'iſthme, & arriva très-promptement à Epidaure. Les Argiens, ſans attendre ſon arrivée, allerent attaquer les troupes de Cléomene, les pouſſerent, & les enfermerent dans la citadelle. Cléomene qui étoit à Corinthe, ayant appris ces nouvelles, craignit que ſi les ennemis ſe rendoient maîtres d'Argos, ils ne lui coupaſſent le chemin de ſa retraite, abandonna le château de Corinthe la nuit même, & marcha au ſecours de ſes gens. Il arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de ſon approche, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais peu de jours après, Aratus y étant arrivé de ſon côté, & le roi Antigonus ayant paru de l'autre avec toutes ſes forces, Cléomene ſe retira à Mantinée.

Depuis ce moment toutes les villes du Péloponneſe ſe remirent entre les mains des Achéens. Antigonus s'empara du château de Corinthe, & Aratus, élu général par les Argiens, leur perſuada de donner à Antigonus tous les biens des tyrans, & ceux de tous les traîtres. Les Argiens, après avoir donné la torture à Ariſtomaque dans la ville de Cenchrées, (*a*) le jetterent dans la mer.

(*a*) *Le jetterent dans la mer.*) L'hiſtorien Phylarque exagere extrêmement la mort de ce tyran Ariſtomaque, comme ſi on lui avoit fait ſouffrir les ſupplices les plus cruels,

(*a*) Sur quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laissé périr si injustement un homme qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit été en commerce, & qui à sa persuasion avoit

Polybe le réfute très-solidement dans son second livre.

(*a*) *Sur quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laissé périr si injustement un homme qui n'étoit point méchant.*) Plutarque paroît suivre ici les impressions injustes que Phylarque, pour noircir Aratus, veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il étoit grand partisan. Il auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son second livre, fait voir que cet Aristomaque méritoit des supplices beaucoup plus cruels que celui d'être jetté dans la mer; & que quand bien même on lui auroit fait souffrir de plus grandes peines que celles dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore assez souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus, à la tête d'une troupe d'Achéens, étant entré secrettement dans Argos, & s'étant exposé au plus grand de tous les dangers en combattant pour la liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du tyran étoit si grande, qu'aucun des citoyens ne se remua pour le secourir. Aristomaque saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens qui étoient d'intelligence avec les Achéens, & fit égorger quatre-vingt des plus considérables, après leur avoir fait donner la torture en présence de leurs parens. N'est-ce pas-là un méchant homme? Il est vrai qu'il avoit déposé la tyrannie à la persuasion d'Aratus, & qu'en faveur de ce changement les Achéens lui avoient pardonné tous ses anciens crimes, lui avoient donné part à l'administration de leur république, & l'avoient même fait général de leurs troupes. Mais dès qu'il vit reluire des espérances plus favorables du côté de Cléomene, il oublia cette humanité des Achéens, il se sépara & sépara sa patrie de la ligue des Achéens dans les tems les plus difficiles, & se tourna du côté de leurs ennemis; de sorte que lorsqu'il eut été pris, il falloit le mener par tout le Péloponnese, & après l'avoir montré à tout le monde, le faire mourir en public dans les supplices. Cependant un si méchant homme ne souffrit d'autre peine que d'être jetté dans la mer pour quelques choses qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une assez bonne apologie d'Aratus. Plutarque auroit dû y faire quelque attention.

déposé la tyrannie, & avoit fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens. On lui imputoit encore plusieurs autres choses, on l'accusoit d'être seul la cause qu'ils avoient donné à Antigonus la ville de Corinthe comme s'ils lui avoient donné un petit village; qu'ils avoient souffert qu'après avoir pillé Orchomene, il y mit une garnison de Macédoniens; qu'ils avoient passé un decret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun roi, & qu'on n'enverroit aucune ambassade à qui que ce pût être, que par la permission d'Antigonus; qu'ils s'étoient laissé forcer à nourrir & à payer la garnison Macédonienne, & qu'ils faisoient des sacrifices, des libations, & des jeux en l'honneur d'Antigonus, les citoyens d'Aratus en ayant donné les premiers l'exemple, & reçu dans leur ville Antigonus par le conseil d'Aratus, qui le régala dans sa maison. Voilà les choses dont ils le chargeoient tous, ne faisant pas réflexion (*a*) qu'après avoir remis à ce prince les rênes du gouvernement, Aratus entraîné lui-même par l'impétuosité de la licence royale, n'avoit plus été maître que de sa voix toute seule, & dont encore il ne pouvoit se servir librement qu'avec beaucoup de danger. Car on voyoit clairement qu'il

(*a*) *Q'après avoir remis à ce prince les rênes du gouvernement.*) Car par une délibération publique, Antigonus avoit été nommé généralissime des Achéens sur terre & sur mer, & on lui avoit donné la citadelle de Corinthe. Comment donc Aratus, après lui avoir cédé sa place & remis les rênes de l'état, auroit-il pu résister à sa puissance, n'étant plus que particulier, & n'ayant plus que sa voix seule?

étoit très-affligé de la plupart des choſes qui ſe paſſoient, ſur-tout de ce qui ſe paſſa au ſujet des ſtatues. Antigonus releva dans Argos toutes celles des tyrans qu'Aratus avoit abattues, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient ſurpris la citadelle de Corinthe, hors une ſeule qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques prieres qu'Aratus lui fît, il ne put jamais l'en empêcher. Il ſemble auſſi que ce que les Achéens firent à Mantinée, ne ſe reſſent point du tout de l'humanité & de la généroſité des Grecs. Car s'étant rendus maîtres de la ville par le moyen d'Antigonus, ils firent mourir les plus nobles & les plus conſidérables de ſes habitans, & les autres ils vendirent les uns, & envoyerent les autres en Macédoine chargés de chaînes, firent eſclaves les femmes & les enfans, les vendirent, & de l'argent qui revint de cette vente, ils en partagerent le tiers entr'eux, & les deux autres tiers, ils les donnerent aux Macédoniens. (a) Mais on peut dire que tout

(a) *Mais on peut dire que tout cela ſe faiſoit par un eſprit de vengeance, & ſelon la loi des repréſailles.*) Car les Mantinéens avoient envoyé demander des Achéens une garniſon pour ſe défendre contre les pratiques des Lacédémoniens. Les Achéens leur envoyerent trois cens de leurs citoyens, & deux cens ſoldats étrangers. Quelque tems après, les Mantinéens, par la plus déteſtable de toutes les perfidies, égorgerent cette garniſon qu'ils avoient demandée. Que ne méritoient donc point des gens qui avoient commis un ſi horrible crime? Cependant les Mantinéens repris par les Achéens, ne ſouffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens & la vente des perſonnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus nobles & des plus conſidérables des Mantinéens, c'eſt un menſonge de Phy-

cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la loi des représailles. Car quoique ce soit une chose horrible de traiter ainsi par un excès de colere des peuples de même nation & de même origine, cependant dans la nécessité, c'est, comme dit Simonide, une douceur, & non une dureté, de donner de l'allégement à un cœur qui souffre & qui, enflammé de colere & bouffi de dépit, ne cherche qu'à les exhaler.

Mais sur ce qui se fit ensuite dans la même ville, il est impossible de justifier Aratus, & de donner à son action le moindre prétexte honnête & juste. Car les Argiens ayant reçu d'Antigonus cette ville en don, & ayant résolu de la repeupler, Aratus fut choisi pour faire ce repeuplement, & étant capitaine général, il ordonna par un decret que la ville ne seroit plus appellée *Mantinée*, mais *Antigonée*, qui est le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ainsi il semble que par son moyen Mantinée, *l'aimable Mantinée*, comme Homere l'appelle (*a*), ne subsiste plus, (*b*) &

larque, qui a voulu enchérir sur la vérité, pour noircir les Achéens & Aratus. Mais quand même cela seroit vrai, Polybe fait fort bien voir qu'il n'y avoit rien que les Mantinéens ne méritassent, & que si Aratus & les Achéens ne se porterent pas contr'eux aux derniers excès de la vengeance, il faut attribuer cette modération à leur humanité.

(*a*) Dans le deuxiéme livre de l'Iliade.

(*b*) *Et qu'à sa place on a une ville qui porte le nom de ceux qui ont ruiné & détruit ses habitans.*) Plutarque marque toujours l'amour qu'il a pour la Grece. Il n'y a rien de plus indigne que d'ôter à une ville son ancien nom, pour lui donner le nom de celui qui a été la principale cause de sa ruine.

qu'à sa place on a une ville qui porte le le nom de ceux qui ont ruiné & détruit ses habitans.

Quelque tems après, Cléomene vaincu dans une grande bataille près de Sellasie par Antigonus, se sauva à Sparte qu'il abandonna la nuit suivante, & se retira à Alexandrie. Et Antigonus, après avoir fait à Aratus tous les traitemens les plus humains, les plus gracieux & les plus honnêtes, s'en retourna en Macédoine sur les nouvelles que les Illyriens y étoient entrés, & y étant tombé malade presque en arrivant, il nomma pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, qui sortoit à peine de l'enfance, l'envoya dans le Péloponnese, & lui ordonna, sur toutes choses de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les villes, & qu'il voudroit se faire connoître aux Achéens. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, & le gouverna si sagement qu'il le renvoya en Macédoine plein d'affection pour lui, & dans les dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Grece.

Après la mort d'Antigonus, (a) les Eto-

(a) *Les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la paresse des Achéens.*) Polybe marque dans son IVe livre, que depuis que Cléomene avoit perdu son royaume, les peuples du Péloponnese, qui étoient las des premieres guerres, & qui croyoient que l'état présent des affaires dureroit toujours, avoient entiérement négligé les armes & le métier de la guerre. Ce qui fait voir combien il est important d'entre-

liens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la pareſſe des Achéens ; car accoutumés à ſe tapir ſous les armes des Macédoniens, ils paſſoient leur vie dans l'oiſiveté & ſans aucune diſcipline. (*a*) Cela donna aux Etoliens l'audace de penſer à s'emparer du Péloponneſe. Ils y entrent à main armée ; chemin faiſant ils emmenent quelques troupeaux & quelque butin des terres de Patres & de Dyme, & ſe jettant ſur Meſſene, ils font un ravage horrible dans tout le pays des environs. Aratus, irrité de cette inſolence & de cette perfidie, (*b*) &

tenir les peuples, & de les exercer dans le métier des armes pendant les tems même les plus tranquilles.

(*a*) *Cela donna aux Etoliens l'audace de penſer à s'emparer du Péloponneſe.*) Il y avoit long-tems que les Etoliens ne pouvoient ſouffrir la paix, parce que pendant la paix ils étoient obligés de vivre à leurs dépens, & qu'ils étoient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigonus les avoit tenus en reſpect ; mais après ſa mort ils mépriſerent l'enfance de Philippe, & ne chercherent que des prétextes pour faire la guerre aux peuples du Péloponneſe, Polybe, l. IV.

(*b*) *Et voyant que celui qui étoit cette année-là capitaine général, nommé Timoxene, différoit & cherchoit à gagner du tems, parce que ſon année alloit expirer.*) Timoxene n'étoit nullement d'avis de cette expédition, parce qu'il n'avoit point du tout de confiance aux Achéens, à cauſe des raiſons que je viens d'expliquer ; & comme il ne reſtoit que cinq jours de l'année de ſon généralat, il étoit bien aiſe de gagner ce tems-là. Mais Aratus, indigné de l'audace des Etoliens, pourſuivit la choſe ardemment, & ayant retiré le ſceau des mains de Timoxene, il écrivit ſur l'heure à toutes les villes, & ordonna à toute la jeuneſſe, capable de porter les armes, de ſe trouver à jour marqué à Mégalopolis. Ainſi Timoxene ne mérite pas d'être blâmé de n'avoir pas voulu hazarder le ſalut de ſa patrie avec des troupes dont il connoiſſoit la lâcheté & la pareſſe, ſur-tout n'ayant que peu de jours à attendre pour ſortir de charge & quitter le commandement.

voyan

voyant que celui qui étoit cette année-là capitaine général, nommé Timoxene, différoit & cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui succéder l'année suivante, il avança de cinq jours son généralat pour courir au secours des Messéniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont ni les corps n'étoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portés à la guerre, (*a*) il fut battu près

(*a*) *Il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence.*) Quand le lecteur sait qu'Aratus fut battu près de Caphyes, & qu'il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence, il n'en est guère plus avancé. Plutarque n'écrivant qu'une vie, n'a pas cru qu'il fût de son devoir de l'instruire davantage; & de lui marquer les fautes qu'on reprochoit à Aratus dans cette occasion. Mais Polybe, qui écrivoit une histoire, ne l'a pas oublié, jugeant avec raison, que c'est ce qu'il y a de plus instructif. Après avoir détaillé l'action, il ramasse en un seul point de vue les fautes qu'on reprochoit à Aratus, & je vais les rapporter, car cela ne peut qu'être utile.

Le premier reproche qu'on lui faisoit, c'étoit d'avoir usurpé le généralat avant que le tems de Timoxene fût expiré, & d'avoir entrepris une chose dont le succès devoit lui paroître fort douteux.

Le second, c'étoit d'avoir congédié mal-à-propos les Achéens & les Lacédémoniens, lorsqu'il voyoit les Etoliens au milieu du Péloponnese, parce qu'il crut trop légèrement que les Etoliens s'en retourneroient deux jours après.

La troisiéme faute dont on l'accusoit, c'étoit d'avoir engagé le combat avec peu de troupes, lorsqu'il pouvoit se retirer sans péril dans les villes voisines, pour assembler cependant les Achéens, & donner ensuite la bataille quand il l'auroit jugé nécessaire.

Enfin la quatriéme, qui étoit même la plus grande qu'on lui imputoit, c'étoit qu'ayant résolu de combattre, il avoit fait toutes choses avec très-peu de conduite & beaucoup d'imprudence, car il avoit envoyé attaquer l'arriere-garde des ennemis avec sa cavalerie & son armure

de Caphyes (*a*), & comme il fut accusé de s'être porté en cette occasion avec plus d'ardeur que de prudence, il se refroidit si fort dans la suite, & abandonna tellement les affaires & ses espérances, (*b*) que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Péloponnese toutes leurs insolences, & souffrit qu'ils y vécussent avec une licence désordonnée, comme si c'eût été des gens qui dans un excès de débauche n'eussent eu en vue que de folâtrer & de s'enivrer.

Voilà donc les Achéens encore obligés

légere, après que leur avant-garde eut gagné les montagnes, au lieu qu'il devoit tomber sur l'avant-garde pendant qu'elle étoit dans la plaine, qui lui étoit favorable, & où il pouvoit tout espérer de ses gens pesamment armés.

Voilà les chefs d'accusation: Aratus y répondit, & montra que la perte qu'on lui imputoit, n'étoit pas arrivée par sa faute. Du reste s'il avoit fait quelque chose contre le devoir d'un bon capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre.

(*a*) Ville d'Arcadie.

(*b*) *Que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point.*) Polybe marque effectivement que dans la suite il le gouverna de maniere qu'on l'auroit plutôt pris pour un sage citoyen, que pour un grand capitaine; qu'il se tint sans rien faire par le souvenir de l'échec qu'il avoit reçu, qu'il laissa faire aux Etoliens tout ce qu'ils voulurent, & qu'il souffrit qu'ils se retirassent tranquillement, quoiqu'ils fissent leur retraite par des lieux étroits & difficiles, où il ne falloit, pour ainsi dire, qu'un trompette pour remporter sur eux une victoire entiere sans coup férir.

de tendre les mains à la Macédoine, & d'appeller le roi Philippe pour le prier de prendre entre ſes mains les affaires des Grecs, dans l'eſpérance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui, le rendroient doux & traitable, & qu'ils en feroient tout ce qu'ils voudroient. Mais Apelle, Mégaréus & quelques autres courtiſans s'étant mis à calomnier Aratus auprès du roi, ce prince prêta l'oreille à leurs diſcours, favoriſa dans le conſeil la faction contraire, & porta les Achéens à élire Eperatus pour leur capitaine général. Mais cet Eperatus étant tombé d'abord dans le dernier mépris, & Aratus ne voulant plus ſe mêler des affaires, il ne ſe faiſoit plus rien de bien, & Philippe reconnut alors qu'il s'étoit entiérement trompé, & qu'il avoit pris un très-méchant parti. Il ſe tourna donc encore du côté d'Aratus, ſe donna tout entier à lui, & voyant qu'après cette démarche ſes affaires proſpéroient viſiblement, & que ſa réputation & ſa puiſſance augmentoient de jour en jour, il ne voulut dépendre que de lui, comme du ſeul homme de qui venoient toute ſa grandeur & toute ſa gloire. Auſſi il parut à tout le monde qu'Aratus étoit un excellent maître, non-ſeulement pour bien régler une démocratie, mais encore pour bien établir & conſtituer un royaume. Car la droiture de ſes intentions & la bonté de ſes mœurs paroiſſoient dans toutes les actions de ce jeune prince, comme une couleur qui en rehauſſoit tout l'éclat.

(a) En effet, la modération avec laquelle il traita les Lacédémoniens après la faute qu'ils

(a) *En effet la modération avec laquelle il traita les Lacédémoniens après la faute qu'ils avoient commise contre lui.*) Les Lacédémoniens avoient voulu changer la forme de leur gouvernement, & le réduire en démocratie, & ils avoient tué Adimas, un des éphores, & avec lui plusieurs autres citoyens, qui tenoient le parti des rois. Les éphores envoyerent à Philippe, qui venoit d'arriver de Macédoine, des ambassadeurs pour justifier cette action. Ces ambassadeurs trouverent le roi près de la montagne de Parténie. Philippe leur dit, qu'ils s'en retournassent à Lacédémone, & que les éphores lui envoyassent à Tegée des hommes qui pussent conférer avec lui sur les affaires présentes. Les éphores lui envoyerent dix hommes des premiers de Sparte; ils furent introduits dans le conseil; & après avoir accusé Adimas de tout le désordre, & fait à Philippe de grandes protestations de fidélité, ils se retirerent. Le conseil fut fort partagé sur le traitement qu'il falloit faire aux Lacédémoniens. La plupart persuadés de leur mauvaise volonté; & sachant qu'Adimas avoit été tué pour avoir favorisé le parti de Philippe, & qu'ils avoient voulu faire alliance avec les Etoliens, étoient d'avis que le roi en devoit faire un exemple, & les traiter comme Alexandre avoit traité les Thébains. Les autres, & de ce nombre étoient les plus vieux, remontroient que cette punition étoit plus grande que la faute; que le roi devoit se contenter de punir les auteurs de la sédition, leur ôter leurs charges & les donner à ses amis. Quand ce fut au roi à opiner, il dit que les fautes que les alliés commettoient en particulier les uns contre les autres, ne le regardoient point personnellement, & que sur cela il ne pouvoit que leur parler & leur écrire pour les porter à rentrer dans leur devoir, & pour leur faire connoître qu'il remarquoit tout ce qui se passoit. Que pour ce qui étoit fait contre l'alliance commune, voilà, dit-il, ce qui doit être puni en commun & d'un commun consentement; que les Lacédémoniens n'ayant rien fait ouvertement contre cette alliance, & promettant de faire tout ce qui seroit juste & raisonnable à son égard, il ne seroit pas honnête de prendre contre eux des résolutions violentes, & qu'il paroîtroit bien étrange que son pere après les avoir vaincus comme ses ennemis, n'ayant rien fait contre eux de cruel, lui pour de si légers sujets de plainte, il exerçât sur eux une vengeance si terrible. Ces avis passa, &

avoient commiſe contre lui, (*a*) la ſage conduite qu'il eut avec les Crétois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur iſle, & ſon expédition contre les Etoliens (*b*), qui fut très-heureuſe & très-glorieuſe, donnent à Philippe la gloire d'avoir été aſſez prudent pour ſuivre de bons avis, & à Aratus celle d'avoir été aſſez habile pour les donner.

Ces grands ſuccès ne firent qu'augmenter la jalouſie & l'envie des courtiſans. Mais voyant que leurs calomnies ſecrettes ne produiſoient rien, ils ſe mirent à le calomnier ouvertement, & à lui rompre en viſiere à table avec la derniere inſolence & avec des plaiſanteries outrées qui alloient juſqu'à la dériſion. Un ſoir même comme il ſe retiroit dans ſa tente après ſouper, ils le pourſuivirent à coups de pierres, de quoi Philippe étant fort irrité, les condamna d'abord à une amende de vingt talens, & enſuite voyant qu'ils ruinoient ſes affaires & qu'ils ne faiſoient que brouiller, il les fit mourir. Mais bientôt

c'eſt cette réponſe pleine de ſageſſe & d'humanité, que Polybe nous a conſervée, & qu'il attribue à Aratus, parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un prince qui n'avoit alors que dix-ſept ans, eût pu parler de lui-même avec tant de modération & de ſageſſe.

(*a*) *La ſage conduite qu'il eut avec les Crétois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur iſle.*) Polybe parle bien des déſordres & des ſéditions qui arriverent de ce tems-là en Crete. Mais il n'a point expliqué cette conduite, par laquelle Philippe ſoumit en peu de jours toute l'iſle, & j'avoue que je n'en ai rien vu ailleurs.

(*b*) Polybe la décrit en détail, liv. IV & V.

enflé & corrompu par les faveurs de la fortune, il pouſſa en-dehors, comme autant d'abſcès, beaucoup de cupidités, & toutes très-grandes; & ſa perverſité naturelle ayant ſurmonté & vaincu le déguiſement forcé dont il avoit voulu la cacher, découvrit peu-à-peu & fit paroître à nud le vice de ſes mœurs. Premiérement il fit une injure atroce au jeune Aratus en corrompant ſa femme. Ce commerce fut long-tems caché, parce qu'il logeoit dans la même maiſon où Aratus l'avoit reçu.

Enſuite il commença à traiter plus durement les villes, & l'on voyoit viſiblement qu'il n'avoit plus la même conſidération pour Aratus, & qu'il s'éloignoit de lui. Le commencement de ſes ſoupçons & de ſa défiance vint de ce qui ſe paſſa à Meſſene. La diviſion s'étant miſe parmi les Meſſéniens, Aratus alla à leur ſecours, mais il y arriva un jour plus tard que Philippe qui le devança, & qui dès qu'il fut arrivé, au lieu d'appaiſer les habitans, les excita encore davantage les uns contre les autres, demandant d'un côté aux gouverneurs & aux magiſtrats s'ils n'avoient pas des loix pour ſe faire obéir du peuple, & d'un autre côté demandant à ceux qui étoient à la tête du peuple s'ils n'avoient pas des mains pour s'en ſervir contre les tyrans. Ainſi ces deux partis ſe confiant en lui, & penſant chacun l'avoir de ſon côté, les gouverneurs & les magiſtrats voulurent ſe ſaiſir des harangueurs du peuple; & ceux-ci s'élevant avec le peuple contre les magiſtrats & leurs officiers,

les tuerent, & tuerent avec eux plusieurs autres des plus considérables de la ville, de sorte qu'il y eut bien près de deux cens hommes tués dans cette sédition.

Philippe ayant commis cet acte si inhumain, & acharné encore davantage les Messéniens les uns contre les autres, Aratus arriva. D'abord il témoigna assez ouvertement qu'il supportoit avec peine ce procédé de Philippe, & il n'imposa point silence à son fils, qui le reprochoit à ce prince avec beaucoup d'aigreur, & qui s'emportoit même jusqu'à lui dire des injures. Il paroissoit que ce jeune Aratus étoit amoureux de Philippe. S'emportant donc contre lui en cette occasion, il lui dit en propres termes *qu'il ne le trouvoit plus beau depuis qu'il avoit fait une si vilaine action, mais qu'au contraire il le trouvoit très-laid.* Philippe ne lui répondit rien, quoiqu'on s'attendît qu'il répondroit avec colere, & que pendant le discours d'Aratus, on l'eût entendu plusieurs fois se recrier & murmurer : mais tendant la main à Aratus le pere, comme ayant pris fort doucement les grosses paroles que son fils lui avoit dites, & contrefaisant l'homme modéré & poli, il le fit sortir du théatre, & le mena avec lui à la citadelle d'Ithome pour y faire un sacrifice à Jupiter, & pour visiter la place, qui n'est pas moins forte que la citadelle de Corinthe, & qui avec une bonne garnison est fort incommode pour ses voisins, & presque imprenable. Philippe y étant monté, & ayant fait son

ſacrifice, le devin lui apporta les entrailles du bœuf qu'il venoit d'immoler; il les prit entre ſes mains & les montra à Aratus (*a*) & à Démétrius de Phare, en ſe penchant tantôt vers l'un & tantôt vers l'autre, & leur demandant *ce qu'ils voyoient dans ces entrailles de la victime, & s'il garderoit la citadelle, ou s'il la rendroit aux Meſſéniens.* Alors Démétrius ſe mettant à rire, lui dit: (*b*) *Si vous avez l'ame d'un devin, vous la rendrez, & ſi vous avez l'ame d'un roi, vous retiendrez le bœuf par les deux cornes*, déſignant par ce bœuf le Péloponneſe, & lui inſinuant que s'il tenoit la citadelle d'Ithome & celle de Corinthe, tout le Péloponneſe lui ſeroit ſoumis & entiérement ſous ſon obéiſſance. Mais Aratus fut long-tems ſans proférer une ſeule parole. Philippe le pria donc de lui dire ce qu'il penſoit. Alors il lui dit: *Philippe*, (*c*) *il*

(*a*) *Et à Démétrius de Phare.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *Démétrius de Phalere.* Ce Démétrius de Phalere étoit mort il y avoit déja long-tems. Et Plutarque parle de Démétrius de Phare, qui étoit chef des Illyriens. Il en eſt ſouvent parlé dans Polybe.

(*b*) *Si vous avez l'ame d'un devin, vous la rendrez.*) Comme n'y ayant qu'un devin qui dût ajouter foi aux ſignes qui paroiſſoient aux entrailles des victimes, & comme s'il falloit avoir l'ame d'un devin pour garder la foi. Ce mot ne laiſſe pas d'être plein de force & de ſens par rapport à la politique ordinaire des princes.

(*c*) *Il y a en Crete pluſieurs grandes montagnes.*) Cette réponſe d'Aratus eſt plus courte dans Polybe, qui rapporte ſes propres termes, liv. VII. Les voici: *Si vous pouvez la garder ſans violer la foi que vous avez donnée aux Meſſéniens, gardez-la ſans ſcrupule, mais ſi au contraire en y mettant garniſon vous perdez toutes les autres citadelles & places fortes, & la garniſon que*

y a en Crete plusieurs grandes montagnes fort escarpées. Dans la Béotie & dans la Phocide, il y a quantité de châteaux assis sur des rochers inaccessibles. Il y en a aussi beaucoup dans le pays des Acarnaniens, tant au milieu des terres que sur la côte, & tous extrêmement forts. Vous n'en avez pris aucun de vive force, cependant ils vous obéissent tous volontairement. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à se fortifier dans des lieux escarpés, & à s'environner de précipices; mais pour un roi, il n'a point de forteresse plus sûre ni plus imprenable, que la douceur, l'humanité, & la bonne-foi, qui lui attirent l'affection de tous les hommes. Ce sont ces qualités qui vous ont ouvert la mer de Crete, ce sont elles qui vous ont introduit dans le Péloponnese, & c'est par elles enfin qu'encore tout jeune comme vous voilà, vous êtes devenu le général des uns & le maître des autres.

(*a*) Il alloit continuer, mais Philippe re-

vous avez reçue d'Antigonus, & qui vous a conservé vos alliés, il appelloit ainsi la bonne-foi, *prenez bien garde qu'il ne vous soit plus avantageux & plus expédient pour vos affaires, en faisant sortir cette garnison d'hommes, d'y laisser pour garnison la bonne-foi, & de conserver par son moyen, non-seulement Messene, mais encore tous vos autres alliés.* Plutarque a étendu ce discours pour en démêler mieux le sens, & pour le rendre plus instructif en le rendant plus sensible.

(*a*) *Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au devin.*) Polybe marque que si Philippe eût suivi son sentiment, il étoit tout prêt à violer la loi, comme cela parut évidemment par la suite, mais qu'il eut honte de résister à cette rencontre d'Aratus. Tant il est vrai qu'une parole forte & généreuse a beaucoup de pouvoir sur les esprits même les plus corrompus.

mettant les entrailles de la victime au devin, & prenant Aratus par la main, & le tirant hors de la citadelle : *Allons donc*, lui dit-il, *retournons-nous-en par le même chemin par où nous ſommes venus*, comme Aratus l'ayant forcé par ſes paroles, & lui ayant arraché la citadelle des mains.

Depuis ce moment-là, Aratus commença à ſe retirer de la cour & à rompre peu-à-peu tout commerce avec Philippe. Ce prince le pria inſtamment de le ſuivre en Epire, & de l'accompagner à cette expédition, & il le refuſa & demeura, de peur de s'attirer une partie du blâme de tout ce qu'il feroit de mal. Mais Philippe, après qu'il eut très-honteuſement perdu ſes vaiſſeaux dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains, & qu'il eut été battu devant Apollonie, s'en retourna plein de confuſion en Macédoine, & il revint peu de tems après dans le Péloponneſe, où il fit encore tous ſes efforts pour abuſer & pour ſurprendre les Meſſéniens; mais ſes ruſes ayant été découvertes, il leva le maſque & ravagea tout le pays.

Cela fit qu'Aratus rompit abſolument avec lui, & ſe plaignit hautement de ſon injuſtice, car même il avoit ſu le commerce qu'il avoit eu avec ſa belle-fille, dont il avoit été très-affligé, mais il n'en avoit rien dit à ſon fils, à qui il n'auroit de rien ſervi de connoître ſa honte, lorſqu'il étoit dans l'impuiſſance de s'en venger. Il s'étoit fait dans Philippe le plus grand & le plus incroyable de tous les

changemens ; de roi doux & humain, & de jeune homme plein de sageſſe & de tempérance, il étoit devenu tout-d'un-coup un homme très-diſſolu, perdu de débauches, & le plus pernicieux de tous les tyrans ; mais ce n'étoit pas un véritable changement de naturel, c'étoit ſeulement une manifeſtation de ſes vices, que la crainte l'avoit obligé de tenir long-tems cachés, & que la licence & l'impunité lui donnoient lieu de faire paroître : car que l'affection que ce prince eut dès le commencement pour Aratus, fût mêlée de reſpect & de crainte, c'eſt ce que témoigne aſſez évidemment ce qu'il fit enſuite contre lui.

En effet, quoiqu'il deſirât avec paſſion de s'en défaire, & qu'il fût très-perſuadé que tant qu'Aratus ſeroit en vie il ne ſeroit pas même libre, bien loin d'être tyran ou roi, cependant il n'oſa recourir à la force ouverte, mais il lui détacha Taurion, un de ſes lieutenans, & ſon ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voie ſecrette, ſur-tout par le poiſon, & en ſon abſence. Taurion ayant fait amitié avec Aratus, & s'étant inſinué dans ſa familiarité, lui donna un poiſon qui n'étoit pas de ces poiſons violens & prompts, mais de ces poiſons qui allument dans le corps un feu lent, & excitent une petite toux, & qui peu-à-peu conduiſent enfin dans une phthiſie incurable.

Aratus connut fort bien la cauſe de ſon mal, mais comme il n'auroit rien avancé de s'en

plaindre, il le supporta doucement & patiemment sans en dire un seul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, un de ses amis étant dans sa chambre, il cracha du sang : son ami le voyant & s'en étonnant : *Mon cher Céphalon*, dit Aratus, *voilà le fruit de l'amitié des rois*. Il mourut de cette maniere à Ægium lorsqu'il étoit capitaine général pour la dix-septiéme fois. Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le même lieu, & se faisoient un honneur de lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie, & les Sicyoniens, regardant comme un affront qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuaderent aux Achéens de leur céder cet honneur qui leur appartenoit. Mais il y avoit une ancienne loi qui défendoit que personne fût enterré dans l'enceinte des murailles, & cette loi étoit appuyée par une merveilleuse superstition qui s'étoit emparée de tous les esprits. Ils envoyerent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet oracle : (*a*) *Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta réputation, de ta liberté & de ta gloire, & tu demandes quels honneurs tu feras à ton roi qui vient de mourir; sache*

(*a*) *Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta réputation, de ta liberté & de ta gloire.*) Les vers grecs sont fort difficiles, car il paroît qu'il y manque un verbe. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel ; car χωγρὶν signifie le prix que l'on paye pour sa liberté, sa rançon ; & cela convient fort bien à Aratus qui avoit délivré Sycione de ses tyrans. C'est pourquoi la fête qu'on célébroit pour conserver la mémoire de ce grand jour s'appelloit *Soteria*, c'est-à-dire, *la fête de la délivrance*.

que toutes les offenſes que l'on commettra contre ce perſonnage ſont autant d'impiétés qui ſouillent la terre, la mer & le ciel.

Cet oracle ayant été porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, & ſur-tout les Sicyoniens, qui d'abord changerent leur deuil en fête, & qui couronnés de chapeaux de fleurs & vêtus de robes blanches, enleverent le corps à Ægium, & le porterent en pompe à Sicyone en danſant & en chantant en ſon honneur des hymnes & des cantiques. Dès qu'ils furent arrivés, ils choiſirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrerent comme le fondateur & le ſauveur de leur ville. Le lieu où il eſt enterré s'appelle encore aujourd'hui *Aratium*, & ils lui offrent tous les ans deux ſacrifices ſolemnels, le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, qui eſt le cinquiéme jour du mois de Daiſius, que les Athéniens appellent Antheſtérion, & ce ſacrifice porte le nom de *Soteria*; & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Le premier ſacrifice, ce fut le grand prêtre de Jupiter ſauveur qui l'offrit lui-même; & l'autre ce fut le fils même d'Aratus ceint d'un tablier qui n'étoit pas entiérement blanc, mais dont la moitié étoit de couleur de pourpre. Pendant le ſacrifice, des chœurs de muſique, accoutumés à ſervir aux théatres, chantoient ſur la lyre des cantiques, & le maître des chœurs, à la tête des enfans & des jeunes hommes, faiſoit une proceſſion autour de l'autel. Le ſénat, couronné de

chapeaux de fleurs, ſuivoit cette proceſſion, & ils étoient ſuivis d'une foule d'habitans & de tous ceux qui voulurent y aſſiſter. Encore aujourd'hui on conſerve de petites marques de ces fêtes comme par une eſpece de religion, & la plupart des autres honneurs qu'on lui faiſoit, ont ceſſé, ſoit par le laps du tems, ou par les nouvelles affaires qui ſont ſurvenues. Mais tous les hiſtoriens conviennent que tel fut Aratus, & tel tout le cours de ſa vie.

Quant à ſon fils il eut un ſort encore plus déplorable, car Philippe, naturellement ſcélérat, & qui cherchoit toujours à mêler à ſa cruauté l'outrage, employa contre lui, non les poiſons mortels, mais ceux qui font perdre la raiſon, & qui jettent dans la démence, & le porta par-là à entreprendre les choſes les plus horribles & les plus étranges, à n'avoir de goût qu'à commettre les actions les plus indignes, & à ſatisfaire les paſſions les plus abominables & les plus infames. De ſorte que quoiqu'il fût alors fort jeune & dans la fleur de ſon âge, la mort fut pour lui non un malheur, mais une heureuſe délivrance de ces maux, & le ſeul ſalut qu'il pouvoit deſirer & attendre. Mais ce malheureux Philippe, pendant qu'il vécut, paya toujours à Jupiter, protecteur de l'hoſpitalité & de l'amitié, la peine que méritoient ſes actions impies & déteſtables; car défait en bataille par les Romains, il ſe remit à leur merci; il fut privé de toutes les autres terres & de

toutes les autres provinces qu'il avoit ajoutées à sa domination, & contraint d'abandonner tous ses vaisseaux & de n'en conserver que cinq, & forcé de payer encore une amende de mille talens, & de donner son fils en ôtage. Enfin par compassion on lui laissa la Macédoine & toutes ses appartenances, où, continuant de faire mourir tous les plus gens de bien, & ceux de sa famille, il remplit tout son royaume d'horreur & de haine pour lui. Le seul bonheur qui lui restoit parmi tant de maux, c'étoit un fils fort supérieur à tous les autres princes par sa vertu, & il s'en priva; il le fit mourir par un mouvement d'envie & de jalousie qu'il eut contre lui à cause de tous les honneurs qu'il recevoit des Romains, & donna son royaume à son autre fils Persée, qui, à ce qu'on dit, n'étoit pas son fils légitime, mais un fils supposé, né d'une couturiere appellée Gnathœnium. C'est celui que Paul Emile défit en bataille, & dont il triompha, & en lui finit la race royale d'Antigonus, au lieu que la race d'Aratus subsiste encore de notre tems à Sicyone & à Pellene.

Fin de la vie d'Aratus.

GALBA.

(a) IPHICRATE, général des Athéniens, vouloit que le soldat fût avide d'argent & voluptueux, afin que pour avoir de quoi fournir à ses voluptés, il combattît avec plus d'audace, & qu'il s'exposât plus volontiers aux plus grands périls. Mais la plupart des autres veulent que le soldat soit comme un corps fort & robuste, qui de lui-même n'a aucun mouvement, mais qui suit celui qui le pousse, & qu'ainsi le soldat ne suive que les mouvemens de celui qui le commande. C'est pourquoi on rapporte que Paul Emile ayant trouvé en Macédoine son armée pleine de babil & de curiosité, & qui s'ingéroit dans les fonctions du général, fit publier dans tout son camp, *que chaque soldat eût la main prompte & son épée bien affilée, & qu'il auroit soin de tout le reste.* Et Platon disoit que le plus excellent capitaine est inutile, si son armée n'est bien disciplinée & bien obéissante, estimant que la vertu de bien obéir n'a pas

(a) *Iphicrate, général des Athéniens, vouloit que le soldat fût avide d'argent & voluptueux, afin que*, &c.) Voilà un goût particulier, & qui est fondé sur des raisons très-fausses. Car si un soldat avare & voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, aussi quand il aura de quoi passer son tems & faire la débauche, il évitera le danger, outre qu'il sera plus aisé à corrompre.

moins besoin d'un naturel généreux, & du secours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'est ce bon naturel & cette bonne nourriture qui temperent l'impétuosité emportée & agissante de la colere par le mêlange de la douceur & de l'humanité. Et il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la vérité de cette maxime. Surtout ce qui arriva aux Romains après la mort de Néron, est une preuve bien suffisante qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus terrible qu'une armée où il n'y a ni ordre ni discipline, & qui avec une licence effrenée suit ses mouvemens forcenés & brutaux. Aussi Démadès, après la mort d'Alexandre, comparoit l'armée des Macédoniens au cyclope Polypheme, après qu'il eut eu l'œil crevé, en voyant tous ses mouvemens désordonnés, &, s'il est permis de parler ainsi, véritablement aveugles. (a) Mais l'empire Romain tomba dans tous les inconvéniens & dans tous les mouvemens insensés des Titans, tels que les poëtes nous les représentent, divisé en plusieurs parties par la rebellion, & tournant par-tout ses armes contre lui-même, moins par l'ambition de ses empereurs, que par l'avarice & par l'insolence de ses gens de guerre qui chassoient les empereurs les uns par les autres, *comme*

(a) *Mais l'empire Romain tomba dans tous les inconvéniens & dans tous les mouvemens insensés des Titans.*) Cette image est très-belle, & convient parfaitement. Tacite, dans le premier livre de son histoire, a fait une description admirable de l'état où se trouvoit alors tout l'empire; & des mouvemens insensés dont il étoit agité.

un clou chasse l'autre, pour me servir de ce proverbe commun.

Denys le Tyran de Sicile, en parlant de Phéræus qui avoit regné en Thessalie pendant dix mois seulement, & qui avoit été tué ensuite, l'appelloit toujours un tyran de tragédie, pour se moquer du prompt changement de son état. Mais le palais & la maison impériale des Césars ont reçu en un moindre espace de tems quatre empereurs de suite, les soldats y faisant entrer l'un & en chassant l'autre, tout de même que sur un théatre. Il est vrai que les Romains qui souffroient tous ces maux, avoient au moins cette consolation qu'ils n'avoient pas besoin d'autre vengeance contre les auteurs de toutes ces miseres, & qu'ils les voyoient s'entretuer les uns les autres, & qu'ils virent périr le premier (*a*); & avec grande justice, celui qui les avoit attirés & qui leur avoit appris à espérer du changement d'empereur tout ce qu'il lui avoit plû de leur en promettre, en flétrissant & en déshonorant une action très-belle & très-glorieuse, qui étoit la révolte contre Néron (*b*) qu'il fit dégénérer en trahison par le salaire dont il la paya. Car Nymphidius Sabinus (*c*) qui, comme nous l'avons dit, étoit préfe

(*a*) Nymphidius Sabinus.

(*b*) *Qu'il fit dégénérer en trahison par le salaire dont il la paya.*) Ce jugement de Plutarque est très-juste & très-solide, la révolte contre un tyran ne doit être faite que pour délivrer les hommes de ses cruautés, & elle devient trahison quand elle est faite pour le salaire.

(*c*) *Qui, comme nous l'avons dit, étoit préfet du prétoire.*) Il n'en a point

du prétoire avec Tigellinus, voyant les affaires de Néron déſeſpérées, & Néron ſur le point de ſe retirer en Egypte, perſuada aux ſoldats, comme ſi Néron n'y étoit plus, & qu'il eût déja pris la fuite, de nommer Galba empereur, & promit pour récompenſe à tous les ſoldats des cohortes prétoriennes ſept mille cinq cens drachmes par tête, & à tous les autres ſoldats des armées répandues dans les provinces douze cens cinquante pour chacun. Ce qui faiſoit une ſomme ſi immenſe qu'il auroit été impoſſible de la ramaſſer ſans faire dix mille fois plus de maux aux Romains que Néron ne leur en avoit fait en tout ſon regne.

Et ce fut ce qui perdit d'abord Néron, & bientôt après Galba lui-même. Car ils abandonnerent l'un pour recevoir ce ſalaire qu'on leur avoit promis, & tuerent enſuite l'autre, parce qu'ils ne le reçurent point, & qu'on leur manqua de parole. Enſuite cherchant quelqu'un qui pût leur en donner autant, il ſe trouva qu'ils ſe furent plutôt conſumés eux-mêmes en révoltes & en trahiſons, qu'ils ne purent recevoir la récompenſe tant deſirée. Or de rapporter en détail toutes les choſes qui arriverent alors, c'eſt le devoir de l'écrivain qui écrit une hiſtoire exacte & complette; mais pour moi qui n'écris que des vies, il me ſuffit de ne pas oublier les choſes les plus importantes, & les faits les plus

parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé ſans doute dans la vie de Néron que l'auteur avoit faite.

dignes de mémoire qui ſe rencontrent dans la vie des Céſars.

C'eſt une choſe connue & avouée de tous les hiſtoriens, que Sulpitius Galba étoit le plus riche particulier qui ſoit jamais entré dans la maiſon des Céſars, car il n'avoit avec elle aucune parenté. Et quoiqu'il fût très-fier de la grandeur de ſa naiſſance, étant iſſu de la maiſon des Serviens, il tenoit à plus grande gloire d'être parent de Q. Catulus Capitolinus, qui étoit le premier de ſon tems en vertu & en réputation, quoiqu'il cédât volontairement à d'autres le premier degré d'autorité & de puiſſance.

(*a*) Galba étoit un peu parent de Livie femme d'Auguſte, & ce fut par la faveur de cette princeſſe qu'il partit du palais d'Auguſte quand il alla prendre poſſeſſion de ſon conſulat. On dit auſſi qu'il commanda avec ſuccès l'armée dans la Germanie, (*b*) & qu'étant proconſul en Afrique, il ſe diſtingua parmi ceux qui y acquirent le plus d'honneur. Mais

(*a*) *Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguſte.*) Il n'eſt donc pas abſolument vrai que Galba n'eût aucune parenté avec la maiſon des Céſars; mais ce n'étoit que par alliance. Ce fut ſans doute à cauſe de cette parenté que Livie lui laiſſa dans ſon teſtament un legs de ſix cens vingt-cinq mille livres, mais que Tibere réduiſit à ſoixante-deux mille cinq cens, qui ne lui furent pas même payées.

(*b*) *Et qu'étant proconſul e Afrique, il ſe diſtingua.*) I gouverna deux ans l'Afriqu en qualité de proconſul, ayan été nommé extraordinaire ment pour aller régler cett province, qui étoit agitée pa des diſſentions inteſtines & par les mouvemens de Barbares, & il y rétabli l'ordre avec beaucoup de ſé vérité & de prudence.

à ſimplicité dans ſa vie ordinaire, & la modi-cité de ſa dépenſe éloignée de toute ſuper-luité, paſſerent pour avarice dès qu'il fut devenu empereur; & l'on trouva que la gloire qu'il tiroit de ſon économie & de ſa tempé-rance, étoit une gloire hors de ſaiſon.

Il fut envoyé commander en Eſpagne par Néron, avant que ce prince eût appris à redouter les citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la ville. Et comme Galba paroiſſoit d'un naturel doux & humain, ſa vieilleſſe fit croire qu'il avoit auſſi beaucoup de prudence & de ſageſſe. (a) Les intendans du prince, tous grands ſcélérats, pilloient & exoient leurs provinces avec la derniere ruauté. Galba ne put donner aucun ſecours ces provinces déſolées, mais il témoignoit uvertement la douleur qu'il avoit des maux u'elles ſouffroient, & il en paroiſſoit auſſi ffligé que s'il les eût ſoufferts lui-même, c c'étoit au moins une eſpece de ſoula-ement & une conſolation pour ceux qui toient condamnés & vendus même comme ſclaves.

Dans ce tems-là on fit contre Néron des hanſons ſanglantes qui coururent beaucoup, c que l'on chantoit par-tout. Galba ne les éfendit point, & on ne ſe fâcha point comme es intendans de Néron, ce qui le fit encore

(a) *Les intendans du prince.*) Les intendans du prince, *procuratores principis*, étoient ces officiers que les empereurs envoyoient dans leurs provinces pour ramaſſer les tributs & tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au fiſc.

plus aimer de tous ceux du pays avec lesquels il avoit contracté une sorte d'amitié & de familiarité, parce qu'il y avoit déja huit ans qu'il commandoit dans cette province lorsque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, se souleva contre Néron.

On dit qu'avant que la conjuration fût bien formée, Vindex en écrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la découvrir, comme firent plusieurs autres commandans à qui il en avoit aussi écrit, qui envoyerent leurs lettres au prince, & qui par-là ruinerent l'entrepriſe autant qu'il fut en eux; & dans la suite ces mêmes dénonciateurs s'étant trouvés complices, furent obligés d'avouer qu'ils ne s'étoient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils n'avoient trahi Vindex.

Mais après que ce dernier eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit encore à Galba pour l'exhorter *à accepter l'empire à se donner pour chef aux Gaules, à ce corps fort & puissant qui avoit cent mille hommes sous les armes, & qui en pouvoit encore lever un plus grand nombre.*

Galba assembla ses amis pour en délibérer avec eux; la plupart furent d'avis qu'il devoit ne se pas presser, & attendre pour voir quel mouvement & quelles démarches Rome feroit quand ce changement viendroit à éclater. Mais Titus Vinius, capitaine d'une cohorte prétorienne, lui dit: *Galba,* (*a*) *pourquoi déli-*

(*a*) *Pourquoi délibérer? Car de chercher si nous demeurerons fideles à Néron, c'est déja être infideles.*) La seu

bérer ? *Car de chercher si nous demeurerons fideles à Néron, c'est déja être infideles. Il n'y a point-là de milieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, comme si Néron étoit déja notre ennemi déclaré, ou l'accuser tout-à-l'heure & lui faire la guerre, parce qu'il aime mieux que les Romains aient Galba pour empereur, que Néron pour tyran.* Dès ce moment Galba par affiches publiques assigna un jour auquel il promettoit d'affranchir de son côté tous ceux qui se présenteroient.

Le bruit de cette publication s'étant répandu, assembla autour de lui une foule d'hommes dévoués à la nouveauté, & prêts à tout faire, & à peine étoit-il monté sur son tribunal, que tout d'une voix ils le déclarerent empereur. Il ne reçut pourtant pas d'abord ce titre ; mais après avoir accusé hautement Néron, & pleuré le sort de tant de personnages considérables par leur vertu & par leur naissance, qu'il avoit fait mourir,

négative retranchée avoit défiguré tout ce passage. Voici comme il est dans toutes les éditions : τίνα τρόπον βουλεύεσθαι; τὸ γὰρ ζητεῖν Νέρωνι εἰ πιστοὶ μένομεν ἤδη μενόντων ἐστί. *Car de chercher si nous demeurerons fideles à Néron, c'est déja demeurer fideles.* Lipse a fort bien vu qu'il falloit rappeller la négative ἤδην à μενόντων ἐστί. *C'est déja ne pas demeurer fideles*, selon cette maxime de Tacite : *Nam qui deliberant, desciverunt.* Car délibérer si l'on violera sa foi, c'est l'avoir déja violée. Il y a sur cela une belle réponse d'Agrippinus à Florus, qui lui demandoit, *Irai-je au théatre avec Néron, & danserai-je avec lui ? Va*, lui dit Agrippinus. *Et toi*, lui dit Florus, *pourquoi n'y viens-tu pas aussi ? C'est*, lui répondit Agrippinus, *que je n'ai pas délibéré.* Epist. II. Max. lib. I, Max. 13.

il déclara *qu'il donneroit tous ſes ſoins à la patrie ſans ſe nommer ni Céſar ni empereur, mais avec le ſeul titre de lieutenant du ſénat & du peuple.*

Or pour faire voir que Vindex avoit très-bien & très-ſagement fait de l'appeller à l'empire, il n'en pouvoit donner de meilleure preuve que Néron lui-même; car ce tyran, qui faiſoit ſemblant de le mépriſer, & de ne faire aucun compte de la révolte des Gaules, n'eut pas plutôt appris la nouvelle de Galba, il ſortoit alors du bain & ſe mettoit à table pour ſouper, qu'il fut ſi irrité, & s'oublia tellement lui-même, qu'il renverſa la table. Cependant quand le ſénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il s'aviſa de vouloir rire & badiner avec ſes amis, & de contrefaire l'aſſuré comme ne craignant rien, & dit *que ce prétexte d'amaſſer de l'argent dont il avoit grand beſoin, lui étoit venu bien à propos; que tous les biens des Gaulois ſeroient ſa proie après qu'il les auroit conquis, & qu'en attendant il alloit avoir les biens de Galba, pour les vendre & s'en ſervir, puiſqu'il étoit déclaré ſon ennemi.* En effet il commanda ſur l'heure que ces biens fuſſent mis à l'encan.

Dès que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre auſſi de ſon côté à ſon de trompe tous les biens que Néron avoit en Eſpagne, & il trouva un plus grand nombre d'acheteurs. Tout le monde donc abandonnant Néron, & ſe joignant à Galba, il n'y eut que Clodius Macer, commandant en Afrique, & Verginius Rufus

Rufus, général de l'armée de Germanie, qui agissoient séparément & qui avoient leurs vues particulieres, n'étant pas tous deux de la même faction ; car Clodius qui se sentoit coupable de beaucoup de rapines, de concussions & de meurtres, que sa cruauté & son avarice lui avoient fait commettre, se montroit flottant & incertain, en ce qu'il ne lâchoit ni ne retenoit l'empire ; & Verginius ayant sous ses ordres les plus braves & les plus puissantes légions qui l'avoient souvent nommé empereur, & qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, répondit *qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fût donné à un autre qu'à celui qui seroit choisi par le sénat.*

Cela troubla d'abord extrêmement Galba. Mais après que les deux armées de Verginius & de Vindex eurent forcé leurs chefs à en venir aux mains & à donner une grande bataille, comme deux chartiers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, sont forcés de se heurter & de se battre, & que Vindex se fut tué sur vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit se répandit que les vainqueurs vouloient que, pour prix d'une si grande victoire, Verginius acceptât l'empire, ou qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Néron.

Alors Galba, véritablement allarmé, écrivit à Verginius pour l'exhorter à être d'intelligence avec lui, afin de conserver l'empire & la liberté aux Romains, & s'en retourna

avec ſes amis dans une ville d'Eſpagne appellée Colonia (*a*), où il fit quelque ſéjour, plus occupé à ſe repentir de ce qu'il avoit fait, & à deſirer la vie tranquille & oiſive à laquelle il étoit accoutumé, qu'à faire quelque choſe d'utile pour ſes affaires. On étoit alors au commencement de l'été. Un jour, un peu avant la nuit, un de ſes affranchis, natif de Sicile, arriva de Rome à Colonia en ſept jours, & ayant appris en arrivant que Galba étoit déja retiré, il monta à ſa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ſes valets-de-chambre qui vouloient l'en empêcher, & lui annonça *que Néron étant encore en vie, mais ne paroiſſant point, l'armée d'abord, & enſuite le peuple & le ſénat l'avoient déclaré empereur, & que peu de tems après on avoit appris la nouvelle de la mort du tyran.* Il ajouta *qu'il n'avoit pas voulu s'en rapporter à ceux qui la publioient, mais qu'il étoit allé ſur le lieu, qu'il avoit vu le cadavre étendu à terre, & que ſur cela il étoit parti.*

Cette grande nouvelle réjouit extrêmement Galba. En même tems ſa porte fut aſſiégée par une foule innombrable de gens, qu'il raſſura en leur faiſant part de cette nouvelle, quoique la diligence du courier parût incroyable. Mais deux jours après Titus Vinius arriva du camp avec pluſieurs autres, & lui apporta le détail de tout ce que le ſénat avoit ordonné. (*b*) Ce Titus eut pour récompenſe

(*a*) Ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe.

(*b*) *Ce Titus eut pour récompenſe une charge hono*

une charge honorable, & l'affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, & eut lui seul plus d'autorité & de crédit que tous les autres affranchis.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à lui toutes les affaires, & usurpoit toute l'autorité, non pas insensiblement & peu-à-peu, mais tout-d'un-coup, comme Galba étant déja vieux, & ayant à peine assez de force pour se faire porter à Rome à cause de son grand âge, car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs les soldats prétoriens lui vouloient beaucoup de bien de longue main, & alors sur-tout ils ne reconnoissoient que lui seul, & n'avoient d'espérance qu'en lui, le regardant comme leur bienfaiteur à cause de la grosse somme qu'il leur avoit promise, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur débiteur.

D'abord (*a*) il commanda à Tigellinus,

rable.) Tacite dit seulement qu'il fut élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait consul. Il étoit de famille prétorienne. Il passa par toutes les charges sans infamie, s'acquitta dignement de celle de tribun d'une légion après sa préture, il se gouverna ensuite avec beaucoup de justice, & d'intégrité dans sa charge de gouverneur de la Gaule Narbonnoise; mais enfin devenu un des favoris & des principaux ministres de Galba, il abusa de son autorité, & chargea son maître du mépris & de la haine publique. Il fut tué, & reçut les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. hist. liv. I.

(*a*) *Il commanda à Tigellinus, qui, comme lui, étoit préfet du prétoire.*) Ce Tigellinus étoit un homme de basse naissance, qui s'étoit souillé de mille crimes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Après avoir obtenu en hâte

qui comme lui étoit préfet du prétoire, de quitter l'épée. Il fit de grands festins où il traita tous ceux qui avoient été consuls, ou qui avoient commandé des armées, & qu'il envoya prier au nom de Galba. Il attira dans le camp beaucoup de soldats qui alloient disant qu'il falloit envoyer vers Galba le prier de leur donner Nymphidius pour capitaine seul sans compagnon. Mais ce que le sénat fit en son honneur & pour augmenter sa puissance, en l'appellant son bienfaiteur, en allant tous les matins à sa porte, & en ordonnant que son nom seroit à la tête de tous les decrets, & qu'il les autoriseroit, le poussa au comble de l'insolence & de l'audace, de sorte qu'en très-peu de tems il se rendit non-seulement odieux, mais redoutable à ceux même qui lui faisoient le plus la cour.

Un jour les consuls ayant chargé les couriers publics de leurs dépêches, où étoient contenues leurs délibérations, pour les porter à l'empereur, & leur ayant donné leurs lettres signées de leurs mains & scellées de leur sceau, sur lesquelles les magistrats des villes, après avoir reconnu le sceau & la signature, font fournir des chariots tout frais à ces couriers pour les mettre en état de faire plus de

par ses vices les récompenses tardives de la vertu, & passé de la charge de capitaine du guet à celle de chef des cohortes prétoriennes; il commença à commettre des crimes plus forts, & à mêler à ses débauches la cruauté & l'avarice. Tacite raconte sa mort infame dans le premier livre de son histoire.

diligence, il se mit dans une terrible colere de ce qu'ils n'avoient pas pris de lui des lettres scellées de son sceau & des soldats pour faire la course. On dit même qu'il délibéra s'il ne déposeroit pas les consuls; mais comme ils allerent s'excuser & lui demander pardon, il appaisa sa colere; & pour faire plaisir au peuple, il n'empêcha point qu'il ne fît mourir dans les tourmens tous ceux des domestiques ou des partisans de Néron qui tomberent entre ses mains. Un gladiateur, nommé Spicilus, fut mis sous les statues de Néron qu'on traînoit dans les rues, & écrasé ainsi au milieu de la place; un certain Aponius, célebre délateur, fut étendu à terre, & on fit passer sur son corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirerent & mirent en pieces plusieurs autres & quelques-uns même qui étoient innocens. De sorte que Maurisçus, qui passoit pour un des plus gens de bien de la ville, & qui l'étoit en effet, dit en plein sénat, *qu'il avoit grand'peur que bientôt on ne regrettât Néron.*

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours de plus en plus du but où tendoient ses espérances, ne fut pas fâché que l'on semât des bruits qu'il étoit fils de Caïus César, qui avoit regné après Tibere. Car ce prince étant encore jeune avoit eu quelque commerce avec sa mere, qui étoit assez belle, & que Calliſtus, un des affranchis de César, avoit eue d'une couturiere qu'il entretenoit. Mais il paroît que ce commerce de Caïus

avec elle est postérieur à la naissance de Nymphidius, & on tenoit pour certain qu'il étoit fils du gladiateur Martianus, dont Nymphidia sa mere avoit été amoureuse à cause de sa grande réputation; & la parfaite ressemblance qu'il avoit avec ce gladiateur, prouve qu'il venoit plutôt de lui. Quoi qu'il en soit, il avouoit qu'il étoit fils de cette Nymphidia, & comme il se vantoit d'être le seul auteur de la mort de Néron, il ne se croyoit pas assez récompensé par tous les honneurs qu'on lui faisoit, & par tous les biens dont il jouissoit, & n'étoit pas content d'avoir pour ses infames plaisirs Sporus, le mignon de Néron, qu'il fit venir du pied du bûcher pendant que le corps du défunt brûloit encore, (*a*) qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea, il aspiroit encore à l'empire, & faisoit dans Rome ses secrettes mènées par le moyen de ses amis, de quelques femmes intriguantes, & de quelques consulaires qui le favorisoient. Il envoya aussi en Espagne un de ses amis,

(*a*) *Qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea.*) Ce monstre, après avoir passé pour la femme de Néron, pouvoit bien passer pour la femme de Nymphidius, mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppeus* qui est dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ai corrigé; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui est un nom de femme, comme Néron l'avoit appellé *Sabina*. Casaubon en avoit averti dans ses remarques sur le passage de Suétone. Au reste sur ce monstrueux mariage de Néron avec cet infame Sporus, il y eut un bon mot d'un Romain, qui dit que *le genre humain auroit été heureux, si Domitius, pere de Néron, n'avoit jamais eu qu'une telle femme.*

nommé Gellianus, pour observer toutes les démarches de Galba, & pour épier tout ce qui s'y passoit.

Mais après la mort de Néron, tout succéda à Galba. Le seul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, lui donnoit encore quelqu'inquiétude. Il craignoit qu'étant à la tête d'une puissante armée, qu'ayant par-dessus cela le mérite d'avoir vaincu Vindex, & que tenant sous sa main une grande partie de l'empire Romain, la Gaule entiere, qui étoit dans une grande agitation, & très-portée à la révolte, il ne prêtât l'oreille à ceux qui l'appelloient à l'empire. Car il n'y avoit point alors de capitaine d'un si grand nom & d'une si grande réputation que Verginius, & personne n'avoit joué un si grand rôle que lui dans toutes les affaires de ce tems-là, ni tant contribué à délivrer en même tems l'empire Romain & de la tyrannie & des guerres des Gaules. Mais persévérant toujours dans ses premiers sentimens, il réservoit au sénat le choix du nouvel empereur. Et même après que la mort de Néron fut certaine, quoique les soldats assemblés autour de sa tente le pressassent de prendre ce titre, & qu'un des tribuns, entrant dans sa tente l'épée à la main, lui ordonnât de recevoir ou l'empire, ou cette épée au travers du corps, il ne changea point de résolution.

Mais après que Fabius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, & que par les lettres de

Rome il eut appris tout ce que le ſénat avoit ordonné, alors il porta les ſoldats à reconnoître Galba pour empereur, & il n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine. Et Galba lui ayant enyoyé pour ſucceſſeur Flaccus Hordéonius, il le reçut parfaitement; & lui ayant remis l'armée, il alla au-devant de Galba qui s'avançoit vers Rome & l'accompagna ſans recevoir de lui aucune marque ni de reſſentiment, ni de reconnoiſſance. Galba ne lui marquoit aucun reſſentiment, parce qu'il le conſidéroit & le reſpectoit, & il ne lui donnoit non plus aucune marque de reconnoiſſance, & ne lui faiſoit aucune ſorte d'honneur, parce qu'il en étoit empêché par ſes amis, & ſur-tout par Titus Vinius, qui mu d'une noire envie contre Verginius, penſoit nuire par-là à ſon avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré lui il ſecondoit ſa bonne fortune, en le dérobant à toutes les guerres & à tous les maux dont tous les autres capitaines furent travaillés, & en le jettant dans une vie tranquille & ſans orages, & dans une vieilleſſe pleine de repos & de paix.

Les ambaſſadeurs que le ſénat envoyoit à Galba, le rencontrerent près de Narbonne ville des Gaules; là ils lui firent leurs complimens & le prierent de ſe hâter le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & de ſe montrer à ſon peuple, qui deſiroit ardemment ſa préſence. Galba leur fit un très-bon accueil, s'entretint avec eux très-humainement & très-familiére-

ment, leur fit très-bonne chere, & quoique Nymphidius lui eût envoyé quantité de riches meubles & de vaiſſelle d'or & d'argent de Néron, il ne s'en ſervit jamais dans tous les feſtins qu'il donna, & n'étala que ſa vaiſſelle & ſes meubles, en quoi il ſe montra homme magnanime & ſupérieur à la vanité. Mais bientôt Titus Vinius lui fit entendre que cette magnanimité, cette ſimplicité & cette modeſtie étoient une maniere baſſe de flatter le peuple, & que la véritable grandeur la dédaignoit, & il lui perſuada de ſe ſervir des richeſſes de Néron, & de ne rien épargner pour faire paroître à ſa table une magnificence royale. De ſorte que le vieillard fit connoître très-évidemment que dans peu il ſe laiſſeroit entiérement mener & gouverner par Vinius, qui étoit le plus avare de tous les hommes, & très-adonné aux femmes. Car étant encore jeune & faiſant ſa premiere campagne ſous Calviſius Sabinus, il mena une nuit dans le camp, déguiſée en ſoldat, la femme de ſon général, qui étoit fort débauchée, (*a*) & coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent *Principia*. Pour cette action ſi infame Caïus Céſar le fit mettre en priſon; mais après la mort de ce prince il eut le bonheur d'en ſortir, & ſoupant

(*a*) *Et coucha avec elle au milieu du camp, dans l'endroit que les Romains appellent* Principia.) Cette action inſolente & honteuſe par elle-même, l'étoit encore davantage à cauſe du lieu où elle fut commiſe, car cet endroit du camp étoit ſacré. C'étoit-là que l'on mettoit les enſeignes, & là étoient les autels des dieux.

un soir chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent.

L'empereur en ayant été informé, l'envoya prier à souper le lendemain, & défendit à ses officiers de servir devant lui aucune vaisselle d'argent, & leur commanda de ne le servir qu'en vaisselle de terre. Ainsi par cette plaisante modération du prince, ce larcin parut plus digne de risée que de colere & de punition. Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à son gré, & disposant avec un plein pouvoir de ses finances, causerent de grands malheurs, & des accidens véritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, & servant de prétexte aux autres. Car Nymphidius, après le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Espagne comme l'espion de Galba, ayant appris que Cornélius Lacon avoit été déclaré préfet du palais & des gardes, que Vinius avoit tout le crédit & toute l'autorité à la cour, & voyant que pour lui il n'avoit pas seulement la liberté d'approcher du prince & de l'entretenir en secret, parce qu'il étoit devenu suspect à tout le monde, & que tout le monde l'observoit & avoit l'œil sur lui, il se trouva dans un grand trouble. Il assembla tous les capitaines de son armée, & il leur dit que Galba étoit à la vérité un bon vieillard, plein de modération & d'humanité, mais qu'il ne se servoit pas de sa propre raison pour se conduire, & qu'il se laissoit entiérement gouverner par Vinius & par Lacon, qui le gouvernoient très-mal; qu'avant donc que

ces deux favoris eussent le tems de se fortifier à leur insu, & d'acquérir dans les affaires le même crédit & la même autorité qu'avoit eus Tigellinus, il falloit envoyer des ambassadeurs à l'empereur au nom de toute l'armée, pour lui remontrer qu'en éloignant de lui ces deux hommes-là seuls, il en seroit mieux reçu à Rome, & se rendroit plus agréable aux Romains. Mais voyant que ses officiers ne goûtoient point cette pensée, & qu'au contraire ils trouvoient très-ridicule & très-étrange de vouloir prescrire à un vieux empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à tâter de l'empire, quels sont les amis dont il doit se servir, ou ne pas se servir, il prit un autre chemin. Il écrivit à Galba, pour l'effrayer, tantôt que tout étoit à Rome dans une grande agitation, & qu'il s'y tramoit quelque révolte; tantôt que Clodius Macer faisoit de grands magasins en Afrique; une autre fois, que les armées de la Germanie se soulevoient, & qu'on lui écrivoit la même chose des troupes qui étoient en Syrie & en Judée. Mais comme Galba ne faisoit pas grand compte de ses avis, & qu'il ne lui ajoutoit aucune foi, il résolut enfin de le prévenir & d'occuper l'empire, malgré tout ce que Clodius Celsus d'Antioche, homme très-sensé & son ami le plus fidele, put lui dire pour l'en dissuader. Car il ne cessoit de lui représenter qu'il ne pensoit pas qu'il y eût à Rome une seule maison qui pût donner à Nymphidius le titre de César. Mais

la plupart se moquoient de Galba, & Mithridate de Pont, qui le brocardoit incessamment sur son visage ridé & sur sa tête chauve, dit : *Présentement les Romains le regardent comme un grand personnage, parce qu'il est éloigné ; mais dès qu'il sera arrivé, & qu'ils le verront, ils reconnoîtront que c'est une infamie & un éternel opprobre de nos jours qu'il ait été nommé César.*

En même tems il fut conclu que sur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, & que là on le proclameroit empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des tribuns, assembla sur le soir les soldats qu'il commandoit, commença à blâmer Nymphidius le premier, & blâma ensuite les autres de ce qu'en si peu de tems ils avoient si souvent changé de parti, non pour suivre la raison & pour choisir ce qui étoit le meilleur, mais agités par quelque mauvais génie qui les poussoit de trahison en trahison ; que véritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juste, les crimes & les abominations de Néron. *Mais aujourd'hui*, leur dit-il, *quelle raison avez-vous d'abandonner & de trahir Galba ? Lui reprochez-vous d'avoir tué sa mere ? d'avoir fait mourir sa femme ? Et avez-vous eu la honte & la confusion de voir votre empereur monter sur le théatre comme un bâteleur, danser, chanter & jouer des tragédies ? Malgré même ces actions horribles & infames, encore n'eumes-nous pas le cœur d'abandonner ce monstre, nous ne*

l'abandonnames que sur la nouvelle que Nymphidius nous donna, & que nous crumes qu'il nous avoit abandonné le premier, & qu'il se retiroit en Egypte. Qu'allons-nous donc faire? Allons-nous immoler encore Galba sur Néron, & nous défaisant du parent de Livie comme nous nous sommes défaits du fils d'Agrippine, allons-nous prendre pour César le fils de Nymphidia? Ou plutôt, après avoir fait souffrir au premier la peine de ses crimes, ne nous piquerons-nous pas d'être les gardes fideles de Galba, comme nous avons été les ennemis déclarés & les punisseurs de Néron?

A ces discours du tribun tous les soldats se rangerent de son côté, & allant trouver leurs compagnons, ils les exhortoient à garder le serment de fidélité qu'ils avoient fait à l'empereur, & ils en firent changer un grand nombre. En même tems un grand cri s'étant élevé de toute l'armée, Nymphidius, soit qu'il crût, comme quelques-uns pensent, que les soldats l'appelloient déja pour le proclamer, soit qu'il voulût prévenir l'émeute & rassurer ceux qui chanceloient encore, sortit à la clarté de quantité de flambeaux, tenant dans sa main une harangue que Varron lui avoit composée, & qu'il avoit apprise par cœur pour la faire aux soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, & sur les murailles plusieurs hommes armés, il commença à craindre, & s'avançant il demanda à ces hommes *ce qu'ils vouloient faire, & qui*

c'étoit qui leur avoit commandé de prendre les armes? Ils répondirent tous en même tems & d'une commune voix, *qu'ils ne reconnoissoient pour empereur que Galba.* Alors faisant semblant d'entrer dans leur sentiment, il applaudit à leur fidélité, & commande à ceux qui l'accompagnoient de suivre son exemple.

Ceux qui gardoient les portes l'ayant laissé entrer avec un petit nombre de ses gens, on lui lança d'abord une javeline, que Septimius, qui marchoit devant lui, reçut dans son bouclier. Mais les autres se jettant sur lui l'épée à la main, il prit la fuite; on le poursuivit, & on le massacra dans la hutte d'un soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp, on l'environna de barrieres, & le lendemain on l'exposa à la vue de tout le monde.

Nymphidius ayant fini sa vie de cette maniere, Galba, qui en fut d'abord averti, ordonna que l'on fît mourir tous ses complices qui n'auroient pas prévenu cet arrêt par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron qui avoit composé la harangue, & Mithridate de Pont. Mais quoiqu'ils fussent coupables, on les regarda comme innocens, & on trouva qu'on ne les avoit condamnés ni selon les loix, ni selon les coutumes Romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de cette conséquence sans les avoir jugés, car tout le monde s'étoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé,

comme cela eſt ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit ſemés. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reſte, c'eſt qu'un perſonnage de dignité conſulaire, nommé Pétronius Turpilianus, eut ordre de ſe faire mourir, parce qu'il avoit été fidele à Néron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trébonianus, & Fontéius Capito, dans la Germanie par Valens, il en avoit quelque ſorte de prétexte; ils étoient en armes & dans des camps, & par-là il pouvoit les craindre. Mais un homme comme Turpilianus, caſſé de vieilleſſe, nud & ſans armes, rien n'empêchoit qu'il ne fût au moins entendu par un prince qui auroit voulu garder dans ſes actions la modération qu'il promettoit par ſes paroles. Voilà quelles ſont les plaintes qu'on peut former contre Galba, & les reproches qu'on peut lui faire.

Quand il fut à vingt-cinq ſtades de Rome, il ſe trouva tout au milieu d'un tumulte excité par des matelots qui avoient occupé le chemin, & qui l'environnoient de tous côtés. C'étoient les mariniers dont Néron avoit fait des ſoldats, & dont il avoit compoſé une légion. Tous ces gens-là s'étant aſſemblés ſur ſon paſſage, le prioient de leur confirmer leur état, & empêchoient tous ceux qui étoient venus au-devant de l'empereur pour le ſaluer, de l'approcher, de le voir & de s'en faire entendre; ils faiſoient beaucoup de bruit en jettant de grands cris, & demandoient

des enseignes & des quartiers pour leur légion. Comme l'empereur les remettoit à une autre fois, & leur ordonnoit de revenir lui parler, ils prirent cette remise pour un refus, se mirent en colere, & le suivirent sans épargner les murmures & les cris, & quelques-uns ayant eu l'insolence de tirer l'épée, Galba ordonna à sa cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne résista, les uns furent renversés & foulés aux pieds, & les autres tués dans leur fuite. Et ce ne fut pas un heureux présage pour Galba d'entrer dans sa ville capitale au milieu de tant de sang & de tant de morts. Mais au moins si quelqu'un le mépriſoit auparavant en le voyant si foible & si vieux, alors il paroissoit terrible & redoutable à tout le monde.

Du reste voulant faire voir un grand changement dans les largesses immenses que faisoit Néron, & dans sa dépense excessive, il parut s'éloigner infiniment de ce qui est séant & honnête à un empereur; car un certain Canus ayant joué de la flûte un soir à son souper, ce Canus étoit un homme excellent dans son art, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué, & marqué avoir pris un grand plaisir à l'entendre, commanda qu'on lui apportât sa bourse, (*a*) & prenant quelques pieces d'or, il les lui donna en lui disant qu'il lui faisoit

(*a*) *Et prenant quelques pieces d'or, il les lui donna.*) Suétone, qui raconte cette histoire, dit que Galba ne lui donna que cinq deniers, c'est-à-dire, cinquante sols de notre monnoie. *Cano autem choraulæ mire placenti, denarios quinque donasse, prolatos manu sua è peculiaribus loculis.*

cette gratification de son argent, & non pas de l'argent public. (*a*) Et tous les dons que Néron avoit faits aux comédiens, bâteleurs, farceurs & gens de paleſtre, il commanda qu'on les retirât ſans quartier, & qu'on ne leur en laiſsât que le dixiéme. Mais comme il ne retira que très-peu de choſe de cette recherche, car la plupart de ces gens-là vivent au jour la journée, & ſont ſi débauchés qu'ils dépenſent tout à meſure qu'ils gagnent, il étendit ſa recherche ſur ceux qui avoient acheté ou reçu quelque choſe d'eux, & les obligea de reſtituer. Et parce que cette affaire n'avoit point de bornes, & qu'elle enveloppoit une infinité de gens, toute la honte en tomba ſur l'empereur, & toute la haine ſur Vinius; car on vit qu'il ne rendoit l'empereur meſquin & avare pour tous les autres, que pour profiter ſeul de ſes richeſſes, & pour fournir à ſes profuſions en prenant à toutes mains, en vendant tout & en ſe rendant abſolument le maître. En effet, ſelon le précepte d'Héſiode qui dit *qu'il ne faut épargner le tonneau ni quand il eſt plein, ni quand il commence à être au bas*, Vinius voyant l'empereur vieux & caſſé, voulut ſe gorger de ſa fortune (*b*) qu'il voyoit en même

(*a*) *Et tous les dons que Néron avoit faits aux comédiens, bâteleurs, farceurs.*) Cette action de Galba eſt indigne d'un empereur, & paroît bien plutôt venir d'un excès d'avarice, que d'un eſprit de réforme. Cette réforme ne pouvoit être approuvée que dans les dons exceſſifs faits à ces perſonnages indignes, & qui n'avoient pas encore été payés.

(*b*) *Qu'il voyoit en même*

tems pleine & au bas. Cependant il faiſoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un côté il adminiſtroit mal ſes biens & ſes finances, & que de l'autre il blâmoit ou empêchoit ſes meilleures intentions, entr'autres la punition des miniſtres de Néron. L'empereur fit mourir la plupart de ces méchans, du nombre deſquels furent un Eléus, un Polyclitus, un Pétinus, & un Pétrobius. Le peuple battoit des mains quand on les menoit au ſupplice au travers de la place Romaine, & crioit que c'étoit une proceſſion très-ſainte, mais que les dieux & les hommes demandoient encore le précepteur & le promoteur de la tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave perſonnage avoit gagné les devans en s'aſſurant de Vinius par les grands préſens qu'il lui fit, & qui n'étoient que comme les arrhes de ce qu'il lui promettoit. Pour Turpilianus, haï ſeulement parce qu'il n'avoit ni haï ni trahi un maître qui étoit ſi méchant, & ſans avoir commis aucune injuſtice marquée, ni trempé en aucune maniere dans les crimes de Néron, il fut exécuté lorſque celui qui avoit rendu ce prince ſi digne de mort, & qui, après l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné & trahi, reſtoit non-ſeulement en vie, mais dans une haute fortune : grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dût déſeſpérer, & qu'on ne fût sûr d'obtenir de Vinius quand

tems pleine & au bas.) Il la voyoit pleine à cauſe des richeſſes immenſes de Galba, & il la voyoit au bas à cauſe de la vieilleſſe de cet empereur.

on lui donnoit, car il n'y avoit point de spectacle que le peuple Romain desirât avec tant de passion que de voir Tigellinus traîné au supplice. Il ne cessoit de le demander par-tout au théatre & au cirque, tant qu'enfin l'empereur les en tança par un édit qui fut publié & affiché, & dans lequel il les assuroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-tems, parce qu'il étoit attaqué d'une phthisie qui le consumoit peu-à-peu, & leur demandoit instamment qu'ils ne l'aigrissent point, & qu'ils ne fissent point dégénérer sa domination en tyrannie.

Le peuple fut très-fâché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire, car ce jour-là même Tigellinus offrit un sacrifice d'action de graces pour remercier les dieux de son salut, & prépara un festin magnifique. Et Vinius, après avoir soupé avec l'empereur, alla faire collation chez Tigellinus, menant avec lui sa fille, qui étoit veuve. Dès qu'il fut entré, Tigellinus demanda une coupe, but à la santé de cette veuve en lui faisant un don de deux cens cinquante mille drachmes, & en commandant à la principale de ses concubines d'ôter de son cou un collier estimé cent cinquante mille drachmes pour le lui donner.

Depuis ce moment-là les choses mêmes qui étoient faites avec le plus de modération, furent condamnées, comme ce que l'empereur fit pour les Gaulois qui avoient conspiré avec Vindex; car on crut qu'ils n'avoient pas

obtenu de l'humanité de l'empereur la décharge des impôts & le droit de bourgeoisie, mais qu'ils les avoient achetés de Vinius. Voilà pourquoi le peuple haïssoit la domination de Galba. Et les soldats, quoiqu'ils se vissent frustrés du présent qu'on avoit promis, se flatterent pourtant dès son avénement, de l'espérance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, il donneroit au moins autant que Néron avoit donné. Mais l'empereur informé de leurs plaintes & de leurs murmures, lâcha une parole très-digne d'un grand prince, car il leur dit, *qu'il avoit accoutumé de choisir ses soldats, & non pas de les acheter.* Ce mot fit naître dans leur cœur une haine très-violente contre lui. Car ils trouvoient que par-là il ne les privoit pas de leur récompense lui seul, mais qu'il enseignoit aux empereurs, qui viendroient après lui, à faire de même, & qu'il leur en imposoit en quelque façon la loi.

Il y avoit encore quelque mouvement sourd de révolte à Rome parmi les troupes prétoriennes, mais le respect qu'elles avoient pour la présence de Galba, émoussoit cette ardeur pour la nouveauté, & faisoit qu'elles différoient de la faire éclater; & comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les armées, qui avoient servi sous Verginius, & qui étoient encore dans la Germanie sous Flaccus, fieres de la derniere victoire qu'elles avoient remportée sur Vindex, & voyant

qu'elles n'avoient aucune des récompenſes qu'elles croyoient mériter, ne pouvoient être appaiſées par leurs capitaines, & ne faiſoient aucun compte de leur général Flaccus, que la goutte, dont il étoit continuellement tourmenté avoit rendu impotent, & qui d'ailleurs n'avoit aucune expérience des affaires. Un jour à des jeux publics, les tribuns & les chefs des bandes faiſant, ſelon la coutume des Romains, des prieres & des vœux pour la ſanté & pour la proſpérité de l'empereur, la plupart des ſoldats commencerent à murmurer, & enſuite ces officiers continuant leurs vœux & leurs prieres, (*a*) ils eurent l'audace de répondre comme par un refrein, *S'il en eſt digne.*

Les légions qui étoient ſous les ordres de Tigellinus, commirent ſouvent de pareilles inſolences, dont Galba étoit exactement informé par les lettres qu'il recevoit de ſes intendans. Craignant donc les ſuites, & croyant qu'il étoit mépriſé non-ſeulement parce qu'il étoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfans, il réſolut d'adopter quelque jeune homme des plus illuſtres maiſons de Rome, & de le nommer ſon ſucceſſeur à l'empire. Il y avoit un jeune homme, nommé Othon, qui étoit iſſu d'un ſang noble, mais qui dès ſon enfance avoit été ſi plongé dans le luxe & dans les plaiſirs, qu'il y avoit peu de Romains qui ſe fuſſent rendus ſi célebres

(*a*) *Ils eurent l'audace de répondre comme par un refrein*, S'il en eſt digne.) Il y a dans le Grec, *Il n'en eſt pas digne.*

par leurs débauches. Et comme Homere appelle souvent Pâris, *le mari de la belle Hélene*, en le désignant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune prince n'avoit rien de recommandable par lui-même dont on pût lui faire honneur ; de même Othon étoit célebre à Rome par sa femme Poppéa dont Néron étoit devenu amoureux pendant qu'elle étoit mariée à Crispinus ; mais retenu par le respect qu'il conservoit encore pour sa femme, & par la crainte qu'il avoit de sa mere, il cacha sa passion, & apposta secrettement Othon auprès de Poppéa pour la solliciter & pour la séduire ; car Othon étoit fort agréable à Néron à cause de ses débauches, & ce prince en faisoit son ami particulier, & se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il prenoit souvent un très-grand plaisir aux railleries & aux plaisanteries qu'il faisoit sur sa mesquinerie & sur son avarice.

On rapporte qu'un jour Néron se parfumant d'une huile très-précieuse, en arrosa un peu Othon. Le lendemain Othon lui donna à souper, & dès qu'il fut dans la salle, de tous côtés on vit des tuyaux d'or & d'argent qui répandoient par-tout des essences de grand prix avec autant d'abondance que si ce n'eût été que de l'eau, & que les convives en furent tout trempés. Ayant donc corrompu & débauché le premier Poppéa pour Néron, en lui faisant espérer ce prince pour amant, il lui persuada de se séparer d'avec son mari, & la prit chez lui comme sa femme ; mais il ne

fut pas si aise de l'avoir, qu'il fût chagrin de la partager avec son rival. Poppéa, dit-on, n'étoit pas fâchée de cette jalousie, car on prétend même qu'elle refusoit de recevoir Néron chez elle, quand Othon étoit absent, soit qu'elle voulût prévenir le dégoût que donne une jouissance trop aisée, soit, comme d'autres l'assurent, qu'elle ne se souciât pas d'avoir César pour mari, & qu'elle aimât mieux l'avoir pour amant à cause de l'inclination qu'elle avoit à la débauche. Othon se trouva donc en grand danger de sa vie pour ce mariage. Et c'est une chose très-étonnante que Néron, après avoir fait mourir sa femme & sa sœur pour les noces de Poppéa, ait épargné Othon. Mais Othon avoit Séneque pour ami, (*a*) & ce fut Séneque qui, par ses conseils & par ses sollicitations, porta le prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Océan. Il s'y gouverna avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni désagréable aux peuples qui lui étoient soumis, car il sentoit bien que cet emploi lui avoit été donné comme un adoucissement

(*a*) *Et ce fut Séneque qui par ses conseils & par ses sollicitations, porta le prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie, sur les bords de l'Océan.*) Cet exil honorable qui éloignoit Othon, & qui rendoit Néron seul possesseur de sa maîtresse parut suffisant; une peine plus grave auroit découvert la comédie que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laissa pas de devenir publique, comme cela parut par ce distique qui courut alors :

Cur Otho mentito sit quæritis exul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suæ.

& comme une couverture honorable de son exil, & après que Galba se fut révolté, il fut le premier des capitaines qui se joignit à lui, & qui prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, la lui porta pour la fondre & pour en faire de la monnoie. Il lui donna les officiers de sa maison les plus propres & les plus adroits à servir un prince. Dans tout le reste il lui marqua une entiere fidélité, & par les services qu'il lui rendit, on vit bientôt que personne n'avoit ni plus d'expérience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Pendant tout le voyage il fut avec lui dans le même char plusieurs jours de suite, & dans le chemin il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinius, tâchant de lui plaire par ses assiduités & par ses présens, & principalement en lui cédant en tout la premiere place. Ce fut par sa faveur qu'il parvint à être le second, mais il avoit sur lui cet avantage qu'il n'étoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, & se montrant toujours humain & accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Sur-tout il protégea extrêmement les gens de guerre, & en avança plusieurs aux premieres charges qu'il demandoit, les unes à l'empereur même, & les autres à Vinius & à ses affranchis Icelus & Asiaticus, car c'étoient ceux qui avoient le plus de crédit.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la cohorte qui étoit de garde, en donnant à chacun des soldats une piece d'or. Ainsi sous prétexte d'honorer

d'honorer le prince par ſes largeſſes, il pratiquoit & gagnoit les troupes prétoriennes pour s'en ſervir au beſoin. Comme Galba délibéroit ſur le choix d'un ſucceſſeur, Vinius lui propoſa Othon; ce qu'il ne faiſoit pas ſans deſſein, il avoit en vue le mariage de ſa fille qu'Othon promettoit d'épouſer s'il étoit adopté par Galba, & nommé ſon ſucceſſeur. Mais Galba faiſoit connoître viſiblement qu'il préféroit l'intérêt public à l'intérêt particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agréable, mais celui qui ſeroit le plus utile aux Romains. Il paroît de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon héritier de ſon patrimoine même, le connoiſſant auſſi diſſolu, auſſi débauché, & auſſi diſſipateur qu'il étoit, & le ſachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'eſt pourquoi, après avoir écouté Vinius fort doucement ſans rien répondre de poſitif, il remit ſa diſpoſition à une autre fois, & ſe contenta de déſigner Othon conſul avec Vinius pour l'année ſuivante. Ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année il ne manqueroit pas de le nommer ſon ſucceſſeur, & tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préféré à tous les autres.

Mais pendant que Galba délibéroit encore & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la révolte des armées de Germanie; car généralement toutes les troupes haïſſoient Galba, parce qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit promis; & celles de la Ger-

manie alléguoient encore, pour prétexter en particulier leur haine & leur mauvaise volonté, *que Virginius Rufus avoit été chassé avec honte & ignominie; que les Gaulois qui avoient combattu contr'eux, avoient été seuls récompensés, & que tous ceux qui ne s'étoient pas déclarés pour Vindex, avoient été punis, & que c'étoit à Vindex seul que Galba témoignoit avoir de l'obligation, qu'il honoroit encore sa mémoire, & qu'il lui faisoit des oblations funebres & des libations, comme si c'eût été lui seul qui l'eût proclamé empereur.*

Pendant que ces propos se tenoient publiquement dans le camp, arrive le premier jour de l'année, que les Romains appellent les calendes de Janvier. Flaccus assembla tous les soldats pour leur faire prêter le serment au nom de l'empereur, comme c'est la coutume. Mais ils renverserent & mirent en pieces les statues de Galba, & au lieu de prêter le serment à l'empereur, ils le prêterent au sénat & au peuple, & se retirerent chacun de leur côté; ce que voyant tous les capitaines, ils regarderent l'anarchie comme aussi dangereuse & plus dangereuse même que la rebellion. Et il y eut quelqu'un d'entr'eux qui leur dit: *Que faisons-nous donc, mes compagnons? Nous ne faisons point d'autre empereur, & nous ne gardons point celui que nous avons, comme si ce n'étoit pas tant Galba que nous voulussions fuir, que tout autre chef & tout autre empereur pour nous commander. Quant à Hordéonius Flaccus qui n'est qu'une ombre & qu'une vaine image de Gal-*

ba, laissons-le là pour ce qu'il est. Mais nous avons à une journée d'ici Vitellius qui commande dans la basse Germanie, fils d'un pere qui a été censeur, trois fois consul, & en quelque façon collegue de l'empereur Claude, & qui par la pauvreté où il se trouve, & que quelques-uns lui reprochent si mal-à-propos, donne une preuve éclatante de sa bonté & de sa magnanimité. Allons, mes compagnons, proclamons-le empereur, & faisons voir à tous les hommes que nous savons mieux choisir un empereur que les Espagnols & les Lusitaniens.

Les uns ayant goûté cet avis, & les autres l'ayant rejetté, un porte-enseigne se dérobant alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à plusieurs de ses officiers, & qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'étant répandue dans les armées, Fabius Valens, capitaine d'une légion, fut le premier qui, à la tête de quelques chevaux, vint le lendemain à toute bride, & salua empereur Vitellius, qui, quelques jours auparavant, paroissoit refuser & rejetter l'empire comme un fardeau trop grand & trop pesant pour lui; (a) mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi, il reçut la nouvelle avec joie, sortit en public, & accepta

(a) *Mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi.*) La gourmandise de Vitellius étoit célebre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais être assouvie, & que les chemins des deux mers étoient continuellement battus de ses pourvoyeurs qui lui apportoient des ragoûts de Rome & de toute l'Italie, & les villes & les particuliers ruinés des superbes festins qu'il lui falloit faire.

le nom de Germanicus, que les troupes lui donnerent, & refusa celui de César. En même tems les soldats de Flaccus, laissant-là tous les beaux discours qu'ils avoient faits au sénat, & qui sentoient si fort la démocratie, prêterent serment à l'empereur Vitellius, & promirent d'exécuter fidélement ses ordres. C'est ainsi que Vitellius fut proclamé empereur dans la Germanie.

Galba, informé de cette révolte, ne différa plus l'adoption qu'il méditoit, & sachant que ses amis étoient partagés, que les uns étoient pour Dolabella, & les autres pour Othon, & ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout-d'un-coup, sans communiquer son dessein à personne, il fit appeller Pison, (*a*) fils de Crassus, & petit-fils de Pison, que Néron avoit fait mourir, jeune homme né à toutes les vertus, & qui joignoit à cet excellent naturel une grande modestie, & la sévérité des mœurs des anciens Romains, & sur l'heure même il alla au camp pour le nommer César, & le déclarer son successeur. Cependant comme il descendoit de son palais, il lui arriva plusieurs signes & prodiges célestes qui l'accompagnerent. Et quand il commença le discours qu'il fit à Pison, & qu'il voulut le lire ou le dire en partie par cœur, il tonna & éclaira continuellement, & il tomba une si grosse pluie, & une nuit si noire couvrit Rome & tout le camp, qu'il étoit visible que les dieux n'approuvoient ni ne recevoient cette adop-

(*a*) Pison Licinianus.

tion, & qu'elle seroit très-malheureuse. Le mécontentement des soldats se déclaroit par leur mine morne & farouche, car ils étoient fort aigris de ce que même dans cette occasion on ne leur faisoit aucune largesse.

Mais pour Pison, tous ceux qui étoient présens & qui purent juger de sa disposition par le ton de sa voix, & par l'air de son visage, furent frappés d'étonnement & d'admiration de voir qu'il ne paroissoit point transporté d'une si grande grace, & qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoissance & de sensibilité. Mais d'un autre côté on vit sur le visage & dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience & de la colere avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une espérance qu'il croyoit sûre; car après avoir été le premier jugé digne de l'empire & y avoir presque touché, de s'en voir déchu, c'étoit un signe très-visible de la haine & de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. C'est pourquoi il n'étoit pas sans quelque crainte pour l'avenir; mais redoutant Pison, haïssant Galba, & se plaignant de Vinius, il s'en retourna agité de plusieurs passions; car les devins & les Chaldéens, qu'il avoit toujours autour de lui, ne lui permettoient pas d'abandonner absolument ses espérances & de renoncer à sa fortune. Ptolemée sur-tout étoit très-ardent à le rassurer, & Othon avoit en lui beaucoup de confiance, parce qu'il lui avoit prédit plusieurs fois que Néron ne le

feroit pas mourir, que ce prince mourroit le premier, & que non-seulement il lui survivroit, mais qu'il seroit empereur, & l'événement ayant justifié la premiere partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas désespérer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'étoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, & qui soupiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La plupart de ceux qui avoient été en crédit auprès de Tigellinus & de Nymphidius, & qui étoient alors fort reculés & dans un état fort abject, comme gens disgraciés, s'assembloient autour de lui tous les jours, & nourrissant leur venin auprès de lui, ils aigrissoient son ressentiment, & l'animoient encore davantage.

De ce nombre étoient Véturius & Barbius Proculus, (*a*) dont l'un étoit sergent d'une

(*a*) *Dont l'un étoit sergent d'une compagnie, & l'autre tesseraire.*) L'un étoit *option*, & l'autre *tesseraire*. Dans la cavalerie & dans l'infanterie il y avoit de ces officiers appellés *options & tesseraires; l'option* étoit *Uragus*, celui qui marchoit à la queue des bandes, c'étoit à-peu-près comme nos sergens, & *tesseraire* étoit un officier un peu plus relevé, c'étoit celui qui recevoit du tribun le mot écrit sur une tablette, & qui le portoit aux centurions. Cette maniere de donner le mot parut plus sûre que de le donner de vive voix, car le mot donné de vive voix peut être mal entendu & mal rapporté. Dans la traduction j'ai expliqué la fonction de ces officiers telle qu'elle étoit, & non pas telle qu'elle est dans le texte; car Plutarque se seroit visiblement trompé s'il avoit dit que l'*option* & le *tesseraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions & de couriers, οἱ δὲ ἀγγέλων καὶ δὲ ὑπτήρων ὑπηρεσίας τελέντες. Cela est inouï, mais c'est ce que Plutarque n'a point dit, le passage est mal écrit, & l'on a mal séparé des mots qui doivent être joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων, &c. *Qui faisoient la fonction de*

compagnie, & l'autre teſſeraire, c'eſt-à-dire, de ces bas-officiers qui prennent le mot du tribun écrit ſur une tablette, & le portent dans les tentes des ſoldats. (*a*) Onomaſte, affranchi d'Othon, ſe joignit à eux, & tous trois ils corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes eſpérances qu'ils leur donnerent, car ils trouverent même qu'ils étoient déja tout corrompus, & qu'ils ne demandoient qu'une occaſion de faire éclater leur mauvaiſe volonté. Car ſi l'armée eût été bien intentionnée, il auroit été bien difficile de la faire changer ſi promptement, & il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'écoulerent entre l'adoption & le meurtre. Car Piſon & Galba furent tués le ſixiéme jour après, qui ſe trouva le quinziéme de Janvier. Ce jour-là dès le matin Galba offrit un ſacrifice dans ſon palais en préſence de ſes amis. Le devin Umbricius n'eut pas plutôt pris entre ſes mains les entrailles de la victime, qu'il lui déclara, non en paroles couvertes, mais très-clairement, (*b*) qu'il

couriers & d'eſpions. Car c'étoient eux-mêmes qui étoient les eſpions & les couriers, c'eſt pourquoi, comme Cujas l'a remarqué, ils furent enſuite appellés *ſcultatores* pour *auſcultatores*, qui écoutoient tout pour en faire leur rapport.

(*a*) *Onomaſte, affranchi d'Othon, ſe joignit à eux; & tous trois ils corrompirent*, &c.) Ce fut Onomaſte qui mena à Othon ces deux ſoldats; c'eſt pourquoi Tacite dit de ces deux ſoldats ſeuls, *Suſcepere duo manipulares imperium populi Romani tranſferendum, & tranſtulerunt.* « Deux ſoldats entrepirent de transférer l'empire du peuple Romain, & ils le transférerent ».

(*b*) *Qu'il étoit menacé de quelque trahiſon.*) Ce devin lui dit en propres termes,

étoit menacé de quelque trahiſon, & qu'un très-grand danger pendoit ſur ſa tête, dans le moment même que le dieu lui livroit preſqu'Othon dont il pouvoit ſe ſaiſir, car il étoit derriere lui, & fort appliqué à ce qu'Umbricius lui diſoit & lui montroit. Comme il ſe trouva alors dans un grand trouble, & que la peur lui fit changer très-ſouvent de couleur, ſon affranchi Onomaſte vint lui dire que les architectes étoient venus, & qu'ils l'attendoient chez lui. C'étoit le ſignal de l'exécution & du moment où Othon devoit aller au-devant des ſoldats. Il ſe retira donc en diſant qu'il avoit acheté une vieille maiſon, & qu'il vouloit la faire viſiter par ces architectes; & deſcendant par le lieu appellé le palais de Tibere, (*a*) il ſe rendit à la place où eſt la colonne qu'on appelle le milliaire d'or, à laquelle aboutiſſent tous les grands chemins d'Italie.

Là les premiers ſoldats de la garde l'ayant reçu, le proclamerent empereur; & l'on aſſure qu'ils n'étoient que vingt-trois. Ce petit nombre l'étonna, & quoiqu'il ne fût ni foible ni timide, comme la délicateſſe de ſon tempérament & la molleſſe de ſa vie ſembloient le promettre, mais au contraire réſolu & ferme

ſelon Suétone, *Caveret periculum, non longe percuſſores abeſſe.* « Qu'il prît garde à » lui, que ſes meurtriers » n'étoient pas loin ».

(*a*) *Il ſe rendit à la place où eſt la colonne qu'on appelle le milliaire d'or.*) C'étoit une colonne d'or qu'Auguſte avoit miſe à l'entrée de la place pendant qu'il étoit *curator viarum*, ſur laquelle étoient marqués tous les grands chemins d'Italie & leurs meſures, que l'on diſtinguoit par milles.

dans les plus grands dangers, il eut peur & voulut renoncer à son entreprise. Les soldats l'en empêcherent, (*a*) & environnant sa chaise avec leurs épées nues, ils commanderent à ses porteurs de marcher. Il les pressoit & les hâtoit lui-même, disant à tout moment *qu'il étoit perdu.* Plusieurs l'entendirent comme il passoit, & ils furent plus frappés d'admiration, que saisis d'étonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action si hardie.

Comme il traversoit la place, environ autant de soldats se joignirent aux premiers. Il en vint d'autres ensuite trois à trois, quatre à quatre, enfin il en vint un plus grand nombre qui, tous l'environnant, l'appelloient César, & faisoient briller devant lui leurs épées nues. Julius Martialis, qui étoit ce jour-là de garde au camp avec sa cohorte, & qui, dit-on, ne savoit rien de la conspiration, étonné d'une chose si peu attendue & saisi de crainte, le laissa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle résistance, car ceux qui ignoroient le fait, se trouvant mêlés avec ceux qui le savoient & qui les enveloppoient à dessein, & étant écartés un à un, & deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, & ensuite par détermination & par choix.

Cette nouvelle fut d'abord portée au palais

(*a*) *Et environnant sa chaise avec leurs épées nues.*) Suétone écrit qu'il se jetta dans une chaise de femme. *Tunc abditus propere muliebri sella in castra contendit.* Il veut parler d'une chaise fermée comme étoient celles des femmes.

à Galba pendant que le devin étoit encore près de lui, & qu'il étoit appliqué à finir son sacrifice; (*a*) de sorte que ceux qui étoient le plus incrédules sur cette matiere, & qui par ignorance mépriſoient le plus la divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la divinité qui éclatoit dans cette prédiction ſi promptement accomplie. Comme une grande foule de peuple accouroit de la place & ſe jettoit dans le palais, Vinius & Lacon, & quelques affranchis du prince, mettant l'épée à la main, ſe tinrent auprès de ſa perſonne pour le défendre. Alors Piſon ſortit dans la cour pour parler aux gardes du palais; Marius Celſus, homme de bien & fort brave, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui campoit dans le portique de Vipſanius, pour tâcher de la gagner.

Pendant que Galba délibéroit s'il devoit ſortir du palais & ſe préſenter aux troupes, que Vinius l'en détournoit, & que Celſus & Lacon l'y exhortoient au contraire & s'emportoient même contre Vinius, il courut un bruit ſourd qu'Othon avoit été tué dans le

(*a*) *De ſorte que ceux qui étoient le plus incrédules ſur cette matiere, & qui par ignorance mépriſoient le plus la divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la divinité.*) C'eſt être bien crédule & ſuperſtitieux de vouloir ſe ſervir de cet événement ſi prompt pour donner de l'autorité à la divination qui l'avoit prédit, & de croire que ce n'eſt que l'ignorance qui empêche d'y ajouter foi, comme ſi le devin n'avoit pu être inſtruit de ce qui ſe tramoit, & comme ſi dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une ſuperſtition très-ignorante qui puiſſe jetter dans ce foible.

camp, & un moment après on vit Julius Atticius, un des soldats des gardes, homme de réputation, qui accouroit l'épée à la main, & crioit que c'étoit lui qui avoit tué l'ennemi de l'empereur, & qui fendant la presse montra à Galba son épée toute sanglante. Alors Galba le regardant fixement, lui dit : *Mon ami, qui est-ce qui t'en a donné l'ordre ?* Le soldat lui répondit sans s'étonner, que *c'étoit la foi qu'il lui avoit donnée, & le serment qu'il lui avoit prêté.* Tout le monde se mit à crier qu'il avoit bien fait, & à battre des mains.

Alors Galba se mit dans sa chaise, & sortit pour aller offrir un sacrifice à Jupiter, & pour se montrer à ses citoyens. Quand il fut au milieu de la place, comme si le vent eut changé tout-à-coup, un bruit tout contraire vint frapper ses oreilles, qu'Othon étoit maître de l'armée. En même tems, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne, les autres qu'il avance ; ceux-ci qu'il ait de la confiance, & qu'il ne craigne rien ; ceux-là qu'il se défie de tout, & qu'il se tienne sur ses gardes. Sa chaise est portée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une véritable tourmente, & toujours sur le point d'être renversée. Tout-à-coup on voit paroître premiérement la cavalerie, ensuite les gens de pied qui venoient de la basilique de Paulus (*a*), criant tous ensemble & d'une

(*a*) De Paul Emile.

commune voix, (*a*) *Dehors, dehors, homme privé.* On ne voyoit de tous côtés que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques & des lieux les plus éminens de la place, comme pour voir des jeux. (*b*) Attilius Sercellon ayant abattu la ſtatue de Galba, ce fut comme le ſignal de la guerre, on tira ſur ſa chaiſe une infinité de dards, & comme aucun ne le bleſſa, ils coururent ſur lui l'épée à la main, & il n'y eut perſonne qui demeurât auprès de lui, ni qui ſe préſentât pour le défendre. Il n'y en eut qu'un parmi tant de milliers d'hommes, ce fut le ſeul que le ſoleil vit ce jour-là digne de l'empire Romain par la grande & belle action qu'il fit. Ce fut un centurion, nommé Sempronius Indiſtrus, qui, ſans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, & ſeulement pour obéir à l'honneur, à la loi & à ſon ſerment, ſe mit devant la chaiſe de l'empereur, & levant en haut une branche de vigne dont les centurions ont accoutumé de ſe ſervir pour châtier les ſoldats qui ont mérité d'être fouettés, cria & commanda à ceux qui venoient ſur Galba, d'épargner l'empereur. Mais ces mutins s'attachant à lui, il mit l'épée à la

(*a*) *Dehors, dehors, homme privé.*) Ce mots'adreſſe à Galba, qui n'étoit plus qu'homme privé après qu'Othon avoit été ſalué empereur.

(*b*) *Attilius Sercellon.*) Je ne ſais d'où eſt né ce mot *Sercellon.* Je crois qu'il eſt corrompu du mot *Vergilius*, car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius.* On ſait que les copiſtes font ſouvent des fautes plus groſſieres ſur les mots qu'ils ne peuvent lire.

main, & se défendit très-long-tems, jusqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. La chaise de Galba ayant été renversée près du lac Curtius, & lui bouleversé dans la boue, ils fondirent sur lui & le frapperent de plusieurs coups. Il leur présenta la gorge en leur disant, *frappez si c'est pour l'interêt des Romains.* Mais comme il avoit une cuirasse, aucun des coups qu'on lui porta n'entra dans le corps, ils lui percerent seulement en plusieurs endroits les bras & les cuisses. Celui qui lui porta l'épée dans la gorge fut, comme la plupart le disent, un soldat de la quinziéme légion, nommé Camurius, d'autres disent Térentius Evocatus, quelques-uns Lécanius, & il y en a qui nomment Fabius Fabulus. Ils disent même que ce dernier lui ayant coupé la tête, la porta enveloppée dans un pan de sa robe, parce qu'étant chauve, elle ne pouvoit être prise par les cheveux, mais ses camarades ne souffrant pas qu'il la tînt ainsi cachée, & voulant qu'il fît parade de ce grand exploit, il la traversa d'une pique, & alla ainsi branlant la tête d'un vieillard, d'un prince sage & modéré, d'un souverain pontife & d'un consul, & courant comme les Bacchantes qui portoient la tête de Penthée, il secouoit cette pique toute dégoûtante de sang.

Quand cette tête fut présentée à Othon, il s'écria, *Ce n'est rien que cela, mes compagnons, montrez-moi celle de Pison.* Quelques momens après on la lui apporta, car ce prince

s'étoit sauvé tout blessé dans le temple de Vesta, où un certain Statius Marcus le poursuivit, & l'ayant tiré de cet asyle, il l'égorgea à la porte du temple. On massacra ainsi Vinius, qui protesta qu'il étoit complice de la conjuration, & qui cria que c'étoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On lui coupa ainsi la tête de même qu'à Lacon, & on les porta à Othon en lui demandant récompense. Car, comme dit Archiloque, *Il y a sept hommes de morts que nous avons poursuivis & atteints, & nous sommes plus de mille qui nous vantons de les avoir tués ;* de même plusieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, montroient leurs mains & leurs épées toutes sanglantes, & demandoient leur loyer en présentant leurs requêtes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les archives six-vingts requêtes qui avoient été présentées ce jour-là au nouvel empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions ; il en rechercha les auteurs, & les fit tous mourir. (*a*) Marius Celsus vint aussi au camp. D'abord plusieurs s'éleverent contre lui, l'accusant d'avoir porté les soldats à secourir Galba, & le soldat se mit à crier qu'on le tuât, ce qu'Othon vouloit empêcher ; mais comme il n'osoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas hâter sa

(*a*) *Marius Celsus vint aussi au camp.*) Il étoit consul désigné ; il avoit été fidele à Galba jusqu'à la fin. Comme si son innocence eût été un crime, le soldat demandoit sa mort, mais Othon le sauva en faisant semblant de le réserver pour de plus grands supplices.

mort, & qu'il y avoit beaucoup de choſes qu'il falloit auparavant apprendre de lui. Il commanda donc qu'on le liât pour le garder, & le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance.

Un moment après on convoqua le ſénat, & comme s'ils fuſſent devenus tout-d'un-coup d'autres hommes, ou que ſoudainement ils euſſent changé de dieux, ils accoururent tous & prêterent à Othon le même ſerment qu'Othon avoit prêté à Galba, & qu'il n'avoit pas gardé, & lui donnerent les titres de Céſar & d'Auguſte, pendant que les cadavres de ceux qui avoient été tués, étoient encore ſans têtes au milieu de la place dans leurs robes conſulaires. Et pour leurs têtes, quand les ſoldats ne ſurent plus qu'en faire, ils vendirent celle de Vinius à ſa fille pour le prix de deux mille cinq cens drachmes; (*a*) celle de Piſon fut rendue aux prieres de ſa femme Vérania, & celle de Galba fut donnée en pur don aux eſclaves de Patrobius & de Vitellius, qui après lui avoir fait toutes ſortes d'outrages & d'inſolences, la jetterent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les empereurs font mourir, (*b*) & qui s'appelle *Seſtertium.*

(*a*) *Celle de Piſon fut rendue aux prieres de ſa femme Vérania.*) *Piſonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Criſpina filia compoſuere, quæſitis redemptiſque capitibus quæ venalia interfectores ſervaverant.* Tac. hiſt. liv. I.

(*b*) *Et qui s'appelle* Seſtertium.) Ce lieu étoit appellé *Seſtertium*, ſelon Lipſe, parce qu'il étoit à deux milles & demi de la porte Eſquiline,

Le corps de Galba fut enlevé par Priſcus Helvidius par la permiſſion d'Othon, & enterré la nuit par Argius ſon affranchi. Voilà quelle fut la vie de Galba, qui, en nobleſſe & en richeſſe, ne cédoit qu'à peu de Romains, & qui dans les deux enſemble ſurpaſſoit tous ceux de ſon tems, & qui avoit vécu ſous cinq empereurs avec beaucoup de réputation & d'honneur, de maniere que ce fut plutôt par ſa réputation que par ſa force qu'il défit Néron. De tous ceux qui conſpirerent contre ce tyran, les uns ne trouverent perſonne qui les jugeât dignes de l'empire, & les autres s'en jugerent dignes eux ſeuls. (*a*) Mais Galba y fut appellé, & ne fit qu'obéir à ceux qui le proclamerent; & prêtant ſon nom à l'audace de Vindex, il fit en ſorte que ce remuement, qui dans Vindex paſſoit pour révolte, ne fut regardé en lui que comme une guerre civile, quand il eut pour chef un perſonnage digne de commander. Auſſi ne prétendoit-il pas prendre pour lui l'empire, mais ſe donner lui-même à l'empire, & dans cette vue il vouloit commander aux Romains qui avoient

Locus ſic dictus quia ſemi-tertio ab urbe milliari, & il corrige un endroit du vieux commentateur d'Horace: *Ad ſeſſorium, ubi certus erat locus ſepulcrorum*, &c. il lit *ad ſeſtertium*, & il rapporte la correction qu'on avoit faite avant lui d'un endroit de la vie de S. Cyprien: *Cum veniſſet ad eum locum, qui dicitur ſextus quarto ab urbe milliari.* On avoit fort bien corrigé, *qui dicitur Seſtertium.*

(*a*) *Mais Galba y fut appellé.*) Cela diſtingue bien Galba, & le met au-deſſus de tous ceux qui conſpirerent contre Néron, dont il n'y en eut aucun qui parût digne de l'empire.

été corrompus par les flatteries de Tigellinus & de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice & Camille commandoient aux Romains de leur tems. Et quoique mépriſé pour ſa vieilleſſe, il ſe montra pourtant un véritable empereur & digne de l'ancienne Rome dans tout ce qui regarde les armées & les actions de guerre. Il eſt vrai qu'en ſe livrant ſans réſerve à Vinius, à Lacon & à ſes affranchis qui vendoient tout à beaux deniers comptans, comme Néron s'étoit livré à des monſtres inſatiables, il ne laiſſa perſonne qui regrettât ſon gouvernement, mais il en laiſſa une infinité qui eurent compaſſion de ſa fin malheureuſe & tragique.

Fin de la vie de Galba.

OTHON.

(a) LE lendemain à la pointe du jour le nouvel empereur monta au capitole où il fit un sacrifice, & ayant ordonné qu'on lui amenât Marius Celsus, il lui fit un accueil très-favorable, lui parla avec beaucoup de bonté, & l'exhorta à oublier plutôt sa détention, que de se souvenir de sa délivrance. Celsus lui répondit sans bassesse & sans ingratitude, & lui dit, *que le crime même dont on l'accusoit, étoit une grande preuve de la bonté de ses mœurs, car on ne lui reprochoit que d'avoir été fidele à l'empereur Galba, auquel il n'avoit aucune obligation particuliere.* Tous les assistans furent très-satisfaits des discours de l'un & de l'autre, & les gens de guerre en furent aussi fort contens.

Dans le sénat Othon tint des propos fort doux & fort gracieux, & le tems qui restoit de son consulat, il le partagea avec Verginius Rufus, & à ceux que Néron & Galba avoient

(a) *Le lendemain à la pointe du jour.*) Ces paroles, qui lient cette vie d'Othon avec celle de Galba, & qui marquent un récit continué, font assez voir que c'est un plan tout différent de celui que Plutarque a suivi dans ses vies paralleles, & qu'ici l'auteur avoit fait une suite d'histoire de tous les Césars. Ce qui semble confirmer ma conjecture que ces vies sont d'une autre main.

désignés consuls, il leur conserva leur place & leur rang. Il honora du sacerdoce ceux que leur âge ou leur réputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les sénateurs qui avoient été bannis du tems de Néron, & qui étoient revenus sous Galba, tous leurs biens qui n'avoient pas été vendus, & qui se trouverent en nature; de sorte que les premiers & les principaux personnages de Rome, qui auparavant étoient saisis de frayeur, comme si ce n'eût pas été un homme, mais quelque furie ou quelque démon exterminateur qui se fût emparé tout-d'un-coup du gouvernement, commencerent à concevoir de plus douces espérances en voyant un commencement de regne si heureux & si riant. En même tems rien ne réjouit tant les Romains & ne lui concilia tant leurs esprits, que ce qu'il fit à Tigellinus.

Ce malheureux étoit déja assez puni par la crainte où il étoit toujours de la punition qu'il avoit méritée, & que la ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit lui refuser le payement, & par les maladies incurables dont tout son corps étoit attaqué. Ses débauches infames & impies avec des femmes prostituées, après lesquelles son incontinence sans bornes le faisoit toujours courir, quoiqu'il fût entre les bras de la mort, étoient regardées par les gens sages comme le dernier de tous les supplices, & pire encore que mille morts, & tout le monde étoit affligé de voir jouir de la lumiere

du soleil celui qui en avoit privé tant & de si grands hommes. Il étoit à sa maison de plaisance près de Sinuesse, avec des vaisseaux tout prêts à sa porte pour s'enfuir. Ce fut-là qu'Othon lui envoya ordre de se rendre auprès de lui. D'abord il tâcha de gagner à force d'argent celui qui lui portoit cet ordre, & de l'obliger à le laisser échapper. Ne pouvant le persuader, il ne laissa pas de lui faire de grands présens, & le pria de lui donner au moins le tems de se raser, & prenant un rasoir il se coupa la gorge.

L'empereur ayant donné cette juste satisfaction aux Romains, ne conserva du reste aucun souvenir de ses haines particulieres. Et pour gagner les bonnes graces du peuple, (*a*) il ne refusa pas d'abord d'être appellé Néron dans les théatres & autres assemblées publiques; & quelques-uns ayant rétabli quelques statues de Néron, il les laissa faire & ne s'y opposa point. (*b*) Claudius Rufus

(*a*) *Il ne refusa pas d'abord d'être appellé Néron dans les théatres & autres assemblées publiques.*) Il n'est pas étonnant que la populace donne ce nom au nouvel empereur, car ce nom pouvoit lui être cher à cause des désordres & de la licence où elle vivoit sous celui qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monstre dont on venoit de se défaire, & dont la mort avoit causé une allégresse publique, & qu'il le mette lui-même à la tête des lettres qu'il adressoit aux gouverneurs, voilà de quoi on ne sauroit assez s'étonner.

(*b*) *Claudius Rufus assure même que les lettres-patentes qui furent envoyées en Espagne aux gouverneurs des provinces pour les commissions des couriers.*) L'écrivain dont parle ici Plutarque, ne s'appelloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus*, M. Cluvius Rufus, qui fut consul subrogé l'an de Rome 697. Il

assure même que les lettres-patentes, qui furent envoyées en Espagne aux gouverneurs des provinces pour les commissions des couriers, avoient le grand nom de Néron avec celui d'Othon. Mais s'étant apperçu que cela déplaisoit infiniment aux principaux & aux plus gens de bien de la ville, il y renonça.

Othon ayant établi ainsi son empire, les soldats lui faisoient beaucoup de peine, & se rendoient très-importuns en le pressant continuellement de se défier, de prendre garde à lui, & d'empêcher les gens de qualité d'approcher de sa personne, soit que par affection ils craignissent pour lui, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour causer du trouble, & pour exciter quelque sédition. Un jour l'empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme cohorte qui y étoit en garnison, ce tribun pour exécuter plus tranquillement cet ordre, se mit à l'entrée de la nuit à faire charger ses armes sur des chariots. Les plus hardis s'attrouperent, & se mirent à crier que Crispinus n'étoit-là pour rien de bon, que le sénat ne pensoit qu'à remuer pour changer le gouvernement, & que ces armes n'étoient pas préparées pour César, mais contre César.

avoit écrit l'histoire de son tems. Au reste ce passage sert à l'intelligence de celui de Suétone, qui écrit: *Imo ut quidam tradiderunt, etiam diplomatibus primisque epistolis suis, ad quosdam provinciarum præsides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des lettres qu'on donnoit aux couriers pour leur établissement, & pour leur faire fournir les choses nécessaires pour leur course.

La plupart ſont touchés & excités par ces diſcours; les uns courent aux chariots pour les arrêter, les autres ſe jettent ſur les centurions qui vouloient repouſſer cette violence, en tuent deux ſur la place, Criſpinus lui-même eſt tué, & tout armés ils s'exhortent les uns les autres à voler au ſecours de Céſar, & tirent vers Rome.

En arrivant ils apprennent que quatre-vingt ſénateurs ſoupoient chez l'empereur; ravis de cette nouvelle ils courent au palais, diſant que c'étoit une conjoncture favorable pour tuer en même tems & en même lieu tous les ennemis de Céſar. Toute la ville eſt en alarme ſe voyant ſur le point d'être pillée. On ne voit qu'aller & venir dans le palais; & l'empereur lui-même eſt dans une perplexité très-grande, car il craignoit pour tous ces ſénateurs, & c'étoit lui ſeul qu'ils craignoient; & il voyoit qu'ils demeuroient-là immobiles, les yeux attachés ſur lui & ſaiſis de crainte, d'autant plus même que la plupart avoient amené leurs femmes à ce ſouper. Il envoya d'abord les capitaines parler à ces ſoldats pour tâcher de les adoucir, & en même tems faiſant lever de table ces ſénateurs, il les fait ſortir par une autre porte.

A peine étoient-ils échappés, que les ſoldats entrerent dans la ſalle demandant où étoient les ennemis de Céſar. Alors l'empereur ſe levant de deſſus ſon lit où il étoit encore à table, leur dit beaucoup de choſes pour les appaiſer, employant les prieres, & n'épargnant

pas même les larmes, & fit tant qu'enfin il les renvoya non sans beaucoup de peine.

Le lendemain, après leur avoir donné à chacun douze cens cinquante drachmes, il alla au camp, loua tous les soldats de leur bonne volonté, & de l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en nomma quelques-uns, qui, avec une très-mauvaise intention, faisoient des cabales & cherchoient à décrier sa bonté & sa douceur, & leur fidélité, & les pria d'en marquer leur ressentiment, & de l'aider à les en punir. Ils applaudirent tous à son discours, & le prefserent de châtier les coupables; alors il en fit prendre deux seulement à la punition desquels personne ne prenoit intérêt, & s'en retourna dans son palais.

Ceux qui avoient de l'affection pour lui, & dont il avoit gagné la confiance, admiroient un si prompt changement, mais les autres étoient persuadés qu'il étoit réduit à cette nécessité par la conjoncture seule, & qu'il flattoit ainsi le peuple à cause de la guerre dont il se voyoit menacé. Car déja il avoit appris que Vitellius avoit usurpé la souveraine puissance, & qu'il avoit pris le titre d'empereur avec tout l'appareil de cette dignité, & tous les jours il arrivoit des couriers qui lui apprenoient que le parti de Vitellius grossissoit de moment à autre. Il arrivoit aussi d'autres couriers qui lui apportoient les agréables nouvelles que les armées de Pannonie, de Dalmatie & de Mysie, avec leurs généraux, l'avoient proclamé. Peu de

jours après il reçut encore des lettres très-gracieuſes de Mucianus & de Veſpaſien qui avoient tous deux de gros corps d'armée, l'un en Syrie, & l'autre en Judée.

Le courage enflé de ces proſpérités, il écrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aſpirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un ſoldat, lui promettant de lui donner beaucoup d'argent & une ville en propre, où il pourroit paſſer ſes jours très-agréablement & dans un parfait repos. Vitellius lui fit réponſe en ſe moquant de lui en paroles couvertes. Mais enſuite leurs eſprits étant aigris, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries piquantes, & des infamies même, en ſe reprochant, non fauſſement, mais follement & ridiculement, l'un à l'autre les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils ſe reprochoient leurs débauches, leurs intempérances, leur molleſſe, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne miſere, & les dettes immenſes dont ils étoient abymés, & il étoit difficile de décider lequel des deux avoit en cela l'avantage. On annonçoit pluſieurs ſignes & pluſieurs prodiges, dont la plupart n'étoient que des bruits incertains, douteux & ſans auteur qui les avouât. Mais il y avoit au capitole une Victoire montée ſur un char, & tout le monde vit que cette Victoire laiſſa aller les rênes qu'elle tenoit dans ſes mains, comme n'en pouvant plus être la maîtreſſe. Et dans l'iſle du Tibre on vit une ſtatue de Jule Céſar ſans aucun tremblement de terre, ſans

aucun

aucun tourbillon de vent se tourner tout-d'un-coup de l'occident à l'orient. Et l'on dit que la même chose arriva aussi dans le tems que Vespasien commença à prendre ouvertement le maniement des affaires. Plusieurs expliquerent en mauvaise part le débordement du Tibre ; car, quoique l'on fût véritablement alors dans la saison où les rivieres sont les plus grosses, jamais auparavant le Tibre n'avoit été si enflé, & n'avoit fait de si grands ravages ; il s'étoit tellement débordé, qu'il avoit submergé une grande partie de Rome, sur-tout le marché où l'on vend le bled ; de sorte que la famine fut plusieurs jours dans la ville.

Dans ce même tems-là on reçut nouvelles que Cécina & Valens, généraux de Vitellius, avoient occupé les sommets des Alpes ; & d'abord Dolabella, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Rome, fut soupçonné par les soldats prétoriens de rouler dans sa tête quelque nouveauté. L'empereur, soit qu'il le craignît lui-même, ou qu'il en craignît quelqu'autre, l'envoya à Aquinum (*a*), en l'assurant qu'il n'auroit point d'autre mal. Ensuite il choisit les gens les plus considérables, qu'il vouloit mener avec lui à cette expédition, & mit de ce nombre Lucius, frere de Vitellius, sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouissoit. Il eut soin aussi de bien assurer la mere & la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, & laissa

(*a*) Ville du royaume de Naples.

le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Néron, car c'étoit lui qui avoit donné à Sabinus ce gouvernement, que Galba lui avoit ôté ensuite, soit pour marquer à Vespasien son affection & sa confiance par l'agrandissement de Sabinus.

Il s'arrêta à Brexelles (*a*), ville d'Italie sur le bord du Pô, & envoya son armée sous la conduite de ses généraux Marius Celsus, Suétonius Paulinus, Annius Gallus, & Spurina, homme de grande réputation. Mais tous ces généraux ne purent gouverner les affaires selon le plan qu'ils avoient fait, à cause du peu de discipline & de l'insolence des soldats qui refusoient de leur obéir, & qui disoient hautement qu'il n'y avoit que l'empereur qui eût droit de leur commander, & que ce n'étoit que d'eux-mêmes qu'il avoit reçu ce droit.

Du côté des ennemis les choses n'étoient pas en meilleurs termes, les capitaines n'avoient pas plus d'autorité, & les soldats y étoient aussi mutins & aussi insolens, ce qui procédoit de la même cause. Mais ils avoient cet avantage qu'ils étoient aguerris, & qu'accoutumés à supporter le travail & les fatigues, ils ne les fuyoient point; au lieu que les soldats d'Othon amollis par l'oisiveté & par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, & accoutumés aux théâtres, aux assemblées de Rome & aux spectacles

(*a*) Aujourd'hui *Bersello*, sur la rive méridionale du Pô.

faiſoient ſemblant de refuſer les fonctions de ſoldat, comme les regardant au-deſſous d'eux, & non comme manquant de force & de courage pour les faire. Spurina ayant voulu les contraindre, fut en grand danger de ſa vie. Ils penſerent le tuer, & il n'y eut ſortes d'injures & d'outrages dont ils ne l'accablaſſent, l'appellant traître, & l'accuſant de ruiner toutes les affaires de Céſar, & de perdre toutes les occaſions qui lui étoient le plus favorables. Quelques-uns même pleins de vin allerent la nuit dans ſa tente lui demander leur congé, *parce*, diſoient-ils, *qu'il falloit qu'ils allaſſent trouver Céſar pour lui porter leurs plaintes, & pour l'accuſer devant lui.* Mais ce qui ſauva Spurina & qui ſervit beaucoup aux affaires dans la conjoncture où il ſe trouvoit, ce fut l'affront que les ennemis firent à ſes ſoldats en approchant de Plaiſance. Car les troupes de Vitellius allant attaquer cette place, firent des railleries ameres contre les ſoldats d'Othon qui étoient ſur les murailles. Ils les appelloient comédiens, danſeurs, farceurs, gens qui n'étoient propres qu'à être ſpectateurs des combats Pythiques & Olympiques, ſans aucune expérience pour la guerre, entiérement novices dans les combats, & qui avoient conçu une grande opinion d'eux-mêmes ſur ce ſeul bel exploit d'avoir coupé la tête à un vieillard nud & ſans armes, ils vouloient parler de Galba, mais que jamais ils n'avoient eu le courage de ſe préſenter en bataille devant des hommes, & de ſoutenir

la vue du moindre danger. Ils furent si émus, si piqués & si enflammés de ces reproches, qu'ils allerent se jetter aux pieds de Spurina, & le prier de se servir d'eux & de leur commander ce qu'il voudroit, l'assurant qu'il n'y avoit ni danger qui étonnât leur courage, ni travail qui fût au-dessus de leurs forces.

Les ennemis, repoussés à la premiere attaque, revinrent le lendemain avec plus d'ordre & de furie. L'assaut fut très-rude & très-violent, & on employa toutes sortes de machines & de batteries. Enfin les troupes de Spurina eurent l'avantage, repousserent Cécina avec grand meurtre, & conserverent par cette vigoureuse défense une des plus belles, des plus illustres, & des plus florissantes villes de toute l'Italie. Du reste, les capitaines de l'armée d'Othon étoient plus doux, plus affables, & plus accessibles que ceux de Vitellius. Cécina, général de ces derniers, n'avoit rien de populaire ni de gracieux ni dans le ton de sa voix, ni dans sa figure, ni dans ses manieres. C'étoit un vaste corps d'une figure étrange, lourde & affreuse, il étoit habillé à la Gauloise, avec des braies & des saies à longues manches; en cet état il parloit aux enseignes & aux officiers Romains. Il étoit toujours suivi de sa femme pompeusement vêtue, montée sur un superbe cheval richement harnaché, & accompagnée d'une troupe de cavaliers choisis dans toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général des troupes de Vitellius, étoit un homme dont ni le pillage sur les ennemis, ni les

vols, ni les concuſſions ſur les amis, ni les extorſions & les exactions ſur les alliés, n'avoient pu remplir l'avarice inſatiable. Et il ſemble que ce fut cette malheureuſe avidité qui, l'obligeant à marcher plus lentement, l'empêcha de ſe trouver à la premiere bataille qui fut donnée. Il eſt vrai que d'autres accuſent Cécina, qui ſe hâta de donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eût point de part à ſa victoire; & qu'ils lui reprochent d'avoir commis, outre pluſieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal-à-propos, & de plus, de s'y être mal défendu, & par ſa défaite, d'avoir preſqu'entiérement ruiné les affaires de ſon parti. Car Cécina, repouſſé de Plaiſance, ſe jetta ſur Crémone, autre ville très-grande & très-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au ſecours de Plaiſance, ayant appris en chemin que Spurina étoit vainqueur, & que le ſiege étoit levé, mais que Crémone étoit en grand péril, ſur le champ il mena de ce côté-là ſes troupes, & alla camper à la vue des ennemis. Cécina cacha dans des bois & dans des lieux couverts (*a*) ſa meilleure infanterie, fit avancer ſa cavalerie pour eſcarmoucher, & lui ordonna que dès que les ennemis ſeroient aux mains avec eux, elle reculât peu-à-peu faiſant ſemblant de fuir juſqu'à ce qu'elle les eût attirés dans l'embuſcade. Marius Celſus, averti par quelques déſerteurs, marcha contre

(*a*) Dans un lieu appellé *Caſtor*, à douze milles de Crémone.

cette cavalerie, qui d'abord commença à lâcher le pied selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution & de retenue, & ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, & appella ses légions du camp.

Il paroît que si ces légions fussent arrivées à tems, & qu'elles eussent soutenu la cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, & qu'elles auroient taillé en pieces toute l'armée de Cécina. (*a*) Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard, fut accusé de n'avoir pas soutenu en cette rencontre par son trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand capitaine. La plupart des

(*a*) *Mais Paulin qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard.*) Tacite dit de lui qu'il étoit lent de sa nature, & qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hazard, & il lui reproche en cette occasion deux fautes considérables; la premiere, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge & d'aller soutenir sa cavalerie en tombant brusquement sur Cécina, il s'amusa à faire combler les fossés, & à applanir les chemins pour étendre ses bataillons, ne voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eût donné ordre à n'être pas vaincu. Cela donna le tems aux ennemis de se retirer dans les vignes, d'où ils revinrent à la charge, & tuerent les plus avancés de la cavalerie prétorienne, parmi lesquels le roi Epiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde est de n'avoir pas profité du désordre qui se mit dans les Vitelliens, & d'avoir fait sonner la retraite fort mal-à-propos. Il est bon d'avoir de la prudence & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut, mais la prudence elle-même veut qu'on profite promptement des occasions que la fortune présente, & dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue réflexion.

ſoldats l'accuſoient même de trahiſon, & tâchoient d'irriter Othon contre lui en parlant magnifiquement d'eux-mêmes, & en ſe vantant qu'ils avoient vaincu eux ſeuls, & que ce n'étoit que la lâcheté de leurs généraux qui leur avoit ravi une victoire complette. Mais Othon ne ſe fia pas tant à eux, qu'il eut ſoin de faire paroître qu'il ne s'en défioit point. Il envoya donc à l'armée ſon frere Titianus, & Proculus, chef des cohortes prétoriennes. Celui-ci avoit en effet toute l'autorité, & Titianus n'étoit qu'une repréſentation, & n'avoit qu'un vain titre; & Celſus & Paulin étoient honorés du nom d'amis & de conſeillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune ſorte de crédit ni d'autorité.

De l'autre côté, parmi les ennemis, il n'y avoit pas moins de déſordre & de trouble, ſurtout dans l'armée de Valens: car ſur la nouvelle du combat de l'embuſcade, ils s'emporterent contre lui de ce qu'ils ne s'y étoient pas trouvés, & qu'ils n'avoient pas ſecouru tant de braves gens qui avoient péri dans cette rencontre. Ils étoient même ſur le point de le charger; mais les ayant enfin appaiſés par ſes prieres avec beaucoup de peine, il leva le camp & alla ſe joindre à Cécina.

Cependant Othon arrivé à ſon camp de Bédriac, qui eſt une petite ville voiſine de Crémone, tint un conſeil pour délibérer s'il donneroit la bataille. Proculus & Titianus en étoient d'avis, à cauſe de la bonne volonté des ſoldats & de la nouvelle victoire qu'ils

venoient de remporter, & qui leur avoit élevé le courage, & ils lui repréſentoient *qu'il ne devoit ni laiſſer refroidir cette ardeur, ni attendre que Vitellius vînt lui-même des Gaules fortifier ſon parti.* Paulin repréſentoit au contraire *que les ennemis avoient toutes les troupes dont ils avoient beſoin pour combattre, & qu'ils ne manquoient de rien; au lieu qu'Othon, avec les troupes qu'il avoit déja, en attendoit encore de plus nombreuſes de la Myſie & de la Pannonie, pourvu qu'il voulût ménager & bien prendre ſon tems, & ne pas ſe prêter aux ennemis pour leur bien faire prendre le leur. Car quelle apparence que des gens qui témoignent aujourd'hui tant de bonne volonté & tant d'aſſurance avec le peu de troupes qu'ils ont, laiſſent refroidir cette ardeur & ces diſpoſitions ſi favorables, quand ils verront leur nombre très-augmenté? N'eſt-il pas au contraire à préſumer qu'ils en combattront avec plus de courage? Indépendamment de cela même,* ajoutoit-il, *tous les délais ſont pour nous, parce que nous avons toutes choſes en abondance; au lieu qu'ils ſont très-déſavantageux à Cécina, qu'ils jetteront incontinent dans la diſette de toutes les choſes néceſſaires, parce qu'il eſt dans un pays ennemi.*

Cet avis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celſus. Annius Gallus n'étoit pas préſent, parce qu'il ſe faiſoit traiter d'une chûte de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon lui ayant écrit pour avoir ſon avis, il lui fit

réponſe de ne rien précipiter, & d'attendre l'armée de Myſie qui étoit déja en chemin. Cependant Othon ne déféra point à de ſi ſages conſeils, & aima mieux ſuivre ceux qui le pouſſoient à hazarder le combat. Et on en allegue encore d'autres raiſons toutes différentes. Mais la plus apparente, c'eſt que les ſoldats prétoriens, qui compoſoient la garde de l'empereur, ſe voyant alors aſſujettis à une véritable diſcipline à laquelle ils étoient peu accoutumés, & ſoupirant après les ſpectacles & les aſſemblées de Rome, & après cette vie fainéante & ſans guerre qu'ils y menoient, ne pouvoient être retenus, & ſe hâtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils ne renverſaſſent du premier choc les ennemis. D'ailleurs il paroît qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jettoit l'incertitude, & que ſa délicateſſe, ſa molleſſe & le défaut de ſon eſprit, qui avoit perdu l'habitude de penſer & de ſoutenir des ſoucis, le rendoient incapable de fournir aux différentes penſées que lui inſpiroit l'état très-dangereux où ſes affaires ſe trouvoient réduites. Accablé donc du nombre & du poids de ces penſées, il ne ſut faire autre choſe que de ſe hâter, &, comme ceux qui ſe précipitent la tête couverte dans quelqu'abyme, d'abandonner ſes affaires au hazard. C'eſt ainſi que le racontoit l'orateur Secundus, qui étoit ſecrétaire d'Othon.

D'autres diſent que les deux armées furent pluſieurs fois tentées de mettre bas les armes,

& de s'assembler pour élire un empereur en commun, & pour prendre parmi tous les généraux présens celui qui seroit le plus digne, & s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au sénat. Et il n'est pas hors de vraisemblance que les deux empereurs qui étoient nommés, paroissant également indignes, (*a*) ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de véritables soldats Romains, de soldats sages & expérimentés; que ce seroit une chose très-honteuse & très-malheureuse, qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans les mêmes miseres & dans les mêmes calamités, que leurs ancêtres avoient fait souffrir les uns aux autres pour la querelle de Marius & de Sylla, & ensuite pour celle de César & de Pompée, & qui leur avoient attiré la compassion de l'univers, & qu'ils s'y précipitassent pour donner l'empire à Vitellius, afin qu'il eût de quoi satisfaire sa gourmandise & son ivrognerie, ou à Othon, afin qu'il pût

(*a*) *Ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de véritables soldats Romains.*) Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de changer la guerre pour la paix, & deux mauvais princes pour un bon. Mais, comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin étoit trop sage pour se persuader que les soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le desir du repos dans un siecle si corrompu, ni que deux armées différentes de mœurs, de langage & d'intérêt pussent jamais s'accorder en un point si important. D'ailleurs les chefs des deux partis, accablés pour la plupart de dettes, & souillés de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un prince semblable à eux, & qui leur fût obligé de son élection.

fournir à ſon luxe & à ſes infames débauches. C'étoient ces penſées qui obligeoient Celſus à vouloir temporiſer, dans l'eſpérance que les affaires ſe dénoueroient & ſe décideroient d'elles-mêmes ſans aucun combat & ſans la moindre peine. Mais ce fut auſſi la crainte de ce même dénouement qui porta Othon à hâter la bataille.

(*a*) Il s'en retourna d'abord à Brexelles, en quoi il fit une très-grande faute, non-ſeulement en ce que par-là il ôta à ſes troupes la honte & l'émulation que ſa préſence leur auroit inſpirées, mais encore en ce qu'il emmena avec lui pour ſa garde ſa meilleure cavalerie & ſa meilleure infanterie, & qui étoient les mieux intentionnées pour lui, ce qui ruina toute la force des troupes qui reſtoient. Il arriva dans le même tems qu'il y eut une rencontre entre les deux armées ſur le bord du Pô, parce que Cécina dreſſoit un pont de bateaux ſur cette riviere, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Mais comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des barques de torches, enduites de poix & de bitume, où ils mirent le feu, & le vent les pouſſa par le courant ſur l'ouvrage des ennemis. D'abord il s'éleva

(*a*) *Il s'en retourna d'abord à Brexelles.*) Quand le combat fut réſolu, on délibéra ſi l'empereur s'y trouveroit en perſonne, ou s'il ſe retireroit. Paulin & Marius Celſus n'oſerent s'oppoſer à ſon départ, de peur qu'il ne ſemblât qu'ils vouloient l'expoſer aux dangers. Il ſe retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de ſa ruine, comme Plutarque le raconte ici.

une grande fumée qui fut bientôt ſuivie d'une flamme très-haute & très-éclatante. Les ennemis troublés & mis en déſordre, ſont contraints de ſe jetter dans la riviere; ils renverſent leurs bateaux, & ſe livrent eux-mêmes à leurs ennemis, non ſans leur fournir de grands ſujets de riſée. Les troupes de la Germanie ſe jettent à la nage pour aller attaquer les gladiateurs d'Othon qui paſſoient ſur des barques, chacun voulant ſe ſaiſir d'une petite iſle qui étoit au milieu de la riviere. Les gladiateurs ſont repouſſés, & on en tue un grand nombre. Les ſoldats d'Othon qui ſont dans Bédriac, témoins de cet affront, & piqués juſqu'au vif, demandent à toute force qu'on les mene au combat. En même tems Proculus les tira de Bédriac, & les mena camper à cinquante ſtades de la ville; mais il choiſit ſon camp avec tant d'incapacité & d'une maniere ſi ridicule, que, quoiqu'on fût alors au milieu du printems, & que tout le pays des environs fût arroſé de quantité de rivieres & de ſources qui ne tariſſent jamais, il prit un poſte où il manquoit d'eau.

Le lendemain, comme il voulut les mener contre l'ennemi qui étoit campé à cent ſtades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, diſant qu'il falloit attendre, & ne pas ſe fatiguer d'avance pour aller ainſi tout recrus du chemin attaquer des gens armés, qui auroient eu tout le loiſir de ſe mettre en bataille pendant qu'ils feroient une ſi longue traite chargés de bagages & embarraſſés de

valets. Comme tous les généraux étoient en conteſtation ſur cela, (*a*) arrive un cavalier Numide avec des lettres d'Othon, qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que ſur l'heure même on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre reçu, l'armée ſe met en marche. Cécina, averti que les troupes d'Othon venoient fondre ſur lui, ſe trouva d'abord dans un grand trouble, & abandonnant promptement le pont & la riviere, il regagna ſon camp, où il trouva la plupart de ſes ſoldats déja armés & munis du mot que Valens leur avoit donné.

Pendant que les légions ſe mettent en bataille, on envoye des deux côtés la fleur de la cavalerie pour eſcarmoucher. Tout-d'un-coup il ſe répand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, ſans qu'on en ſache la cauſe, que les ſoldats de Vitellius ſe révoltoient & venoient ſe joindre à eux. Dans cette penſée donc quand ils furent aſſez près, ils les ſaluerent amiablement en les appellant compagnons. Mais les ſoldats de Vitellius ne reçurent point ce ſalut dou-

(*a*) *Arrive un cavalier Numide avec des lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que ſur l'heure même on aille attaquer l'ennemi.*) Ces ordres, que les princes envoyent de loin à leurs généraux, de combattre ſans différer, ſont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent, & il n'eſt pas difficile d'en donner la raiſon, on ne voit pas où l'on n'eſt point, & il eſt impoſſible de choiſir de loin le lieu, l'occaſion, & le moment favorable pour combattre; c'eſt tout ce que le capitaine le plus habile & le plus expérimenté peut faire quand il eſt préſent.

cement & tranquillement; au contraire ils y répondirent avec furie & avec des cris de guerre comme des gens prêts à charger : de ſorte que ceux qui les avoient ſalués perdirent d'abord courage, & que les autres ſoupçonnerent quelque trahiſon de leur part. Ce fut la premiere choſe qui jetta le trouble dans leurs troupes dès le premier choc. D'ailleurs rien ne ſe fit de leur côté avec ordre ; car les bêtes de ſomme ſe trouvant mêlées avec les combattans, cauſoient un déſordre affreux, & l'endroit où l'on combattoit étant traverſé de foſſés & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter, & à combattre par pelotons, & éloignés les uns des autres. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius appellée *la raviſſante* (*a*), & l'autre d'Othon appellée *la ſecourable* (*b*), qui s'étant démêlées de ces défilés, & déployées dans une plaine raſe & ouverte, rendirent un véritable combat, & combattirent fort long-tems. Les ſoldats d'Othon étoient vigoureux & braves ; mais comme cette légion étoit nouvellement levée, elle n'avoit encore rien vu, elle n'avoit aucune expérience de la guerre, & c'étoit la premiere bataille où elle ſe trouvoit ; au lieu que les ſoldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvés à pluſieurs affaires, mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

La légion d'Othon, pleine d'ardeur, donna

(*a*) *Rapax.*
(*b*) *Adjutrix.* Il y avoit pluſieurs légions de ce nom.

avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs, & emporta l'aigle. Les soldats de Vitellius, forcenés de honte & de rage, ranimerent leurs forces, & donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts qu'ils les repoussèrent, tuerent Orphidius Benignus qui les commandoit, & enleverent plusieurs enseignes. Dans le même tems Alphénus Varus chargea les gladiateurs d'Othon qui passoient pour gens pleins d'expérience & de courage dans les combats de main, & il mena contr'eux les Bataves, qui sont les meilleurs cavaliers de la basse Germanie & qui habitent une isle entourée par le Rhin. (*a*) Il y eut très-peu de ces gladiateurs qui fissent ferme, la plupart s'enfuirent vers la riviere, & tomberent dans quelques troupes des ennemis qui étoient-là en bataille, & qui les taillerent en pieces, de

(*a*) *Il y eut très-peu de gladiateurs qui fissent ferme, la plupart s'enfuirent vers la riviere.*) Tacite a marqué que les gladiateurs n'ont pas tant de résolution dans le combat, que les soldats. *Sed neque ea constantia gladiatoribus ad prælia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les gladiateurs; c'est celui de Platon, qui, dans son dialogue intitulé *Lachès* ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage & l'inutilité de ces gens dans les armées, où ils n'ont jamais bien servi. Car voici comme il fait parler Lachès, un des généraux des Athéniens. *J'ai vu*, dit-il, *grand nombre de ces gladiateurs en fonction dans des occasions assez chaudes, & je sais ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement, & sur cela il est aisé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il semble que la Providence ait permis à dessein qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre réputation à la guerre.* Tome II, page 351 de ma seconde édition.

ſorte qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul. Mais ceux qui firent le plus mal & qui ſe porterent le plus lâchement dans cette journée, ce furent les ſoldats prétoriens; car ſans attendre preſque la premiere charge, ils lâcherent le pied, & fuyant au travers de leurs gens qui étoient en bataille, ils les mirent en déſordre & les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant défait tout ce qui s'étoit oppoſé à eux, ſe firent jour l'épée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, & retournerent dans leur camp. Mais de leurs capitaines ni Proculus ni Paulin n'oſerent les y ſuivre; ils ſe ſauverent par différens chemins, craignant la fureur des ſoldats qui imputoient à leurs chefs leur défaite.

Annius Gallus reçut dans la ville de Bédriac tous ceux qui ſe ſauverent de la défaite, & il tâchoit de les conſoler, en leur diſant que l'avantage avoit été égal, & que pluſieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais Marius Celſus, aſſemblant les principaux officiers, les exhorta à pourvoir au ſalut commun : *Car*, leur dit-il, *dans une calamité ſi grande, & après un ſi grand carnage de tant de citoyens, Othon lui-même, s'il eſt homme de bien, ne voudra pas tenter encore la fortune, ſur-tout n'ignorant pas que Caton & Scipion, pour n'avoir pas voulu céder à Céſar après la victoire qu'il avoit remportée dans les plaines de Pharſale, ſont blâmés encore aujourd'hui d'avoir cauſé la perte de tant de braves gens en Afrique*

ſans aucune néceſſité, quoiqu'ils combatiſſent pour la liberté de leur patrie. Du reſte la fortune ſe montrant toujours la même pour tous les hommes, c'eſt-à-dire, toujours également inconſtante & capricieuſe, il y a pourtant une choſe qu'elle ne ſauroit ôter aux gens de bien, c'eſt, quand il leur eſt arrivé quelqu'échec, de ſe ſervir de leur raiſon pour ſe relever & pour corriger leur diſgrace.

Ces paroles perſuaderent les officiers ; qui, étant allés d'abord ſonder les ſoldats, trouverent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des ambaſſadeurs aux ennemis pour traiter d'un accord.

Celſus & Gallus ſe chargerent de la commiſſion, & ſe mirent en marche pour aller parler à Cécina & à Valens. En chemin ils rencontrerent quelques centurions, qui leur apprirent que l'armée ennemie s'avançoit vers Bédriac, & qu'ils étoient envoyés devant par leurs généraux pour propoſer quelque accommodement. Celſus & Gallus ravis louent cette bonne diſpoſition, & prient ces centurions de retourner ſur leurs pas, & de venir avec eux trouver Cécina.

Quand ils arriverent auprès de ces troupes qui étoient en marche, Celſus ſe trouva en très-grand danger de ſa vie ; car il ſe rencontra par hazard que la cavalerie qui avoit été battue dans le combat de l'embuſcade, marchoit la premiere. Dès qu'elle vit approcher Celſus, elle courut ſur lui avec de

grands cris; mais les centurions qui l'accompagnoient, se mirent au-devant & le couvrirent. Tous les autres capitaines se mirent aussi à crier qu'on ne lui fît aucun mal. Et Cécina, informé de ce désordre, accourut lui-même, calma ce tumulte de sa cavalerie; & après avoir salué Celsus avec toute sorte de démonstrations d'amitié, ils allerent tous ensemble vers Bédriac.

Cependant Titianus s'étoit repenti d'avoir envoyé ces ambassadeurs; & ayant choisi les soldats les plus hardis & les plus déterminés, il en avoit bordé les murailles, & exhortoit tous les autres à les soutenir & à défendre la place. Mais Cécina s'avançant à cheval & leur tendant la main, aucun ne résista; les uns saluent ses soldats du haut de ces murailles; & les autres vont ouvrir les portes, sortent & se mêlent avec ces troupes qui arrivent; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence, ce ne sont que caresses, qu'embrassades, & que démonstrations réciproques d'une véritable amitié. Enfin tous également las de guerres civiles, ils prêtent serment à Vitellius, & se rangent sous ses enseignes.

C'est ainsi que racontent cette bataille la plupart de ceux qui s'y sont trouvés; (*a*) avouant tous pourtant qu'ils n'en savent

(*a*) *Avouant tous pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux.*) Mais indépendamment de l'inégalité des lieux, je crois que dans aucune bataille il n'y a personne qui en puisse savoir

pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux où elle se donna, & du désordre avec lequel on combattit. Mais long-tems après, comme je passois dans ce même champ de bataille, (*a*) Métrius Florus, personnage consulaire, avec qui j'étois, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens qui s'étoient trouvés à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par force, & qui nous dit qu'après le combat il étoit allé sur les lieux par curiosité, & que là il avoit vu un monceau de morts si haut, que les derniers cadavres étoient au niveau de ceux qui les appro-

toutes les particularités, car le même homme ne peut pas avoir été par-tout.

(*a*) *Métrius Florus, personnage consulaire, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens.*) On pourroit peut-être tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils, car dans le tems que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme qui s'étoit trouvé à ce combat, n'auroit pas été bien vieux. En effet la bataille de Bédriac où Othon fut vaincu, fut donnée l'an LXIX de l'ere chrétienne. Or Plutarque se retira dans sa patrie sur la fin du regne de Domitien à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, l'an de l'ere chrétienne XCIII ou XCIV. Le soldat dont il est ici question, étoit fort jeune quand il se trouva à cette bataille, il ne pouvoit donc pas être fort vieux vingt-quatre ou vingt-cinq ans après, lorsque Plutarque se retira, & l'on ne sauroit entendre ce passage d'un autre voyage que Plutarque eût fait en Italie, car il est constant qu'après sa retraite il ne sortit plus de Chéronée, & qu'il y finit ses jours. Il doit donc être entendu d'un voyage fait quelques années après, non par Plutarque lui-même, mais par un de ses fils. D'où il s'ensuit que ces deux dernieres vies sont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les paralleles. Il faut que ce soit l'ouvrage d'un de ses fils. Si l'on joint à cette preuve celle du style, qui est différent, cela fortifiera extrêmement ma conjecture.

choient. (*a*) Il ajouta qu'en ayant ſouvent voulu chercher la raiſon, il n'avoit pu la trouver ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée; car il eſt bien vraiſemblable que dans les guerres civiles, quand une fois la déroute eſt commencée, on y tue toujours plus de monde que dans les autres, parce qu'on ne fait point de priſonniers, ceux qui les auroient faits ne pouvant ni s'en ſervir ni les garder; mais que ces morts aient été entaſſés ſi haut les uns ſur les autres, c'eſt de quoi il eſt difficile de rendre raiſon.

Les premieres nouvelles qu'Othon reçut de ſa défaite, furent obſcures & incertaines, comme cela arrive ordinairement; mais grand nombre de bleſſés qui arriverent lui en ayant apporté la confirmation, ce n'eſt pas une choſe bien ſurprenante que ſes amis particuliers aient fait tous leurs efforts pour l'empêcher de déſeſpérer de ſes affaires, pour le conſoler, & pour lui redonner courage; mais ce qui eſt véritablement admirable, & ce qui ſurpaſſe toute croyance, c'eſt l'affection que lui témoignerent ſes ſoldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne paſſa aux ennemis, on n'en vit pas un ſeul qui cherchât à pourvoir à ſon ſalut, lors même qu'il voyoit ſon général

(*a*) *Il ajouta qu'en ayant ſouvent voulu chercher la raiſon, il n'avoit pu la trouver.*) Il ne pouvoit y avoir d'autre raiſon que celle-ci, que les payſans des environs accourus pour dépouiller les morts, les avoient ainſi entaſſés. Je doute que Plutarque ſe fût amuſé à rechercher la cauſe de tous ces morts entaſſés juſqu'à la hauteur d'un homme.

déſeſpérer du ſien. Mais tous s'aſſemblant devant ſa porte, ils l'appelloient leur empereur; & quand il ſortoit, (*a*) ils tomboient à ſes pieds, lui tendoient les mains en poſture de ſupplians, & baignés de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner & de ne pas les livrer à ſes ennemis, mais de ſe ſervir de leurs forces & de leur courage tant qu'il leur reſteroit un ſouffle de vie. Tous lui faiſoient ces mêmes prieres d'une commune voix, & un ſimple ſoldat s'avançant l'épée nue à la main, lui cria, *Céſar, ſachez que tous mes compagnons ſont réſolus de combattre pour vous juſqu'à la mort, & de mourir comme je meurs en votre préſence*, & ſe paſſa l'épée au travers du corps.

Mais ni leurs prieres, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne fléchit Othon; jettant ſes regards tout autour de lui avec un viſage aſſuré, & où la conſtance & la gaieté même étoient peintes, il leur parla en ces termes: *Mes compagnons, je regarde cette journée comme bien plus heureuſe pour moi, que celle dans laquelle vous me déclarâtes votre empereur, puiſque je vous vois dans des diſpoſitions ſi favorables, & que j'y reçois de ſi*

(*b*) *Ils tomboient à ſes pieds.*) L'expreſſion du texte eſt très-remarquable, car elle eſt ſinguliere, & je ne crois pas qu'on en trouve un ſeul exemple, τρόπαια ἐγένοντο, à la lettre, *ils devenoient des trophées*, pour dire qu'ils tomboient à ſes pieds, comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliées & ſuppliantes. L'image fait deviner l'expreſſion, elle ſent le jeune homme. Je ne crois pas que Plutarque s'en fût jamais aviſé, ni qu'il l'eût hazardée.

grandes marques de votre affection. Mais j'en attends de vous une plus grande encore, & je vous prie de ne me la pas refuſer, c'eſt de permettre que je meure généreuſement pour tant de braves citoyens que vous êtes. Si j'ai été véritablement digne de l'empire Romain, il faut que je le faſſe voir préſentement en donnant tout mon ſang pour ma patrie. Je ſais bien que la victoire n'eſt ni entiere ni bien aſſurée pour nos ennemis. J'ai des nouvelles que l'armée de Myſie, qui vient à notre ſecours, n'eſt plus qu'à quelques journées d'ici; l'Aſie, la Syrie, l'Egypte viennent ſur la mer Adriatique; les armées qui faiſoient la guerre en Judée, ſont pour nous; le ſénat eſt de notre côté; les femmes & les enfans de nos ennemis ſont entre nos mains. Mais la guerre que nous faiſons, ce n'eſt ni contre un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre des Cimbres, pour voir qui demeurera maître de l'Italie, c'eſt contre les Romains mêmes que nous combattons; de ſorte que vainqueurs & vaincus nous ruinons également notre patrie; car de quelque côté que tourne la victoire, c'eſt toujours aux dépens de Rome, c'eſt Rome ſeule qui en ſouffre. (a) Croyez que je ſais mourir

(a) *Croyez que je ſais mourir plus glorieuſement.*) En effet rien n'eſt plus glorieux que de ſacrifier ſa vie pour le ſalut de ſon pays. Mais je ne ſais ſi tout le monde jugera ſi favorablement de cette action. Je ſuis perſuadé qu'il y aura des gens qui s'étonneront qu'Othon qui avoit encore de ſi grandes reſſources, l'armée de Myſie qui arrivoit, les forces de l'Aſie, de la Syrie & de l'Egypte, & les troupes qui faiſoient la guerre en Judée, & ce qui eſt encore plus conſidérable, qui avoit tant de

plus glorieusement que je ne sais regner. Car je ne vois point que par ma victoire je puisse jamais procurer aux Romains un aussi grand avantage que celui que je leur procurerai par ma mort, en me sacrifiant pour la paix & pour la concorde, & pour empêcher l'Italie de voir une autre journée aussi malheureuse que celle-ci.

Après leur avoir ainsi parlé & avoir resisté à tous les efforts de ceux qui voulurent le détourner de cette résolution & le consoler, il commanda à tous ses amis & à tous les sénateurs qui étoient dans sa chambre, de pourvoir à leur salut, fit donner le même ordre à ceux qui n'y étoient pas, & écrivit aux villes, afin qu'ils y fussent reçus honorablement, & qu'on leur donnât les escortes nécessaires pour leur sûreté. Cela fait il fit approcher son neveu Coccéius qui étoit encore jeune, l'exhorta à avoir bon courage, & à ne pas craindre Vitellius: *Car*, lui dit-il, *il se souviendra que je lui ai conservé sa mere, sa femme & ses enfans, avec autant de soin que j'en aurois pu avoir pour ma famille; & c'est par cette raison-là même que je ne t'ai pas adopté comme j'en avois le dessein. Car je voulois attendre l'issue de cette guerre, afin que si j'étois vainqueur, tu regnasses paisi-*

milliers d'hommes si affectionnés pour lui, prenne le parti de se tuer plutôt que de tenter encore la fortune. Il semble que l'intérêt de sa famille, peut-être même celui de Rome, & sa gloire même demandoient qu'il ne se trahît pas ainsi lui-même, & qu'il résistât à ce désespoir. Je laisse cela au jugement des sages.

blement avec moi, & que ſi j'étois vaincu, je ne fuſſe pas la cauſe de ta mort par cette adoption que le vainqueur ne t'auroit pas pardonnée. La ſeule & derniere choſe que je te recommande, mon fils, ajouta-t-il, *c'eſt de ne pas oublier entiérement, & de ne pas te ſouvenir trop non plus que tu as eu un oncle empereur.*

Un moment après il entendit quelque tumulte & de grands cris à la porte, car les ſoldats voyant les ſénateurs ſe retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur empereur, & s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il ſe montra encore, non plus avec cet air doux & en homme qui prie, mais avec un air menaçant & plein de colere; & jettant un regard terrible ſur les plus audacieux, ils les effraya tellement qu'ils ſe diſſiperent. Sur le ſoir il eut ſoif, & but un verre d'eau fraîche. Il ſe fit apporter deux épées, en examina long-tems la pointe, rendit l'une, & mit l'autre ſous ſon bras. Après quoi il ſe mit à conſoler ſes domeſtiques; & pour leur marquer ſon affection & reconnoître leurs ſervices, il leur diſtribua ſon argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient déja à d'autres, mais en le donnant avec choix & meſure, ſelon le mérite de chacun.

Après les avoir tous congédiés, il repoſa ſi tranquillement le reſte de la nuit, que ſes valets-de-chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond ſommeil. Le matin, à la pointe du

du jour, il appella l'affranchi dont il s'étoit servi pour faire sauver les sénateurs, & lui ordonna d'aller voir s'ils étoient partis; & ayant appris à son retour qu'il n'en restoit pas un, & qu'ils avoient eu tout ce qu'ils avoient voulu & dont ils avoient eu besoin: *Oh bien présentement*, lui dit-il, *pense à t'aller montrer aux soldats, si tu ne veux mourir malheureusement par leurs mains, comme un homme qui m'auroit aidé à me donner la mort.*

Dès que l'affranchi fut sorti de sa chambre, il tira son épée, l'appuya à terre; & en tenant avec ses deux mains la pointe droite contre lui, il se jetta dessus de son haut, & se tua de ce seul coup sans donner d'autre marque de douleur qu'un seul soupir. Ses domestiques l'ayant entendu, jetterent en même tems un grand cri qui fut suivi des gémissemens de tout le camp & de toute la ville. Les soldats accourent à sa porte avec grand bruit; tout retentit de leurs lamentations & de leurs regrets; ils se reprochent tous leur lâcheté d'avoir si mal gardé leur empereur, & de ne l'avoir pas empêché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna son corps pour penser à sauver sa vie, quoique l'ennemi approchât; mais après l'avoir honorablement enseveli, ils éleverent un bûcher & suivirent son convoi tous en armes, en se disputant les uns aux autres l'honneur de porter son lit. Les uns se jettent sur lui & baisent sa plaie; les autres lui prennent les mains; ceux qui ne peuvent l'approcher, se prosternent & l'adorent de

loin. Il y en eut plusieurs qui, après avoir jetté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuerent eux-mêmes; & ce ne fut ni par aucune reconnoissance qu'ils eussent pour lui, car ils n'en avoient jamais reçu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils eussent du victorieux; mais il paroît que jamais ni roi ni tyran n'a été possédé d'une passion si forcenée de regner, que ces soldats l'étoient du violent desir d'obéir à Othon, & d'être sous ses ordres. Car ce desir ne les abandonna pas même après sa mort, mais il continua encore & aboutit à une haine implacable & mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu.

Quand on eut enterré ses cendres, on lui éleva un tombeau modeste, & qui ne pouvoit exciter contre lui l'envie, ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son épitaphe. Car en passant par Brexelles j'ai vu cette sépulture très-médiocre & cette inscription très-simple: *A la mémoire de Marc Othon.*

Il mourut à l'âge de trente-sept ans, après avoir regné trois mois. Ceux qui ont blâmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considérables que ceux qui ont loué sa mort: car n'ayant vécu guère mieux que Néron, il mourut plus généreusement & avec plus de courage. Les soldats prétoriens s'emporterent & se mutinerent contre Pollion, l'un de leurs chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prêter serment de fidélité à Vitellius; & sachant qu'il étoit encore resté quelques

sénateurs, ils laisserent-là tous les autres, & firent de la peine à Verginius Rufus; car ils allerent chez lui en armes, & vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part. Mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main quand ils étoient vaincus, un empire, qu'il avoit refusé d'eux-mêmes, lorsqu'ils étoient vainqueurs; & de l'autre côté il craignoit d'aller pour eux à des Germains qu'il avoit forcés à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoi il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & se déroba par une porte de derriere; de quoi les soldats étant informés, prêterent le serment à Vitellius; & après avoir reçu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cécina.

Fin des vies des Hommes illustres de Plutarque.

CHRONOLOGIE
POUR LES VIES
DE PLUTARQUE.

Ans du Monde.	*Ans avant la premiere Olympiade.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C*
2437	737	LE déluge qu'on a appellé de Deucalion, parce qu'il arriva sous son regne, quinze ou seize ans avant la sortie des enfans d'Israel hors d'Egypte.	761	151
2547	627	MINOS premier, fils de Jupiter & d'Europe, regna en Crete cent dix ans après ce déluge. Ce fut un roi très-juste.	651	140
2698	486	MINOS second, fils de Lycaste & petit-fils du premier, succéda à son pere. Ce fut un tyran.	500	12
		THESÉE.		
2720	454	L'EXPÉDITION des Argonautes vers l'an du monde 2720. On ne peut pas douter que Thesée ne vécût en ce tems-là, puisqu'il étoit avec Jason, & que son fils Démophon alla à la guerre de Troie,	478	12

Ans du Monde.	Ans avant la premiere Olympiade.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		qui arriva quarante ans après cette expédition.		
1768	406	LA PRISE de Troie, Jephté étoit alors Juge d'Iſrael.	430	1110
1847	327	LE RETOUR des Héraclides en Péloponneſe, quatre-vingts ans après la priſe de Troie.	351	1101
1880	294	PREMIERE guerre des Athéniens contre Sparte, dans laquelle CODRUS, roi d'Athenes, ſe dévoua pour ſon pays. SAUL, premier roi d'Iſrael.	318	1068
1894	288	LES Ilotes aſſujettis par AGIS, roi de Sparte.	304	1055
1908	266	LA MIGRATION Ionique, cent quarante ans après la priſe de Troie.	290	1040
		LYCURGUE.		
2045	129	IL vivoit du tems du prophete Eliſée. THALÈS le muſicien vivoit en même tems.	153	904
	Ans des Olympiades.			
2174	1	*PREMIERE OLYMPIADE.*	25	774
		ROMULUS.		
2198	VII, 1	ROME bâtie la premiere année de l'olympiade VII.		750

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3201	VII, 4	ENLEVEMENT des Sabines.	4	747
3235	XVI, 1	MORT de Romulus.	38	713
		NUMA,		
3236	XVI, 3	ÉLU roi.	39	712
3279	XXVII, 2	SA mort.	82	669
		SOLON.		
3350	XLV, 1	ON ne peut pas douter du tems auquel Solon florissoit, puisqu'il vivoit du tems de Pisistrate, qui se rendit maître d'Athenes, l'olympiade L. Solon étoit plus vieux que lui de vingt-cinq ou trente ans. Conjuration de Cylon.	153	598
3354	XLVI, 1	EPIMENIDE arrive à Athenes. Les sept sages, Esope, Anacharsis, Scythe.	157	59.
3356	XLVI, 3	SOLON, archonte. CRESUS, roi de Lydie.	159	59
3370	L, 1	PYTHAGORE va en Italie.	173	57
3391	LV, 2	CYRUS, roi des Perses.	194	55
3401	LVII, 4	CRESUS pris.	204	54
		VALÉRIUS PUBLICOLA.		
3442	LXVIII, 1	IL est fait consul à la place de Collatin. Combat de Brutus &	245	50

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		d'Aruns, fils aîné de Tarquin. Ils se tuent tous deux.		
3444	LXVIII, 3	TROISIÉME consulat de Publicola. Horatius Pulvillus, son collegue, dédie le temple de Jupiter Capitolin. HORATIUS COCLÈS défend l'entrée du pont Sublicius contre les Toscans.	247	504
3448	LXIX, 3	MORT de Publicola.	251	500
3459	LXXII, 1	ON marque à cette année la bataille de Marathon, où Darius, fils d'Hystaspe, fut défait par Miltiade, général des Athéniens. Mais il faut la reculer de deux années. Elle ne fut donnée que la troisiéme année de cette olympiade LXXII. Thémistocle & Aristide y combattirent.	262	489
		CORIOLAN.		
3460	LXXII, 2	IL est exilé, parce qu'il avoit empêché qu'on distribuât au peuple le bled qu'on avoit apporté de Sicile. Il se retire chez les Volsques.	263	408
3462	LXXIII, 1	NAISSANCE d'Hérodote.	265	486

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3463	LXXIII, 2	CORIOLAN assiege Rome & se retire à la priere de sa mere & de sa femme. Après son retour chez les Volsques, il est lapidé.	266	485
		ARISTIDE.		
3467	LXXIV, 2	ARISTIDE banni du ban de l'ostracisme, & rappellé trois ans après.	270	481
		THÉMISTOCLE.		
3470	LXXV, 1	BATAILLE de Salamine, où Xerxès, fils de Darius, fut défait par Thémistocle, général des Athéniens, & par Eurybiade, général des Lacédémoniens.	273	478
3471	LXXV, 2	BATAILLE de Platées, où Mardonius, gendre & lieutenant de Darius, fut défait par Aristide & par Pausanias.	274	477
3474	LXXVI, 1	NAISSANCE de Thucydide.	277	474
3479	LXXVII, 2	THÉMISTOCLE banni du ban de l'ostracisme.	282	469
		CIMON,		
3480	LXXVII, 3	FILS de Miltiade, étoit un peu plus jeune que Thémistocle, & vivoit dans le même tems. Il est	283	468

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		envoyé en Asie, où il bat les Perses par terre & par mer.		
3481	LXXVII, 4	NAISSANCE de Socrate, il vécut soixante-onze ans.	284	467
3500	LXXVII, 2	Cimon meurt. Naissance d'Alcibiade, la même année. Hérodote & Thucydide florissent. Thucydide étoit plus jeune qu'Hérodote de douze ou treize ans.	303	448
		PÉRICLÈS,		
3519	LXXXVII, 2	FILS de Xanthippe, émeut la guerre Péloponésiaque, qu'on appelle aussi la guerre d'Archidamus, parce qu'Archidamus étoit alors roi de Sparte. Cette guerre dura vingt-sept ans, Périclès fut tuteur d'Alcibiade. Il étoit fort jeune, lorsque les décemvirs allerent à Athenes demander les loix de Solon.	322	429
3521	LXXXVII, 4	MORT de Périclès.	324	427
3522	LXXXVIII, 1	NAISSANCE de Platon. XERXÈS tué par Artaban.	325	426

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C*
		NICIAS.		
3535	XCI, 2	LES Athéniens font dessein d'aller faire la guerre en Sicile par les conseils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppose inutilement.	338	41
3537	XCI, 4	NICIAS défait en Sicile, pris & mis à mort.	340	41
		ALCIBIADE.		
3538	XCII, 1	IL étoit plus jeune que Nicias avec lequel il fut long-tems brouillé. Il se retira à Sparte l'année que les Athéniens résolurent d'aller faire la guerre en Sicile ; mais ayant été averti qu'on vouloit le tuer, il se retira vers Tisapherne, général de l'armée de Darius.	341	41
3539	CXII, 2	LE vieux Denys s'empare de la tyrannie à Syracuse.	342	40
		LYSANDRE,		
3545	XCIII, 4	FINIT la guerre Péloponésiaque qui avoit duré vingt-sept ans, & établit trente tyrans à Athenes. XÉNOPHON fleurit ; il étoit contemporain de Thucydide, quoique plus jeune, & il commence son	348	40

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		hiſtoire où Thucydide finit la ſienne. Ainſi ces trois hiſtoriens, Hérodote, Thucydide & Xénophon ſe ſuivent & comprennent toute l'hiſtoire Grecque.		
546	XCIV, 1	ALCIBIADE tué par les ordres de Pharnabaze.	349	402
		ARTAXERXE, Surnommé MNÉMON.		
549	XCIV, 4	IL étoit fils de Darius & frere du jeune Cyrus. Il commença à regner quand Lyſandre ſe rendit maître d'Athénes. Il gagna une grande bataille contre ſon frere Cyrus. Les Grecs qui étoient dans l'armée de Cyrus, font cette belle retraite qui eſt ſi admirablement décrite par Xénophon.	362	399
550	XCV, 1	MORT de Socrate.	363	398
		AGÉSILAS.		
1553	XCV, 4	IL étoit plus jeune que Lyſandre, qui fut amoureux de lui. Il monta ſur le trône de Sparte, après la mort de ſon frere Agis.	356	395
1554	XCVI, 1	LYSANDRE relégué dans l'Helleſpont par Agéſilas.	357	394

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3555	XCVI, 2	AGÉSILAS défait la cavalerie des Perſes. Mort de Lyſandre.	358	393
3561	XCVII, 4	DÉFAITE des Romains à Allia.	364	387
		CAMILLUS.		
3562	XCVIII, 1	IL ſe retire à la ville d'Ardée.	365	386
3566	XCIX, 1	NAISSANCE d'Ariſtote.	369	382
3569	XCIX, 4	NAISSANCE de Démoſthene.	372	379
3574	CI, 1	CHABRIAS défait les Lacédémoniens.	377	374
3579	CII, 2	TRAITÉ de paix entre les Athéniens & les Lacédémoniens. La même année la célebre bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens, commandés par Cléombrotus, ſont défaits par les Thébains, qui avoient pour général Epaminondas. Cléombrotus y fut tué.	382	366
		PÉLOPIDAS.		
3580	CII, 3	IL étoit général des Thébains, il commandoit le bataillon ſacré à la bataille de Leuctres.	383	368

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3582	CIII, 1	LE vieux Denys, tyran de Sicile, meurt, & son fils le jeune Denys lui succede.	385	366
3584	CIII, 3	ISOCRATE fleurit; il étoit beaucoup plus jeune que Platon.	387	364
		TIMOLÉON.		
3585	CIII, 4	IL tue son frere Timophanes, qui vouloit s'emparer de la tyrannie à Corinthe.	388	363
3586	CIV, 1	PÉLOPIDAS défait Alexandre, tyran de Pheres en Theſſalie; mais il eſt tué dans le combat.	389	362
3587	CIV, 2	LA célebre bataille de Mantinée, gagnée par Epaminondas, qui y eſt tué par le fils de Xénophon l'hiſtorien.	390	361
3588	CIV, 3	MORT de Camillus.	391	360
3589	CIV, 4	MORT d'Artaxerxe. Agéſilas meurt la même année.	392	359
		DION.		
3593	CV, 4	IL chaſſe le jeune Denys, tyran de Sicile.	396	355
3594	CVI, 1	NAISSANCE D'ALEXANDRE LE GRAND.	397	354
3596	CVI, 3	DION aſſaſſiné par Callippus.	399	352

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		DÉMOSTHENE,		
3598	CVII, 1	COMMENCE à haranguer contre Philippe.	401	350
3602	CVIII, 1	MORT de Platon.	405	346
3605	CVIII, 4	TIMOLÉON envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	408	343
3607	CIX, 2	DENYS le jeune envoyé à Corinthe.	410	341
3609	CIX, 4	NAISSANCE d'Epicure.	412	339
3610	CX, 1	TIMOLÉON gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	413	338
3612	CX, 3	LA célebre bataille de Chéronée, où les Athéniens & les Thébains sont défaits par Philippe; Alexandre son fils commandoit une aile.	415	336
3613	CX, 4	MORT de Timoléon.	416	335
		ALEXANDRE LE GRAND,		
3614	CXI, 1	DÉCLARÉ général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son pere Philippe.	417	334
3616	CXI, 3	LA bataille du Granique.	419	332
3619	CXII, 2	LA bataille d'Arbelles.	422	329

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3623	CXIII, 2	PORUS vaincu.	426	325
3627	CXIV, 1	MORT d'Alexandre.	430	321
		PHOCION,		
3632	CXV, 3	SE retire vers Polyperchon, qui le trahit & le livre aux Athéniens, qui le font mourir.	435	316
		EUMENES,		
3634	CXVI, 1	ETOIT un des principaux capitaines d'Alexandre; il avoit servi sous le roi Philippe. Il est trahi & livré à Antigonus qui le fait mourir.	437	314
		DÉMÉTRIUS,		
3636	CXVI, 3	SURNOMMÉ Poliorcetes, preneur de villes, fils d'Antigonus. Il est laissé en Syrie avec le commandement de l'armée, quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans.	437	311
3643	CXVIII, 2	Il délivre Athenes.	446	305
		PYRRHUS,		
3670	CXXV, 1	ROI d'Epire, contemporain de Démétrius; il passe en Italie, où il défait le consul Lævinus.	473	278
3685	CXXVIII, 4	PREMIERE guerre Punique, qui dura 24 ans.	488	263

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3696	CXXXI, 3	NAISSANCE de Philopœmen.	499	252
		ARATUS,		
3699	CXXXII, 1	DE Sicyone, délivre sa patrie de la tyrannie de Nicoclès.	502	249
		AGIS & CLÉOMENE.		
3723	CXXXVIII, 2	ILS étoient contemporains d'Aratus, puisqu'Aratus fut vaincu par Cléomene.	526	225
		PHILOPŒMEN,		
3727	CXXXIX, 2	AVOIT trente ans lorsque Cléomene prit la ville de Mégalopolis, où il donna aux habitans le tems de se sauver, & les empêcha d'écouter les propositions de Cléomene.	530	221
		HANNIBAL, MARCELLUS, FABIUS MAXIMUS, SCIPION L'AFRICAIN, étoient tous de même tems.		
3731	CXL, 2	SECONDE guerre Punique qui dura 18 ans.	534	217
3733	CXL, 4	HANNIBAL défait le consul Flaminius au lac de Thrasimene.	536	215
3734	CXLI, 1	ET les consuls Varron	537	214

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		& L. Æmilius, au bourg de Cannes.		
3736	CXLI, 3	Il est battu à Nole par Marcellus.	539	212
3738	CXLII, 1	MARCELLUS prend Syracuse.	541	210
3741	CXLII, 4	FABIUS MAXIMUS se rend maître de Tarente.	544	207
3747	CXLIV, 2	MORT de Fabius Maximus.	550	201
3749	CXLIV, 4	SCIPION triomphe de l'Afrique.	552	199
		T. QUINCTUS FLAMININUS.		
3752	CXLV, 3	Il est consul, & n'avoit pas encore trente ans.	555	196
		CATON LE CENSEUR,		
		Vivoit dans le même tems; car il étoit avec Fabius Maximus quand il prit Tarente, & n'avoit que vingt-un, ou vingt-deux ans.		
3754	CXLVI, 1	TOUTE la Grece mise en liberté par T. Q. Flamininus.	557	194
3755	CXLVI, 2	Il triomphe de l'Espagne.	558	193

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3766	CXLIX, 1	SCIPION l'Africain meurt.	569	182
3767	CXLIX, 2	PHILOPŒMEN meurt.	570	181
		La même année le premier consulat de		
		PAUL ÉMILE.		
		Il étoit fils de Lucius Æmilius, qui fut défait par Hannibal à la bataille de Cannes.		
3782	CLIII, 1	DANS son second consulat, il défait le roi Persée & le prend prisonnier. C'étoit du tems de Judas Machabée. Térence florissoit dans le même tems.	585	160
3790	CLV, 1	PAUL Emile meurt.	593	15
3794	CLVI, 3	NAISSANCE de Marius.	597	15
3801	CLVII, 4	LA troisiéme guerre Punique, qui dura 4 ans. Mort du vieux Caton.	604	14
3804	CLVIII, 3	LE jeune Scipion, fils de Paul Emile, ruine Carthage.	607	14
		TIBÉRIUS & C. GRACCHUS.		
3827	CLXIV, 2	LOIX de Caïus Gracchus.	630	121

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		MARIUS,		
3843	CLXVIII, 2	VA en Numidie contre Jugurtha. Naissance de Cicéron.	646	105
3844	CLXVIII, 3	NAISSANCE de Pompée.	647	104
3846	CLXIX, 1	MARIUS, consul pour la seconde fois, est envoyé contre les Cimbres.	649	102
3850	CLXX, 1	NAISSANCE de Jule César, sous le sixiéme consulat de Marius.	653	98
		SYLLA,		
3855	CLXXI, 2	ENVOYÉ en Cappadoce après sa préture.	658	93
3862	CLXXII, 1	IL se rend maître de Rome.	665	86
3863	CLXXIII, 2	IL se rend maître d'Athenes. Mort de Marius la même année.	666	85
		SERTORIUS,		
3867	CLXXIV, 2	ENVOYÉ en Espagne.	670	81
3868	CLXXIV, 3	Lejeune Marius vaincu par Sylla, qui défait ensuite Pontius Téléfinus aux portes de Rome. Il entre dans la ville, est fait dictateur, & exerce toutes sortes de cruautés.	671	80

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		MARCUS CRASSUS, S'ENRICHIT des proscriptions de Sylla. Il étoit plus vieux que Pompée.		
		POMPÉE,		
3869	CLXXIV, 4	AGÉ de vingt-cinq ans, est envoyé en Afrique, où il défait Domitius.	672	79
		CATON D'UTIQUE, ETOIT plus jeune que Pompée ; car il n'avoit que quatorze ans lorsque Sylla exerçoit ses plus grandes cruautés.		
		CICÉRON,		
3870	CLXXV, 1	DÉFEND Roscius, que Sylla vouloit secretement opprimer.	673	78
3871	CLXXV, 2	SYLLA quitte la dictature, & meurt l'année suivante.	674	77
3874	CLXXVI, 1	POMPÉE combat en Espagne contre Sertorius.	677	74
		LUCULLUS,		
3877	CLXXVI, 4	ENVOYÉ contre Mithridate, après son consulat.	680	71
3879	CLXXVII, 2	SERTORIUS assassiné en Espagne.	682	69

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Craſſus fait conſul avec Pompée.		
3881	CLXXVII, 4	TIGRANE défait par Lucullus.	684	67
3887	CLXXIX, 2	MORT de Mithridate. Pompée force le temple de Jéruſalem. Naiſſance d'Auguſte.	690	61
		JULE CÉSAR,		
3891	CLXXX, 2	CONSUL avec Bibulus, obtient l'Illyrie & les deux Gaules avec quatre légions, & donne ſa fille Julie à Pompée.	694	57
3897	CLXXXI, 4	CRASSUS pris & tué par les Parthes.	700	51
3902	CLXXXIII, 1	CÉSAR défait Pompée dans la plaine de Pharſale. Pompée s'enfuit en Egypte, où il eſt tué.	705	46
3903	CLXXXIII, 2	CÉSAR ſe rend maître d'Alexandrie, ſoumet l'Egypte, paſſe en Syrie, & va contre Pharnace, roi de Pont, qu'il défait.	706	45
3904	CLXXXIII, 3	IL défait Juba, Scipion & Pétréius en Afrique, & triomphe quatre fois. Mort de Caton, qui ſe tue lui-même.	707	44
3905	CLXXXIII, 4	IL défait les fils de Pompée à Munda en Eſpagne.	708	43

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*An avan J.*
		Cnéus Pompée fut tué dans le combat, & Sextus s'enfuit en Sicile. Céſar triomphe pour la cinquiéme fois.		
		BRUTUS.		
3906	CLXXXIV, 1	CÉSAR eſt tué par Brutus & par Caſſius.	709	42
3907	CLXXXIV, 2	BRUTUS paſſe en Macédoine.	710	41
		M. ANTOINE, EST vaincu par Auguſte, à Modene, la même année. Il ſe retire vers Lépidus; triumvirat d'Auguſte, de Lépidus & d'Antoine, qui partagent entre eux l'empire.		
3908	CLXXXIV, 3	BATAILLE de Philippe, où Brutus & Caſſius ſont défaits par Auguſte & par Antoine, & ſe tuent eux-mêmes.	711	40
3909	CLXXXIV, 4	ANTOINE ſe ligue avec Sextus Pompée contre Auguſte.	712	39
3910	CLXXXV, 1	AUGUSTE & Antoine ſe réconcilient après la mort de Fulvie, femme d'Antoine, qui épouſe Octavie, ſœur d'Auguſte.	713	38

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3918	CLXXXVII, 1	NOUVEAU sujet de guerre entre Auguste & Antoine.	721	30
3919	CLXXXVII, 2	BATAILLE d'Actium, où Antoine est défait par Auguste, & se retire en Egypte avec Cléopatre.	722	29
3920	CLXXXVII, 3	AUGUSTE se rend maître d'Alexandrie. Antoine se donne la mort, & Cléopatre suit son exemple.	723	28
		GALBA.		*Ans de l'Ere Chr.*
3947	CXCIV, 2	GALBA né la même année que J. C.	750	1
3981	CCII, 4	NAISSANCE d'Othon.	784	34
3982	CCIII, 1	GALBA est consul.	785	35
4018	CCXI, 4	RÉVOLTE de Vindex. Néron se tue lui-même. Galba est nommé empereur.	820	70
		OTHON,		
4019	CCXII, 1	SE révolte contre Galba, le tue & se saisit de l'empire. Trois mois après, il est vaincu par Vitellius, & se donne lui-même la mort.	821	71

TABLE DES AUTEURS

Que Plutarque a cités dans ces Vies.

A

Acestodorus, hiſtorien.
Acilius, Caïus Glabrio.
Agéſilas.
Alcée.
Alcman ou Alcmæon, poëte lyrique.
Alexandre de Myndès, hiſtorien.
Alexandre le Grand.
Alexandridès de Delphes.
Amphicratès, poëte. Son ouvrage des Hommes illuſtres.
Amphicratès, orateur à la cour de Tigrane.
Anacharſis.
Anacréon.
Anaxagore.
Anaxarque.
Anaximenes le rhéteur.
Andocidès.
Androclidas.
Andron d'Halicarnaſſe, qui avoit fait l'épitome des Parentés.
Andronicus de Rhodes.
Anexandridès de Delphes, ou Anaxandridès. Son traité des Offrandes volées dans le temple de Delphes.
Anticlide, hiſtorien.

Antigene, hiſtorien.
Antigénidas.
Antigonus Caryſthius, hiſtorien.
Antigonus, roi.
Antiloque, poëte.
Antimaque de Téos.
Antimaque de Colophone.
Antiochus d'Aſcalon.
Antiphane, poëte comique.
Antiphon, ſophiſte.
Antiſthene.
Apollodore.
Apollonidès.
Apollonius Molon.
Apollothémis.
Aratus. Ses mémoires.
Archelaüs, poëte.
Archeſtratus, poëte.
Archiloque.
Archimede.
Archippus.
Ariſtippe de Cyrene.
Ariſtobule, hiſtorien.
Ariſtocrate, fils d'Hipparchus.
Ariſton le philoſophe.
Ariſton de Chio.
Ariſtophane.
Ariſtote.
Ariſtoxene.
Athanis, hiſtorien.
Athénodore Sandon.
Auguſte. Ses commentaires & ſes mémoires.
Autoclidès ou Anticlidès.

B

Bacchylide.
Baton de Sinope, hiſtorien.
Bibulus. Son livre intitulé, *les Mémoires de Brutus*.
Bion de Soli, hiſtorien.
Brutus.
Butas, qui avoit traité des Opinions, ou des Cauſes.

C

Callimaque.
Calliſthene, diſciple & parent d'Ariſtote.
Caſſius.
Cécilius.
Céſar. Ses lettres. Son Anti-Caton. Ses commentaires, ou plutôt ſes éphémerides.
Charès, de la ville de Théangela.
Charès, de Mytilene.
Charès, orateur d'Athenes.
Charon de Lampſaque.
Chryſippe.
Cicéron.
Claudius Rufus.
Cléanthes.
Clidémus, ancien hiſtorien.
Clitarque.
Clodius. Son ouvrage de la réfutation des tems.
Cornélius Népos.
Cratere le Macédonien.
Cratinus, poëte dramatique.

Cratippe, philosophe.
Critias.
Crobylus, orateur.
Ctésias.

D

Daimachus de Platées. Son traité de la Religion.
Damastes de Sigée, disciple d'Hellanicus.
Damon de Cyrene. Ses ouvrages.
Dellius, historien.
Demadès, orateur.
Démaratus de Corinthe.
Démétrius de Phalere.
Démétrius de Magnésie.
Démocharès, neveu d'Aristote.
Démocharis, ami particulier de Démosthene.
Démoclidès.
Démocrite.
Démonidès, du bourg d'Oja.
Démosthene.
Denys d'Halicarnasse.
Dicéarchus de Messene.
Didyme, grammairien.
Dinias.
Dinon, historien, pere de Clitarque.
Dioclès, historien fort ancien.
Diodore le géographe.
Diogene de Sinope.
Dionysodore de Trézene.
Dioscoride. Son traité du Gouvernement laconique.
Dioscoride.

Diphilus.
Dracon. Ses loix.
Duris de Samos, hiſtorien.

E

Empédocle.
Empylus. Son livre intitulé *Brutus*.
Ephorus de Cumes.
Epicharmus.
Epiménide de Pheſtus.
Eratoſthene.
Eſchyle.
Eſchine.
Eſope.
Evangélus.
Evanthes de Samos.
Eupolis.
Euripide.
Eurytion. D'autres liſent *Androtion*.
Eutychidas.

F

Fabius Pictor.
Fannius, gendre de Lélius, hiſtorien.
Féneſtella, hiſtorien.

G

Glabrio (Caïus Acilius.)
Glaucippus, fils d'Hypéride. Son traité contre Phocion.
Gorgias le Léontin.

H.

HECATÉE d'Erétrie, hiſtorien.
Hégéſias de Magnéſie.
Hélicon de Cyzique.
Hellanicus. Il y a eu deux hiſtoriens de ce nom. Plutarque cite le plus ancien.
Héraclide de Pont.
Héraclide de Cumes.
Héraclite.
Héréas de Mégare, auteur inconnu.
Hermagoras.
Hermippus.
Hermippus, poëte comique.
Hermippus. Ses vers contre Périclès.
Hérodote de Pont.
Hérodote.
Héſiode.
Hiéronyme de Rhodes.
Hippias.
Hippocrate.
Hippon, orateur.
Homere.
Horace.
Hybréas, orateur d'Aſie.
Hypéride.

I

IBYCUS, poëte lyrique.
Idomenée.
Idomenée, diſciple d'Epicure.
Ion, poëte de Chio.
Iſter, hiſtorien.

Itanus, hiſtorien.
Juba, hiſtorien.

L

LAMACHUS.
Lélius.
Lycurgue.
Lyncée de Samos.

M

MAMERCUS.
Mardonius.
Marſyas.
Mélanthius, poëte.
Ménalopus, orateur.
Ménandre.
Ménécratès, (Xanthius) hiſtorien.
Ménénius Agrippa. Son Apologue.
Meſſala.
Miltas, devin.
Mithridate de Pont.
Mnéſiphilus.
Muſée.
Myrſilus, hiſtorien.

N

NAUSICRATÈS, orateur d'Athenes.
Néanthes.
Nicératus.
Nicodeme de Meſſene.
Nicolas Damaſcene.

O

Olympias. Sa lettre à Alexandre.
Olympus, médecin de Cléopatre.
Onéſicrate, hiſtorien, qui avoit été pilote d'Alexandre.
Onéſicrite.
Oppius, ami de Céſar.
Orphée.

P

Pæon, de la ville d'Amathonte, qui avoit écrit les aventures galantes de ſa ville.
Pammenès.
Panétius, philoſophe.
Pappus, ſur les mémoires duquel Hermippus avoit compoſé ſon hiſtoire.
Paſiphon. Ses dialogues.
Patæcus, hiſtorien.
Patroclès, ami de Séleucus.
Phanias d'Ereſſe. Ses ouvrages.
Phanodeme, ancien hiſtorien.
Phérécyde. Deux écrivains de ce nom.
Philippe, pere d'Alexandre. Couplet qu'il fit contre Alcée.
Philippe, de la ville de Théangela, hiſtorien.
Philippe de Chalcis, hiſtorien.
Philippide, poëte comique.
Philiſtus.
Philocorus, hiſtorien.
Phillon le Thébain, hiſtorien.
Philoſtéphanus.
Phrynichus.

Philarque, hiſtorien.
Pindare.
Piſiſtrate. Ses Loix.
Piſo, (Caïus) hiſtorien.
Platon.
Platon le poëte comique.
Poëte de la Théſeïde. (le)
Polémon le géographe.
Pollion.
Polybe.
Polycrite, hiſtorien.
Polyeuctus le Sphettien.
Polyzélus de Rhodes.
Poſidonius, écrivain ſuppoſé.
Poſidonius.
Potamon de Leſbos.
Promation. Son hiſtoire d'Italie.
Ptolemée, hiſtorien.
Pythagore.
Pythéas.
Python de Byzance.

R

RUTILIUS, hiſtorien.

S

SALLUSTE.
Sapho.
Secundus, orateur, ſecrétaire d'Othon.
Simonide.
Simulus, poëte & hiſtorien.

Solon. Ses élégies, ſes loix, & ſon traité de phyſique.
Sophocle.
Soſibius.
Sotion, hiſtorien.
Spendon, poëte inconnu.
Sphérus.
Stéſichore.
Stéſimbrotus de Thaſos.
Stilpon, philoſophe.
Strabon. Ses commentaires hiſtoriques.
Sylla. Ses mémoires.

T

Tanusius Géminus, hiſtorien. On a mal lu *Canuſius*.
Tarrutius, mathématicien.
Téléclidès, poëte comique.
Terpandre.
Thalès.
Thémiſtocle. Sa fable de la Fête & du Lendemain.
Théodectes.
Théophane.
Théophraſte.
Théopompe.
Theſpis, poëte tragique.
Thraſéa, hiſtorien.
Thucydide.
Thucydide, fils de Méléſias.
Timée de Sicile, hiſtorien.
Timocréon de Rhodes, poëte de la vieille comédie.

Timon le Miſantrope.
Timon le Phliaſien.
Timonide.
Timothée.
Tite-Live.
Tuberon, philoſophe Stoïcien.
Tyrannion, grammairien.
Tyrtée, poëte.

V

Valere Maxime.
Valérius Antias.
Volumnius.

X

Xénarque.
Xénocrate.
Xénophon.

Z

Zénodotus de Trézene, hiſtorien.

Fin de la Table des Auteurs.

LA VIE D'ARISTIPPE,

ÉCRITE EN GREC

PAR DIOGENE,

Et mise en François

PAR TANEGUI LE FEVRE,

Imprimée à Paris en 1668.

AU LECTEUR.

IL y a des sentimens si bizarres & si étranges dans la vie de ce philosophe, & dans celle de Théodore, d'Hégésias & d'Annicéris qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, qu'il seroit presqu'à souhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé : mais il y en a d'autres aussi qui me paroissent si nobles, si généreux & si élevés, que je voudrois de tout mon cœur que chacun en eût toujours l'ame remplie.

Je pourrois bien marquer ici ces sentimens qui me choquent & qui me font presque peur. Je pourrois bien marquer encore ces autres sentimens qui me paroissent si beaux & si dignes d'un esprit bien fait : mais j'ai trop bonne opinion de mes lecteurs pour me sentir obligé d'en user ainsi. Il ne me reste donc qu'une chose à faire, ce me semble ; c'est de prier les honnêtes gens de lire mon françois comme ils liroient le grec de Diogene, & de ne pas imputer à l'interprete des fautes qu'il n'a pas commises, & des opinions qu'il n'approuve point.

ARISTIPPE.

ARISTIPPE étoit de Cyrene, ville de Libye ; mais, au rapport d'Antisthene, la réputation de Socrate, & tant de belles choses qu'il avoit ouï dire de lui, l'attirerent à Athenes.

Phanias le Péripatéticien dit que s'étant mis à professer la philosophie, ce fut le premier des disciples de Socrate qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit, & que même il lui envoya un jour une somme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venue de ce gain. Mais comme Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la vérité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt, & lui manda en même tems que son bon génie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

Xénophon ne goûtoit pas fort Aristippe, & apparemment il y avoit quelque mésintelligence entr'eux. C'est pour cela, disent les auteurs qui en parlent, qu'au traité des Choses mémorables, il a introduit Socrate réfutant Aristippe sur le sujet de la Volupté.

Théodore, au livre des Sectes, le maltraite un peu aussi ; & Platon lui a donné quelque atteinte au dialogue de l'Ame, suivant la remarque que nous avons déja faite ailleurs.

(*a*) Ariſtippe étoit particuliérement admirable en une choſe, c'eſt qu'il s'accommodoit à tout, & que la diverſité des lieux, des tems, des perſonnes, & de toutes les autres circonſtances qui varient preſqu'à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toujours lui-même, quoique tout changeât autour de lui. Enfin on n'a jamais vu de meilleur acteur pour le théatre, qu'Ariſtippe pour la vie civile. Auſſi dit-on que ce fut principalement pour cela que Denys, prince de Sicile, l'eſtima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirés à ſa cour, voyant qu'il mettoit tout à profit, & uſoit admirablement bien des choſes, quelles qu'elles puiſſent être. En effet il ſe ſervoit bien des occaſions agréables, & les ménageoit en homme ſage : mais comme il eſt vrai qu'il ne ne les laiſſoit jamais échapper lorſqu'elles ſe préſentoient à lui, il eſt vrai auſſi qu'il ne ſe mettoit pas autrement en peine de courir après les plaiſirs abſens. C'eſt pour cela ſans doute que quelqu'un ayant demandé à Diogene ce qu'il lui ſembloit d'Ariſtippe : Je trouve, dit-il, que c'eſt (*b*) un fort bon chien pour un roi.

(*a*) *Ariſtippe étoit particuliérement admirable*, &c.) Mon françois en cet endroit eſt un peu plus étendu que le grec de l'auteur, mais j'eſpere qu'on me pardonnera cette liberté, car l'auteur eſt quelquefois extrêmement ſec.

(*b*) *Un fort bon chien pour un roi.*) J'avois d'abord traduit, *Je crois*, dit-il, *qu'un chien fait comme Ariſtippe, réuſſiroit admirablement bien auprès d'un roi.* Le grec dit ſeulement βασιλικὴν κύνα, *un chien royal.* Au reſte on ſait aſſez que Diogene fut ſurnommé *le chien* par les Grecs, & c'eſt à quoi il fait alluſion. Mais Diogene étoit un chien

(*a*) Timon lui a donné un coup de dent auſſi bien que les autres, quand il a dit en quelqu'endroit,

(*b*) *Ce galant docteur de Cyrene*
Eſt fort friand de volupté,
Et ſouvent ajuſte ſans peine
L'erreur avec la vérité.

Un jour il eut envie de manger d'une perdrix à ſon ſouper, & en donna juſqu'à (*c*) *une* piſtole & demie. Quelqu'un de ſes amis fut cela, & ne ſe put empêcher de lui en dire un mot. Ariſtippe l'écouta fort patiemment; mais enſuite il lui fit cette demande: Si les

ſauvage & fâcheux ſi jamais il en fut; au lieu qu'Ariſtippe étoit le plus joli & le plus aimable chien dont on ait parlé depuis la nourrice du grand Cyrus, juſqu'à la chienne de M. Scarron.

(*a*) *Timon.*) Ce Timon n'eſt pas ce fameux & célebre Miſantrope, *Amaro toſco del ſeme humano*, qui vivoit à Athenes du tems d'Anaxagore & de Périclès; c'eſt un poëte, c'eſt un philoſophe, pour qui Antigonus & Ptolemée Philadelphe eurent beaucoup d'eſtime.

(*b*) *Ce galant docteur de Cyrene*
Eſt fort friand de volupté, &c.)

Je crois que ces quatre lignes expriment aſſez bien ce vers de Timon,

Οἷα τ' Αριστίππου Ἡνιοχὴ φύσις ἀμφαφόωντος
Ψεύδηι.

Elles valent bien encore, ſi je ne me flatte, la verſion d'Aldobrandin, *Qualeque Ariſtippi delicatum ingenium contrectantis falſa.*

(*c*) *Une piſtole & demie.*) Le grec dit, *cinquante drachmes.* Or il me ſemble, (car je fais ces notes ſans livres) que la drachme valoit trois ſols & demi du tems de M. Budé; & cela étant, elle doit valoir aujourd'hui un peu plus de ſix ſols: c'eſt pourquoi j'ai traduit, *une piſtole & demie.*

perdrix ne coûtoient qu'un carolus la piece, vous en acheteriez à ce prix-là, n'eſt-ce pas? Aſſurément, dit l'autre. Hé bien, reprit Ariſtippe, je n'eſtime pas plus une piſtole & demie, que vous (*a*) un carolus. Etes-vous content?

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes qui étoient les plus belles de ſon ſerrail, il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déeſſe, contre deux autres déeſſes. Mais les ayant fait conduire juſqu'à la porte du palais, il les renvoya, & leur dit qu'elles ſeroient aſſurément mieux chez le prince que chez lui; faiſant voir par-là que s'il ſavoit bien recevoir, il ſavoit bien dédaigner auſſi. Et c'eſt pour cela ſans doute que Straton dit un jour: il n'y a qu'un Ariſtippe au monde qui ſache porter tantôt une caſaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au viſage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna aucun reſſentiment. Un de ſes amis l'ayant rencontré le lendemain: Quoi, Ariſtippe, lui dit-il, ſouffrir de telles indignités? Vous n'y ſongez pas, repartit Ariſtippe; mille pauvres pêcheurs ſe mouillent ſouvent juſqu'à la peau pour n'attraper peut-être qu'un goujon, ou quelque méchante ſardine; & vous ne voudriez pas que je ſouffriſſe un peu de flegme

(*a*) *Un carolus.*) Le grec dit *obole*, qui vaut environ un ſol ou quinze deniers de notre monnoie.

qui tombe sur mon visage, pour pêcher (*a*) un turbot ou un saumon ? C'est l'entendre mal, ne vous en déplaise.

Une autre fois, comme il passoit par la rue, Diogene qui lavoit des choux & des porreaux, s'adressa à lui, & lui dit : Si tu avois appris à manger de ce que j'apprête, tu ne ferois point la cour aux rois comme tu fais. Mais vous, seigneur Diogene, lui répondit Aristippe, si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux comme vous faites.

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la philosophie : Quel avantage ? dit-il ; c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre.

Quelqu'un le reprenant de ce qu'il faisoit trop grande dépense : Croyez-moi, dit-il, la chose ne sauroit être si mauvaise que vous pensez, puisque (*b*) les dieux même prennent

(*a*) *Un turbot ou un saumon.*) J'ai accommodé cela à notre maniere. Le texte dit βλέννος, que les Grecs mettent au nombre des gros poissons.

(*b*) *Les dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence.*) Ménandre, dans certains vers que rapporte Clément Alexandrin, Horace, dans une de ses odes, *&c.* condamnent ces vanités spécieuses que le peuple admire si sottement ; & je tiens pour tout assuré, qu'Aristippe étoit trop éclairé pour donner là-dedans ; mais c'est une adresse du personnage qui se vouloit défaire d'un censeur chagrin & importun, & il en usera encore de même ci-dessous : car quand on le reprendra de l'excès de sa dépense, il ne manquera pas de demander : *Le prince n'est-il pas vertueux ?* (Dieu fait si on sera assez hardi pour dire que non.) *Hé bien, le prince fait pourtant ce que je fais, & dont vous me blâmez si fort.* Comme qui diroit : Vous couchez avec la femme de votre voisin. Ah le grand mal !

plaisir à la splendeur & à la magnificence des sacrifices qu'on leur fait.

Mais vous, messieurs les philosophes, qu'avez-vous tant par-dessus les autres hommes ? Au moins une chose ; c'est que (*a*) quand il n'y auroit point de loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre tout comme nous faisons.

Pourquoi les philosophes recherchent-ils les riches, & que les riches ne recherchent point les philosophes? C'est que les philosophes connoissent qu'ils ont besoin des riches, & que les riches ne connoissent pas qu'ils ont besoin des philosophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui disoit un jour : Vous devriez modérer l'excès de votre dépense, Aristippe. Voyons, lui dit-il : Denys n'est-il pas honnête homme ? Sans doute. Or cet honnête homme vit encore plus somptueusement que moi. On

répondroit l'autre. Est-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcmene autrefois ?

At quem Deum ; Qui templa cœli summa sonitu concutit.
Térence.

(*a*) *Quand il n'y auroit point de loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons.*) C'est que l'homme de bien est soi-même sa propre loi, & qu'il n'agit point vertueusement par la crainte des peines ; parce qu'il est fortement persuadé qu'on ne sauroit être heureux & injuste tout ensemble. Il sait bien d'ailleurs *que la loi n'a point été faite pour le juste, mais pour le méchant.* Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonstrativement qu'il n'y a point de providence, un homme d'honneur vivra toujours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit sans difficulté le plus homme de bien qui fût à Athenes de son tems, & qui pourtant ne croyoit pas aux dieux.

peut donc vivre ſomptueuſement & honnêtement tout enſemble.

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien élevé, & celui qui ne l'eſt pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'eſt pas.

Un jour allant faire viſite chez une courtiſanne, il remarqua qu'un jeune homme qui étoit avec lui en rougiſſoit; & en même tems, Mon fils, lui dit-il, le mal n'eſt pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir ſortir quand on y eſt.

Quelqu'un lui propoſoit une énigme, & le preſſoit fort de lui en donner la ſolution. Il faut avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il: Hé pourquoi (*a*) délier une bête ſi fâcheuſe, puiſque, toute attachée qu'elle eſt, elle fait néanmoins tant de peine aux gens?

Il diſoit qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant; parce qu'un mendiant n'a beſoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant (*b*) a beſoin d'être humaniſé.

On lui diſoit des injures, & il ſe retiroit tout doucement ſans y répondre. Mais pourquoi t'enfuis-tu, Ariſtippe? C'eſt que comme vous avez le pouvoir de me dire des injures, j'ai celui de ne les pas entendre auſſi.

On voit toujours ces philoſophes chez ceux qui ſont riches, & on voit toujours auſſi les

(*a*) *Délier une bête ſi fâcheuſe.*) C'eſt que le mot grec, qui ſignifie *expliquer* ou *donner la ſolution d'une difficulté*, ſignifie auſſi *délier*.

(*b*) *A beſoin d'être humaniſé.*) Le terme grec, ἀνθρωπισμὸς, dit la même choſe que le françois.

médecins chez les malades; mais on ne met pas en question s'il vaut mieux être le malade que le médecin.

Allant un jour par mer à Corinthe, le vaisseau sur lequel il étoit fut battu de la tempête; ce qui fit paroître quelque désordre sur son visage. Mais, dit quelqu'un, d'où vient que nous autres qui ne sommes nullement savans, n'avons point de peur, pendant que les philosophes tremblent? Parce que le risque n'est pas pareil, & que l'ame d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.

Quelqu'un se vantant de savoir une infinité de choses: Hé quoi, dit Aristippe, ceux qui mangent davantage, & qui sont perpétuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure, & qui s'exercent sans excès? Non, sans doute. On peut donc dire avec raison que pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles sans s'attacher à celles qui sont vaines & superflues.

Un avocat ayant plaidé une cause pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda: Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous a servi votre Socrate? A ceci, dit-il; c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense, est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.

Il disoit que le plus important précepte qu'il donnât à Arete sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en

raudra-t-il beaucoup mieux pour cela ? Au noins quand il sera (*a*) au théâtre où se tient 'assemblée du peuple, on ne dira pas que (*b*) c'est pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & e priant d'en avoir soin, il lui demanda (*c*) quinze pistoles. Mais, dit l'autre, j'aurois in esclave pour ce prix-là. Vous avez raison, épondit Aristippe : achetez-en un, mon mi, & vous en aurez deux.

Il disoit qu'il prenoit de l'argent de ses lisciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en levoient servir.

On lui reprochoit un jour qu'ayant un rocès, il avoit donné un écu à un avocat our plaider: cela est vrai, dit-il; & (*d*) quand e donne à manger à quelques-uns de mes mis chez moi, j'en use de même avec le uisinier qui vient apprêter nos viandes.

(*a*) *Au théâtre, où se ennent les assemblées du euple.*) J'ai ajouté ces der- ieres paroles. C'est qu'en ce ays-là les assemblées de ville tenoient au théatre.

(*b*) *Pierre sur pierre.*) ίθος, qui est employé dans le : grec, signifie *une pierre* & *n sot ;* & *lapis*, en latin, ut de même. Tér. *Quid as, lapis ?* « lourdaut, gros ot ».

(*c*) *Quinze pistoles.*) Six ens drachmes.

(*d*) *Quand je donne à anger*, &c.) Anciennement, quand on vouloit traiter ses amis, & ne pas aller au cabaret, on prenoit des cuisiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les fragmens des comiques Grecs que cite Athénée, font foi de cela, comme aussi plusieurs comédies de Plaute. Il y a même des savans qui croyent que le passage de Térence où il est dit, *manipulus furum*, s'entend de ces sortes de gens ; mais d'autres l'entendent, comme celui où Virgile dit ;

Furta paro belli,

Denys voulut un jour qu'Aristippe l'entretînt de quelque point de philosophie, quoique ce ne fût ni le tems ni lieu d'en parler; car on étoit en débauche. Je vous admire, lui dit-il; c'est moi qui vous apprends comment il faut que vous parliez; & aujourd'hui vous voulez m'apprendre quand il faut que je parle. Le prince se sentant piqué de cette réponse: C'est donc ainsi que vous en usez, lui dit-il? Hé bien, vous n'avez qu'à descendre tout à cette heure au bas-bout, Aristippe.

De tout mon cœur: car vous voulez sans doute que (*a*) cette place devienne plus honorable qu'elle n'est.

Quelqu'un se vantoit de bien nager. Si est-ce pourtant qu'un marsouin nagera toujours aussi bien que vous pour le moins.

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien fait, & celui qui ne l'est pas?

Il est fort aisé de prononcer là-dessus. envoyez-les l'un & l'autre en un lieu où ils n'aient aucune connoissance, & vous le saurez bientôt.

Je bois autant que je veux, Aristippe, & je ne m'enivre pourtant jamais.

Un mulet boit tout de même, répondit-il & un mulet ne s'enivre pourtant jamais, non plus que vous.

Il aimoit une certaine dame qui en avoit bien vu d'autres que lui; & quelqu'un de ses amis lui ayant dit: Je m'étonne, Aristippe

(*a*) *Cette place devienne plus honorable.*) On donne encore ce mot à un certain Lacédémonien.

du choix que vous avez fait de cette perſonne-là; n'y en a-t-il point d'autre en ville? Ah! pauvre homme, lui répondit-il : Feriez-vous difficulté de loger en une maiſon où quelqu'autre auroit logé avant vous? Nullement. Et ſi un vaiſſeau avoit ſervi au paſſage de mille ou dix mille hommes, & qu'un autre vaiſſeau n'eût jamais été en mer; vous ſerviriez-vous plutôt de l'un que de l'autre? Point du tout. Il n'y a donc point de différence conſidérable entre une femme qui a vu pluſieurs hommes, & celle qui n'en a vu aucun.

Quoi, vous êtes diſciple de Socrate, & vous prenez de l'argent pour enſeigner la philoſophie? Il n'y a pas là de quoi s'étonner ſi fort, répondit-il; Socrate en avoit de reſte, & moi je n'ai tout juſte que ce qu'il me faut. Quand ſes amis lui envoyoient ſa proviſion de bled & de vin, il en renvoyoit une partie, mais il retenoit l'autre : auſſi les plus grands ſeigneurs d'Athenes lui ſervoient-ils de pourvoyeurs & de maîtres-d'hôtel; & moi, par malheur, je n'ai point de pourvoyeurs de cette importance; je n'en ai qu'un, qui eſt un eſclave que j'ai acheté à la place.

Il voyoit ſouvent Laïs, cette belle Corinthienne, & quelques-uns en parloient. Cela n'eſt rien, dit-il : Je poſſede Laïs, mais elle ne me poſſede pas; & la vertu ne nous défend pas l'uſage de la volupté, pourvu qu'on y tienne une meſure honnête, & qu'on ne ſe laiſſe pas emporter aux plaiſirs, cela n'eſt que bien.

Une autre fois que quelqu'un lui reprochoit la délicateſſe de ſa table : Pour vous, lui dit-il, vous ne donneriez pas deux ſols de tout cela ? Non, ſans doute. Il ne faut donc pas dire que j'aime la volupté ; mais que vous aimez furieuſement l'argent, & redoutez terriblement la dépenſe.

(*a*) Simus, maître-d'hôtel chez Denys, faiſoit voir à Ariſtippe ſa maiſon toute pavée à compartimens de marbre, & meublée magnifiquement ; quoiqu'au reſte Simus ne fût qu'un miſérable eſclave (*b*) de Phrygie, &, de plus, grand faquin. Ariſtippe lui cracha au viſage, & cet honnête homme en demeura peu interdit. Mais, pardon, ſeigneur Simus, lui dit-il ; tout eſt ſi beau céans, tout y eſt ſi bien paré, ſi bien ajuſté, que, pour ne rien gâter, j'ai cru qu'il valoit mieux cracher ſur vous, que de ſalir la place.

Carondas (quelques auteurs diſent Phédon) ayant deſſein de le jouer, dit un jour en ſa préſence : Mais qui eſt un certain docteur qu'on rencontre toujours ſi bien peigné, ſi bien parfumé ? Hélas, répondit-il, c'eſt moi, malheureux que je ſuis ; ſi faut-il néanmoins ſe conſoler, car tout de bon je trouve que le roi de Perſe eſt encore plus heureux que le docteur qui aime tant les parfums & qui eſt ſi

(*a*) *Simus, maître-d'hôtel.*) Ce que dit ici notre auteur me ſemble mieux convenir à Diogene qu'à Ariſtippe, & je doute fort de cette hiſtoire. Notre philoſophe étoit trop galant homme pour en uſer de la ſorte.

(*b*) *De Phrygie.*) Ce pays, auſſi bien que la Myſie, qui en étoit proche, fourniſſoit la Grece d'eſclaves.

propre.

propre. Mais cependant pourquoi eſtimera-t-on moins un homme pour ſentir bon, puiſqu'on eſtime davantage les autres animaux quand ils ne ſentent pas mauvais? Que le ciel donc confonde ces efféminés, qui ſont cauſe que des choſes & ſi bonnes & ſi agréables ſont décriées, & qu'on en fait des reproches aux honnêtes gens.

De quelle façon mourut Socrate? Comme je voudrois mourir moi-même.

Polyxene le ſophiſte l'étant allé viſiter un jour, & ayant vu dans la ſalle quantité de belles eſclaves, & des viandes exquiſes & rares qu'on ſervoit ſur table, il en demeura tout ſurpris, & lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque choſe, qui, ſelon ſon ſens, ne convenoit pas autrement à la profeſſion d'un philoſophe. Ariſtippe le laiſſa dire; & après avoir écouté ſa cenſure ſans émotion: Seigneur Polyxene, faites-nous une grace; ſoyez des nôtres ce ſoir, je vous en ſupplie. Vous m'obligez trop, dit Polyxene; il n'y a pas moyen de vous refuſer. Je vois donc bien, Polyxene, que ce n'étoit pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt, c'étoit la dépenſe peut-être que tout le monde ne voudroit pas faire pour un ſouper tel que celui-là.

Bion dit de lui en quelqu'endroit de ſes (*a*) Entretiens, qu'un jour, comme il faiſoit voyage, l'eſclave qui portoit ſon argent lui dit qu'il n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit

(*a*) *Entretiens.*) Ou *diſſertations.*

impossible d'en porter tant. Jette ce qui t'incommode, lui dit-il, & porte le reste si tu peux.

Il s'étoit embarqué pour aller en son pays ; mais il ne s'étoit pas apperçu que le vaisseau sur lequel il s'étoit mis étoit un vaisseau de corsaires. Il le reconnut à la fin, & commanda en même tems à son valet-de-chambre de lui apporter la cassette où étoit son argent. Il se mit à le compter ; & l'ayant remis dedans, il la laissa tomber en mer comme par mégarde, & ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adresse le sauva ; & l'on rapporte que depuis, étant en lieu de sûreté, il dit à ceux qui lui en parloient : J'ai perdu mon argent, il est vrai ; mais mon argent m'eût perdu, si je ne l'eusse perdu, & Aristippe vaut un peu mieux que son argent.

Lorsqu'il arriva à la cour de Syracuse, Denys lui demanda ce qu'il y étoit venu faire? Pour donner de ce que j'ai, dit-il, & recevoir ce que je n'ai pas.

Quelques-uns disent qu'il répondit autrement : Lorsque j'avois besoin de sagesse, je me retirai auprès de Socrate ; & maintenant que j'ai besoin d'argent, je me retire auprès de vous.

La plupart des hommes sont bien étranges, disoit-il ; car s'ils veulent acheter quelques meubles, ils apportent toutes les précautions imaginables pour n'y être pas trompés : mais s'il s'agit de savoir quel genre de vie ils doivent choisir, ils n'y songent nullement ;

tout leur eſt bon. Il y en a qui attribuent ce mot à Diogene, & non pas à Ariſtippe.

Un jour, dans une débauche qui ſe faiſoit à la cour, Denys voulut que tous ceux qui étoient à table danſaſſent avec des robes de pourpre : Pour moi, dit Platon, je ne ſaurois faire cela ; & en même tems il prononça ce vers d'Euripide :

Je ne ſaurois porter une robe de femme.

Mais comme on eut préſenté la même robe à Ariſtippe, il la prit ſans façon, & récita un paſſage du même poëte, qui dit ailleurs :

Celle dont les penſers ſont pleins d'honnêteté,
En tous lieux ſaura bien garder ſa pureté.

Il demandoit un jour je ne ſais quoi à Denys pour un de ſes meilleurs amis ; & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il ſe jetta à ſes pieds le viſage contre terre. Quelqu'un l'en railla, car c'étoit une eſpece d'adoration, & les Grecs ne pouvoient ſouffrir une ſoumiſſion ſi honteuſe. Cela eſt fâcheux, dit-il, je l'avoue ; mais vous ne ſavez pas que le bon prince a ſouvent les oreilles aux pieds, & je n'en ſuis pas cauſe.

Pendant le ſéjour qu'il fit en Aſie, Artapherne, lieutenant du roi de Perſe, le fit arrêter, & commanda qu'on le lui amenât. Ariſtippe y allant ſans paroître aucunement étonné, quelqu'un lui dit : Quoi, vous êtes ſi aſſuré que cela ?

Et (*a*) que dois-je craindre, répondit-il, puisqu'on me mene à un satrape du grand roi ?

Il disoit que ceux qui laissoient l'étude de la sagesse pour s'attacher aux autres sciences, faisoient comme les galans de Pénelope, qui au lieu de s'attacher à la maîtresse, s'amusoient après les suivantes.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là : car il disoit que telles gens faisoient comme Ulysse qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux enfers, mais qui n'avoit point parlé à la reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant : (*b*) Apprenez-lui, dit-il, de

(*a*) *Que dois-je craindre, répondit-il, puisqu'on me mene à un satrape du grand roi ?*) Satrape est un ancien mot Persan qui signifie gouverneur de province ; & par le *grand roi*, les Grecs entendent toujours le roi de Perse. Or on sait qu'il y avoit en ce pays-là des écoles où l'on apprenoit aux enfans ce que c'est que justice & injustice. Xénophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond, *Que dois-je craindre*, &c. c'est comme s'il disoit : rien ne doit allarmer mon innocence, puisque je me vais présenter devant Artaphérne, le plus juste de tous les lieutenans du grand roi. Il ne faut pas oublier que les vieux rois de Perse étoient fort rigoureux à l'endroit des Juges, lorsqu'ils manquoient à leur devoir, & qu'ils oublioient leur caractere. Il n'y avoit point d'asyle pour eux, & la regle de ce pays-là, c'étoit :

Aut peccare nefas, aut pretium est mori,

(*b*) *Apprenez-lui de bonne-heure ce qui lui pourra servir quand il sera grand.*) Hé plût à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour repurger notre siecle, & réformer par la force & les graces de son éloquence, les abus où tombent presque tous les peres, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfans ! Il ne feroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus

bonne heure ce qui lui doit ſervir quand il ſera grand.

On lui diſoit, comme par reproche : Vous vous attachiez autrefois à Socrate, & à préſent vous vous attachez auprès de Denys. Cela eſt vrai, répondit-il ; mais en ce tems-là j'avois beſoin de m'inſtruire, & maintenant je cherche à me divertir.

S'étant enrichi par les diſcours qu'il faiſoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda : (*a*) D'où eſt venu tant de bien que vous avez, Ariſtippe? De la même ſource, lui dit-il, d'où vous eſt venu le peu que vous avez, Socrate.

Une courtiſanne l'ayant rencontré un jour, lui dit : Savez-vous bien, Ariſtippe, que je ſuis groſſe de vous? Bagatelle, lui dit-il : eſt-ce que vous pourriez courir par un champ couvert de chardons, & me dire préciſément quel chardon vous auroit piquée?

Il avoit une fille admirablement bien faite ;

belles années à diſputer ſur la théogonie d'Héſiode, ſur la métaphyſique de Parménide, ſur les idées de Platon, ou ſur les ſyllogiſmes de Chryſippe : rien de tout cela. Il leur diroit plutôt, ſi je ne me trompe : que vos enfans étudient ce que j'ai appris autrefois, & qui me fait tant d'honneur aujourd'hui : qu'ils s'attachent bien à la morale & à la politique : qu'ils liſent avec ſoin les bons hiſtoriens & les bons poëtes : qu'ils apprennent à bien parler & à bien écrire.

(*a*) *D'où vous eſt venu tant de bien*, &c. *D'où vous eſt venu le peu que vous avez, Socrate.*) Il y a là-dedans une ſoupleſſe d'Ariſtippe ; car Socrate lui demandoit d'où étoient venues tant de richeſſes ; & Ariſtippe lui répond : D'où vous eſt venue la modération que vous avez? J'ai gagné beaucoup de bien par la philoſophie, & cette même philoſophie vous a inſpiré l'amour d'une pauvreté honnête, que vous préférez aux richeſſes.

& capable des plus hautes contemplations ; mais il avoit un fils fort brutal, & qui n'avoit aucun goût pour les belles choſes ; ſi bien qu'Ariſtippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ſes amis ſut cela, & l'étant venu voir, il lui dit entr'autres choſes : Mais après tout, Ariſtippe, ce garçon-là eſt venu de vous ; c'eſt votre fils, c'eſt tout dire. Ah ! vous raiſonnez donc ainſi, dit Ariſtippe : la vermine vient de nous auſſi ; le flegme & pluſieurs autres ſaletés viennent de nous encore : nous ne les voudrions pas tenir près de nous pourtant.

Il avoit reçu en argent quelque libéralité du prince ; & Platon en avoit reçu une auſſi, mais en livres. On dit à Ariſtippe qu'on s'étonnoit de cela. Bon Dieu, répondit-il, que les gens ſont donc aiſés à étonner ! (*a*) Platon a beſoin de livres, & il en prend ; & moi j'ai beſoin d'argent, & j'en prends, trouve-t-on cela ſi étrange ?

On lui demandoit : De quoi Denys vous reprend-il quelquefois ? (*b*) De la même choſe, dit-il, dont les autres me reprennent quelquefois auſſi.

Il dit un jour à Denys : ſi vous vouliez me faire donner cent piſtoles, je vous ſerois

(*a*) *Platon a beſoin de livres*, &c.) Il y a quelque apparence qu'Ariſtippe raille Platon, & qu'il le traite d'homme d'école.

(*b*) *De la même choſe, dit-il, dont les autres me reprennent auſſi.*) Je crois que c'étoit quelqu'importun qui lui vouloit parler de la ſomptuoſité de ſa table, & du luxe de ſes habits.

infiniment obligé. DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le sage ne manquoit de rien ! AR. Il est vrai, seigneur; mais donnez toujours, & puis nous mettrons l'affaire en question. Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit ; & Aristippe l'en remerciant, lui dit : Hé bien, seigneur, vous le voyez : (*a*) le sage ne manque de rien.

Denys lui ayant un jour allégué ces deux vers de Sophocle pour lui faire peur,

Quiconque vient à la cour d'un grand roi,
S'il y vient libre, il y demeure esclave.

Disons mieux, seigneur,

Quiconque vient à la cour d'un grand roi,
S'il y vient libre, il n'est jamais esclave.

Quelques-uns donnent ce mot à Platon : mais Diocles, au livre de la vie des Philosophes, le donne à Aristippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui & Eschine. Aristippe donc l'ayant rencontré un jour, lui dit : Quoi donc, n'y a-t-il point moyen de nous remettre jamais bien ensemble ? ne cesserons-nous point de badiner comme des enfans ? & faut-il attendre que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres ?

(*a*) *Le sage ne manque de rien.*) C'est une équivoque sur le mot ἀπορεῖν, qui signifie *manquer de bien*, & *manquer de moyens & d'adresse pour faire réussir quelque chose.* C'est sur cette seconde signification qu'est fondée la réponse d'Aristippe.

Eſchine lui dit qu'il ſeroit ravi de vivre bien avec lui. Souvenez-vous donc, Eſchine, que quoique plus âgé que vous, je vous ſuis pourtant venu trouver le premier. Par Junon, vous dites bien, Ariſtippe : auſſi êtes-vous beaucoup meilleur que moi, car j'ai commencé la brouillerie, & vous recommencez l'amitié.

Voilà à-peu-près tous les bons mots qu'on lui attribue, & que j'ai recueillis de pluſieurs auteurs. Or je trouve quatre Ariſtippes remarquables entre les autres : celui dont nous parlons : celui qui a fait une hiſtoire d'Arcadie : un autre ſurnommé (*a*) Métrodidacte ; & le quatriéme fut un philoſophe de la nouvelle académie.

Outre les ouvrages que le premier Ariſtippe avoit faits, quelques-uns diſent qu'il avoit compoſé encore ſix livres de diſſertations ; & quelques autres, du nombre deſquels eſt Soſicrate de Rhodes, diſent qu'il n'a rien écrit abſolument ; mais Sotion & Panétius aſſurent qu'il fit une partie des livres qui portent ſon nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que (*b*) la fin étoit un mouvement doux qui ſe diſtribue & s'étend (*c*) à la ſenſation.

(*d*) Or, puiſque nous avons décrit la vie

(*a*) C'eſt-à-dire, *inſtruit par ſa mere*, & cette mere étoit fille de notre Ariſtippe.

(*b*) *La fin.*) *La fin des biens & la fin des maux ;* ce ſont des termes de philoſophie, pour dire, *le ſouverain bien, le ſouverain mal.*

(*c*) *A la ſenſation.*) Terme de philoſophie encore, qui ne ſe peut changer.

(*d*) *Or puiſque nous avons*

d'Ariſtippe, il eſt tems de dire un mot des CYRÉNAIQUES qui ſont venus de lui.

Ces philoſophes ſe partagent en trois branches : les uns ſont ſurnommés HÉGÉSIAQUES, les autres ANNICÉRIENS ; les autres THÉODORIENS, auxquels on ajoute encore certains (*a*) ERÉTRIAQUES, qui ſont deſcendus de Phédon. Voici leur ſuite, ou leur ſucceſſion, telle qu'on la trouve dans les anciens auteurs.

Ariſtippe dont nous venons de parler, fut ſuivi d'Arete ſa fille ; (*b*) d'Ethiope, de la ville de Ptolémaïde, & d'Antipater de Cyrene.

A Arete ſuccéda Ariſtippe ſon fils, ſurnommé le (*c*) diſciple de ſa mere.

Cet Ariſtippe fut ſuivi de Théodore, qui fut au commencement ſurnommé l'Athée, & enſuite Dieu.

A Antipater ſuccéderent ceux-ci : Epitimédès de Cyrene, Parébatès, Hégéſias ſur-

décrit la vie d'Ariſtippe.) Il n'a parlé ni de ſa maiſon, ni de ſon éducation, ni de ſes premieres études, ni de ſa femme, ni de ſa mort, *&c.* & cependant il appelle cela *décrire la vie d'Ariſtippe.* C'eſt donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites ſur la préface de Diogene & ſur la vie de Thalès, ſont très-véritables. En effet, ce livre n'eſt autre choſe que l'extrait d'un ouvrage très-ample, qu'on a perdu il y a déja long-tems. Et ſi cela n'étoit pas ainſi, on n'y trouveroit pas tant de bévues qu'on y en trouve, & qu'on impute à Diogene très-injuſtement.

(*a*) *Erétriaques.*) Ou Erétriques. Diogene en parle ailleurs.

(*b*) *D'Ethiope, de la ville de Ptolémaïde.*) M. Voſſius, en ſon livre poſthume des Philoſophes, a traduit Ptolemée l'Ethiopien ; mais je n'ai pas ſon livre ici. On y prendra garde ſi on veut.

(*c*) Métrodidacte.

nommé (*a*) l'Orateur de la Mort, (*b*) & Annicéris.

OPINIONS DES CYRÉNAIQUES.

Ceux qui suivoient la discipline d'Aristippe, & qu'on appelle simplement Cyrénaïques, bâtissoient sur ce fondement : qu'il n'y a que deux passions, la douleur & la volupté : que la volupté est un mouvement doux & agréable, & la douleur un mouvement âpre & fâcheux.

(*c*) Qu'une volupté ne differe point d'une autre volupté, & qu'il n'y a point plus de douceur en celle-ci, qu'en celle-là.

Que tous les animaux reçoivent la volupté avec joie, & rejettent la douleur avec aversion.

Que la volupté du corps est la fin ; mais

(*a*) *L'Orateur de la Mort.*) C'est ainsi que j'ai traduit πειστάνατος, qui est dans le grec. Ce mot signifie un homme *qui persuade de mourir.* Au reste, on lui donna ce nom à cause d'un certain livre homicide qu'il avoit fait, car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application, (*) renonçoient au boire & au manger, quoi qu'on leur pût dire ; après quoi ils *devenoient morts sans ressource.* Cicéron en parle en ses Déclamations philosophiques, autrement en ses Tusculanes.

(*b*) *Et Anniceris.*) M. Casaubon le fait successeur de Hégésias, & il a raison. M. Ménage a raison aussi de croire que ces mots, ὁ καὶ Πλάτωνα λυτρωσάμενος, *qui délivra autrefois Platon de l'esclavage*, ont été ajoutés par quelqu'ignorant. Car la chronologie ne s'accorde pas avec cela.

(*c*) *Qu'une volupté ne differe point d'une autre volupté.*) Ou *qu'une volupté n'est pas plus volupté qu'une autre.* Au reste j'ai suivi la correction de M. Casaubon, qui est absolument nécessaire.

(*) Ἀποκαρτερεῖν.

que par cette volupté ils n'entendent pas celle que se propose Epicure, & qui n'est volupté qu'en tant que l'animal ne sent ni peine ni douleur.

Que la fin & la félicité ne sont pas même chose : car chaque volupté particuliere est fin ; & la felicité est l'assemblage de toutes les voluptés particulieres, parmi lesquelles on range celles qui sont passées, & celles qui sont à venir.

Que chaque plaisir particulier est souhaitable de soi-même ; & que la félicité n'est souhaitable qu'à cause des plaisirs particuliers qui la composent.

Pour prouver que la volupté est la fin, ils disent que dès notre plus tendre enfance nous nous y attachons même sans aucun raisonnement ; & que quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien : mais qu'au contraire, nous fuyons de toute notre force la douleur qui est son ennemie, & faisons toutes choses pour nous en délivrer.

Que la volupté est un bien, quoiqu'elle vienne quelquefois d'une chose vilaine : que l'action voluptueuse peut être ou déshonnête, ou indécente ; mais que cela n'empêche pas que cette action ne soit un bien, & que d'elle-même elle ne soit desirable.

Pour l'éloignement de la douleur dont parle tant Epicure, & qu'il propose comme fin, ils tiennent que ce n'est ni volupté ni douleur ; parce que, comme ils disent, la volupté & la douleur consistent en mouvement ; & que de

la maniere dont Epicure propose son opinion, il ne peut y avoir de mouvement : si bien que sa volupté n'est après tout que ce qui se voit en un homme qui dort.

(*a*) Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la volupté ; & que la raison de cela est que telles gens ont l'esprit mal tourné, & le jugement perverti.

Qu'au reste, tous les plaisirs & toutes les douleurs de l'ame ne viennent pas des plaisirs, ou des douleurs du corps, puisque le simple bonheur d'un ami, ou l'heureux succès de nos affaires, font naître la volupté dans nos cœurs.

Que ni le simple souvenir, ni la simple espérance des biens qu'on se représente, ne fait point la volupté, comme estime Epicure ; parce que le mouvement de l'ame cesse & se détruit avec le tems.

Que l'ouie simplement & la vue simplement n'engendrent point la volupté : par exemple, disent-ils, nous prenons plaisir à ouir ceux (*b*) qui contrefont les pleureux & les pleu-

(*a*) *Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la volupté.*) Je crois qu'ils disoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur faisoit, & la voici. *Si la volupté est la seule fin que l'homme se doit proposer, d'où vient donc qu'il y a des gens qui n'en ont aucun sentiment ?* Ils répondoient : *Les hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme extérieure de l'homme, ou, pour mieux dire, les hommes de cette sorte sont de vraies bêtes.*

(*b*) *Qui contrefont les pleureux & les pleureuses.*) Le grec dit, *qui imitent les lamentations ;* mais j'ai cru

reuſes, mais nous oyons avec douleur & avec peine ceux qui pleurent & ſe lamentent effectivement & tout de bon.

Pour l'indolence & l'éloignement du plaiſir, ils appelloient cela un état moyen, ou une conſtitution moyenne.

(*a*) Ils diſoient que les voluptés du corps valent mieux que celles de l'eſprit; & que la peine d'un corps qui ſouffre eſt pire que celle d'un eſprit outré de douleur: c'eſt pour cela, ajoutent-ils, que les loix employent les peines corporelles contre les ſcélérats, plutôt que celles qui s'adreſſent à l'ame.

(*b*) *Car ils croyoient que la douleur étoit*

qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funérailles pour de l'argent.

(*a*) *Ils diſoient que les voluptés du corps valent mieux que celles de l'eſprit.*) C'eſt une grande queſtion. Pour moi, il me ſemble que toutes les voluptés du corps ne ſont point capables de faire oublier un déplaiſir vif & ſenſible dont un cœur eſt outré; comme vous diriez la perte d'un ami généreux, la perte de ſon honneur, &c Il n'y a point de feſtins, point de muſique, point de partie de chaſſe qui puiſſent guérir de telles bleſſures: de plus, comme les plaiſirs de l'ame, quand ils ſont extrêmes, nous ôtent le ſentiment de tout ce qui touchoit nos ſens auparavant; l'on peut dire auſſi, ce me ſemble, que les peines de l'ame, quand elles ſont extrêmes, l'emportent de beaucoup ſur celles du corps. Mais, dira-t-on, les loix en ont pourtant jugé autrement: il eſt vrai; mais le jugement que je fais ſur cette matiere, eſt conforme à celui de Jule Céſar qui avoit bien autant d'eſprit que ceux qui avoient fait des loix & des ordonnances avant lui.

(*b*) *Car ils croyoient*, &c.) Je ſuis entiérement perſuadé que les lignes ſuivantes que j'ai fait imprimer en italique, n'ont point été tirées de Diogene; cela ne ſe peut. Elles ſont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de ſon exemplaire. Cet avertiſſement ſuffira, ſi je ne me trompe, pour juſtifier ce que je dis.

plus fâcheuſe, & que la volupté étoit plus naturelle à l'homme. C'eſt pourquoi *auſſi ils apportoient beaucoup plus de ſoin à ménager l'une que l'autre, & que*, c'eſt pourquoi, *la volupté étant deſirable d'elle-même, il y avoit des choſes fâcheuſes qui produiſoient certains plaiſirs, & qui ſe contrarioient ſouvent: de ſorte que cet aſſemblage de voluptés qui conſtitue la félicité, leur paroiſſoit très-difficile.*

Ils eſtimoient que tous les ſages ne vivent pas avec volupté, & que tous les fous ne vivent pas avec douleur; mais que l'un arrivera toujours plutôt que l'autre. Car il ſuffit d'avoir l'uſage de quelque plaiſir particulier, (*a*) qui peut tout ſeul remettre une ame abattue & qui languit.

Que la prudence eſt un bien, & que pourtant elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commodités qui en viennent.

(*a*) *Qui peut tout ſeul remettre une ame abattue & qui languit.*) Comme, par exemple, le plaiſir des feſtins, l'entretien d'une belle perſonne, la ſatisfaction qui ſe trouve à entendre une excellente voix, ou un luth bien touché, témoin Saül, Achille, Sappho, Pindare & Horace, qui appelle ſa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire que c'eſt elle *qui charme ſes inquiétudes & calme tous ſes déplaiſirs.* Car il eſt certain qu'un tel plaiſir, quoique ſeul, peut ſervir à faire diverſion, & à ſuſpendre les peines que ſent l'ame, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me ſemble même que la mémoire des occaſions agréables où nous nous ſommes trouvés autrefois, eſt capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remede n'eſt pas bon pour toutes ſortes d'ames; il faut pour cela être ſage comme Epicure, qui en recommandoit ſi fort l'uſage, & qui s'en trouvoit ſi bien. Pour les fous & les emportés, un tel remede produiroit en eux un effet tout contraire.

Qu'on doit chérir un ami pour l'utilité, comme nous chérissons les parties de notre corps tant que nous en tirons quelque service.

(*a*) Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoiqu'il soit d'ailleurs très-vicieux.

(*b*) Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.

Que le sage ne sera jamais atteint ni d'envie, ni de superstition; parce que l'une & l'autre ne viennent que d'une opinion vaine & folle; mais qu'à la vérité il pourra quelquefois sentir de la tristesse & de la crainte, parce que l'une & l'autre arrivent naturellement.

Que les richesses produisent des plaisirs; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on peut comprendre les passions, mais non pas leur origine.

Pour la physique, ils ne s'y attachoient point; d'autant, disoient-ils, (*c*) qu'on n'en

(*a*) *Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoiqu'il soit d'ailleurs très-vicieux.*) C'est que beaucoup de philosophes ont tenu, qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eût toutes.

(*b*) *Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.*) Socrate en jugeoit ainsi, & on ne peut douter qu'une ame ne fasse ses fonctions bien plus noblement & plus aisément en un corps bien disposé, que dans un qui ne l'est pas; & il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

(*c*) *On n'en sauroit avoir de pleine & entiere connoissance.*) La raison de cela, (mais il n'y a que très-peu de gens qui songent à ces importantes vérités) c'est que nous ne connoissons les choses que par certaines convenances qu'elles ont avec notre goût, avec notre odorat, *&c.* Nous sentons à la vérité les effets, & cela suffit pour notre misérable mortalité; mais un même effet peut venir de plusieurs causes. D'ailleurs, qui nous assurera que nous avons

ſauroit avoir de pleine & entiere connoiſſance.

Ils faiſoient cas de la logique, à ce que quelques-uns tiennent, à cauſe de l'utilité de cet art. Mais Méléagre & Clitomaque aſſurent qu'ils n'eſtimoient ni la phyſique ni la logique, croyant, comme ils faiſoient, qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'eſt que bien, & ce que c'eſt que mal, parlera toujours comme il faut, aura le cœur net de ſuperſtition, & ne craindra point la mort.

(*a*) Que ce qu'on appelle juſte, honnête & déshonnête, n'eſt point tel naturellement; mais parce que la coutume & la loi le veulent ainſi.

Qu'un homme de bien pourtant ne fera rien qui choque l'uſage établi; parce qu'il ne veut pas tomber dans les peines portées par la loi, ni donner mauvaiſe opinion de ſa conduite; & ils ajoutent qu'en faiſant ainſi il eſt ſage.

Ils ſont auſſi de l'opinion de ceux qui tiennent (*b*) qu'on peut faire des progrès dans les ſciences & dans les arts: qu'un homme

tout ce qui nous eſt néceſſaire pour la compréhenſion des choſes? Au moins eſt-il bien conſtant que certains animaux, qui ont les mêmes ſens que nous, voyent mieux, flairent mieux, & entendent mieux que nous ne faiſons. Et peut-être que ſi nous avions ce que ces animaux ont par-deſſus nous, nous verrions bien des choſes qui nous ſont cachées.

(*a*) *Que ce qu'on appelle juſte, honnête & déshonnête, n'eſt point tel naturellement.*) Il y a encore aujourd'hui des gens qui ſoutiennent cette opinion. Il y a ſujet de s'en étonner.

(*b*) *Qu'on peut faire des progrès dans les ſciences.*; C'eſt encore une queſtion fort agitée parmi les philoſophes Grecs, & M. Caſaubon en a touché quelque choſe dans ſes notes.

peut s'attriſter plus qu'un autre : que les ſens ne nous rapportent pas toujours la vérité.

LES HÉGÉSIAQUES.

Ceux qu'on appelle Hégéſiaques avoient les mêmes principes, la volupté & la douleur.

Ils tenoient que la (*a*) courtoiſie, l'amitié & la bénéficence ne ſont rien, parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent; & que ces avantages étant une fois ôtés, ces choſes-là ne ſont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite félicité étoit entiérement impoſſible, & ils le prouvoient ainſi : Notre corps eſt rempli d'une infinité de déſordres & de paſſions : or notre ame participe à tous les déſordres de ce corps; & d'ailleurs la fortune traverſe ſouvent les eſpérances que nous concevons. Quelle eſt donc cette ſouveraine félicité, & où la trouverons-nous ?

Que la vie eſt ſouhaitable ; mais que la mort l'eſt auſſi.

Que rien n'eſt agréable ni déſagréable de ſa propre nature.

Que les choſes nous plaiſent (*b*) à cauſe de la rareté & de la nouveauté, & qu'elles ceſſent de nous plaire par la ſatiété.

Que les richeſſes & la pauvreté, à l'égard

(*a*) *Courtoiſie.*) Il y a dans le texte, χάρις, qui ſignifie *grace, courtoiſie*, & *reconnoiſſance*; on peut choiſir.

(*b*) *A cauſe de la rareté.*) Le mot grec ἀπαιρία, qui eſt employé dans le texte, peut ſignifier auſſi *petite quantité* & *diſette*; & le mot ξενισμὸς que j'ai traduit par celui de *nouveauté*, peut auſſi ſignifier *inaccoutumance*.

du plaisir, ne sont rien, puisque la volupté du riche n'est point différente de celle du pauvre.

Que la liberté, la haute naissance & la gloire ne font pas plus pour la mesure de la volupté, que la servitude, l'obscurité & la bassesse d'extraction.

Qu'il est utile à celui qui n'est pas prudent, de vivre; mais qu'à celui qui est sage & bien avisé, c'est une chose indifférente.

(*a*) Que le sage fera tout pour soi-même, croyant que les autres ne le valent pas, & que s'il semble tirer d'eux des avantages très-considérables, ces avantages pourtant ne seront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

(*b*) Ils n'admettoient point le témoignage

(*a*) *Que le sage fera tout pour soi-même, croyant que les autres ne le valent pas, &c.*) Je connois un galant homme qui croit que toutes ces grandes ames, que les chroniques & les histoires ont tant chantées, devoient avoir ce sentiment. Il ajoute même que le magnanime des philosophes ne sauroit être tel, s'il ne pense de soi-même ce que les Hégésiaques disoient de leur sage; & il en pourroit bien être quelque chose.

(*b*) *Ils n'admettoient point le témoignage des sens comme un témoignage certain.*) Le grec dit, ἀνῆρει; & moi j'ai ajouté ὡς, *comme*, avant cette particule ἐκ, & il faut lire ainsi. Mais il y a plus encore, & ce passage est bien plus corrompu qu'il ne paroît. Voici comme il se trouve dans le grec, ἀνῆρει τὰς αἰσθήσεις ἐκ ἀκριβάσας τὴν ἐπίγνωσιν, τῶν τε εὐλόγως φαινομένων πάντα πράττειν. Or il n'y a point d'homme qui puisse entendre cela, ni trouver même la moindre couleur pour excuser ce langage. Car si l'on traduit le grec mot pour mot, voici ce qu'il dira: *Ils ôtoient les sens qui ne rendent point la connoissance exacte, & qu'ils font tout des choses qui paroissent raisonnablement.* Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premiérement qu'il faut ôter ces deux

des sens, comme un témoignage certain ; parce que les sens ne peuvent avoir de connoissance distincte & exacte, & qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidés de la raison.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute est digne de pardon ; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement ; mais qu'il y est forcé par la violence de sa passion.

(*a*) Qu'on ne doit point haïr un tel homme, mais plutôt l'instruire & le corriger.

Que le sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose que de vivre sans douleur & sans chagrin ; ce qui arrivera toujours à ceux qui sont indifférens pour tout ce qui produit la volupté.

LES ANNICÉRIENS.

Les Annicériens avoient presque les mêmes

mots πάντα πράττειν, qui ont été tirés du passage qui précede celui-ci, & où il est dit que le sage fera tout, *&c.* πάντα πράξειν. En second lieu, il faut ôter la virgule qui est après ἐπίγνωσιν, comme aussi la particule τε qui est devant εὐλόγως, après quoi le sens sera net & incontestable. C'est celui que vous trouverez dans ma version. Au reste la note est un peu longue ; mais si j'en demandois pardon, elle le seroit encore davantage.

(*a*) *Qu'on ne doit point haïr un tel homme.*) L'empereur Antonin dit la même chose dans ses mémoires, & d'autres l'avoient dit avant lui. Je crois vous devoir avertir en passant, (quoique cela ne fasse rien pour ma version) qu'au lieu de ἐν γὰρ ἑκόντα ἁμαρτάνειν, il faut lire, ἐν γὰρ ἁμαρτάνοντα ἑκόντα ἁμαρτάνειν. Si on considere ce qui précede dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

maximes que les Hégéſiaques ; mais ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoiſie & l'honneur qu'on porte à pere & à mere, non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour ſa patrie. Ils tenoient même que ſi ces choſes faiſoient quelquefois de la peine au ſage, il ne laiſſoit pas pour cela d'être heureux, dût-il avoir très-peu de plaiſirs.

Que la félicité d'un ami n'eſt pas ſouhaitable d'elle-même, parce que nous ne ſentons point la félicité d'un autre.

Que la raiſon ne ſuffit pas pour nous affermir & nous mettre au-deſſus des ſentimens du vulgaire ; mais qu'on a beſoin encore pour cela de faire une habitude (*a*) contraire à celle qui s'eſt formée & nourrie en nous depuis le moment de notre naiſſance.

Que ce n'eſt pas à cauſe de l'intérêt ſeulement que nous devons chérir nos amis ; parce que cet intérêt venant à ceſſer, nous ne nous ſoucierions plus d'eux : mais qu'il les faut aimer à cauſe de la bienveillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bienveillance, au reſte, eſt ſi conſidérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un ſi juſte & ſi raiſonnable devoir, ne fera point difficulté de ſouffrir de la peine, encore qu'il ſe propoſe la volupté pour fin. Ils ajoutent à cela : quoique la privation de la volupté ſoit douloureuſe à cet honnête homme, il la ſouffrira néanmoins volontiers, & s'y expoſera

(*a*) *Contraire à celle qui s'eſt formée & nourrie en nous.*) Le grec dit, *diſpoſition qui s'eſt nourrie avec nous.*

en homme de bien, parce que la tendreſſe qu'il a pour ſon ami le veut ainſi.

LES THÉODORIENS.

Les Théodoriens ont tiré leur nom de ce Théodore dont nous avons dit quelque choſe ci-deſſus, & ils s'attachent à ſes maximes.

Ce philoſophe renverſoit entiérement toutes les opinions qu'on a des dieux, comme il paroît par un livre qu'il a écrit ſur ce ſujet, & qui n'eſt pas un ouvrage à mépriſer, car la plupart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choſes.

Antiſthene, au livre qu'il a fait de la ſuite ou de la ſucceſſion des Philoſophes, dit qu'il fut auditeur d'Annicéris & de Denys le Dialecticien.

Il tenoit que la joie & la triſteſſe ſont la fin des biens & des maux.

Que la joie vient de la prudence, & la triſteſſe de l'imprudence.

Que les ſeuls & uniques biens de la vie ſont la juſtice & la prudence, & que les deux maux ſouverains & extrêmes ſont l'imprudence & l'injuſtice; mais que la douleur & la volupté ne ſont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il diſoit que l'amitié n'eſt rien, parce qu'elle ne ſe rencontre ni parmi les fous ni parmi les ſages; car les fous, diſoit-il, ne reconnoiſſent point d'amitié ſi-tôt que l'utilité en eſt ôtée, & les ſages ſe contentent d'eux-mêmes ſans ſe ſoucier d'être aimés de qui que ce ſoit.

Qu'il n'étoit nullement raisonnable qu'un honnête homme s'exposât à la mort pour sa patrie. Car à quoi bon perdre la prudence & une heureuse constitution d'ame pour des ignorans & des fous? Que d'ailleurs la patrie du sage est tout le monde universellement, & non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, séduire la femme de son voisin, & n'épargner pas même les temples s'il le falloit; parce qu'il n'y a aucune de ces choses qui soit vilaine naturellement, si l'on en ôte l'opinion qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le sage satisferoit ouvertement & sans scrupule ses desirs amoureux, & là-dessus il n'y aura point de danger de faire voir ici un échantillon de certaines demandes qu'il faisoit quelquefois; car c'étoit-là son fort, à ce que l'on dit.

Une femme savante ne seroit-elle pas utile à quelque chose, en tant que savante? Oui. Et une femme qui seroit belle, seroit aussi utile à quelque chose, en tant que belle? Oui. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à en obtenir des faveurs? Oui encore. Donc si quelqu'un se servoit d'une personne, pour la fin à laquelle cette personne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal? Non. Il n'en fera donc point non plus, s'il se sert de la beauté de cette personne pour la fin qui est proposée à la beauté.

Nous avons dit ci-dessus que Théodore fut surnommé Théos ou Dieu ; & on croit que cela arriva à cause d'une demande que lui fit Stilpon pour le surprendre. (*a*) Ce que tu dis que tu es, Théodore, ne l'es-tu pas aussi ? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu es Dieu ? Je le dis. Tu l'es donc ? Sans doute, dit Théodore. Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute sa force ; Méchant & détestable, lui dit-il, ne vois-tu pas que par la même raison tu pourrois être geai, merle, perroquet, & cent autres choses ?

S'entretenant un jour avec Euryclide, (*b*) Hiérophante (*c*) de la sainte religion d'Eleusine, il lui fit cette demande : Qui sont ceux qui commettent impiété contre les divins mysteres ? Ce sont ceux, lui dit Euryclide, qui les révelent aux personnes qui ne sont pas encore initiées. Vous êtes donc impie vous-même, Euryclide, car vous les expliquez à ceux qui ne sont pas encore initiés.

Mais ce trait d'esprit pensa lui coûter bien cher ; car peu s'en fallut qu'on ne le traînât

(*a*) *Ce que tu dis que tu es, Théodore*, &c.) Le nom de Théodore est composé de Θεος, qui signifie *Dieu*, & de Δωρον, qui signifie *don*. Mais il me semble que cette demande, qui n'est qu'un jeu de paroles, devoit être conçue autrement ; & je ne vois rien là-dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

(*b*) *Hiérophante.*) Celui qui montroit les mysteres à ceux qui se faisoient initier.

(*c*) *De la sainte religion d'Eleusine.*) Il n'y avoit rien de plus auguste en toute la Grece, que cette religion où l'on montroit les mysteres de Cerès, de Proserpine, & de Bacchus. Meursius a fait un très-joli livre sur ce sujet, & c'est un des meilleurs & des plus utiles qu'il ait faits.

(*a*) devant les Aréopagites ; & cela ne lui eût pas manqué, si Démétrius le Phalérien, qui en ce tems-là étoit le tout-puissant dans Athenes, ne l'eût tiré d'affaire, quoique Amphicrate, au livre des Hommes illustres, ait dit qu'il fut condamné à la mort, & qu'il but de la ciguë.

S'étant retiré en Egypte auprès de Ptolemée, fils de Lagus, ce prince l'envoya en ambassade vers Lysimaque ; & comme Théodore lui parloit un peu librement : Dites-moi, lui dit Lysimaque, n'êtes-vous pas ce Théodore qui a été chassé d'Athenes ? Oui, seigneur ; & la ville d'Athenes m'a fait ce que Semele fit autrefois à Bacchus ; elle m'a poussé dehors par une fausse-couche, ne me pouvant pas porter davantage.

Une autre fois Lysimaque lui ayant dit : Donnez-vous garde de revenir jamais ici. Je n'y reviendrai pas, seigneur, lui répondit-il, à moins que Ptolemée m'y renvoye. Là-dessus Mythras, intendant de Lysimaque, lui ayant dit : Il me semble, à vous entendre parler si librement, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucuns rois sur la terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait des dieux au ciel. Comment cela, seigneur Mythras, repartit Théodore ? Il faut bien que je croye qu'il y ait des dieux au ciel, puisque je suis persuadé

(*a*) *Devant les Aréopagites.*) C'étoit le conseil d'état d'Athenes, & ceux qui étoient accusés d'impiété, étoient cités devant eux. Budé en a parlé assez amplement en ses annotations sur les Pandectes.

qu'ils

qu'ils déteſtent & ont en abomination ceux qui vous reſſemblent.

On dit qu'un jour étant à Corinthe, & ſe promenant avec une foule de diſciples qui l'accompagnoient, Métroclès le Cynique, qui par hazard lavoit des herbes ſauvages pour ſon dîner, lui tint le même diſcours que Diogene avoit tenu autrefois à Ariſtippe; & que Théodore lui fit une réponſe pareille à celle dont Ariſtippe avoit payé Diogene; car Métroclès lui ayant dit: Si tu pouvois te contenter d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que faire de tant de diſciples; l'autre lui repliqua: Et vous, Métroclès, ſi vous n'étiez pas ſauvage & farouche comme vous êtes, vous mangeriez de ce que mangent les honnêtes gens.

Sur la fin de ſes jours s'étant retiré à Cyrene, (*a*) le prince qui y regnoit alors lui donna pluſieurs marques de ſon amitié & de ſon eſtime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Théodore chez les anciens. Mais avant que de finir, il ne faut pas oublier un mot qu'il dit étant encore jeune & lorſque les Cyré-

(*a*) *Le prince qui y regnoit.*) Le mot de prince n'eſt point dans le grec; je l'ai ajouté. Le texte nomme Μάριον celui chez qui ſe retira Théodore; or comme je ſais bien que *Marion* étoit un nom Cyrénien, & qu'on le peut prouver par l'hiſtoire; je crois qu'au lieu de Μαρίῳ, il faut lire Μαρίωνι. Il ſe peut faire que Μαρίῳ eſt bon, car Μαρίων en vient. On pourroit encore, au lieu de Μαρίῳ, lire Μάρκῳ. Car ce nom d'homme étoit uſité chez les Grecs avant que les Romains fuſſent fort connus en Grece; & on le prouveroit bien s'il en étoit beſoin. M. de Grentemeſnil croit qu'il faut lire Μάργᾳ.

néens le bannirent. Il se présenta à l'assemblée des bourgeois, & leur dit : Bien loin de me plaindre, messieurs, je me loue de votre procédé; vous me banniſſez (*a*) de la Lybie, & me reléguez en Grece.

(*a*) *De la Lybie en Grece.*) C'est que la Grece étoit un pays très-agréable, & le séjour de la politesse & de la galanterie ; mais la Lybie n'étoit pas de même.

Fin de la vie d'Aristippe.

CATALOGUE DES LIVRES

Qu'on attribue à Aristippe.

TROIS livres de l'histoire de Libye, dédiés à Denys.
Un autre livre contenant vingt-cinq dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien, savoir, Artabaze.
A ceux qui avoient fait naufrage.
Aux Bannis.
Aux Pauvres.
A Laïs.
A Porus.
A Laïs, touchant le miroir.
Hermias.
Le Songe.
A l'Echanson.
Philomélus.
A ses Domestiques, *ou* à ses Familiers.

A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.

A ceux qui lui reprochoient la dépenſe exceſſive de ſa table.

Une lettre à Arete ſa fille.

A un qui ſe préparoit pour les jeux Olympiques.

Deux Demandes.

Une Chreïe, *ou* petit Diſcours à Denys.

Une autre touchant l'Image.

Une autre ſur la fille de Denys.

A un qui croyoit qu'on lui faiſoit tort.

Mais ſelon Sotion & Panétius, il n'avoit écrit que ce qui ſuit : De la Vertu. De la Diſcipline. Une Exhortation. Artabaze. Pour les Bannis. A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il ſe trouve pluſieurs Théodores dont l'hiſtoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarqués par Diogene.

1. Théodore de Samos, fils de Rhoccus : ce fut lui qui conſeilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit ſous le fondement du fameux temple d'Epheſe, diſant que par-là on conſumeroit l'humidité du terrein, & qu'ainſi il deviendroit ferme & ſolide.
2. Théodore le Cyrénien, maître de Platon en géométrie.
3. Théodore, dont la vie a été décrite ci-deſſus.

4. Théodore, auteur du beau livre intitulé Φωναστικὸν, c'eſt-à-dire, *la maniere de conduire & d'exercer la voix.*
5. Théodore, auteur du livre *touchant ceux qui ont inventé les* divers modes *de la Muſique*, (νομοθετῶν, qui ne ſignifie pas *légiſlateurs*, comme diſent les interpretes) *commençant à Terpandre.*
6. Théodore le Stoïcien.
7. Théodore, auteur d'une hiſtoire Romaine.
8. Théodore de Syracuſe, qui a écrit des tactiques, ou de *l'art de ranger des troupes en bataille.*
9. Théodore de Byzance, qui a écrit des diſcours politiques.
10. Théodore: celui dont parle Ariſtote en l'abrégé des Rhéteurs.
11. Théodore de Thebes, ſtatuaire.
12. Théodore, peintre, dont Polémon fait mention.
13. Théodore, peintre encore, mais Athénien, dont parle Ménodote.
14. Théodore d'Epheſe, dont parle Théophane au livre de la peinture.
15. Théodore, qui a fait des épigrammes.
16. Théodore, qui a fait un livre des Poëtes.
17. Théodore le medecin, diſciple d'Athenée.
18. Théodore, philoſophe Stoïcien, de Chios.
19. Théodore de Milet, philoſophe Stoïcien encore.
20. Théodore, poëte tragique.

Fin du Catalogue.

LA VIE D'ANNIBAL,

Par M. DACIER.

ANNIBAL.

ROME & Carthage, fondées presque dans le même tems, & parvenues toutes deux par les armes à un haut degré de reputation & de gloire, sembloient avoir été destinées par la nature à être rivales, & à se disputer l'empire de l'univers. Carthage étoit enorgueillie par ses conquêtes ; car elle avoit soumis l'Afrique, la plus grande partie de la Sicile, la Sardaigne, & plusieurs autres isles ; & Rome étoit fiere de la conquête de toute l'Italie, qu'elle avoit assujettie jusqu'au détroit de Sicile. Elles ne cherchoient donc l'une & l'autre que les moyens de s'agrandir. Les Romains voyant devant eux la Sicile pleine de richesses, qu'il sembloit que la violence des flots avoit détachée de leur continent, voulurent comme la réunir à leur domaine : mais ils manquoient d'un prétexte juste. Les prétextes spécieux ne manquent guère à une ambition qui ne veut point reconnoître de bornes. Messine, leur alliée, se plaignoit des vexations & de la tyrannie des Carthaginois. Les Romains embrassent cette occasion, & passent en Sicile sous ombre de secourir leurs alliés, & en effet pour se mettre en possession de cette isle qui ou-

vroit la porte à tous leurs projets ambitieux. Ce fut-là le commencement de la premiere guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans ſans aucune diſcontinuation, & qui fut féconde en événemens extraordinaires & merveilleux. Les Romains remporterent de grandes victoires, & reçurent de grands échecs. Polybe aſſure que pendant cette guerre ils perdirent ſept cens vaiſſeaux, ou dans les combats, ou par des tempêtes. La facilité avec laquelle ils réparoient ces pertes, eſt digne de mémoire. Sous le conſulat de Duillius, ils conſtruiſirent une flotte de cent ſoixante vaiſſeaux, qui ſe trouva toute prête à faire voile en ſoixante jours, à compter du jour que les arbres eurent été coupés. Trois ans après, ſous le conſulat d'Atilius Régulus, ils en bâtirent encore une de deux cens vaiſſeaux en trois mois. Homere (*a*) ne s'éloigne donc pas de la vraiſemblance, quand il écrit qu'Ulyſſe abattit vingt arbres, les tailla & les dreſſa, & en bâtit ſa nacelle; qu'il y fit un bon mât & des antennes, la munit d'un bon gouvernail, & que tout l'ouvrage fut fait en quatre jours. Enfin les Carthaginois, réduits à l'extrêmité par la perte d'une grande bataille navale contre le conſul Lutatius, furent obligés de demander la paix, & de la recevoir aux conditions qu'il plut aux Romains de leur impoſer.

De tous les généraux Carthaginois qui

(*a*) Odyſſée, livre V.

avoient ſervi à cette guerre, celui qui avoit fait le plus de peine aux Romains, étoit Amilcar Barca, pere d'Annibal; c'étoit un homme d'une prudence conſommée & d'une valeur ſi héroïque, qu'on l'appelloit un autre Mars. Polybe lui donne ce grand éloge, que les ſoldats Romains l'emportoient pour la valeur ſur les ſoldats Carthaginois, mais que pour les capitaines, Amilcar étoit ſupérieur à tous ceux de ſon tems, & en valeur & en prudence. Il en donna de nouvelles marques dans la guerre qu'il eut à ſoutenir en Afrique, contre les Africains, que les ſoldats étrangers avoient fait ſoulever. Il remporta pluſieurs grandes victoires, & finit glorieuſement cette guerre.

Il paſſa enſuite en Eſpagne avec un armée pour y établir la domination des Carthaginois; mais il ne bornoit pas là ſes vues, il cherchoit à tirer de-là des ſecours & des forces pour renouveller la guerre contre les Romains; car il avoit toujours ſur le cœur cette paix onéreuſe & honteuſe que ſes citoyens avoient eu la baſſeſſe d'accepter.

Avant que de s'embarquer, il fit un ſacrifice; & le ſacrifice fini, il fit retirer tout le monde: & prenant par la main ſon fils Annibal qui n'avoit que neuf ans, il lui demanda s'il vouloit venir avec lui en Eſpagne. Le jeune enfant ravi, lui répondit non-ſeulement qu'il le vouloit, mais qu'il le conjuroit de l'emmener avec lui. Sur cela Amilcar l'approcha de l'autel, le fit jurer que

toute sa vie il seroit l'implacable ennemi des Romains, & l'emmena, selon le rapport de Polybe. Tite-Live paroît avoir suivi de faux mémoires, quand il a écrit qu'Annibal ne passa en Espagne que treize ans après, & âgé de vingt-deux ans. Polybe est plus croyable, & d'autant plus, que son témoignage est confirmé par Annibal lui-même, qui dit, long-temps après, qu'il étoit sorti de Carthage à neuf ans, & avant que de pouvoir être instruit des loix & des usages de sa patrie. Amilcar passa ainsi en Espagne où il fit la guerre pendant près de neuf ans, soumit aux Carthaginois plusieurs peuples, & mourut glorieusement dans une bataille contre le roi Orisson.

Après sa mort, les Carthaginois donnerent le commandement de l'armée à son gendre Asdrubal qui commandoit la flotte. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de sagesse & de prudence, fit beaucoup de grandes choses, moins par la force que par l'insinuation, & par les liaisons qu'il avoit contractées. Il rendit sur-tout un très-grand service à son pays, en bâtissant Carthage la neuve, qui augmenta considérablement la puissance des Carthaginois, & qui leur servit de boulevard pour la défense de l'Espagne & de l'Afrique.

Les Romains voyoient avec un œil d'envie les grands progrès que les Carthaginois faisoient en Espagne, mais la guerre des Gaulois dont ils étoient menacés, les empê-

cha de s'y oppoſer & de leur déclarer la guerre. Ils envoyerent ſeulement des ambaſſadeurs à Aſdrubal pour conclure avec lui un nouveau traité, qui ne ſeroit que comme une explication de celui qu'ils avoient déja fait avec Lutatius. Il fut dit dans ce traité que les Carthaginois ne paſſeroient pas l'Ebre, & qu'on laiſſeroit libres les Sagontins.

Voici le tems où Tite-Live a placé le voyage d'Annibal en Eſpagne. Il rapporte qu'Aſdrubal, qui ignoroit le ſerment qu'Amilcar avoit exigé de ſon fils encore enfant, & qui vouloit lui inſpirer la même haine que ſon pere avoit eue pour les Romains, & qu'il conſervoit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, & qu'il ſe rendît capable de lui ſuccéder.

Dès que ces lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au ſénat. Hannon s'oppoſa de toute ſa force à cette demande par des raiſons de morale & de politique. Il dit que le commerce d'Aſdrubal ſeroit auſſi dangereux pour ce jeune prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Aſdrubal qu'il avoit corrompu; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, ſous prétexte d'apprendre le métier de la guerre, allaſſent s'expoſer à la brutalité de leurs généraux. Craignons-nous, ajouta-t-il, qu'Annibal ne voye trop tard cette puiſſance immenſe & cette eſpece de royauté qu'Amilcar

a laissée, & que nous ne soyons pas assez tôt soumis au fils de celui qui a donné à son gendre nos armées comme un héritage paternel? Pour moi je suis d'avis que nous gardions ici Annibal, & que nous lui apprenions à vivre dans l'égalité avec ses citoyens, & à obéir à nos loix & à nos magistrats, de peur que cette étincelle ne cause un jour un furieux embrasement.

Les plus gens de bien étoient de son avis, mais le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Espagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les yeux de toute l'armée. Tous les vieux soldats croyoient voir Amilcar même qui leur étoit rendu. Ils remarquoient le même feu dans ses yeux, & les mêmes traits sur son visage. Bientôt la considération de son pere n'eut plus de part à la faveur qu'on lui porta. Jamais on n'a vu un esprit plus propre à deux choses aussi différentes que l'obéissance & le commandement; aussi ne pouvoit-on remarquer à qui il étoit plus cher, à son général ou à toute l'armée. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Asdrubal ne la confioit qu'à lui, & il n'y avoit point d'officier avec lequel les soldats fussent plus assurés & osassent davantage. Sa prudence & son sang froid égaloient son intrépidité & son audace au milieu des plus grands périls, & il n'y avoit point de travaux au-dessus de ses forces & de son courage. Il étoit également fait à supporter le froid & le chaud. Dans son boire & dans

ſon manger, il ſe bornoit au ſeul beſoin de la nature, & ne donnoit rien à la volupté; ni le jour ni la nuit, il n'avoit aucun tems réglé pour ſes veilles & pour ſon ſommeil. Il ne donnoit au repos que le tems que lui laiſſoient les affaires dont il étoit chargé, & il ne cherchoit ni un bon lit, ni le ſilence. On l'a ſouvent vu coucher à terre, couvert de ſa ſeule cotte-d'armes au milieu des gardes & du bruit du camp, toujours auſſi ſimplement vêtu que le moindre de ſes camarades; il ne ſe diſtinguoit que par la magnificence de ſes armes & de ſes chevaux. Il alloit toujours le premier au combat, & ſe retiroit le dernier. Ses grandes vertus étoient accompagnées de vices qui n'étoient pas moins grands, une cruauté atroce, une perfidie plus que Punique, rien de vrai ni de ſain dans ſon procédé; aucune crainte des dieux, ſans foi & ſans religion. Avec ce mêlange de vertus & de vices, il ſervit trois ans ſous Aſdrubal; & pendant ce tems-là il donna tant de marques de capacité & de courage, qu'Aſdrubal ayant été tué une nuit dans ſa maiſon par un Gaulois, à qui il avoit fait quelqu'injure, que malgré ſa jeuneſſe, car il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, on lui donna le gouvernement de l'Eſpagne. Il ne ſe vit pas plutôt à la tête des troupes, que, ſans perdre un moment, il fit connoître qu'il ſeroit plus fidele au ſerment qu'il avoit fait à ſon pere, qu'au traité fait avec Lutatius, & enſuite avec Aſdrubal. Il paſſa l'Ebre & ſe jetta dans

la province des Olcades, peuples de l'Espagne Taragonnoise, assiégea Althéa qui en étoit la capitale, ville très-riche, la prit & la pilla. Les villes voisines effrayées se rendirent par composition, & Annibal ramena ses troupes chargées de butin, passer l'hiver à Carthage la neuve. Là il partagea le butin à ses soldats, & leur paya tout ce qui leur étoit dû de leur solde; & ayant affermi par ce moyen la fidélité de ses troupes & celle de ses alliés, dès que le printems fut venu, il se jetta dans la province des Vaccéens. D'abord il se rendit maître de la ville d'Elmantique, & alla mettre le siége devant Albucare, place très-forte, qui fit une vigoureuse résistance, & qui lui donna beaucoup de peine; mais enfin il la prit d'assaut. Les Carpétiens, qui étoient les peuples les plus aguerris de cette contrée, s'étant joints à ceux qui avoient été chassés des Olcades, & à ceux qui étoient sortis d'Elmantique, l'attaquerent à son retour. Ils étoient plus de cent mille hommes, de sorte que si Annibal leur eût donné bataille, il auroit été en grand danger. Mais comme il n'avoit pas moins de prudence que de valeur, il fit sa retraite en grand capitaine, & profitant d'une nuit obscure, il passa le Tage, qu'il mit devant lui pour se couvrir, & s'éloigna du bord pour donner aux ennemis l'audace de le passer. En effet les ennemis prenant cet éloignement pour un effet de sa crainte, & croyant qu'il n'y avoit que cette riviere qui mît un

obſtacle à leur victoire, ils ſe jettent en foule dans l'eau ſans attendre d'ordre. Annibal revient ſur eux, tue tous ceux qui ſont paſſés, lâche ſa cavalerie dans l'eau contre ceux qui paſſoient encore, dont les uns ſont emportés par la rapidité du fleuve, les autres ſont mis au fil de l'épée, ou regagnent le bord. Annibal les ſuit, paſſe la riviere, fait main baſſe ſur tous ceux qui s'oppoſent à ſes efforts, acheve leur défaite, & en très-peu de jours il reçoit les Carpétiens à compoſition.

Après ce grand ſuccès, il n'y avoit au-delà de l'Ebre que Sagonte qui pût s'oppoſer à ſes armes ; mais Annibal, avant que de l'attaquer & de donner aux Romains un juſte prétexte de lui déclarer la guerre, voulut achever de ſoumettre tout ce qui étoit aux environs. Il retourne à Carthage la neuve, il y trouve les ambaſſadeurs des Romains qui lui demandent qu'il n'entreprenne rien contre Sagonte leur alliée, & qu'il ait à s'abſtenir de paſſer l'Ebre, ſelon un des articles du traité fait avec Aſdrubal. Annibal leur répondit avec fierté, que bien loin qu'ils euſſent regardé Sagonte comme leur alliée, ils l'avoient traitée comme leur ennemie, puiſqu'ayant été appellés pour y calmer une ſédition qui s'y étoit émue, ils avoient fait mourir injuſtement un grand nombre de citoyens ; qu'il ne laiſſeroit donc point ſans punition cette perfidie, & qu'il ſuivroit les maximes de ſes ancêtres, qui ne ſouffroient

point qu'on fît injure à perſonne, & moins encore à leurs voiſins.

Ces ambaſſadeurs vont porter leurs plaintes à Carthage. Cependant Annibal part de Carthage la neuve à la tête d'une redoutable armée, & s'approche de Sagonte. Cette place étoit la plus forte & la plus riche de tout le pays. Elle eſt ſituée à mille pas de la mer, au pied des montagnes qui ſéparent l'Eſpagne de la Celtibérie. Annibal en forme le ſiége, qui fut long & difficile, & où il courut de grands dangers. A un aſſaut, comme il s'expoſoit le premier ſans aucun ménagement, il eut la cuiſſe percée d'un trait. Sa bleſſure rallentit les attaques : mais bientôt après il la preſſa plus vivement.

Sur ces entrefaites on lui rapporte qu'il arrive de nouveaux ambaſſadeurs des Romains, pour l'obliger à abandonner le ſiége. Annibal envoye au-devant d'eux, ſur le rivage de la mer, leur dire qu'il n'y a pas de ſûreté pour eux de s'avancer au travers de tant de nations féroces qui ont les armes à la main, &, que pour lui, au milieu de ſi grandes affaires, il n'a pas le tems de les écouter ; & ſe doutant bien que ces ambaſſadeurs iroient à Carthage, il écrivit à ceux de ſa faction, pour les prévenir & pour les préparer à faire tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne leur accordât leurs demandes.

Ces ambaſſadeurs introduits dans le ſénat, ſe plaignirent d'abord de l'infraction des traités, & demanderent qu'on leur livrât Anni-

bal avec tous les officiers qui avoient été de son avis. Hannon, qui étoit de la faction opposée à Annibal parla avec beaucoup de force pour appuyer la cause des Romains. Il dit qu'Annibal ne cherchoit à continuer & à étendre la guerre, que pour s'ouvrir un chemin à la monarchie; qu'il avoit rejetté l'ambassade de leurs alliés qui étoit envoyée pour des alliés, lorsqu'il est inoui qu'on ait jamais rejetté une ambassade d'un ennemi même; que s'ils n'y prennent garde, les ruines de Sagonte tomberont sur Carthage, & que les légions Romaines viendront assiéger cette ville sous la conduite des mêmes dieux, qui dans la guerre précédente ont déja puni si sévérement & d'une maniere si visible l'infraction des traités; qu'on livre donc Annibal aux Romains qui le demandent; & quand personne ne le demanderoit, je conseillerois de reléguer au bout de la terre ce monstre qui, s'il n'est puni, causera enfin notre entiere ruine. Je suis d'avis qu'on envoye une ambassade à Rome pour faire satisfaction au sénat, une autre à Annibal pour lui ordonner d'abandonner le siége de Sagonte, & une troisiéme pour faire rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a enlevé.

Ce discours fut inutile; le sénat prévenu pour Annibal, renvoya les ambassadeurs avec cette réponse, *que les Sagontins étoient la cause de la guerre, & nullement Annibal, & que les Romains commettroient une très-grande injustice, s'ils préféroient les Sagon-*

tins à l'ancienne alliance des Carthaginois.

Cependant Annibal pouſſe le ſiége avec plus d'ardeur; il fait offrir des propoſitions aux Sagontins, qui les trouvant trop dures, & réduits au dernier déſeſpoir, allument un grand feu au milieu de la place, y jettent leur or & leur argent, & tout ce qu'ils ont de plus précieux, & la plupart s'y précipitent eux-mêmes. Annibal profitant du tumulte & du déſordre que cette fureur excite dans la ville, donne un aſſaut, & s'en rend maître après huit mois de ſiége, fait paſſer au fil de l'épée tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, s'en retourne à Carthage la neuve, & met ſes troupes en quartier d'hiver.

Les ambaſſadeurs, de retour à Rome, y annoncent la priſe de Sagonte & la guerre qui ſe prépare. Les Romains conſternés de cette nouvelle, & plus honteux encore d'avoir laiſſé périr Sagonte, & de n'avoir pas ſecouru leurs alliés, ſe préparent à ſe défendre; mais avant que de déclarer la guerre, ils envoyent à Carthage quatre ambaſſadeurs; à la tête deſquels étoit Quintus Fabius. Leur inſtruction portoit de demander aux Carthaginois ſi Annibal avoit détruit Sagonte de ſon propre mouvement, ou par l'ordre de ſes ſupérieurs? Fabius introduit à l'audience s'acquitte de ſa commiſſion. Les Carthaginois répondent qu'il ne s'agit pas de ſavoir par quels conſeils & par quels ordres Sagonte avoit été détruite, mais ſeulement ſi c'eſt avec

juſtice ou contre les traités. Que dans le traité fait avec Lutatius, où l'on n'avoit fait aucune mention des alliés de part & d'autre, il n'étoit nullement parlé des Sagontins, qui n'étoient pas encore leurs alliés : que véritablement, par le traité fait avec Aſdrubal, les Sagontins avoient été nommément exceptés ; & qu'à cela ils ne feroient d'autre réponſe que celle qu'ils avoient appriſe des Romains eux-mêmes ; car comme les Romains n'avoient pas cru devoir ſe tenir au traité de Lutatius, parce qu'il n'avoit pas été ratifié & autoriſé par le ſénat & par le peuple, eux de même ne ſe croyoient point obligés à ſe tenir au traité fait avec Aſdrubal, parce qu'il avoit été fait ſans leur autorité. Qu'ils ne parlaſſent donc point ni de l'Ebre, ni de Sagonte, & qu'ils déclaraſſent nettement le deſſein qu'ils couvoient dans leur cœur.

A ces mots Fabius raſſemblant un pan de ſa robe : *Je vous apporte*, leur dit-il, *la paix ou la guerre, choiſiſſez.* Les Carthaginois répondirent avec la même fierté : *Donnez-nous celle que vous avez choiſie vous-même.* Et Fabius dépliant le pan de ſa robe, comme s'il en avoit verſé la guerre : *Je vous donne donc la guerre*, leur dit-il ; *Nous la recevons*, s'écrierent les Carthaginois, *& nous la ferons avec le même courage que nous l'acceptons.* Cette déclaration de guerre parut plus digne de la majeſté de Rome, que de s'amuſer à diſputer ſur les termes des traités. Quoiqu'à ne regarder même que ces termes, la juſtice

parût toute entiere du côté des Romains ; car, dans le traité de Lutatius, on avoit exprimé cette clauſe, *qu'il ne ſeroit valable qu'étant ratifié par le peuple ;* au lieu que dans celui d'Aſdrubal on n'avoit fait aucune mention de cette clauſe, & qu'il paroiſſoit avoir été aſſez ratifié par le ſilence de pluſieurs années pendant la vie d'Aſdrubal, & qu'après ſa mort on n'avoit point parlé d'y rien changer. Que d'ailleurs, quand on ne conſulteroit que le premier traité fait avec Lutatius, les Sagontins y paroiſſoient compris ſans être nommés, puiſque dans ce traité on exceptoit tous les alliés des deux nations, & on n'avoit point diſtingué ceux qui l'étoient alors de ceux qui le deviendroient dans la ſuite. Car, puiſqu'il a toujours été permis de faire de nouveaux alliés des peuples qui ont rendu de grands ſervices, quelle juſtice y auroit-il à les abandonner après les avoir reçus ? Que l'eſprit de ces traités étoit de ne pas ſolliciter les alliés des Carthaginois à changer de parti, & de ne pas les recevoir, s'ils vouloient changer d'eux-mêmes.

Ces ambaſſadeurs ayant ſi mal réuſſi à Carthage, allerent, ſuivant leurs ordres, en Eſpagne pour tâcher d'attirer les villes, ou de les détourner de l'alliance des Carthaginois. Ils gagnerent d'abord les Burguſiens, déja las de la domination de ce peuple, mais ils furent mal reçus des Volſcianiens, qui leur répondirent qu'ils allaſſent chercher des alliés dans les lieux où le bruit de la ruine de

Sagonte n'auroit pas retenti; que cette ruine étoit pour tous les Eſpagnols une leçon triſte, mais ſenſible; qu'on ne devoit point ſe fier à la foi & à l'alliance des Romains. De-là ces ambaſſadeurs paſſent dans la Gaule pour demander aux Gaulois qu'ils ne donnaſſent point paſſage dans leurs terres aux Carthaginois. Cette demande fut reçue avec un ris mêlé de colere & d'indignation; car ils trouvoient qu'il y avoit de la folie & de l'imprudence à leur demander que, pour empêcher la guerre de paſſer en Italie, ils la reçuſſent dans leur pays, & que pour épargner les terres des Romains, ils expoſaſſent les leurs au pillage.

Tous les grands ſuccès qu'Annibal avoit eus en Eſpagne, ne rempliſſoient pas ſon ambition, & ſatisfaiſoient encore moins la haine implacable qu'il avoit vouée aux Romains. Pendant qu'il hiverne à Carthage la neuve, il fait ſes préparatifs pour porter la guerre en Italie, & attaquer Rome dans Rome même. Il aſſemble d'abord tous les Eſpagnols qu'il avoit dans ſes troupes, leur permet d'aller paſſer l'hiver dans leurs maiſons, à condition qu'ils ſe rendront auprès de lui au printems, & va à Cadix pour s'acquitter de quelques vœux qu'il avoit faits à Hercule. Après ſon retour, avant que de s'engager dans une expédition ſi longue & ſi difficile, il pourvut avec beaucoup de prudence à la ſûreté de l'Afrique & de l'Eſpagne, en faiſant paſſer en Eſpagne des ſoldats Africains, & en Afrique des ſoldats Eſpagnols; & laiſſant en

Eſpagne ſon frere Aſdrubal avec cinquante-ſept galeres pour y commander, il ſe mit en marche avec ſes troupes qui s'étoient rendues auprès de lui.

De toutes les entrepriſes des grands capitaines, il n'y en a point de plus merveilleuſes & de plus dignes de mémoire, que les grandes marches pour porter la guerre en des pays fort éloignés: car là ſe réuniſſent d'ordinaire tous les obſtacles qu'on a à ſurmonter dans toutes les autres actions de la guerre les plus périlleuſes; & il y en a une infinité d'autres qui ne ſe trouvent point dans celles-ci. Il ne ſuffit pas de vaincre la réſiſtance des hommes, il faut vaincre encore celle des lieux & des élémens.

Celle d'Annibal en Italie eſt une des plus ſurprenantes qui aient jamais été faites. Elle a paru ſi étonnante aux hiſtoriens, qui, avant Polybe, avoient entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable, ils ont eu recours aux miracles à la maniere des anciens hiſtoriens, qui, pour divertir davantage les lecteurs, mêloient la fable avec l'hiſtoire. Polybe a blâmé avec raiſon l'impertinence de ces hiſtoriens, & a fait voir que l'hiſtoire ne doit nullement recourir aux fictions qui ne ſont propres qu'à la poéſie. Malgré cette grave cenſure, Tite-Live n'a pas laiſſé de rapporter un de ces miracles comme un bruit de la renommée, en nous diſant qu'Annibal arrivé à la ville d'Etoviſſa, & ſur le point de paſſer l'Ebre, *vit une nuit en ſonge un*

jeune homme d'une figure toute divine, qui lui dit, qu'il étoit envoyé par Jupiter pour lui servir de guide, & pour le conduire en Italie; qu'il eût donc toujours les yeux attachés sur lui. C'eſt ainſi qu'Homere feint que Mercure ſe préſente à Priam, & lui dit, qu'*il eſt envoyé par Jupiter pour lui faire traverſer ſecrettement le camp des Grecs, & pour le conduire juſqu'à la tente d'Achille.* Ce que Tite-Live ajoute, enchérit encore ſur cette fiction: car il dit qu'*Annibal effrayé d'abord de cette viſion, ſuivit ce jeune homme ſans regarder autour de lui, & qu'enſuite penſant en lui-même ce que pouvoit être ce qu'il lui étoit défendu de regarder, il n'eut pas la force de retenir ſa curioſité; qu'ayant tourné la tête, il vit un ſerpent, d'une grandeur merveilleuſe, qui s'avançoit avec un grand abattis d'arbres & de buiſſons, & qui étoit ſuivi d'un nuage affreux accompagné de tonnerres; qu'il demanda ce que ſignifioit ce prodige; qu'il entendit une voix qui lui dit, que c'étoit le ravage de l'Italie; qu'il n'avoit qu'à continuer ſon chemin ſans s'en informer davantage, & à laiſſer les deſtinées dans leur ſecret.*

Voilà le premier prétendu miracle qui fut fait en faveur d'Annibal dès le commencement de ſa marche; mais dans le paſſage des Alpes, ces hiſtoriens ont recours à des prodiges encore plus grands. Ils repréſentent ces monts comme entiérement impraticables, & comme ſi jamais ni bêtes ni hommes n'y

avoient passé. Ainsi il falloit nécessairement qu'un dieu descendît du ciel pour mener Annibal par la main, & pour lui faire surmonter ces passages, où toute son armée auroit péri infailliblement sans ce secours.

Mais Annibal, un des plus sages & des plus prudens capitaines qui aient jamais commandé des armées, n'étoit pas assez insensé pour s'engager dans une entreprise dont le dénouement n'auroit pu être fait que par une machine, comme dans une tragédie. Il savoit que les Gaulois avoient plus d'une fois passé ces monts avant lui avec des armées nombreuses; il s'étoit informé des chemins qu'ils avoient tenus & qu'ils devoient tenir, & il avoit pourvu à tout ce que la prudence humaine exigeoit pour s'assurer le succès d'un si grand dessein. Polybe est en cela plus croyable que ces historiens; car il n'écrit pas sur les bruits confus de la renommée, il rapporte ce qu'il a appris des témoins mêmes de cette expédition; & pour mieux s'assurer de la vérité, il avoit eu soin d'aller visiter les lieux où Annibal avoit passé avec ses troupes.

Quand Annibal partit de Carthage la neuve, il avoit quatre-vingt-dix mille hommes de pied & douze mille chevaux. Il passa l'Ebre sans trouver aucune résistance; mais en approchant des Pyrenées, il eut à livrer plusieurs combats, & à se rendre maître de plusieurs places assez fortes. Il perdit dans ces occasions vingt-deux ou vingt-trois mille hommes.

Il laissa son frere Hannon pour commander entre

entre l'Ebre & les Pyrenées, avec dix mille hommes de pied & mille chevaux. Il en renvoya un pareil nombre dans leurs maisons pour se concilier l'affection d'une infinité de familles, & pour laisser dans le pays de quoi faire des recrues quand il en auroit besoin. Tite-Live assure que dans ce dernier parti il s'accommoda à la nécessité par un effet de sa prudence; car voyant que trois mille hommes de son infanterie, rebutés par les difficultés de cette entreprise, avoient déserté dans le passage des Pyrenées, qu'il étoit dangereux de les faire revenir & de les retenir par force, il fit semblant de les avoir congédiés, & en renvoya encore sept mille de ceux qui lui parurent les plus découragés & les plus capables de décourager les autres.

Avec cinquante mille hommes de pied & neuf mille chevaux qui lui restoient, il passa les Pyrenées & prit le chemin du Rhône. Pour traverser toutes les terres des Gaulois, il fallut gagner les uns par argent, & réduire les autres par la force. Après divers combats, il arriva au bord du Rhône, à quatre journées de la mer. Les Gaulois qui habitoient au-delà, s'assemblerent & se présenterent de l'autre côté pour lui disputer le passage.

Annibal voyant qu'il ne pouvoit passer ce fleuve devant une armée si nombreuse, ni demeurer-là long-tems sans être enveloppé, détacha la nuit du troisiéme jour la moitié de ses troupes, avec ordre de remonter le long du Rhône, & de chercher un passage, pendant

que par sa présence il amuseroit les Gaulois, & feroit travailler à des barques.

Ces troupes détachées sous la conduite d'Hannon, fils de Bomilcar, remonterent cinq ou six lieues ; & ayant trouvé quantité de bois, ils creuserent une infinité d'arbres, sur lesquels elles passerent le Rhône. Après s'être reposées un jour, elles descendirent de l'autre côté, & donnerent à Annibal le signal qu'elles approchoient du camp des Gaulois. En même tems Annibal embarqua ses troupes, & passa sans beaucoup de peine. Les Gaulois ne pouvant résister tout-à-la-fois à Hannon qui les attaquoit par les derrieres, & à Annibal qui, étant passé, mettoit ses troupes en bataille à mesure qu'elles débarquoient, & les envoyoit à la charge, prirent la fuite.

Annibal fit passer trente-sept éléphans qu'il menoit avec lui, & envoya cinq cens cavaliers Numides apprendre des nouvelles de la flotte des Romains, qui, sous la conduite de Scipion, étoit arrivée à l'embouchure du Rhône. Scipion détache en même tems trois cens cavaliers choisis & les envoye contre ces Numides sous la conduite de quelques Marseillois & de quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il y eut-là un grand combat entre cette cavalerie. Les Numides furent défaits & poussés jusques dans leur camp. Annibal après avoir harangué ses troupes, dont la hauteur des Alpes qu'elles avoient à passer, avoit presque glacé le courage, décampa, n'ayant plus que huit mille chevaux & trente-

huit mille hommes d'infanterie, & le quatriéme jour il arriva au confluent de la Saone & du Rhône. Là il trouva deux freres qui disputoient le royaume, & qui alloient décider de leur sort par une bataille. Il se joignit à l'ainé, & lui fit remporter la victoire, comme Polybe l'écrit. Mais Tite-Live a suivi d'autres mémoires, qui portoient que les deux freres prirent Annibal pour arbitre de leur différend, & qu'Annibal jugea en faveur de l'ainé qui avoit tout le droit, & le mit en possession du royaume. Ce prince pour lui témoigner sa reconnoissance, lui fournit toutes sortes de provisions de bouche, donna à ses troupes des armes & des habits dont elles avoient grand besoin, & l'escorta jusqu'aux Alpes pour le défendre contre les Allobroges, sur les frontieres desquels il étoit obligé de passer.

Annibal fit cent milles en dix jours de marche le long du Rhône en tirant vers sa source, & arriva au pied des Alpes sans aucun obstacle, selon Polybe; mais Tite-Live écrit qu'il fut très-embarrassé au passage d'une riviere des Alpes qu'il appelle Druentia. Les interpretes, pour dire cela en passant, ont cru que c'étoit le fleuve des Gaules appellé la Durance: mais ce fleuve n'étoit pas sur le chemin d'Annibal. Tite-Live parle assurément du fleuve appellé Druentius, qui est une des deux dunes, & qui se jette dans le Rhône.

Quand Annibal fut arrivé au pied des Alpes, les Allobroges qui n'avoient osé

l'attaquer dans la plaine à cauſe de ſa cavalerie & des Gaulois qui l'eſcortoient, l'attendirent dans les défilés des montagnes. Annibal étoit perdu s'ils avoient bien gardé ces paſſages : mais ils ne les gardoient que le jour, & ils ſe retiroient la nuit dans une ville prochaine. Annibal en ayant été averti, décampa en plein jour, s'approcha des ennemis, & ſur la premiere veille de la nuit, après avoir fait allumer beaucoup de feux dans ſon camp, il choiſit ſes meilleurs ſoldats, & alla s'emparer des lieux que les Allobroges avoient quittés. Le lendemain matin les Allobroges bien ſurpris de trouver Annibal maître de ces poſtes, ne ſavoient à quoi ſe déterminer. Enfin voyant que ſa cavalerie ne pouvoit ſe déployer dans ces paſſages étroits, que ſes bagages cauſoient un embarras horrible, & que ſes troupes ne marchoient qu'avec beaucoup de peine, ils l'attaquerent de toutes parts. Les Carthaginois perdirent-là beaucoup de monde, quantité de chevaux, & grand nombre de bêtes de ſomme qui furent priſes ou tuées, ou qui tomberent dans les précipices.

Annibal qui vit qu'il n'y avoit plus de ſalut pour ceux qui échapperoient, s'il laiſſoit entiérement périr ſes bêtes de charge & ſes bagages, quitta les hauteurs dont il s'étoit emparé, marcha à leur ſecours avec ſes troupes d'élite, tailla en pieces une grande partie des Allobroges, & mit les autres en fuite. Son armée paſſa alors ſans danger, mais avec des peines infinies.

Après ce grand péril, Annibal, ſans perdre un moment, alla aſſiéger la place où les ennemis ſe retiroient, & la prit. Il recouvra-là beaucoup de bêtes de ſomme & de bagages qui lui avoient été enlevés, & y trouva un aſſez grand amas de proviſions. Il campa-là un jour. Le lendemain il pourſuivit ſa route, & marcha trois jours ſans autre obſtacle que la difficulté des chemins. Mais le quatriéme jour il tomba dans le plus grand danger qu'il eût encore couru. Tous les peuples qui étoient ſur ſon paſſage, ayant complotté enſemble, vinrent au-devant de lui avec des couronnes & des branches d'olivier en ſigne d'amitié & de paix. Annibal, quoiqu'il ſe défiât d'eux, n'oſa pas les rebuter, de peur de les irriter par cet affront, & les reçut dans ſon alliance. Mais bientôt leur maniere d'agir qui parut franche & ſincere, les ôtages qu'ils lui donnerent, & les vivres qu'ils lui fournirent abondamment, le jetterent dans une telle confiance, qu'il les prit même pour guides. Ces traîtres, après avoir conduit ſon armée pendant deux jours, & l'avoir engagée dans une vallée étroite & environnée de rochers eſcarpés, ſe jetterent ſur elle tout-d'un-coup. Il n'en ſeroit pas échappé un ſeul homme, ſi Annibal, par une ſage précaution qui n'abandonne jamais entiérement les grands capitaines, n'avoit mis à l'avant-garde ſa cavalerie & ſes bagages, & à ſon arriere-garde ſa meilleure infanterie. Cela fit que ſa perte, bien que très-conſidérable, fut beaucoup moins grande qu'elle

n'auroit été. Annibal ſoutenant tout l'effort des Barbares, paſſa la nuit ſur un rocher pour donner le tems à ſa cavalerie & à ſes bagages d'avancer. Le lendemain l'armée ſe trouva hors de cette vallée, & le neuviéme jour elle arriva au ſommet des Alpes.

Annibal campa deux jours pour faire repoſer ſes troupes, & pour attendre ceux qui étoient demeurés derriere. Beaucoup de bêtes de ſomme & quantité de chevaux qu'on croyoit perdus, arriverent au camp en ſuivant la piſte.

L'armée affoiblie par tant de fatigues, tomboit dans le dernier découragement à l'aſpect des nouveaux dangers que lui préſentoit la deſcente des Alpes couvertes de neige. Mais Annibal ralluma le courage de toutes ſes troupes, & leur inſpira une nouvelle force en leur montrant du haut de ces monts l'Italie & Rome même comme le prix aſſuré de leurs travaux, & en leur faiſant valoir les intelligences qu'il diſoit avoir avec les peuples des environs du Pô, qui las de la domination Romaine, n'attendoient que leur préſence pour ſe déclarer en leur faveur.

Dès le lendemain il commença à deſcendre, & il n'eut plus ſur les bras que des ennemis qui cherchoient plutôt à voler qu'à combattre. Mais il perdit autant de monde en deſcendant, qu'il en avoit perdu en montant; car comme le chemin étoit fort étroit & fort penchant, le ſoldat ne voyant pas où il marchoit à cauſe des neiges, tomboit dans

les précipices pour peu qu'il s'écartât du grand chemin.

Les troupes supporterent ces maux avec quelque sorte de patience; mais on ne sauroit exprimer leur désespoir, quand elles se virent dans un lieu où ni hommes ni bêtes ne pouvoient passer; car à droite & à gauche, on n'avoit que des rochers insurmontables, & on ne voyoit devant soi qu'un précipice de cent quatre-vingt-dix pas de profondeur; le chemin qui le bordoit & qui étoit naturellement très-étroit, étoit devenu encore plus étroit par la chûte des terres que les neiges avoient entraînées; & il étoit si glissant, qu'il étoit impossible de s'y soutenir.

Dans cette extrêmité, Annibal vouloit d'abord faire le tour de ces roches; mais les neiges ne lui permettant pas de prendre ce parti trop dangereux, il se résolut à s'ouvrir un chemin au travers de ces roches mêmes. Les historiens dont j'ai déja parlé, se laissant aller au penchant qu'ils avoient pour les choses extraordinaires & merveilleuses, ont écrit qu'il fit entasser sur ces roches une quantité prodigieuse de bois, qu'il y mit le feu; que quand ces roches furent bien embrasées, il les amollit & les fendit par le vinaigre qu'il y versa; qu'ensuite il les ouvrit avec le fer, & y pratiqua un chemin: car c'est ainsi que l'écrit Tite-Live, en suivant la tradition de ces historiens; & c'est sur la foi de ces témoins, que Pline le naturaliste n'a pas fait difficulté d'assurer que la force du vinaigre est telle,

qu'il fend les rochers que la force du feu n'a pas entiérement séparés & rompus.

Mais on peut raisonnablement douter de cette prétendue vertu du vinaigre, & je suis persuadé que les bons naturalistes n'en conviendront point. D'ailleurs, quelle grande quantité n'en auroit-il point fallu pour fendre & pour calciner des roches si grandes & si hautes, & pour y pratiquer un chemin pour des chevaux & pour des éléphans ?

J'ai voulu examiner ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable, & j'ai trouvé que c'étoit une tradition que le penchant de ces historiens pour le merveilleux, avoit fait mal expliquer. On disoit simplement qu'Annibal étoit venu à bout, avec du vinaigre, de s'ouvrir un chemin dans des rochers impraticables, & sur cela, sans approfondir davantage le fait, ces historiens ont imaginé cette prétendue vertu du vinaigre, au lieu d'avoir recours à la discipline même des Carthaginois qui leur en auroit fait découvrir le véritable sens. Nous savons par le témoignage de Platon & d'Aristote, que les Carthaginois avoient une loi qui défendoit de boire du vin à l'armée. Les soldats ne buvoient que de l'eau ; mais dans les occasions extraordinaires, lorsqu'on exigeoit d'eux des travaux pénibles on leur donnoit un peu de vinaigre ; car le vinaigre est rafraîchissant comme Pline l'a reconnu ; c'est pourquoi dans la suite le vinaigre devint une des provisions ordinaires pour les armées. L'empereur Julien, en parlant de son

expédition contre les Perſes, écrit dans ſon épître XXVIII à Libanius : *On remplit les vaiſſeaux de froment, ou plutôt de biſcuit & de vinaigre.*

Annibal donc pour ſoutenir ſes ſoldats dans ce travail ſi pénible de fondre ces roches, leur donna du vinaigre ; & c'eſt ainſi, à mon avis, que devoit être expliquée cette tradition, & nullement comme l'ont expliquée ces hiſtoriens plus amoureux de la fable que de la vérité. C'eſt comme nous diſons tous les jours, qu'un général a emporté une demi-lune, ou un autre ouvrage à force d'eau-de-vie, pour faire entendre qu'il l'a emportée en faiſant boire à ſes troupes de l'eau-de-vie pour enflammer leur courage, & pour leur faire fermer les yeux au péril. Auſſi Polybe, hiſtorien fort ſage, n'a eu garde de corrompre ſon hiſtoire par cette fable du vinaigre. Au contraire il écrit qu'Annibal fit pratiquer ce chemin dans ces roches à force de bras, avec beaucoup de peine & de travail ; & il ajoute que le premier jour il fit un ſentier pour les chevaux, & qu'enſuite les Numides en ſe relevant tour à tour, travaillerent ſi bien, qu'en trois jours ils ouvrirent un chemin aux éléphans.

Annibal ſorti de ce mauvais pas, fut trois jours à faire paſſer ſes éléphans demi-morts de faim. Il continua de deſcendre encore pendant trois jours, & le ſeptiéme il arriva dans la plaine aux environs du Pô. Il employa cinq mois à aller de Carthage la neuve juſ-

qu'aux Alpes, quinze jours à paſſer ces monts, & arriva en Italie après le coucher des Pleïades, c'eſt-à-dire, vers la mi-Novembre.

Il fit d'abord la revue de ſon armée. Les hiſtoriens ne conviennent point du nombre des troupes qui lui reſtoient. Les uns diſent qu'il ſe trouva cent mille hommes de pied & vingt mille chevaux ; ce qui ne peut être, puiſqu'Annibal n'en avoit pas un ſi grand nombre quand il partit même de Carthage la neuve, & qu'il n'avoit que cinquante mille hommes de pied, & neuf mille chevaux, quand il paſſa les Pyrenées. Les autres ne lui donnent que ſix mille chevaux, & vingt mille hommes de pied. Il ſemble qu'Annibal devroit être plutôt cru que ces hiſtoriens : car en quittant l'Italie il laiſſa à Lacinium une colonne où il avoit marqué qu'après qu'il eut paſſé les Alpes, il ne lui reſta que huit mille Eſpagnols, ſix mille chevaux, & douze cens Africains. Mais il y a bien de l'apparence qu'Annibal par un rafinement d'orgueil, diminua le nombre de ſes troupes pour augmenter ſa réputation & pour ravaler la gloire des Romains. La tradition la plus vraiſemblable eſt celle de Polybe, qui rapporte qu'Annibal, en quittant le Rhône, avoit trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux, & qu'il en perdit la moitié en paſſant les Alpes. Mais tous ceux qui ſe ſauverent étoient ſi défigurés par les grandes fatigues qu'ils avoient ſouffertes, qu'ils reſſembloient plutôt à des ſpectres qu'à des hommes. Le

premier soin d'Annibal fut de faire rafraîchir ses troupes, & de rétablir les forces & des hommes & des chevaux. Quand son armée fut refaite, il proposa aux Tauriniens de se joindre à lui; mais ces peuples qui le mépriſoient dans le misérable état où ils le voyoient, rejetterent ses propositions; ce qui l'obligea à attaquer leur capitale, qu'il prit en trois jours. Ce succès intimida si fort les Gaulois d'autour du Pô, qu'ils ne cherchoient qu'un moment favorable pour abandonner les Romains & pour se joindre à lui; mais l'arrivée de Scipion qui marchoit à Plaisance, les retint dans le devoir. Scipion se hâta de passer le Pô, & s'avanca sur le Tésin, où il fit jetter un pont. Annibal s'avança à sa rencontre. Ces deux généraux étoient prévenus d'une grande admiration l'un pour l'autre. Les grandes choses qu'Annibal avoit faites en Espagne, la prise de Sagonte & les Alpes qu'il venoit de passer avec tant d'audace, le faisoient regarder par Scipion comme un homme extraordinaire; & Scipion avoit excité une grande estime pour lui dans l'esprit d'Annibal, puisque les Romains l'avoient choisi pour le lui opposer, & pour remettre entre ses mains la fortune de Rome.

Avant que d'en venir au combat, ils haranguerent chacun leurs troupes. Scipion dit aux siennes: Soldats, si j'étois à la tête de l'armée que j'avois en arrivant dans la Gaule, je m'épargnerois la peine de lui parler. Car à quoi bon exhorter des troupes qui sur les bords du Rhône ont renversé la cavalerie des

ennemis, & qui, en leur ôtant l'assurance de m'attendre & d'en venir aux mains avec moi, ont rendu leur fuite un aveu de ma victoire ? Mais comme cette armée a été envoyée à mon frere Scipion en Espagne, où elle combat sous mes auspices, selon les ordres qu'elle a reçus, je suis venu me présenter à ce combat, afin que vous ayez à votre tête un consul qui vous mene contre les Carthaginois. Il est donc nécessaire de parler en peu de mots à des troupes que leur général ne connoît point, & qui ne connoissent pas leur général. Soldats, les ennemis que vous allez combattre sont les mêmes que vous avez vaincus sur terre & sur mer dans la précédente guerre, qui ont été vos tributaires pendant vingt ans, & sur lesquels vous avez pris la Sardaigne & la Sicile. Je suis sûr que vous aurez, vos ennemis & vous, les sentimens que doivent avoir les vaincus & les vainqueurs. Ce n'est pas l'audace qui les pousse contre vous, c'est la nécessité. Car pourriez-vous penser que ceux qui ont refusé le combat avec leurs forces entieres, auront repris courage & conçu de meilleures espérances, après avoir perdu au passage des Alpes les deux tiers de leurs troupes parmi des rochers. Dira-t-on qu'ils sont véritablement en petit nombre, mais des corps vigoureux, pleins de courage, & dont rien ne pourra soutenir les efforts ? Au contraire ce sont des spectres & des ombres d'hommes. Ils sont presque consumés par la faim, par le froid & par toutes les

miſeres qu'ils ont ſouffertes. Leurs membres ſont gelés, leurs armes preſque en pieces, & leurs chevaux hors d'état de ſervir. Ce ne ſont pas les ennemis, mais les malheureux reſtes des ennemis. Ma ſeule crainte, ſoldats, c'eſt que l'on ne diſe que les Alpes les avoient défaits avant que vous les euſſiez combattus. Et c'eſt peut-être un effet de la juſtice des dieux. Ils ont voulu venger leur injure particuliere, en détruiſant ſans vous la plus grande partie de l'armée de ce général & de ce peuple perfide; & comme après eux nous ſommes les ſeuls qu'attaque leur infidélité, ces mêmes dieux ont voulu vous laiſſer achever leur défaite. Eſſayons ſi la terre en vingt ans a produit de nouveaux Carthaginois, ou ſi ce ne ſont que les mêmes que nous avons déja vaincus, qui ont été nos tributaires, & que nous avons laiſſé échapper après les avoir mis à rançon: c'eſt pourquoi, ſoldats, je ne vous demande point que vous combattiez contr'eux avec ce même courage que vous témoignez contre vos autres ennemis, je veux que vous marchiez contr'eux avec la colere & l'indignation dont vous ſeriez animés ſi vous voyiez vos propres eſclaves prendre les armes contre vous. Plût aux dieux que nous euſſions à combattre ſeulement pour la gloire, & que ce ne fût pas pour notre propre ſalut! Il ne s'agit plus de conſerver la Sardaigne & la Sicile. C'eſt pour l'Italie que nous combattons. Si nous ne remportons la victoire, nous n'avons pas derriere nous d'autre armée

qui puiſſe s'oppoſer à votre ennemi, il n'y a point d'autres Alpes dont le paſſage retarde Annibal & nous donne le tems d'aſſembler de nouveaux ſecours. C'eſt ici qu'il faut s'oppoſer à ſes efforts, comme ſi nous combattions devant les murailles de Rome. C'eſt entre nos mains que le ſénat & le peuple ont remis tout leur ſalut. Penſez donc que telle ſera notre valeur, telle ſera la fortune de Rome & de l'Empire. Voilà ce que Scipion dit aux Romains.

Annibal de ſon côté harangua auſſi les Carthaginois; mais comme il étoit perſuadé que ce que l'on voit fait plus d'impreſſion que ce que l'on ne fait qu'entendre, avant que de leur parler il voulut leur remettre devant les yeux une image ſenſible de leur fortune. Il fit donc venir quelques priſonniers chargés de chaînes & tous défigurés par les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus. Il ordonna que l'on mît devant eux des armées Gauloiſes & des chevaux de bataille, & leur fit demander par un truchement s'il y en avoit parmi eux qui euſſent le courage de combattre d'homme à homme, pour gagner la liberté avec ces prix qu'il leur offroit. Ils ſe préſenterent tous, & il n'y en eut pas un qui ne briguât avec empreſſement l'honneur d'être choiſi. On jetta le ſort, & ceux ſur qui il tomba, s'armerent avec une extrême allégreſſe. Il y eut pluſieurs couples qui combattirent, comme autant de paires de gladiateurs; & toute l'armée qui étoit ſpectatrice de ces combats, ne loua pas

moins la fortune des vaincus que celle des vainqueurs : car ſi ces derniers s'étoient délivrés de leurs miſeres par leur victoire, les autres s'en étoient affranchis par leur mort. Annibal les voyant ainſi animés, leur parla en ces termes : Si vous appliquez à votre fortune préſente l'exemple que vous venez de voir, nous avons vaincu ; car je ne vous ai pas donné un ſimple ſpectacle, c'eſt une image ſenſible de votre état que j'ai étalée à vos yeux ; je ne ſais même ſi les liens & la néceſſité dont la fortune vous a liés, ne ſont pas plus forts que ceux de vos priſonniers ; à droite & à gauche vous avez la mer ſans un ſeul vaiſſeau qui puiſſe aider votre fuite. Vous êtes environnés du Pô, plus violent & plus rapide que le Rhône. Derriere vous vous avez les Alpes, que vous avez eu tant de peine à paſſer lorſque vos forces étoient entieres. C'eſt ici, ſoldats, qu'il faut vaincre ou mourir. La même fortune qui vous impoſe la néceſſité de combattre, vous préſente les prix que vous devez mériter par votre victoire, prix les plus grands que les hommes puiſſent demander même aux dieux. Quand nous ne ferions que recouvrer par notre valeur la Sicile & la Sardaigne enlevées à nos peres, ne ſeroit-ce pas beaucoup ? Mais toutes les richeſſes que les Romains ont accumulées par tant de triomphes, vont tomber en votre pouvoir avec leurs maîtres mêmes. Courez donc à cette riche proie & prenez les armes, bien sûrs de la protection

des dieux. Il eſt tems que vous faſſiez des campagnes qui vous enrichiſſent. La fortune a marqué ici le terme de vos travaux, & elle va vous donner la récompenſe de vos ſervices. Vous allez combattre contre une armée qui a déja été vaincue cet été & aſſiégée par les Gaulois, auſſi inconnue à ſon capitaine que ſon capitaine lui eſt inconnu; car je ſuis sûr que ſi l'on préſentoit à Scipion l'armée des Romains & celle des Carthaginois ſans les diſtinguer par leurs enſeignes, il ne ſauroit de laquelle il ſeroit le chef. Me compareriez-vous donc à un général de quatre jours; & après les grandes choſes que vous avez exécutées, vous compareriez-vous à des troupes déja vaincues? Vos ennemis peuvent mettre leur eſpérance dans la fuite, car leur pays leur offre par-tout des retraites sûres. Mais pour vous, c'eſt une néceſſité que vous vous montriez gens de cœur, & que le déſeſpoir vous pouſſe à la victoire ou à la mort. Il faut vaincre, ou ſi la fortune balance, mourir plutôt dans le combat que dans la fuite. Si vous vous mettez cela fortement dans l'eſprit, je vous le dis encore, ſoldats, nous avons vaincu. Je ne vous ferai pas le tort de croire que vous ayez moins de courage que vos priſonniers.

En mêlant dans ſon diſcours beaucoup d'autres choſes ſemblables, il leur inſpira les ſentimens dont il vouloit qu'ils fuſſent animés. Ils témoignerent tous leur allégreſſe par leurs cris.

L'allégreſſe fut moins grande dans l'armée des Romains, troublés par des prodiges qui venoient d'arriver. Un loup étoit entré dans leur camp, avoit déchiré tous ceux qu'il avoit rencontrés ſur ſon paſſage, & s'étoit retiré ſans danger; & un eſſaim d'abeilles s'étoit poſé ſur un arbre qui ombrageoit le prétoire. Scipion après avoir expié ces prodiges, s'avança & rangea ſes troupes en bataille. Il mit à la premiere ligne ſes gens de trait avec la cavalerie Gauloiſe, & fit ſa ſeconde ligne de ſes Romains & de ſes alliés. Annibal mit à ſon corps de bataille ſa cavalerie qui avoit des freins, & plaça les Numides ſur les ailes.

Les gens de trait de Scipion n'eurent pas plutôt tiré leurs premiers coups, qu'effrayés de la furie avec laquelle la cavalerie d'Annibal fondoit ſur eux, ils lâcherent le pied, & ſe mirent à couvert ſous leur ſeconde ligne. Le combat de la cavalerie fut opiniâtre & long-tems douteux. Mais enfin le déſordre ſe mit dans celle de Scipion; elle fut pouſſée; & les Numides profitant de ce moment favorable, s'avancerent, la prirent par derriere, ce qui jetta l'effroi parmi les Romains. Cet effroi fut augmenté par la bleſſure de Scipion, qui auroit été tué, ſi ſon fils Scipion, qui remporta dans la ſuite le glorieux ſurnom d'Africain, ne fût accouru à ſon ſecours, & ne lui eût ſauvé la vie. Sa cavalerie ranimée par la honte, le mit au milieu; & le couvrant de ſes armes, le ramena dans le camp en faiſant une retraite

qui ne tenoit point de la fuite. Ce combat fit connoître à Scipion que les Carthaginois étoient plus forts en cavalerie, & que par cette raiſon les plaines qui ſont entre le Pô & les Alpes, lui étoient déſavantageuſes. Il ſe hâta de décamper, repaſſa le Pô, & ſe retira à Plaiſance, colonie Romaine. Annibal l'y ſuivit peu de jours après, mit ſes troupes en bataille, & lui préſenta le combat. Mais Scipion obligé de ſe faire panſer de ſes bleſſures, ne faiſant aucun mouvement, il campa à ſix milles de Plaiſance. Une nuit les Gaulois qui étoient dans l'armée de Scipion, prirent les armes; & ayant tué les gardes qui étoient aux portes du camp, allerent ſe rendre aux Carthaginois au nombre de deux mille hommes de pied, & de deux cens chevaux. Annibal leur fit un très-bon accueil, les anima encore davantage par les grandes promeſſes qu'il leur fit, & les renvoya dans leurs villes, afin qu'ils y répandiſſent la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé, & qu'ils portaſſent leurs citoyens à ſuivre leur exemple. Scipion jugeant bien que tous les Gaulois prendroient le parti des Carthaginois, décampa la nuit ſuivante & alla camper ſur la riviere de Trébie dans un poſte sûr, & où il ſeroit appuyé par un grand nombre d'alliés qui étoient aux environs.

Annibal le ſuivit ſans perdre de tems, & campa à cinq milles des Romains; & comme il ne pouvoit ſe maintenir long-tems dans ce poſte faute de vivres, il envoya quelques troupes à Claſtidium, où les Romains avoient

un magasin de bled, & le prit par intelligence, ayant gagné par quatre cens pieces d'or Dasius qui en étoit gouverneur.

Cependant Sempronius qui venoit à grandes journées, étoit arrivé à Rimini. De-là il alla avec son armée joindre Scipion qui avoit passé la Trébie. Quand les deux armées furent ensemble, il n'y eut personne qui ne vît que si l'empire Romain n'étoit défendu par de si grandes forces, il n'y avoit plus d'espérance de le sauver. Sempronius, qui avoit plus d'ambition que de prudence, se hâtoit de donner le combat avant que Scipion fût remis de sa blessure, afin de remporter seul la gloire du succès qu'il se promettoit. Scipion n'oublioit rien pour le détourner de cette résolution. Il lui représentoit que leurs troupes étoient de nouvelles levées, & par conséquent peu aguerries. Qu'en les exerçant pendant l'hiver, on les mettroit en état de mieux servir au printems prochain; que pendant ce tems-là les Gaulois, naturellement légers, pourroient abandonner Annibal, & que lui-même étant guéri de sa blessure, il seroit en état de le seconder. Mais malgré ces remontrances, Sempronius persista dans son dessein. Un heureux succès qu'il eut peu de jours après contre deux mille chevaux Numides & Gaulois qu'Annibal avoit envoyé faire le dégât entre le Pô & la Trébie, qu'il battit & poussa jusques dans leur camp, augmenta cette ardeur de précipiter la bataille, & le remplit d'une si grande opinion de lui-même,

qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Annibal de son côté se hâtoit d'en venir à une bataille par les mêmes raisons qui portoient Scipion à la différer : d'ailleurs il pensoit que quand un général entre dans le pays ennemi avec une armée, le seul moyen de s'y maintenir, c'est de renouveller incessamment par des actions éclatantes l'espérance de ses alliés.

La plaine qui étoit entre les deux camps, étoit une campagne rase, mais traversée par un ruisseau dont les bords étoient élevés & remplis d'arbres & de buissons. Annibal jugea ce lieu d'autant plus propre à une embuscade, que les Romains ne s'en défieroient point : car ils n'avoient pour suspects que les bois & les lieux couverts, ne faisant pas réflexion que l'on peut quelquefois se cacher plus aisément dans les plaines que dans les forêts ; parce qu'on y trouve d'ordinaire des éminences & des lieux creux où l'on peut être couvert, & où ceux qui y sont cachés peuvent mieux découvrir ce qui se passe autour d'eux, & saisir le moment favorable pour exécuter leur ordre.

Annibal ayant tenu un conseil avec les principaux officiers de son armée, donna à son frere Magon mille hommes de pied & mille chevaux, lui indiqua le lieu où il devoit se placer pour l'embuscade, & lui marqua le tems où il se leveroit pour faire son attaque. Le lendemain dès le point du jour il ordonna à ses Numides de passer la Trébie, de s'approcher du camp des ennemis ; & quand ils les

verroient sortir de leurs retranchemens, de reculer peu-à-peu, & de repasser la riviere pour les attirer après eux. Sempronius voyant ces Numides aux portes de son camp, fit sortir contr'eux toute sa cavalerie, la fit soutenir par six mille hommes de pied, & sortit enfin avec toutes ses troupes. Les Numides font leur retraite comme il leur étoit ordonné, & les Romains passent après eux la riviere, qui étoit fort enflée par les neiges & par la pluie qui étoit tombée toute la nuit. Le tems étoit si froid que ce passage incommoda extrêmement les Romains, qui d'ailleurs étant sortis de leurs retranchemens sans avoir repu, ne purent soutenir les travaux de cette journée. Ulysse dit fort bien à Achille dans (a) Homere : Ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi, le pain & le vin font la force du soldat. Il est impossible que des troupes qui n'ont pas repu combattent toute une journée; car si leur courage ne les abandonne pas, leurs forces les abandonnent : au lieu que celles qui ont pris de la nourriture, combattent tout le jour, & leurs forces répondent à leur courage. Annibal avoit obéi à ce précepte : car il avoit eu soin de faire repaître ses troupes, & non-seulement de les faire repaître, mais encore de les faire frotter d'huile, afin qu'elles pussent résister au froid. Il envoya d'abord contre les Romains ses Baléares & le reste de son armée légere, au

(a) Iliade, liv. XIX.

nombre de huit mille hommes, pour les ſoutenir. Il fit une ligne de vingt mille Eſpagnols, Gaulois & Africains; il mit ſur les ailes ſa cavalerie qui conſiſtoit en dix mille hommes, & plaça ſes éléphans à la tête de ſes deux ailes.

Sempronius rangea ſon armée ſelon la coutume Romaine. Il avoit ſeize mille hommes de pied Romains, & vingt mille des alliés: il mit à ſes ailes ſa cavalerie qui conſiſtoit en quatre mille chevaux, & marcha fiérement contre l'ennemi. Le combat commença par l'armure légere. Les gens de trait de Sempronius furent pouſſés d'abord, & ſa cavalerie ne put ſoutenir le choc de la cavalerie Carthaginoiſe, qui avoit bien repu avant que de ſortir de ſon camp. Ses deux ailes étant donc découvertes, les piquiers Carthaginois & les Numides les attaquerent avec tant de furie qu'ils les firent plier, & les pouſſerent juſqu'à la riviere. Alors Magon s'étant levé de ſon embuſcade, chargea en queue le corps de bataille des Romains, qui, ranimé par la néceſſité & par la honte, fit des efforts inouis, battit les Gaulois & une grande partie des Africains, & enfonça le bataillon des Carthaginois. Mais enfin voyant la défaite de ſes deux ailes, & preſſé de tous côtés avec grand meurtre, il s'abandonna à la fuite. Ils ſe retirerent à Plaiſance au nombre de dix mille; le reſte fut paſſé au fil de l'épée, à la réſerve de quelques cavaliers qui, n'ayant pu repaſſer la riviere, ſe retirerent auſſi à Plaiſance. Les

Carthaginois perdirent peu de monde, la plupart des morts étoient Gaulois ; mais un grand nombre d'hommes & de chevaux moururent de froid, & preſque tous leurs éléphans.

Sempronius, pour déguiſer cet échec, écrivit au ſénat que le mauvais tems lui avoit arraché des mains la victoire. Ce déguiſement ne trompa pas long-tems les Romains ; les ſuites leur firent bientôt connoître la grandeur de leur perte : mais leur courage ne paroiſſoit jamais ſi grand ni ſi invincible, que dans leurs malheurs. Ils firent de nouvelles levées, penſerent à s'aſſurer des villes voiſines de l'ennemi ; & le tems de l'élection des conſuls étant arrivé, ils nommerent conſuls Cn. Servilius & C. Flaminius qui leverent des troupes chez les alliés, & envoyerent des vivres à Rimini & dans la Toſcane. Servilius alla à Rimini. Flaminius traverſa la Toſcane avec ſes légions, & alla camper à Arrétium.

Cependant Scipion, la nuit même qui ſuivit le combat, paſſa la Trébie ſur des radeaux avec ſes troupes pour aller joindre Sempronius, ſans que les Carthaginois s'apperçuſſent de ſon paſſage, ſoit que le mauvais tems & une pluie violente qui tomboit leur en eût dérobé la connoiſſance, ſoit que la fatigue & les bleſſures les euſſent mis hors d'état de s'y oppoſer. Quand il fut arrivé à Plaiſance, il ne jugea pas à propos de fouler cette ſeule colonie par les quartiers d'hiver de deux armées, il paſſa le Pô, & mena ſon armée à Crémone.

Annibal, qui avoit pris ſes quartiers dans la Gaule Ciſalpine, n'y demeura pas oiſif. Il y avoit près de Plaiſance un château très-bien fortifié & muni d'une bonne garniſon, il réſolut de s'en rendre maître. Il part avec ſa cavalerie & ſon armure légere, & va l'attaquer pendant la nuit.

Les gardes qui virent ſon approche jetterent un ſi grand cri, qu'il fut entendu de Plaiſance. Le conſul marcha auſſi-tôt à leur ſecours avec ſa cavalerie, après avoir donné ordre aux légions de le ſuivre en bataille. Il y eut-là un grand combat de cavalerie où Annibal fut bleſſé & obligé de ſe retirer. Peu de jours après, ſans attendre ſa guériſon, il marcha contre un autre château que les Romains avoient fortifié pendant la guerre des Gaules, & où pluſieurs peuples des environs s'étoient réfugiés. Cette multitude ramaſſée, jalouſe de la gloire que la garniſon du château voiſin avoit acquiſe par ſa défenſe, ſortit au-devant d'Annibal au nombre de plus de trente mille hommes; mais comme cette multitude marchoit ſans ordre & ſans diſcipline, elle fut facilement miſe en déroute par Annibal qui la ſuivit, la força à rendre la place & à livrer leurs armes. Ce qui ne fut pas plutôt exécuté, qu'Annibal l'abandonna au pillage. Les Carthaginois y commirent les plus grands excès, & les cruautés les plus grandes qui aient jamais été exercées dans une ville priſe d'aſſaut.

Voilà les ſeules expéditions qu'Annibal fit pendant

pendant l'hiver, dont la rigueur étoit extrême. Aux premieres approches du printems, il sortit de ses quartiers pour aller dans la Toscane; mais il ne fut pas plutôt entré dans l'Apennin, qu'il essuya un tems si affreux & des tempêtes si violentes, que le passage des Alpes ne l'avoit pas jetté dans un plus grand danger. Après avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux, & sept éléphans qui lui restoient du combat de la Trébie, il fut obligé de retourner sur ses pas, il alla camper à dix milles de Plaisance; & dès lendemain il sortit à la tête de douze mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Sempronius ne chercha pas à éviter le combat. Les deux armées étant en présence, à trois milles l'une de l'autre, le combat commença avec une égale animosité. Les Romains eurent d'abord l'avantage, & poussèrent les Carthaginois jusques dans leur camp, qu'ils attaquerent avec furie. Annibal, après avoir reçu les fuyards & disposé des troupes aux portes & devant ses retranchemens, leur ordonna d'être attentives au signal qu'il leur donneroit pour une sortie à la neuviéme heure du jour. Sempronius voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & qu'il étoit impossible de forcer le camp, fit sonner la retraite. Dans ce moment Annibal donne le signal, lâche sa cavalerie à droite & à gauche, & sort à la tête de son infanterie. Le combat recommença avec une nouvelle fureur: il n'y en auroit pas eu de plus meurtrier, si le tems eût permis de le continuer; mais la nuit vint

ſéparer les combattans. La perte fut égale des deux côtés, & la plus grande pourtant du côté des Romains; parce qu'ils y perdirent pluſieurs chevaliers, cinq tribuns de ſoldats & trois généraux des alliés.

Sempronius ſe retira à Luques, & Annibal paſſa dans la Ligurie. Comme c'étoit le plus ruſé de tous les généraux, il étoit auſſi le plus défiant; car la défiance eſt la compagne ordinaire de la ruſe. La légéreté naturelle des Gaulois lui rendoit leur fidélité ſuſpecte. Pour ſe garantir donc des attentats qu'ils pourroient faire ſur ſa perſonne, voici la ruſe Africaine qu'il imagina, ruſe très-comique & pourtant ſérieuſe, & dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Il fit faire différentes perruques & différens habits, dont il changeoit continuellement; de maniere que ceux qui venoient de le voir, ne pouvoient le reconnoître un moment après ainſi déguiſé. On ne ſait ſi ce fut cette précation qui le ſauva.

Après un court ſéjour dans la Ligurie, il reprit ſon premier deſſein de paſſer dans la Toſcane pour attaquer Flaminius qui étoit à Arrétium. Pour y arriver, il y avoit deux chemins; l'un facile & fort long; l'autre fort court; mais très-dangereux & très-difficile: car il falloit traverſer de grands marais très-profonds, & que l'inondation de la riviere d'Arne, rendoit encore plus impraticables; mais les difficultés ne faiſoient qu'enflammer davantage le courage d'Annibal, & irriter ſon impatience. Il fit donc ſes diſpoſitions pour

paſſer ces marais. Il mit à la tête les Eſpagnols & les Africains, avec ſes bagages, les fit ſuivre par les Gaulois ; après les Gaulois il fit marcher ſa cavalerie ; il mit à la queue ſon frere Magon, avec ſes Numides les plus diſpos, afin que ſi les Gaulois, rébutés par les difficultés, vouloient reculer, ils en fuſſent empêchés par la cavalerie & par ces Numides qui les forceroient de marcher. Il n'y a point d'exemple d'une ſi longue marche au travers des marais. L'armée fut quatre jours & trois nuits dans l'eau. Il y périt beaucoup de monde : les uns étoient engloutis dans des fondrieres, d'où ils ne pouvoient ſe relever : les autres mouroient de fatigue & de défaillance. Il y mourut auſſi beaucoup de chevaux & de bêtes de ſomme. Encore tiroit-on de cette perte une grande commodité ; c'eſt que ces chevaux & ces bêtes de ſomme paroiſſoient au-deſſus de l'eau, & que ceux qui pouvoient s'en ſaiſir, s'en ſervoient comme de lit pour s'y repoſer & pour y dormir quelques momens. Annibal paroiſſoit au milieu monté ſur un éléphant, qui étoit le ſeul qui lui reſtoit ; par ſon courage toujours invincible, il ſoutenoit ſeul ſes troupes qui voyant ſa conſtance, avoient honte de ſe décourager. Il étoit travaillé d'un mal d'yeux, que les fatigues & l'humidité du marais augmenterent ſi conſidérablement, qu'il perdit un œil. Dès qu'il eut traverſé ces marais, & qu'il eut gagné un lieu ſec, il y fit repoſer ſon armée ; après quoi il continua ſa marche entre la ville

de Cortone à sa gauche, & le lac de Thrasimene à sa droite. Un des principaux devoirs d'un général d'armée, c'est de connoître l'esprit & le caractere du général qui lui est opposé. C'est à la connoissance qu'Annibal avoit du génie de Flaminius, qu'il dut le succès qu'il eut contre lui. Il savoit que c'étoit un homme très-éloquent, mais très-incapable de conduire une guerre; d'ailleurs si plein d'ambition & de témérité, & si enflé de quelques succès, qu'il avoit eus dans son premier consulat, qu'il se douta bien que jamais il ne souffriroit patiemment les dégâts qu'il feroit sur son passage, & qu'il se hâteroit de venir seul contre lui sans attendre son collegue, pour avoir seul la gloire de l'avantage qu'il se flatteroit de remporter. Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Flaminius n'écouta point les remontrances qu'on lui faisoit, qu'il devoit attendre Servilius, & ne rien hazarder contre un ennemi très-aguerri, supérieur en cavalerie, & dont les victoires qu'il venoit de remporter, avoient extrêmement élevé le courage. Il ne fut pas même ému des signes qui arriverent dans ce tems-là, & qu'il regardoit comme des choses frivoles, parce qu'il n'avoit pas la crainte des dieux; car son malheur fut précédé & annoncé par des prodiges épouvantables. En Sicile les dards des soldats, & en Sardaigne le bâton d'un cavalier, furent vus en feu, tout le rivage de la mer parut éclairé par des flammes. On vit des boucliers tout couverts de sang. Quelques soldats furent

frappés de la foudre : le globe du ſoleil parut diminué à Preneſte : il tomba du ciel des pierres embraſées. A Arpi, on vit quantité de boucliers couvrir le ciel, & la lune combattre contre le ſoleil. A Capoue, on vit en plein jour deux lunes. A Cere, les eaux parurent mêlées de ſang. On moiſſonna des épis ſanglans dans les champs d'Antium. Au-deſſus de la ville de Phalere, on vit le ciel ſe fendre & s'entr'ouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand vuide. A Preneſte les ſorts s'appetiſſerent, & il en tomba un où on lut ce mot : *Mars prépare ſes armes.*

Ces prodiges, qui remplirent d'effroi la plupart des eſprits, n'étonnerent pas Flaminius. Il dit *qu'il ne ſouffriroit point que la guerre s'avançât juſqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au-dedans de ſes murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* Auſſi-tôt il ordonna à ſes troupes de ſe mettre en marche : comme il montoit à cheval, il arriva que, ſans aucune cauſe apparente, ſon cheval s'effaroucha & le jetta par terre, la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de deſſein ; il pourſuivit Annibal qui avoit déja paſſé au-delà de ſon camp, & rangea ſon armée en bataille près du lac de Thraſymene.

Le chemin que tenoit Annibal entre ce lac & la ville de Cortone, eſt fort étroit ; il aboutit à une aſſez grande plaine, bordée d'un côté par des montagnes, de l'autre par le lac, & terminée par une colline. Annibal,

que la ruſe n'abandonnoit jamais, profita habilement de cette ſituation. Il mit en bataille dans la plaine ſes Africains & ſes Eſpagnols, envoya ſes Baléares & ſon armure légere derriere les montagnes, & plaça ſa cavalerie à couvert ſous le côteau. Flaminius entre inconſidérément dans la plaine ſans l'avoir fait reconnoître, va attaquer les troupes qu'il voit en bataille, ſans ſe défier de celles qu'il ne voyoit point. On combattit de part & d'autre avec tant d'animoſité & d'acharnement, qu'aucun des combattans ne ſentit la violence d'un tremblement de terre qui ſe fit pendant le combat, & qui fut ſi terrible, que des villes entieres furent renverſées, que les rivieres changerent leurs cours, & que les montagnes furent entr'ouvertes & leurs fondemens découverts. Annibal ayant donné le ſignal, l'embuſcade ſe leva & enveloppa les Romains qui, attaqués de front, en queue & par les flancs, ſe virent livrés à une cruelle boucherie. Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuſe & d'une audace encore plus étonnante, fut tué avec les plus braves de l'armée. Pluſieurs périrent dans le lac où ils avoient cherché leur ſalut. Il y eut plus de quinze mille morts ſur la place, & quinze mille priſonniers. Annibal ne perdit que quinze cens hommes, & la plupart Gaulois. Son premier ſoin fut de faire chercher parmi les morts le corps de Flaminius, pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à ſon courage; mais il fut impoſſible de le

trouver, & l'on ne ſut point ce qu'il étoit devenu. La nouvelle de cette défaite jetta la conſternation dans Rome. Cette conſternation fut même extrêmement augmentée trois jours après par la nouvelle qu'un corps de quatre mille chevaux, que Servilius avoit envoyé au ſecours de ſon collegue ſous la conduite de Centronius, avoit été défait & pris par Maharbal. Alors le trouble & l'effroi furent ſi grands, que perſonne ne pouvoit ni donner ni prendre conſeil. Mais ils convinrent tous que leur unique reſſource étoit la dictature; qu'il falloit choiſir un homme capable de l'exercer avec autant de courage que d'autorité, & qu'il n'y avoit que le ſeul Fabius Maximus en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondiſſent à la dignité & à la majeſté de cette charge. Il fut donc nommé dictateur, & il choiſit pour général de la cavalerie L. Minucius.

D'abord il travailla à ſe rendre les dieux favorables par des vœux & par des ſacrifices. Après avoir repréſenté au peuple que la défaite de Thraſimene ne venoit point de la lâcheté des ſoldats, mais de la négligence de leur général, & du mépris qu'il avoit eu pour les auſpices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les dieux, & à déſarmer leur colere, en quoi faiſant il ne cherchoit pas à remplir leur eſprit de ſuperſtitions, mais à raſſurer par la piété leur courage, & à diſſiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du ciel.

Alors les décemvirs eurent ordre de consulter les livres saints, qu'ils appellent *les livres de Sibylles*. Ils rapporterent *que le vœu qu'on avoit fait à Mars, n'avoit pas été fait selon les cérémonies requises; qu'il falloit le renouveller & l'augmenter; qu'on devoit vouer à Jupiter les grands jeux, & consacrer un temple à Vénus Erycine, & un autre à la déesse qui préside au bon esprit (a). Qu'il falloit faire des prieres publiques, & étaler dans les temples des lits avec les statues des dieux; qu'enfin on devoit vouer le printems sacré, si leurs armes étoient heureuses, & que la république fût rétablie dans l'état où elle étoit avant la guerre.* Le sénat fut consulté sur le premier article, le peuple le ratifia, & tout fut exécuté.

Annibal, après le combat de Thrasymene, se mit en marche. Il arriva le dixiéme jour à la ville d'Adrie, où il fit rafraîchir son armée. Comme ses chevaux avoient passé l'hiver à découvert, & qu'ils avoient beaucoup souffert par de longues marches & dans le passage des marais, ils avoient contracté une espece de galle & de farcin qui les avoient mis hors d'état de servir; il les guérit, en les faisant laver plusieurs fois le jour avec du vin vieux qu'il avoit en abondance. Cette particularité ne m'a pas paru indigne d'être rapportée dans une vie, puisque Polybe l'a jugée digne de l'histoire. (b) Homere même a cru orner sa poésie, en décrivant légerement les soins

(a) A la déesse *Mens*. (b) Iliade, liv. VIII.

qu'Andromaque avoit des chevaux d'Hector. Annibal approcha de Spolette, qu'il eſpéroit de prendre facilement : mais elle fit une réſiſtance ſi opiniâtre, qu'il fut obligé de ſe retirer avec une grande perte. Cela lui fit concevoir quelle devoit être la force des Romains, puiſqu'une de leurs moindres colonies avoit eu l'audace de s'oppoſer à ſes armes victorieuſes. Une choſe encore qui l'étonna & qui le remplit d'admiration, ce fut de voir que bien qu'il eût remporté trois grandes victoires, aucune des villes de leurs alliés ne lui ouvrit ſes portes & n'embraſſa ſon parti.

Il entra dans les terres de Picénum, pays abondant en toutes ſortes de fruits, & rempli de richeſſes. Après qu'il eut fait rafraîchir ſes troupes, il alla faire le dégât dans le pays des Marſes, des Marrucins, des Pelignes, & autour d'Arpi & de Lucérie, frontiere de la Pouille. De-là il paſſa dans les terres des Samnites, fourragea tout le territoire de Benevent, prit la ville de Téléſie ; enfin il n'oublia rien pour tâcher d'irriter le dictateur, & de l'obliger à en venir à un combat par la honte de ſouffrir tant d'indignités, & le pillage de tant de villes ſes alliées. Mais rien ne fut capable d'ébranler Fabius, & de lui faire abandonner la réſolution qu'il avoit priſe de ne point combattre, & de miner la vigueur de l'armée d'Annibal par la longueur du tems, de la réduire à la derniere diſette par ſon abondance, & de conſumer le petit nombre de ſes troupes par ſes nombreuſes légions.

Dans cette vue il campoit toujours sur les hauteurs, dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand Annibal se tenoit en repos; & quand Annibal marchoit, il le suivoit & le côtoyoit, paroissant toujours aux environs sur le haut des montagnes dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & aussi assez commode pour faire craindre aux ennemis qu'il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & les prendre à son avantage.

Cette conduite le décria dans son camp & dans Rome même. On l'appelloit communément le pédagogue d'Annibal; & Minucius se moquant ouvertement de ses campemens, alloit disant, *que leur dictateur leur choisissoit au moins de beaux théatres, pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de de l'Italie.* Et il demandoit aux amis de Fabius, *si se défiant de la terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit pas camper dans le ciel avec son armée, ou si c'étoit pour se dérober aux ennemis qu'il alloit se cachant dans les brouillards & dans les nues.*

Ces railleries rapportées à Fabius, ne l'émurent point: il dit, *que quand on ne craignoit que pour sa patrie, on craignoit sans honte; que s'il s'étonnoit pour l'opinion des hommes, & qu'il se laissât abattre par leurs calomnies, ce seroit alors qu'il se montreroit indigne de ce commandement sans bornes qu'on lui avoit confié, & l'esclave de ceux dont il devoit être le maître.*

Annibal fut le ſeul qui jugea bien de l'habileté de Fabius, & qui comprit qu'il attaquoit Annibal avec les ruſes & les artifices d'Annibal. Il paſſa dans la Campanie, eſpérant de ſe rendre maître de Capoue. Là il tomba dans une grande mépriſe. Il ordonna à un guide de le mener à Caſinum; parce qu'en occupant ce poſte, il fermeroit le chemin aux Romains; & les empêcheroit de ſecourir leurs alliés. Mais comme les Carthaginois prononçoient mal les mots latins, Annibal prononça la ſeconde ſyllabe de *Caſinum* en traînant; ce qui fit que le guide entendit *Caſilinum*, & qu'il le mena au travers du pays d'Allipha, de Calalia, & de Calénum dans le territoire de Stellate. Annibal ſe voyant enfermé entre des montagnes & des rivieres, appella le guide, & lui demanda où il l'avoit mené. Le guide lui répondit qu'il l'avoit mené à Caſilinum. Alors Annibal connoiſſant l'erreur du guide, le fit mettre en croix, & le punit de la faute qu'il avoit faite lui-même. Cependant il fortifia ſon camp, & envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec ſa cavalerie. Maharbal fit le dégât juſqu'à Sinueſſe. Annibal alla camper ſur le fleuve du Vulturne, & mit en feu le plus beau pays de l'Italie. Fabius le ſuivoit toujours, campé ſur les ſommets du mont Maſſique; & pour fermer le retour à Annibal, il fit occuper par des troupes le mont Callicula, mit une bonne garniſon dans Caſilinum, & envoya Hoſtilius Mancinus, avec quatre cens chevaux, recon-

noître l'ennemi. Mancinus tomba d'abord sur quelques Numides répandus dans la campagne, en tua une partie; mais s'étant engagé trop avant contre les ordres de son général, il est poussé & tué, avec la plupart de ses cavaliers, par Cartalon, général de la cavalerie Carthaginoise. Ceux qui échapperent, arriverent à Cates, & par des chemins impraticables ils se rendirent auprès de Fabius, qui, ce jour-là même, fut joint par Minucius, envoyé pour occuper le poste de Terracine, & pour empêcher Annibal de passer dans le territoire de Rome, comme il auroit fait, s'il avoit trouvé la voie Appienne sans défense.

Le dictateur & le général de la cavalerie ayant joint leurs armées, vont camper sur le chemin par où Annibal devoit passer. Ce général étoit campé à deux milles des Romains, qu'il harcela avec sa cavalerie légere. Il y eut-là un combat où il perdit huit cens hommes, & les Romains n'en perdirent que deux cens. L'hiver approchoit: Annibal qui voyoit que la retraite par Casilinum lui étoit fermée, & qu'il seroit réduit à hiverner entre les rochers de Formies, les sables de Lixternum & d'affreux étangs, où il ne pourroit subsister, imagina ce stratagême. Il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarment & de brossailles seches, & qu'à l'entrée de la nuit sur un signal qu'il feroit donner, on allumât ces

torches, & qu'on chaſsât ces bœufs vers les ſommets des montagnes.

Pendant qu'on prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour l'exécution de cet ordre, il met ſon armée en bataille ſur la brune, & la fait avancer à petits pas. Ces bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les paſteurs & les bouviers qui gardoient les troupeaux ſur les collines, étoient émerveillés de voir ces feux qui éclairoient tous les environs, & ils penſoient que c'étoit une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux. Mais ſi-tôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu juſqu'au vif, & que les bœufs, agités par la douleur & ſecouant leurs têtes, ſe furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine; effarouchés & pleins de rage, ils ſe mirent à courir, comme furieux, à travers ces montagnes, la tête & la queue enflammées, & mettant tout en feu ſur leur chemin. Ce fut un terrible ſpectacle pour ceux qui gardoient les détroits; car ces torches leur paroiſſoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effrayent & ſe troublent, penſant que les ennemis viennent les aſſaillir & les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder ſon poſte; ils s'enfuient tous vers leur camp, & abandonnent les paſſages. L'infanterie légere d'Annibal s'en ſaiſit en même tems, & donne le loiſir au reſte

de l'armée de défiler ſans crainte & ſans danger, avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius ſentit dès la nuit même que c'étoit une ruſe d'Annibal : car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés, étoient tombés entre ſes mains ; mais parce qu'il craignoit quelque embuſcade, il ſe contenta de tenir toute la nuit ſes troupes ſous les armes ; & à la pointe du jour il tomba ſur les derniers bataillons de cette infanterie légere qui avoit été envoyée pour occuper les hauteurs. Ces bataillons ſont mis en déſordre. Annibal s'en étant apperçu, fit paſſer du front à la queue quelques troupes d'Eſpagnols accoutumés à gravir ſur les rochers & ſur les montagnes. Ces Eſpagnols chargerent ſi à propos les Romains peſamment armés, qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à ſe retirer.

Cette nouvelle portée à Rome, donna plus de priſe à la cabale qui s'étoit formée contre lui, & plus de force à la calomnie. On tira encore un nouveau prétexte de le décrier ſur ce qu'Annibal mettant tout en feu aux environs, avoit ordonné qu'on épargnât les terres de Fabius, & y avoit mis lui-même des gardes, afin que ce ménagement parût la récompenſe d'un traité fait avec lui contre les intérêts de Rome. Cependant Fabius, rappellé à Rome pour les ſacrifices, laiſſa ſon armée à Minucius, & ne ſe contenta pas de lui ordonner comme ſon dictateur, de ne combattre en aucune maniere ; il prit encore

la voie du conſeil comme ſon ami, & eut même recours aux prieres. *Minucius*, lui dit-il, *ne vous fiez pas tant à la fortune qu'au conſeil : imitez plutôt ma conduite que celle de Sempronius & celle de Flaminius ; & ne penſez pas que nous n'ayons rien fait, puiſque nous avons amuſé l'ennemi pendant tout l'été. Les médecins avancent ſouvent plus par le repos, que par le travail & par les remedes. Ce n'eſt pas un petit avantage que d'avoir ceſſé d'être vaincu par un ennemi toujours vainqueur, & que d'avoir reſpiré après tant de pertes.*

Cependant Annibal étoit campé devant la ville de Gérulum qu'il avoit priſe, & où il avoit fait ſon magaſin. Minucius, qui avoit marché par le haut des montagnes où il étoit en ſûreté, deſcendit dans la plaine, & campa dans les terres de Larinum ſur une colline appellée Célete, épiant l'occaſion de tomber ſur les fourrageurs d'Annibal, ou d'attaquer ſon camp affoibli par leur abſence. En effet, quelques jours après, Annibal ayant envoyé au fourrage la troiſiéme partie de ſon armée, Minucius, avec ſa cavalerie & ſon armure légere, tombe ſur les fourrageurs, en fait un grand carnage, & les pouſſe juſques dans leur camp. Annibal ſorti de ſes retranchemens, le repouſſe, & l'auroit entiérement défait, ſans l'arrivée de Numérius Décimus, un des principaux des Samnites, qui menoit aux Romains huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Annibal voyant paroître à ſon dos cette

troupe, crut que c'étoit Fabius lui-même qui revenoit de Rome avec un nouveau renfort ; & craignant quelqu'embûche, il se retira. Minucius le suivit, & avec le secours de Numérius, il prit deux châteaux à sa vue. Il y eut en cette occasion six mille Carthaginois tués, & près de cinq mille Romains.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exagéroit en des termes fort pompeux dans des lettres plus remplies de vanité que de vérité. Rome nageoit dans la joie, & on ne parloit par-tout que de cet exploit de Minucius. Fabius seul disoit, *qu'il ne falloit pas croire si facilement ces premiers bruits ; qu'on devoit se défier de ces lettres ; & que quand même tout ce qu'elles annonçoient seroit vrai, il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Métilius, tribun du peuple & proche parent de Minucius, crioit au contraire, que *c'étoit une chose insupportable que le dictateur n'eût pas seulement empêché les troupes de profiter des occasions de rendre quelque grand service pendant qu'il étoit à l'armée, mais qu'absent même il fît tous ses efforts pour contredire & décréditer une action glorieusement exécutée. Qu'il ne traînoit la guerre en longueur que pour satisfaire son ambition, & pour avoir seul plus long-tems un empire absolu & à Rome & à l'armée. Qu'il avoit retenu comme en prison le général de la cavalerie, pour l'empêcher de voir l'ennemi & de faire quelque action d'éclat ; qu'il n'avoit pas plutôt quitté le camp, que ses troupes,*

délivrées de cette dure captivité, étoient sorties de leurs retranchemens, & avoient mis l'ennemi en fuite. Que si le peuple Romain avoit encore son ancien courage, il lui proposeroit hardiment de dépouiller Fabius de la dictature; mais qu'il se contentoit de faire une proposition plus douce, & de demander qu'on lui égalât le général de la cavalerie en le nommant second dictateur.

Tite-Live assure que Fabius n'assista point à ces assemblées; parce qu'il ne se trouvoit pas assez patient, ni assez populaire pour répondre avec douceur. Il se contenta de dire en plein sénat, *qu'il alloit partir pour châtier la témérité de Minucius qui avoit combattu contre ses ordres, & qu'en peu de jours il feroit voir que ce n'est pas la fortune qu'il faut considérer dans un général, mais le bon sens & la bonne conduite; que pour lui il tenoit à plus grande gloire d'avoir conservé son armée sans aucun échec dans des tems si terribles, que d'avoir tué en bataille plusieurs milliers d'ennemis.*

Il partit la nuit suivante, & en chemin il reçut des lettres qui lui apprirent que Minucius avoit été créé second dictateur. Il reçut cette nouvelle avec cette fermeté d'ame qui lui avoit fait soutenir avec tant de magnanimité toutes les calomnies que l'on avoit semées contre lui; bien sûr que les Romains, en lui égalant Minucius en autorité, n'avoient pu le lui égaler en capacité & en habileté pour commander des armées.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius plein de fierté & d'arrogance. Ils s'aboucherent tous deux. Minucius lui proposa de commander chacun leur jour, ou, s'il l'aimoit mieux, de partager le commandement pour un plus long terme. Fabius, qui vit sagement que par ce partage toute la fortune de Rome seroit au pouvoir de la témérité de son collegue, dit qu'il ne partageroit point avec lui le tems du commandement, mais qu'il partageroit l'armée; afin que ne pouvant conserver le tout, il conservât au moins ce qui seroit sous ses ordres.

Annibal informé de tout par ses espions & par des rendus, sentit une double joie: car d'un côté il voyoit l'un des dictateurs affoibli de moitié; l'autre il le voyoit libre & en état de s'abandonner à sa folle témérité, qui lui offriroit quelqu'occasion favorable dont il profiteroit sans beaucoup de peine. Cela arriva plutôt qu'il n'avoit espéré.

Minucius alla camper dans un lieu séparé, à quinze cens pas de Fabius. Entre son armée & celle d'Annibal il y avoit une petite colline dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui étant occupée pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit nue & entiérement découverte; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de

cette hauteur à la dérobée ; mais il la laiſſa comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Dès qu'il eut vu que Minucius s'étoit ſéparé de Fabius, il jetta la nuit dans ces creux & dans ces ravins, cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'infanterie. Le lendemain, dès que le jour fut aſſez grand, il envoya, à la vue de l'armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poſte pour engager l'ennemi à le diſputer.

Cela réuſſit comme il l'avoit prévu. Minucius détacha d'abord ſon infanterie légere ; il la fit ſoutenir par ſa cavalerie, & enfin voyant qu'Annibal marchoit lui-même au ſecours de ceux qui étoient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces, & attaqua vigoureuſement ceux qui combattoient ſur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre, & la victoire long-tems douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal voyant que Minucius avoit donné dans le piege, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queue, il leur donna le ſignal. Elles ſe levent bruſquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtés ſur les Romains, avec tant de furie, qu'elles renverſent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un déſordre & un effroi qu'on ne ſauroit décrire. Pas un n'oſa faire ferme ni ſoutenir la vue de l'ennemi, tout prit la fuite.

Fabius, qui avoit prévu ce qui arriveroit,

tenoit ſes légions ſous les armes en attendant le ſuccès du combat, qu'il regardoit lui-même de deſſus une hauteur qui étoit près de ſon camp. Voyant donc l'extrêmité où les Romains étoient réduits, il marcha à leur ſecours, arracha la victoire aux ennemis, & les mit en fuite. Annibal voyant la fortune changée, fit ceſſer le combat, commanda aux trompettes de ſonner la retraite, & ramena ſes troupes dans ſon camp, diſant à ſes amis qui étoient autour de lui: *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-ſouvent, que le gros nuage qui étoit ſur ces montagnes creveroit enfin, & verſeroit ſur nous quelque grand orage?*

Après le combat, Minucius aſſembla ſon armée; & après lui avoir fait un beau diſcours & commandé qu'on levât les aigles, il marcha vers le camp de Fabius, fit planter devant lui les enſeignes, l'appella ſon pere, & lui dit: *Mon dictateur, je vous ai appellé à bon droit mon pere, parce qu'il n'y a point de nom plus vénérable que je puiſſe vous donner, quoique l'obligation que je vous ai ſoit beaucoup plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a donné le jour; car je ne lui dois que la vie moi ſeul, au lieu qu'avec la vie je vous dois auſſi le ſalut de tous ces vaillans hommes. Je caſſe donc & j'abroge dès ce moment le decret du peuple, dont j'ai été plutôt ſurchargé qu'honoré, & je me remets ſous vos ordres. Je vous rends vos enſeignes & vos légions. Je vous ſupplie ſeulement qu'appaiſé envers moi, vous me conſerviez le titre & le rang de général de votre cavalerie;*

& que vous conserviez à tous ces officiers le grade qu'ils ont eu jusqu'ici. Tout le camp fut rempli d'allégresse, & on ne voyoit par-tout que des larmes que la joie & la tendresse faisoient verser.

L'action de Fabius est grande; mais celle de Minucius ne l'est pas moins. Je ne sais même si les sages ne la trouveront pas plus grande encore. On a vu assez souvent des généraux sauver une armée défaite, & redonner la victoire aux vaincus; mais il est rare de voir un général orgueilleux & superbe, dépouiller son amour-propre, renoncer à un grand commandement, avouer hautement qu'il est incapable de commander, & qu'il doit obéir à celui à qui il a voulu s'égaler, & même se préférer. Fabius partage sa gloire avec ses troupes, & Minucius ne doit la sienne qu'à lui seul. Fabius a vaincu dans un combat ordinaire, & où il n'y a rien de surnaturel; & Minucius est sorti vainqueur d'un combat qui paroît au-dessus des forces humaines.

Avant que de passer plus avant, il est juste de faire honneur à la magnanimité des Romains. Les Napolitains leur envoyent des ambassadeurs pour présenter au sénat quarante coupes d'or, & pour lui offrir tous leurs biens, qu'ils étoient prêts de sacrifier pour leur service. Le sénat les refuse, & ne prend qu'une seule coupe, & encore choisit-il celle qui étoit de moindre poids. Peu de jours après, il témoigna la même générosité aux ambassadeurs de Pastum qui lui présen-

toient auſſi grand nombre de coupes d'or.

On créa à Rome de nouveaux conſuls. On nomma Paul Emile & Varron. On leva quatre nouvelles légions, & on aſſembla une armée de quatre-vingt-huit mille combattans. Cette exceſſive levée jetta les gens ſages dans une très-grande crainte, parce qu'ils ne voyoient aucune reſſource pour Rome, ſi elle perdoit une ſi nombreuſe jeuneſſe, qui étoit la fleur & l'élite des Romains.

Cependant de nouveaux prodiges avoient plongé Rome dans d'extrêmes allarmes. A Rome & à Aricia il étoit tombé une pluie de pierres. Dans le pays des Sabins, des ſtatues avoient paru toutes dégoutantes de ſang. A Cere, une fontaine avoit rendu des eaux chaudes; & près du champ de Mars, il y eut pluſieurs hommes tués de la foudre. Les livres des Sibylles furent conſultés; on expia ces prodiges ſelon les regles preſcrites, & on ſe prépara au départ. Varron tint des propos pleins de férocité & d'inſolence. Il dit, *que la guerre que les nobles avoient attirée en Italie, n'en ſortiroit jamais, quand même on auroit pluſieurs généraux comme Fabius; que pour lui, il la termineroit le jour même qu'il verroit l'ennemi.* Son collegue Paul Emile parla plus ſagement, mais moins agréablement pour le peuple. Il dit, *qu'il s'étonnoit comment un général, avant que d'avoir vu ſon armée & celle des ennemis, & que d'avoir examiné la ſituation & la nature des lieux étant encore au milieu de Rome, pouvoit*

avoir ce qu'il auroit à faire quand il auroit es armes à la main, & annoncer le jour où l combattroit en bataille rangée. Pour moi, ajouta-t-il, *je suis persuadé que les hommes prennent conseil des choses, & non pas les choses des hommes. Je souhaite de tout mon cœur que ce que l'on entreprendra avec précaution & avec prudence ait un heureux succès. La témérité est toujours insensée, & elle a été malheureuse jusqu'à ce jour.*

Par ces paroles Emilius fit assez connoître qu'il préféreroit des conseils sûrs aux conseils précipités; & Fabius, pour le confirmer dans cette résolution, lui parla en ces termes: *Paul Emile, si vous aviez un collegue semblable à vous, ou si vous étiez semblable à votre collegue, je m'épargnerois la peine de vous parler; car deux bons consuls n'auroient pas besoin de mes avis, & deux mauvais ne daigneroient pas les entendre: mais connoissant le caractere de votre collegue & le vôtre, je parle à vous seul. Vous vous trompez infiniment, Paul Emile, si vous croyez avoir moins à combattre contre Varron, que contre Annibal. Je ne sais même si Varron n'est pas pour vous un ennemi plus redoutable. Vous n'aurez affaire à Annibal que dans le combat; au lieu que vous aurez affaire à Varron en tout tems & en tous lieux. Vous combattrez Annibal avec vos légions, & c'est avec vos légions que Varron vous combattra. S'il va livrer bataille en arrivant, comme il nous en menace, ou je suis très-mal habile dans l'art militaire, ou*

j'ignore absolument la nature de la guerre que nous avons sur les bras, & le caractere de cet ennemi, où il y aura bientôt un lieu que notre défaite rendra encore plus célebre que le lac de Thrasymene. Croyez-moi, la seule maniere pour combattre Annibal avec succès, c'est celle que j'ai suivie. Les mêmes raisons qui m'ont déterminé, subsistent encore, & subsisteront toujours pendant que les choses seront au même état. Nous faisons la guerre en Italie, & nous sommes environnés de citoyens & d'alliés fideles qui nous fournissent & nous fourniront toujours des hommes, des chevaux, & des convois. Annibal au contraire combat dans un pays ennemi; il est éloigné de sa patrie, il n'a la paix ni sur la terre ni sur la mer. Aucune de nos villes ne l'a reçu, & il ne voit rien qu'il puisse dire à lui. Il ne vit que de rapines au jour la journée. Il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Espagne. Douterez-vous donc que nous ne venions facilement à bout d'un homme qui dépérit, qui se consume tous les jours, & qui n'a ni argent, ni convois, ni recrues? Varron & Annibal auront les mêmes vues. Ils demanderont le combat avec le même empressement. Varron, parce qu'il ne connoît pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Il faut que vous resistiez à ces deux ennemis, & vous leur resisterez, si vous demeurez toujours ferme contre les rumeurs & contre les bruits de la renommée, & si vous n'êtes ému ni de la vaine gloire de votre collegue,

collegue, ni de la fausse infamie dont on voudra vous couvrir. On voit assez souvent la vérité souffrir quelqu'éclipse ; mais elle n'est jamais entiérement éteinte, & elle perce enfin les nuages qui la cachoient. Celui qui mépriſe la gloire, en trouve enfin une véritable & ſolide. Souffrez qu'on vous appelle timide, lent, pareſſeux & méchant capitaine. J'aime mieux que vous ſoyez craint par un ennemi ſage, que loué par des amis inſenſés. Quand vous oſerez tout, Annibal vous mépriſera, & il vous craindra quand vous n'entreprendrez rien qu'avec ſageſſe & avec prudence. Ce n'eſt pas que je veuille que vous demeuriez les bras croiſés ſans rien faire ; je veux que ce ſoit la raiſon, non la fortune, qui guide toutes vos actions & tous vos deſſeins. Soyez toujours maître de toutes vos démarches, toujours armé, & toujours attentif à ce qui ſe paſſera, afin que vous puiſſiez profiter de toutes les occaſions favorables, ſans en donner aucune à votre ennemi. Quand vous ne précipiterez rien, vous verrez clair par-tout, & vous ſerez en ſûreté. La précipitation eſt toujours imprudente. Paul Emile répondit: *Fabius, je ne vois pas quelles forces & quelle autorité je pourrai avoir contre un collegue ſéditieux & téméraire. Mais je ſuivrai vos avis, & je n'oublierai rien pour vous paroître ſage capitaine, plutôt à vous ſeul, que de le paroître à tous les autres qui voudroient me forcer à prendre un autre parti.*

Les conſuls étant arrivés à l'armée, Annibal en fut ravi ; car il étoit réduit à l'extrêmité,

n'ayant plus de vivres que pour dix jours. Ses Eſpagnols penſoient déja à aller ſe rendre aux Romains, & lui-même il avoit déja réſolu d'abandonner ſes gens de pied, & de s'enfuir en Gaule avec ſa cavalerie. La ſeule folie de Varron le tira de ce mauvais pas; la fortune ayant ſervi ſa témérité dès le lendemain de ſon arrivée. C'eſt la coutume des Romains, que les conſuls commandent l'armée chacun leur jour. Varron n'eut pas plutôt le commandement, qu'il décampa malgré ſon collegue & s'approcha des ennemis. Annibal alla à ſa rencontre avec ſa cavalerie & ſon armure légere, & l'attaqua vivement. Il y eut-là un grand combat qui dura juſqu'à la nuit. Annibal eut du déſavantage, parce que le corps de bataille n'avoit rien qui le ſoutint, & que les Romains avoient mêlé dans le leur des cohortes de leur armure légere, qui ſervirent fort utilement. Annibal perdit dix-ſept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

Ce ſuccès acheva de perdre Varron, en lui rempliſſant la tête d'une telle opinion de lui-même, qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Il alla camper ſur la riviere d'Aufide, près du bourg de Cannes; & le lendemain, dès la pointe du jour, il fit expoſer le ſignal de la bataille. D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir l'audace de ce nouveau capitaine, & le grand nombre de ſes troupes qui ſurpaſſoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur commanda de prendre

leurs armes, & alla à cheval avec une petite ſuite, ſur une éminence, d'où il voyoit les ennemis déja en bataille. Là, un de ceux qui le ſuivoient, nommé Giſcon, homme d'auſſi grande conſidération que lui, s'étant approché, lui dit d'un air effrayé, *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant.* Annibal, fronçant le ſourcil, lui répondit: *Mais il y a une choſe fort étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prends pas garde.* Giſcon lui demanda ce que c'étoit. *C'eſt*, dit Annibal, *que dans ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toi.* Tout le monde ſe prit à rire, & cette plaiſanterie fit plus que n'auroit fait la harangue la plus pathétique; elle redonna le courage & la confiance aux Carthaginois, qui ſe perſuaderent que leur général n'auroit pas plaiſanté à la vue d'un ſi grand péril, s'il n'avoit bien vu qu'il pouvoit ſûrement mépriſer ſes ennemis.

Varron avoit quatre-vingt mille hommes de pied, & ſix mille chevaux. Il mit ſon armée en bataille, prit pour lui l'aile gauche, donna la droite à Paul Emile, & fit commander le corps de bataille par M. Servilius & Cn. Attilius, qui avoient été conſuls l'année précédente.

Annibal ayant paſſé l'Aufide, ſe mit auſſi en bataille. Il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Aſdrubal commandoit l'aile droite, Hannon la gauche, & lui il ſe plaça au corps de bataille avec ſon

frere Magon. L'armée Romaine étoit tournée vers le midi, & les Carthaginois vers le ſeptentrion.

Annibal dut le ſuccès de cette grande journée à deux ruſes qu'il employa. La premiere, pour gagner l'avantage du poſte; car il trouva moyen de faire que ſon armée tournât le dos à un vent impétueux & brûlant qui ſouffloit alors, & qui élevant de cette campagne raſe & ſablonneuſe une pouſſiere embraſée, la portoit par-deſſus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, qui ne pouvant la ſoutenir, étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

La ſeconde fut dans l'ordonnance de ſes troupes; car ayant mis dans les ailes ce qu'il avoit de meilleur, il ſe plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le diſpoſa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrêmement les deux ailes. En même tems il ordonna aux ailes, que lorſque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le pouſſant vivement, ils l'auroient renverſé au-delà de leur ligne juſqu'au centre, elles enfonçaſſent bruſquement des deux côtés, & enveloppaſſent ainſi l'ennemi, en le prenant par les flancs & par derriere. Ce fut ce qui contribua davantage au grand carnage qu'on fit des Romains; car le front n'eut pas plutôt plié, & les Romains n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille, de maniere qu'au lieu d'une pointe il préſentoit un croiſſant, que les officiers des

troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux ailes, ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

Il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeste. Paul Emile fut jetté à terre par son cheval, qui vraisemblablement avoit été blessé. Les cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours. Toute la cavalerie s'étant apperçue de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre: c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il s'écria: *Je les aime mieux de cette maniere, que si on me les livroit pieds & poings liés.*

Une troisiéme ruse d'Annibal acheva la perte des Romains. Pendant le combat, il envoya cinq cens Numides se rendre aux Romains. Les consuls les reçurent, & les firent passer à la queue des troupes. Mais ces Numides voyant les Romains pressés de tous côtés, prirent dans le champ de bataille des boucliers & des armes, se jettent sur eux en les prenant par les derrieres, & en font un carnage horrible.

Varron se sauva à cheval dans Venuse avec peu de gens; & Paul Emile, entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, tout couvert de blessures, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre. La quantité de sang qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort défiguré, qu'il n'étoit pas

reconnoissable, & que ses amis & ses domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentulus, jeune homme de maison patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, lui offrit son cheval, le pressant de s'en servir, & de se conserver pour ses citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon consul.

Paul Emile rejetta ses prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance; & quand il le vit remonté, il mit sa main dans la sienne, & en se soulevant un peu, il lui dit: *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui a donnée; mais qu'il avoit été vaincu premiérement par son collegue, & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congédia, se jetta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué avec les autres.

Voilà quel fut le succès de la journée de Cannes. Les amis d'Annibal lui conseilloient de donner le reste du jour & la nuit suivante, pour faire reposer ses troupes; mais Maharbal, général de la cavalerie, s'y opposoit. Il dit à Annibal: *Il ne faut pas perdre un moment. Et afin que vous connoissiez toute la conséquence du combat que vous venez de gagner, en cinq jours vous souperez au capitole; suivez-moi seulement, je vais m'avancer avec la cavalerie, afin que les Romains vous voyent à leurs portes avant que d'avoir même soupçonné*

que vous avez deſſein d'y marcher. Annibal lui répondit, *qu'il falloit du tems pour délibérer ſur une entrepriſe ſi importante.* Alors Maharbal lui dit ce mot, qui a été ſi célebre : *Annibal, les dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un même homme ; vous ſavez vaincre, mais vous ne ſavez pas profiter de la victoire.*

Le lendemain Annibal alla attaquer les deux camps qui ſe rendirent plutôt qu'il n'avoit eſpéré, & où il fit encore dix mille priſonniers.

Cependant on étoit à Rome dans la derniere conſternation. Fabius propoſa dans une aſſemblée d'envoyer quelques cavaliers pour apprendre des fugitifs des nouvelles véritables de tout ce qui s'étoit paſſé, & dont on ne ſavoit encore rien de certain, & pour découvrir ce que faiſoit Annibal, & les deſſeins qu'il pouvoit former.

Sur ces entrefaites arrive un courier de Varron qui rend au ſénat une lettre, par laquelle le conſul leur apprend que l'armée a été défaite, & Paul Emile tué. Que lui il étoit à Venuſe, où il raſſembloit le débris de ce terrible naufrage. Qu'il avoit déja réuni dix mille hommes, & qu'Annibal étoit dans Cannes, où il s'amuſoit à raſſembler ſon butin, & à ſupputer la rançon des ſoldats, plutôt en marchand, qu'en vainqueur & en grand capitaine.

Toutes les maiſons particulieres apprirent par-là leur perte, & le deuil fut ſi grand dans toute la ville, qu'on remit le ſacrifice annuel

que l'on faiſoit à Cerès ; parce que ce ſacrifice ne pouvoit être fait par des perſonnes en deuil, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Et afin que tous les autres ſacrifices publics & particuliers ne fuſſent pas interrompus, on ordonna que tout deuil ſeroit fini en trente jours. Comme dans les grands malheurs les eſprits abattus tournent en prodige les choſes les plus ordinaires, l'effroi de Rome fut augmenté par l'accident de deux veſtales, Opinia & Floronia, qui s'étant laiſſées corrompre, l'une fut enterrée toute vive à la porte Colline, & l'autre ſe tua elle-même ; & le corrupteur de Floronia fut battu de verges juſqu'à la mort par le ſouverain pontife.

Fabius Pictor fut envoyé à Delphes conſulter l'oracle, pour ſavoir par quelles prieres & par quels ſacrifices ils pourroient appaiſer les dieux, & quelle ſeroit la fin de toutes leurs miſeres. On conſulta les livres ſacrés, & par leur ordre on fit des ſacrifices extraordinaires. On enterra tout vivant un Gaulois & une Gauloiſe, un Grec & une Grecque dans le marché aux bœufs, où l'on avoit déja fait un pareil ſacrifice peu conforme à l'eſprit Romain. Mais que ne peut la ſuperſtition ſur le peuple, qui dans ſes calamités, attend bien plutôt ſon ſalut de tout ce qui eſt extraordinaire & inſenſé, que de ce qui eſt ordinaire & conforme à la raiſon & à la ſageſſe !

Il n'y a point de peuple qui n'eût été accablé ſous de ſi grandes ruines. Voilà quatre grandes

batailles perdues; voilà l'Italie presqu'entiere livrée à Annibal; comment les Romains se tireront-ils de cet abîme? La plus grande & la plus sûre ressource des états, c'est la magnanimité, la constance, & la sagesse des conseils. C'est par-là que ce peuple qui pouvoit à peine espérer de conserver une petite partie de son empire, non-seulement le conserva entier, mais se rendit encore maître de toute la terre. Dans cette extrêmité, les Romains conserverent un courage si fier, si invincible & si supérieur à tous les revers de la fortune, que personne n'osa seulement proposer de faire la paix; & que quand Varron s'en retourna à Rome après cette malheureuse journée, le sénat & tous les autres ordres allerent au-devant de lui pour lui faire honneur, & pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république. Quelle grandeur dans cette démarche, & que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui pense si noblement? Si un pareil malheur fût arrivé à un général Carthaginois, il n'y auroit pas eu pour lui assez de supplices.

Annibal, après cette grande victoire, étoit passé de la Pouille dans le pays des Samnites, & de-là dans le pays des Hirpins, où il se rendit maître de la ville de Compse par intelligence; & comme une ville maritime lui étoit nécessaire pour ses desseins, il s'approcha de Naples pour l'attaquer. Il plaça ses Numides dans des ravins & dans des chemins creux, & fit passer devant la place quelques troupes

chargées de butin. Les Napolitains voyant ces troupes en petit nombre marcher en désordre, firent une sortie avec leur cavalerie. Ces troupes se laissèrent pousser pour attirer l'ennemi dans l'embuscade. Il y eut-là un combat où les principaux des Napolitains furent tués ou pris. Annibal s'étant approché des murailles, & voyant que leur hauteur ne lui permettoit pas de brusquer la place, se retira, & tourna sa marche vers Capoue. La dissention regnoit dans la ville. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes à Annibal, & les autres faisoient leurs efforts pour l'empêcher. Ils disoient même que si l'on recevoit la garnison Carthaginoise, il falloit la passer au fil de l'épée, & laver par-là le crime d'avoir abandonné, avec une si noire infidélité, leurs parens & leurs alliés. L'avis le plus mauvais l'emporta : Annibal fut reçu dans Capoue : là il fut dans le plus grand danger qu'il eut couru de sa vie. Il étoit logé dans la maison de Sténius & de Pacavius, les principaux & les plus riches de la ville. Pacavius avoit un fils nommé Parolla, qui avoit toujours été du parti opposé à Annibal. Il l'avoit enfin retiré, & avoit fait sa paix plus par ses prieres que par ses justifications. Annibal l'avoit même prié à souper avec son pere Pacavius, Sténius & Jubellius Tauréas, homme d'une grande réputation dans les troupes. On se mit à table en plein jour. Pacavius s'étant levé de table, son fils le suivit, le tira en particulier, & lui dit : *Je vais vous découvrir un dessein que j'ai formé,*

& qui non-seulement nous procurera le pardon de notre crime, mais élevera notre nation à un plus grand crédit & à une plus grande fortune. Le pere étant étonné, & ne sachant quel étoit ce grand dessein, le fils rejette sa robe, lui découvre son épée, & lui dit : *Je vais sceller un nouveau traité avec les Romains par le sang d'Annibal, & j'ai voulu vous en avertir, afin que vous vous retiriez si vous ne voulez pas être présent à cette exécution.* A ces mots, Pacavius saisi de frayeur : *Ah! mon fils*, lui dit-il, *par tous les droits qui unissent les enfans aux peres, je te conjure de ne pas commettre à mes yeux un si noir attentat qui va t'exposer à ce qu'il y a de plus horrible. Il n'y a que peu d'heures que nous avons donné notre foi à Annibal avec tous les sermens dont les dieux ont été témoins. Il nous a appellés à sa table, & nous armerons notre main contre lui? Tu vas ensanglanter cette table où tu as été reçu, & immoler ton hôte? J'aurai donc pu fléchir Annibal pour mon fils, & je ne pourrai fléchir mon fils pour Annibal? N'y a-t-il rien de sacré pour toi, & foules-tu aux pieds la piété & la religion? Ose les plus grands attentats, si en nous couvrant d'opprobres ils ne nous font pas périr. Mais quoi, mon fils, tu vas seul attaquer Annibal? Que deviendrons tous ces braves guerriers & ces gardes qui l'environnent, & qui ont toujours les yeux attachés sur lui? Se laisseront-ils désarmer par ta folie? Les bras leur tomberont-ils de peur? Cet Annibal dont*

les armées les plus aguerries ne peuvent soutenir les regards, & qui fait trembler Rome même, tu le soutiendras seul? Mais je veux que tout autre secours lui manque; avant que d'aller jusqu'à lui, il faut que tu perces ce corps dont je le couvrirai. Voilà le seul chemin que tu as à prendre: au nom des dieux, mon fils, renonce à ton dessein plutôt que d'aller succomber malheureusement dans cette salle. Que mes prieres aient autant de force sur toi pour Annibal, qu'elles en ont eu sur Annibal pour toi. En finissant ces mots, il voit ce jeune homme s'attendrir & fondre en larmes. Il l'embrassa, & le baisant tendrement, il ne le quitta point qu'il ne l'eût obligé à jetter son épée. Il la jetta par-dessus les murs du jardin, & rentra dans la salle.

Le lendemain Annibal, reçu dans le sénat, tint des propos très-gracieux, remercia les Capouans de ce qu'ils avoient préféré son amitié à l'alliance des Romains; & entr'autres magnifiques promesses qu'il leur fit, il les assura que Capoue seroit bientôt la capitale de toute l'Italie, & que les Romains lui seroient soumis, comme tous les autres peuples.

Pendant que ces choses se passent dans l'Italie, Magon dépêché par son frere Annibal, arrive à Carthage; on lui donne audience. Il étale en termes magnifiques les exploits d'Annibal. Il dit *qu'il a vaincu cinq consuls Romains, un dictateur, & un général de la cavalerie; qu'il leur avoit tué deux cens mille*

hommes, & fait cinquante mille prisonniers ; qu'il étoit maître de presque toute l'Italie, & qu'il falloit rendre graces aux dieux pour tant de victoires. En même tems il fait verser à terre les anneaux de tous les chevaliers qui avoient été tués. Beaucoup d'auteurs assurent qu'il y en avoit trois boisseaux & demi. Mais ceux qui parlent avec plus de vraisemblance, n'en mettent qu'un. Il ajouta que plus on voyoit la guerre près d'être heureusement finie, plus on devoit faire ses efforts pour secourir Annibal. Qu'il falloit lui envoyer un renfort de troupes, du bled & de l'argent, pour ne pas laisser périr des soldats qui avoient rendu de si grands services.

Ce discours de Magon ayant rempli de joie & d'espérance tous les esprits, Himilcon, qui étoit de la faction d'Annibal, crut avoir trouvé une occasion favorable de confondre Hannon, qui étoit de la faction contraire, & qui s'étoit toujours opposé à cette guerre. Lui adressant donc la parole : *Eh bien, Hannon,* lui dit-il, *êtes-vous encore affligé de cette guerre que nous avons entreprise contre les Romains ? Ordonnez qu'on leur livre Annibal, & défendez qu'on rende aux dieux les graces que nous leur devons. Introduisons dans notre sénat un sénateur Romain, pour obéir à ses ordres.* Alors Hannon dit : *J'aurois volontiers gardé le silence, pour ne pas troubler votre joie par des discours importuns & peu agréables ; mais puisque Himilcon m'interpelle, je me défendrai. Mon silence me feroit paroître*

ſuperbe, ou timide, & bas, & il ſembleroit que j'oublierois votre liberté ou la mienne. Je ſuis affligé de cette guerre, & je ne ceſſerai d'accuſer notre général, tout victorieux qu'il eſt, que quand je verrai cette guerre finie à des conditions ſupportables. Il n'y a qu'une nouvelle paix qui puiſſe me conſoler de l'ancienne paix que nous avons rompue. Les nouvelles que Magon nous annonce avec tant de faſte, peuvent être agréables à Himilcon, & aux autres ſatellites d'Annibal. Elles ne peuvent l'être pour moi qu'en ce que, ſi nous profitons de notre fortune préſente, elles pourront nous procurer une paix raiſonnable. Mais ſi nous laiſſons échapper cette occaſion, où nous pouvons plutôt donner la paix que la recevoir, je crains bien que cette joie trop exceſſive, ne ſoit vaine. Encore quelle eſt-elle cette joie, & ſur quoi eſt-elle fondée? Annibal nous mande: J'ai défait les armées des Romains; envoyez-moi de nouveaux ſoldats. *Que demanderiez-vous davantage, Annibal, ſi vous étiez vaincu?* J'ai pris les deux camps des ennemis, où j'ai trouvé un riche butin & des proviſions infinies, envoyez-moi des convois de bled & d'argent. *Quelles demandes nous feriez-vous donc ſi vous aviez perdu votre camp? Mais vous, Himilcon, ou vous, Magon, ſouffrez que je vous interroge à mon tour. Vous dites que l'armée Romaine a été entiérement défaite à la bataille de Cannes, & que toute l'Italie eſt révoltée. Y a-t-il quelque peuple Latin qui ſe ſoit rendu à*

nous ? Des trente-cinq tribus dont le peuple Romain eſt compoſé, y a-t-il un ſeul homme qui ſe ſoit retiré vers Annibal ? Vous n'oſerez le dire. Il ne nous reſte donc encore que trop d'ennemis ſur les bras. Quelle eſpérance raiſonnable peut donc concevoir cette multitude que je vois ſi remplie de joie ? Vous n'en ſavez rien, dites-vous : cela eſt pourtant aiſé à ſavoir. Quels ambaſſadeurs les Romains ont-ils envoyés à Annibal pour traiter de la paix ? Vous mande-t-on que le nom de paix ait été ſeulement prononcé dans Rome ? Vous avouez que non. Nous avons donc la guerre auſſi entiere que le premier jour qu'Annibal paſſa en Italie. Nous ſommes ici pluſieurs qui nous ſouvenons des grands ſuccès que nous eumes dans la premiere guerre, vainqueurs ſur terre & ſur mer avant le conſulat de Lutatius & de Poſthumius. Sous ce conſulat nous fumes vaincus aux iſles Egéates. Si aujourd'hui la fortune, toujours inconſtante, vient à changer de même, ce que les dieux veuillent empêcher, quand nous ſerons vaincus, oſez-vous vous flatter d'une paix que perſonne ne vous offre quand nous ſommes vainqueurs ? Pour moi, ſi l'on me conſulte, s'il faut offrir ou recevoir la paix, je ſuis tout prêt à dire mon avis. Mais ſi vous ne me conſultez que ſur les demandes de Magon, je ne crois nullement à propos d'envoyer de nouveaux ſecours à mon armée qui ſe dit victorieuſe ; & ſi elle nous abuſe par de fauſſes eſpérances, je ſuis encore moins d'avis de les envoyer.

Ce discours d'Hannon ne toucha presque personne : car outre qu'il étoit décrédité par l'ancienne animosité d'Himilcon contre Annibal, tous les esprits étoient si aveuglés par la joie, qu'on refusoit d'entendre tout ce qui pouvoit la combattre ou la diminuer, & ils se flattoient tous que pour peu qu'ils voulussent faire d'efforts, la guerre seroit bientôt glorieusement finie par l'entiere défaite des Romains. On envoya à Annibal un renfort de quatre mille Numides & quarante éléphans, avec des sommes considérables.

Cependant à Rome on avoit créé un dictateur M. Junius, & nommé Tib. Sempronius Gracchus, général de la cavalerie. On fit de nouvelles levées, dont on composa quatre légions & mille chevaux. On enrola la jeunesse au-dessus de dix-sept ans. Pour les armer, on prit les armes qui étoient consacrées dans les temples, ou réservées dans les portiques publics, & on acheta huit mille esclaves. On eut pu racheter les prisonniers à meilleur marché, mais on aima mieux cette milice, que de reprendre des soldats, qui, les armes à la main, avoient mieux aimé devenir la proie de l'ennemi, que de se sauver par leur courage.

Annibal ayant assemblé ses prisonniers, renvoya les alliés sans rançon, & dit aux Romains, *qu'il n'avoit point avec eux une guerre qui ne pût finir que par la mort, qu'il ne combattoit que pour la gloire & pour l'empire. Que ses peres avoient cédé à la vertu Romaine,*

& qu'il tâchoit de les réduire à leur tour à céder à ſa fortune & à ſa vertu. Qu'il leur permettoit de ſe racheter ; que le cavalier donneroit cinq cens drachmes, le fantaſſin trois cens, & l'eſclave cent. Et il leur permit de choiſir parmi eux dix hommes pour les envoyer au ſénat ; n'exigea d'eux d'autre gage que leur ſerment, & envoya avec eux un officier Carthaginois nommé Carthalon.

Ces dix priſonniers étant ſortis du camp, il y en eut un qui, indigne du nom Romain, pour ſe dégager de ſon ſerment, y rentra comme s'il y avoit oublié quelque choſe, & rejoignit ſes camarades avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils arrivoient, le dictateur envoya un licteur au-devant de Carthalon, lui ordonner de ſortir avant la nuit des terres de Rome. On donna audience à ces priſonniers. Les avis furent partagés dans le ſénat ; mais enfin l'avis de T. Manlius Torquatus l'emporta : le ſénat répondit qu'on ne racheteroit point les priſonniers, & les renvoya. Celui qui étoit rentré dans le camp, s'étoit déja retiré dans ſa maiſon, comme quitte de ſon ſerment par ſa ſupercherie. Cela ayant éclaté, l'affaire fut portée au ſénat, & tout d'une voix on ordonna qu'il ſeroit repris & renvoyé à Annibal.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Annibal, maître de Capoue, s'approcha de Nole. Il n'y fit d'abord aucun acte d'hoſtilité, parce qu'il eſpéroit qu'elle ſe rendroit volontairement. En effet, le peuple qui craignoit

le ravage de ſes terres, & qui ne voyoit aucun ſecours, étoit porté à ouvrir ſes portes. Mais le ſénat voyant qu'il étoit difficile de réſiſter à la multitude, fit ſemblant d'entrer dans ſes vues, & d'être tout prêt à embraſſer le parti d'Annibal. Mais il repréſenta qu'avant que de renoncer à leur ancienne alliance avec les Romains, il falloit ſavoir les conditions qu'Annibal voudroit leur impoſer. Par ce moyen il gagna du tems, & envoya ſecrettement à Marcellus, qui étoit à Caſilinum, lui apprendre l'état où il ſe trouvoit, & l'impoſſibilité qu'il y avoit à retenir le peuple, s'il n'étoit promptement ſecouru. Marcellus, après avoir loué le ſénat, lui ordonna de gagner du tems juſqu'à ſon arrivée, part de Caſilinum, paſſe le Vulturne, & s'approche de Nole. Annibal ſe retire, prend ſa marche vers la mer inférieure, & s'approche de Naples pour tâcher encore de la gagner: car cette ville maritime lui donnoit un paſſage sûr pour ſes convois d'Afrique. Mais voyant que les Napolitains avoient appellé M. Junius Silanus, & ayant été refuſé à Naples, il alla à Nucerie, la prit par famine, la brûla, & ſe rapprocha de Nole. Il y avoit dans cette place un jeune homme nommé L. Bandius, d'une des plus nobles familles, & très-brave. Après la bataille de Cannes, il avoit été trouvé tout couvert de bleſſures au milieu d'un monceau de morts. Annibal l'avoit fait panſer, & l'avoit renvoyé comblé de préſens. Ce jeune homme, pour lui marquer ſa reconnoiſſance

ne cherchoit que l'occasion de lui livrer la place. Marcellus, averti de son dessein, vit qu'il falloit ou le punir, ou se l'attacher; il prit le dernier parti; & l'ayant fait venir, il lui dit: *Il est aisé de juger que tu as ici beaucoup d'envieux, puisqu'aucun de tes citoyens ne m'a parlé des grandes actions que tu as faites. Mais quand un brave homme a porté les armes dans un camp Romain, sa valeur ne peut être cachée. Plusieurs officiers avec lesquels tu as fait des campagnes, m'ont dit ce que tu es, & tous les grands périls auxquels tu t'es exposé pour le salut & pour la gloire de Rome. Ils m'ont rapporté qu'à la bataille de Cannes tu ne cessas de combattre, qu'après qu'accablé par le nombre, tu fus tombé presque sans vie sur un monceau de morts. Redouble, s'il se peut, ton courage: tu me trouveras toujours prêt à te combler d'honneurs & de présens; & plus tu seras assidu auprès de moi, plus tu t'appercevras que ton attachement te sera glorieux & utile.* En même tems il lui fait donner un beau cheval de bataille, cinq cens drachmes, & ordonna à ses licteurs de le laisser entrer chez lui aussi souvent qu'il le voudroit. Par cette générosité il gagna tellement ce jeune homme, qu'il n'y eut point d'allié qui par la suite servît les Romains avec plus de fidélité & de zele.

Nole, qui voyoit Annibal à ses portes, en étoit encore plus portée à la révolte. Marcellus entra dans la place avec ses troupes. Les deux armées étoient tous les jours en bataille; celle

de Marcellus dans la place, & celle d'Annibal devant ſes portes. Il y avoit ſouvent de petits combats avec différens ſuccès. Marcellus fut averti par Bandius que toutes les nuits ceux de Nole avoient des pourparlers avec les Carthaginois; qu'ils avoient réſolu que dès qu'il ſeroit ſorti avec ſes troupes pour marcher aux ennemis, ils pilleroient ſes bagages, lui fermeroient leurs portes, & recevroient Annibal. Cet avis fit que Marcellus ſe hâta d'en venir à un combat. Il range ſes troupes en bataille dans la ville même, vis-à-vis des trois portes qui regardoient le camp ennemi. Il place le bagage à la queue, & fait publier à ſon de trompe des défenſes à tous les habitans de paroître ſur les murailles. Cette ſolitude trompa Annibal, qui, voyant les murailles déſertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande ſédition dans la ville; & plein de confiance, il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment, Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui eſt devant lui; & ſortant avec ſa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une ſeconde porte, l'infanterie ſort rapidement avec de grands cris; & comme Annibal veut partager ſes troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre la troiſiéme porte, tout le reſte des troupes Romaines ſort en même tems, & tombe ſur les ennemis étonnés de cette ſortie imprévue, & qui ſe défendoient mollement contre les premiers

à cauſe de ceux qui en ſecond lieu leur étoient tombés ſur les bras. Ce fut en cette occaſion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois, & qu'elles ſe laiſſerent pouſſer juſques dans leur camp avec beaucoup de frayeur, & avec une grande perte. Car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que les Romains n'en perdirent que cinq cens.

Annibal, déſeſpérant de ſe rendre maître de Nole, marche à Acerres. Après avoir tout tenté inutilement pour la porter à lui ouvrir ſes portes, il en forme le ſiege. Les habitans qui avoient plus de courage que de force, l'abandonnent la nuit; Annibal la pille & la brûle, & mene ſon armée à Caſilinum. Il envoye devant ſes Gétuliens, ſous la conduite d'un officier nommé Iſalca, qui, s'étant approché de la place, tâcha d'abord d'enfoncer les portes. Dans ce moment la garniſon de Caſilinum fait une furieuſe ſortie, où elle tue beaucoup de monde. Maharbal arrive au ſecours d'Iſalca avec un gros corps de troupes, & eſt auſſi repouſſé. Annibal plante ſon camp devant la place, & l'aſſiege dans toutes les formes. Il employe les galeries à claies & les mines. Les aſſiégés n'oublient rien de tout ce que l'art ordonne contre ces attaques. Ils ſe défendent contre ces galeries par des ouvrages qu'ils leur oppoſent, & font des contremines. Annibal, honteux de cette longue réſiſtance, laiſſe quelques troupes pour bloquer ſeulement la ville, & va hiverner à Capoue. Ce

séjour fut funeste à Annibal ; & fait voir qu'Homere connoissoit bien les dangers de la volupté, lorsqu'il feint que Minerve donne à Diomede ce conseil très-sage : (a) *Gardez-vous de combattre contre ces immortels, si ce n'est contre la seule fille de Jupiter, contre la belle Vénus ; si elle se hazarde à venir dans les combats, tirez hardiment sur elle sans la ménager.*

Tous les maux & tous les travaux de la guerre n'avoient pu vaincre les Carthaginois ; & ils furent vaincus par les délices & par les voluptés de Capoue. Ce ne furent pendant l'hiver que festins, que bains, que débauches avec les femmes, & qu'une molle oisiveté ; que l'habitude rend tous les jours plus charmante, & par-là plus invincible. Les plus habiles dans le métier de la guerre, trouverent cette derniere faute d'Annibal beaucoup plus grande que la premiere, lorsqu'après la bataille de Cannes il n'avoit pas marché contre Rome. Car cette premiere faute auroit pu ne faire que différer sa victoire, au lieu que la derniere avoit entiérement abattu & lié ses forces, & l'avoit mis hors d'état de pouvoir vaincre. Aussi quand il sortit de Capoue à la fin de l'hiver, on auroit cru que c'étoit une autre armée. Il n'y avoit plus aucune ombre de l'ancienne discipline ; & quand il fallut camper & reprendre ses travaux militaires, ses soldats n'avoient plus ni force ni courage ; la plupart

(a) Iliade, livre v.

abandonnerent même leurs drapeaux; & l'idée pleine de leurs maîtreſſes qu'ils venoient de quitter, ils retournerent à Capoue pour jouir de leur commerce. On rapporte qu'Annibal dit en cette occaſion que juſques-là il avoit eu une armée d'hommes, mais qu'il n'avoit plus qu'une armée de femmes. Cependant le blocus avoit réduit Caſilinum à une diſette extrême. Gracchus qui étoit campé près de-là avec un corps de troupes, pendant que le dictateur étoit allé à Rome pour les auſpices, apprenoit tous les jours que les habitans ne pouvant ſupporter la famine, ſe précipitoient des toits, ou montoient ſur les murailles, & offroient leurs corps ſans armes aux traits des aſſiégeans. Il étoit d'autant plus affligé de leur état, qu'il ne pouvoit y apporter aucun remede: car, d'un côté, de vouloir mener en plein jour des convois dans la place, cela ne ſe pouvoit ſans combat, & le dictateur lui avoit défendu abſolument de combattre; de l'autre côté il n'étoit pas poſſible d'y en faire paſſer ſecrettement, tant toutes les avenues étoient exactement gardées. Enfin voici l'expédient qu'il imagina. Il remplit de bled pluſieurs tonneaux, & après avoir fait avertir les Caſilins, il abandonna la nuit ces tonneaux au courant de la riviere qui les portoit dans la place avant le point du jour. Cela fut répété le lendemain, & le jour d'après, avec le même bonheur. Mais le troiſiéme jour la riviere, enflée par les pluies, ſe déborda, & le courant pouſſa ces tonneaux par le travers ſur

la rive où étoient les ennemis, qui les apperçurent parmi les saules & les roseaux. Cela fut rapporté à Annibal, qui ordonna que l'on veillât avec plus de soin à empêcher que la riviere ne portât aucun secours aux assiégés. Les Romains ne se rebuterent point ; ils jetterent dans le fleuve une grande quantité de noix, que les courans portoient dans la ville, & que l'on ramassoit avec des claies. Mais enfin la famine devint si grande, qu'on mangeoit les cuirs & les couvertures des boucliers, après les avoir fait bouillir ; qu'on se nourrissoit de rats & de tous les autres animaux les plus étranges, & des herbes & des racines qu'on alloit chercher au pied des murs & des masures. Comme les Carthaginois avoient labouré autour de la ville tout le terroir qui pouvoit porter de l'herbe, les assiégés y semerent une grande quantité de graine de raves ; ce que voyant Annibal : *Eh quoi*, dit-il, *je serai donc réduit à demeurer devant cette place jusqu'à ce que ces raves soient venues* ? Cela le disposa à écouter des propositions. Il fut convenu que les Casilins rendroient la place, & qu'ils retireroient leurs prisonniers moyennant sept onces d'or pour chaque homme libre. Annibal mit dans la place une garnison de sept cens hommes pour la défendre, si les Romains l'attaquoient après que son armée seroit partie.

De-là il alla attaquer Pételie, qui envoya demander du secours aux Romains. Le sénat répondit qu'il n'étoit pas en état de secourir des

des alliés si éloignés; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner, & à pourvoir à leur salut comme ils le jugeroient nécessaire. Ces pauvres malheureux accablés de douleur, prirent le parti de se défendre. Ils résistèrent quelques mois; mais enfin plus affoiblis par la famine que par le fer ennemi, ils furent emportés d'assaut par Himilcon qui commandoit au siége.

Annibal, maître de Pételie, alla attaquer Consenze, qui se rendit en peu de jours.

Sur ces entrefaites, Philippe, fils de Démétrius II, envoya des ambassadeurs à Annibal pour faire alliance avec lui. Ces ambassadeurs éviterent les ports de Brunduse & de Tarente, où il y avoit des escadres de vaisseaux Romains, & allerent descendre au cap de Lacinium, à six milles de Crotone. Mais en traversant la Pouille pour arriver à Capoue, ils tomberent au milieu des garnisons Romaines, & ils furent menés au préteur M. Valérius Lévinus qui étoit campé près de Nucerie. Là Xénophane, chef de l'ambassade, dit hardiment & avec une perfidie plus digne d'un Carthaginois que d'un ambassadeur des Macédoniens, *qu'il étoit envoyé par Philippe pour traiter amitié & alliance avec les Romains, & pour leur offrir toutes ses forces; mais que ses instructions ne devoient être communiquées qu'au sénat & au peuple.* Lévinus, ravi de l'alliance d'un roi si puissant, reçut cet ennemi comme un allié, lui donna une escorte pour l'accompagner, pour lui montrer les chemins les plus sûrs, & pour lui faire voir

les lieux que tenoient les Romains, & ceux qu'occupoient les Carthaginois. Xénophane traverſant la Campanie au milieu des garniſons Romaines, ne ſe vit pas plutôt près du camp d'Annibal, qu'il s'y jetta, & fit avec lui ſon traité qui portoit, que Philippe enverroit à ſon ſecours une flotte qui ſeroit au moins de deux cens vaiſſeaux; qu'il ravageroit les côtes; & que la guerre finie, Rome & l'Italie entiere ſeroient la proie d'Annibal avec tout le butin; & que l'Italie étant ſubjuguée, ils navigeroient en Grece & feroient la guerre aux rois que Philippe voudroit attaquer: que toutes les villes du Continent, & les iſles qui étoient à la bienſéance des Macédoniens, ſeroient le partage de ce prince.

Ce traité ſigné, Annibal envoya des ambaſſadeurs à Philippe pour le faire ratifier. Ces ambaſſadeurs étant arrivés à Lacinium, où étoit le vaiſſeau qui avoit porté les Macédoniens, s'embarquerent. Mais dans leur route ils furent apperçus par la flotte des Romains qui gardoient les côtes de la Calabre. Valérius Flaccus qui la commandoit, envoya quelques vaiſſeaux légers après eux. Leur vaiſſeau fit tous les efforts poſſibles pour échapper; mais n'ayant pu en venir à bout, ils ſe rendirent. Xénophane, ſans s'étonner, continua ſon menſonge, & dit qu'il étoit envoyé aux Romains par Philippe; qu'il étoit arrivé en toute ſûreté au camp de Lévinus, & qu'il n'avoit pu traverſer la Campanie à cauſe des garniſons des ennemis. Mais leurs habits

Carthaginois les ayant rendus ſuſpects, & eux-mêmes s'étant coupés dans leurs réponſes, ils furent ſéparés. Les menaces les obligerent enfin à avouer la vérité. On trouva les lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & le traité qui avoit été conclu. On jugea donc à propos de les envoyer au ſénat, ou aux conſuls. On les mit ſéparément ſur cinq vaiſſeaux que commandoit Valérius Antias, à qui l'on ordonna d'empêcher qu'ils n'euſſent enſemble aucune communication.

Cependant les peuples de la Campanie qui étoient dans les intérêts d'Annibal, entreprirent de ſe rendre maîtres de Cumes pour la lui livrer; mais ne pouvant eſpérer d'y réuſſir par la force, ils eurent recours à la ruſe. Ils avoient accoutumé de faire toutes les années un ſacrifice dans la ville d'Hames, qui eſt à trois milles de Cumes. Quelques jours avant la fête ils envoyerent avertir les Cumains qu'un tel jour le ſénat de la Campanie ſe rendroit à Hames pour y célébrer les ſacrifices, & prier le ſénat de Cumes de s'y trouver pour délibérer avec eux ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Cumains ſe douterent de la fraude; mais comme ils eſpéroient d'en tirer avantage, ils accepterent le rendez-vous. Ils envoyerent d'abord des députés au conſul Sempronius Gracchus, pour lui donner avis de tout ce qui ſe paſſoit, & pour lui apprendre que la fête ſeroit dans trois jours, & que tout le ſénat de la Campanie ſeroit à Hames avec des troupes. Sempronius profitant de cet avis,

ordonne aux Cumains de retirer dans leur ville tous les biens de la campagne, & de se tenir renfermés dans leurs murailles. La veille de la fête il s'approcha de Cumes avec son armée. Déja l'assemblée étoit formée à Hames. Marius Alfius qui étoit le souverain magistrat, campoit près de-là avec un corps de quatorze mille hommes. Il étoit bien plus occupé à préparer les sacrifices & à assurer le succès de sa ruse, qu'à fortifier son camp, & qu'à se mettre à couvert de toute surprise. On fit à Hames des sacrifices pendant trois jours, & le dernier jour la fête devoit finir par une veille que l'on faisoit à l'honneur des dieux. Sempronius jugea que c'étoit le tems le plus propre pour l'exécution de son dessein. Il ordonne à ses troupes de repaître sur la dixiéme heure du jour, & de se reposer jusqu'à l'entrée de la nuit; à la premiere veille il se met en marche, arrive à Hames sur le minuit, trouve le camp fort négligé, tout le monde étant occupé à cette veille religieuse; entre par toutes les portes, & surprend les uns endormis, & les autres qui revenoient sans armes après la veille finie. Il leur tua plus de deux mille hommes avec leur général Marius Alfius, & ne perdit pas plus de cent des siens. Il leur prit trente-quatre enseignes, & s'en retourna la nuit même à Cumes, craignant Annibal qui étoit campé sur le mont Tifate au-dessus de Capoue.

En effet Annibal n'eut pas plutôt appris cet échec, qu'il partit pour arriver promptement

à Hames, dans l'espérance qu'il surprendroit cette armée victorieuse, qui n'étoit composée que de nouvelle milice & d'esclaves, & qu'il la trouveroit occupée à dépouiller les morts & à ramasser le butin. Mais il se trompa : il trouva le camp vuide, & toutes les rues jonchées de morts. La plupart de ses officiers le pressoient d'aller incontinent à Cumes, & de l'attaquer. Mais comme ses soldats n'avoient apporté que leurs armes, il s'en retourna à son camp de Capoue ; & dès le lendemain, touché des prieres des peuples de la Campanie, il partit pour ce siége ; & après avoir ravagé tous les environs, il campa à mille pas des murailles. Sempronius n'oublia rien pour se bien défendre. Annibal battoit la place avec une haute tour qu'il avoit élevée. Sempronius en éleva sur ses murailles une plus haute, & jetta tant de feu sur celle de l'ennemi, qu'il l'embrasa. Ceux qui la défendoient étoient obligés de se précipiter pour éviter les flammes. Sempronius profitant de ce désordre, sort par deux portes, renverse les ennemis, & les pousse jusques dans leur camp ; de sorte qu'Annibal étoit plutôt assiégé qu'assiégeant. Il périt dans cette occasion treize cens Carthaginois. Il y en eut cinquante-neuf de pris ; & avant que les troupes d'Annibal pussent revenir de leur frayeur, Sempronius fit sonner la retraite & rentra dans sa place.

Annibal espérant que ce succès donneroit au consul l'audace d'en venir à un combat, se présenta en bataille devant les murailles ; mais

voyant que perſonne ne ſortoit, & que le conſul ne vouloit rien haſarder témérairement, il ſe retira à Capoue.

Sur ces entrefaites, les cinq vaiſſeaux qui portoient à Rome les ambaſſadeurs des Macédoniens & des Carthaginois, paſſerent devant Cumes. Sempronius détache quelques vaiſſeaux pour les reconnoître. Ceux qui conduiſoient ces ambaſſadeurs ayant appris que le conſul étoit à Cumes, y aborderent pour lui remettre leurs priſonniers. Sempronius ayant lu les lettres de Philippe & d'Annibal, les envoya au ſénat par terre, & ordonna que l'on conduisît les priſonniers par mer. Le ſénat ayant lu ces lettres & vu le traité, ſe trouva dans un grand étonnement; car lorſqu'ils ne pouvoient qu'à peine réſiſter aux Carthaginois, ils voyoient qu'ils alloient encore avoir les Macédoniens ſur les bras. Leur courage les ſoutint en cette rencontre: ils donnerent tous les ordres, & prirent toutes les meſures néceſſaires pour empêcher Philippe de ſortir de ſes états.

Fabius Maximus paſſe le Vulturne, reprend quelques places qui avoient quitté l'alliance des Romains, va camper au-deſſus du Veſuve, entre Capoue & le camp d'Annibal, & envoye Marcellus à Nole pour contenir cette place, où le peuple ne cherchoit que l'occaſion de ſe rendre à Annibal. De-là ce proconſul faiſoit tous les jours des courſes dans les terres des Hurpins & des Samnites, où il mettoit tout à feu & à ſang. Les Samnites envoyent des

députés à Annibal lui représenter leur état, & combien il lui étoit honteux, après tant de batailles gagnées, de laisser périr ses alliés lorsqu'il pouvoit les sauver, en leur envoyant seulement une partie de ses Numides. Annibal leur répondit *qu'il alloit mener ses troupes dans les terres des alliés des Romains, pour attirer sur lui l'ennemi & les en délivrer.* Il ajouta, *que si la bataille de Thrasymene avoit été effacée par la bataille de Cannes, il seroit bientôt en sorte que cette derniere seroit effacée par une victoire plus signalée & plus éclatante.* Le lendemain, laissant dans son camp quelques troupes pour le garder, il marche à Nole avec le reste de son armée. Là il fut joint par Hannon, qui lui amena le renfort & les éléphans qu'on lui avoit envoyés d'Afrique. D'abord il essaya d'ébranler la fidélité de Nole; mais n'ayant pu y réussir, il enveloppa la place comme pour donner un assaut général. Marcellus fit une furieuse sortie, & renversa tout ce qui osa lui faire tête, jusqu'à ce qu'un grand orage vint séparer les combattans.

Deux jours après, Annibal envoya une partie de son armée fourrager tous les environs. Marcellus profitant de cette occasion, sort à la tête de ses troupes, & va l'attaquer brusquement. Après un combat fort rude, les Carthaginois furent battus. Marcellus leur tua plus de cinq mille hommes & quatre éléphans, fit six cens prisonniers, prit dix-huit enseignes & deux éléphans; & après le combat, près de treize cens cavaliers Espagnols ou Numides

vinrent se rendre à lui, & lui furent toujours fideles ; il n'y eut pas mille morts de son côté.

Après cet échec, Annibal envoya Hannon dans le pays des Bruttiens, avec les troupes qu'il lui avoit amenées, alla hiverner dans la Pouille, & campa autour d'Arpi. Il y eut-là divers combats pendant l'hiver. Annibal pressé par les instantes prieres des peuples de la Campanie de s'approcher de Capoue que les Romains menaçoient d'attaquer, leva son camp d'Arpi, & alla se loger dans son ancien camp de Tifate, au-dessus de Capoue. De-là il descendit au lac d'Averne, comme pour y faire un sacrifice ; mais en effet pour tâcher d'attirer Putéoles dans son parti.

Pendant qu'il étoit-là, il arriva dans son camp cinq jeunes hommes des plus nobles de Tarente, qui avoient été pris à la bataille de Thrasymene & à celle de Cannes, qu'Annibal avoit renvoyés sans rançon. Ces jeunes gens pour lui témoigner leur reconnoissance, avoient porté la plus grande partie de la jeunesse de Tarente à préférer son alliance à celle des Romains ; ils lui dirent qu'ils venoient de leur part le prier de s'approcher de Tarente avec son armée, & l'assurer qu'on ne l'auroit pas plutôt apperçu de dessus les murailles, que la place lui ouvriroit ses portes. Annibal souhaitoit avec passion de se voir maître de Tarente, ville très-puissante & très-riche, & d'ailleurs ville maritime, qui ouvroit à Philippe un port assuré s'il vouloit passer en Italie,

Brunduſe étant au pouvoir des Romains. Annibal, après avoir achevé ſon ſacrifice, fit le dégât dans toutes les terres de Cumes juſqu'au cap de Miſene, & tomba ſur Putéoles pour la ſurprendre. Mais la place étoit forte & par la nature & par l'art, & il y avoit une garniſon de ſix mille hommes. Annibal ayant tâté la place pendant trois jours ſans aucun effet, alla ravager les terres de Naples, & s'approcha de Nole pour profiter de la diſpoſition du peuple qui étoit entiérement pour lui. Mais Marcellus prévint & empêcha les effets de cette bonne diſpoſition, en y envoyant ſix mille hommes de pied & trois cens chevaux.

Cependant le conſul Fabius s'approche de Caſilinum, où il y avoit garniſon Carthaginoiſe, pour tâcher de ſurprendre cette place & de s'en emparer. Dans le même tems Hannon vient du pays des Bruttiens avec un gros corps d'infanterie & de cavalerie, pour ſe rendre maître de Bénevent; & Tibérius Gracchus y arrive de Lucerie, & entre dans la place. Il eſt informé qu'Hannon eſt campé à trois milles de-là ſur le fleuve Calore, & qu'il fait le dégât aux environs. Il ſort de Bénevent, s'avance juſqu'à mille pas d'Hannon, aſſemble ſes troupes, les harangue, & promet la liberté à tous ceux qui lui apporteroient la tête d'un ennemi. Cette promeſſe qui devoit lui aſſurer la victoire, penſa la lui ravir d'entre les mains. Car ſes ſoldats, après avoir fait un grand carnage, s'amuſerent à

couper les têtes des Carthaginois, & ceſſerent de combattre. Les tribuns ayant rapporté cela à Gracchus, il fit publier qu'on jettât les têtes, que l'on continuât le combat, & que l'on n'eſpérât de liberté, ſi ce jour-là l'ennemi n'étoit défait & mis en fuite. Cela enflamma tellement le courage des troupes, qu'elles ſe jetterent ſur l'ennemi, en firent un grand meurtre, & le pouſſerent dans ſon camp, où ils entrerent avec lui. Dans ſes retranchemens le combat recommença avec une nouvelle furie, & devint encore plus ſanglant. De toute l'armée d'Hannon, il ne ſe ſauva pas deux mille hommes, la plupart cavalerie, qui prirent la fuite avec leur général. Tout le reſte fut tué ou fait priſonnier, & on prit trente-huit enſeignes. Gracchus ne perdit pas deux mille hommes, il donna la liberté à tous les ſoldats ſans diſtinction. Il ne laiſſa pas d'en punir quatre mille qui avoient mal fait leur devoir. Mais pour ne pas ternir par une trop grande ſévérité une ſi heureuſe journée, il ſe contenta d'ordonner que pendant toutes leurs campagnes, ils ne pourroient jamais repaître que debout, excepté en cas de maladie. Les troupes victorieuſes, toutes chargées de butin, rentrerent dans Bénevent, en danſant & en folâtrant. On eût dit que c'étoient des gens qui, un jour de fête, revenoient d'un feſtin, & non d'une grande bataille.

Cependant Annibal, après avoir fourragé les terres de Naples, s'étoit rapproché de Nole. A ſon approche, Marcellus rappella

Pomponius qui étoit avec un corps de troupes au-dessus de Suessule, & se prépara à marcher à l'ennemi. Dans ce dessein il fit sortir la nuit Claude Néron avec la cavalerie, par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre la marche d'Annibal, & de tomber sur lui par les derrieres dès qu'il verroit le combat engagé. On ne sait si Néron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de tems pour exécuter cet ordre. Mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entiérement défait.

Marcellus seul l'avoit déja battu ; mais n'ayant pas assez de cavalerie, il n'osa le poursuivre, & fit sonner la retraite, Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains n'en perdirent que quatre cens. Néron, après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vu l'ennemi, rentra le soir dans Nole. Marcellus lui fit une sévere reprimande, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui que les Romains n'eussent rendu ce jour-là à Annibal l'échec qu'ils avoient reçu à la bataille de Cannes. Le lendemain il se présenta encore en bataille ; mais Annibal se tint dans son camp, avouant par-là sa défaite ; & deux jours après, désabusé de l'espérance de se rendre maître de Nole, il décampa la nuit, & s'approcha de Tarente, où il avoit des intelligences qui lui promettoient un plus heureux succès. Il planta son camp à mille pas de la place ; & voyant qu'on ne faisoit rien de tout ce qu'on lui avoit fait espérer, après avoir

attendu inutilement quelques jours, il décampa & alla à Salapie, qu'il remplit de toute sorte de provisions, comme un lieu où il pourroit hiverner commodément, & sans s'éloigner de Tarente, dont il espéroit que le peuple lui ouvriroit enfin les portes. Son espérance ne fut pas vaine. Treize jeunes hommes des plus nobles familles, à la tête desquels étoient Nicon & Philemene, entreprirent de lui livrer la place; & voici comment la trame fut conduite. Avant que de rien commencer, ils voulurent s'aboucher avec Annibal. Ils sortent donc de Tarente la nuit, sous prétexte d'aller à la chasse; car ils étoient grands chasseurs. Quand ils furent assez près du camp d'Annibal, ils demeurerent cachés dans les bois; & Nicon & Philemene s'étant approchés des gardes avancées, furent pris & menés à Annibal; ils lui communiquerent leur dessein, & Annibal les renvoya comblés de louanges, & plus encore de promesses; & afin qu'ils pussent plus facilement gagner la confiance de leurs citoyens, il leur permit d'emmener avec eux quelques troupeaux qui paissoient assez loin du camp. Les Tarentins ravis de cette proie qui fournissoit abondamment & à leurs sacrifices & à leurs festins, louerent leur fidélité, & s'accoutumerent à les voir sortir sans entrer dans aucune défiance. Ils répéterent cela plusieurs jours, & ils rentroient dans la place toujours chargés de butin & de gibier, dont ils faisoient part au gouverneur & aux officiers qui étoient aux portes. Dans une de ces

sorties, ils conclurent leur traité avec Annibal. Les conditions furent que les Tarentins demeureroient libres, qu'ils conserveroient leurs loix & leurs privileges, qu'ils ne seroient obligés à aucun tribut, & qu'ils ne recevroient aucune garnison que de leur consentement.

Quand Philemene eut si bien gagné la confiance des gardes des portes, qu'ils le laissoient entrer à toute heure au premier coup de sifflet, Annibal jugea qu'il pouvoit exécuter son entreprise. Il choisit dans ses troupes dix mille hommes les plus déterminés & les plus dispos, tant cavalerie qu'infanterie, leur fait prendre des vivres pour quatre jours, & à la quatriéme veille de la nuit il se met en marche, & va camper à quinze milles de Tarente. On étoit convenu que pendant qu'il iroit gagner la porte Temenide, Philemene se présenteroit à l'autre porte, par laquelle il avoit accoutumé d'entrer. Cela fut exécuté. A l'entrée de la nuit, Annibal se met en marche, & sur le minuit il arrive à la porte Temenide dans un grand silence. Nicon qui étoit resté dans la place avec les autres conjurés, s'approche de cette porte, trouve les gardes endormis, les poignarde, & ouvre la porte. Annibal entre avec son infanterie, & laisse dehors sa cavalerie, qui consistoit en deux mille chevaux, afin qu'il pût avoir un secours tout prêt s'il paroissoit quelqu'ennemi, ou s'il arrivoit quelqu'autre chose qu'on n'auroit pas prévue. Philemene de son côté, suivi

de deux mille Africains, se présente à l'autre porte avec un grand sanglier qu'Annibal lui avoit fourni. Au premier signal, le garde lui ouvre le guichet. Philemene qui tenoit un bout de la civiere sur laquelle étoit le sanglier, entre avec un chasseur homme de main, & deux jeunes hommes qui tenoient l'autre bout de la civiere. Pendant que le garde admire la grandeur du sanglier, Philemene le perce de son épieu. Trente Africains qui marchoient les premiers, entrent après eux & ouvrent la grande porte. Les troupes qui les suivoient entrent en même tems, & étant arrivées à la place, elles se joignent à Annibal qui étoit en bataille.

Le lendemain Annibal fit publier à son de trompe, que tous les Tarentins se rendissent sans armes à la place. Là il leur fit un discours qui fut suivi des acclamations de toute l'assemblée, leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'écrire chacun sur leur porte *Tarentins*, avec défenses, sur peine de la vie, d'écrire ce mot sur aucune porte des maisons des Romains.

La ville étant prise de cette maniere, il restoit encore la citadelle qui étoit très-forte, où le commandant Romain C. Livius s'étoit retiré avec tous les Tarentins qui avoient suivi son parti. Annibal, pour assurer sa ville contre la garnison Romaine, creusa devant la citadelle un grand fossé, qu'il accompagna d'un rempart garni de palissades. Les Romains firent une furieuse sortie sur les travailleurs. Il

y eut-là un grand combat, où les Romains perdirent beaucoup de monde.

Annibal, après avoir fortifié la ville, y laiſſa une forte garniſon, & alla camper à cinq milles ſur le fleuve du Galeſe, que la plupart des auteurs nomment *Eurotas*, du nom de la riviere de Lacédémone; parce que les Tarentins étant colonie des Lacédémoniens, ont conſervé beaucoup de noms de Lacédémone, & les ont donnés à différens lieux de leur pays.

Pendant qu'Annibal ſe prépare à faire le ſiege de la citadelle, il arriva par mer aux Romains un grand ſecours de Métaponte, qui fit perdre aux Carthaginois l'eſpérance de ſe rendre maîtres de la citadelle par la force, & qui releva ſi fort le courage des Romains, qu'ils firent la nuit même une ſortie, où ils renverſerent ou brûlerent les ouvrages des ennemis.

Annibal aſſembla les principaux de Tarente, & leur dit, *qu'il ne voyoit aucun moyen de forcer la citadelle pendant que les ennemis ſeroient maîtres de la mer. Que s'il pouvoit avoir des vaiſſeaux pour leur couper les convois & tout autre ſecours, il les réduiroit bientôt à ſe retirer ou à ſe rendre.* Les Tarentins tomboient d'accord de tout ce qu'il diſoit. Mais ils lui repréſentoient qu'il falloit renoncer à toute eſpérance d'avoir des vaiſſeaux, à moins qu'on ne fît venir la flotte qui étoit en Sicile, ce qui étoit impraticable, & qu'il étoit également impoſſible de faire paſſer dans la haute

mer les vaisseaux qu'ils avoient dans un petit golfe : car comment ces vaisseaux pourroient-ils sortir pendant que la citadelle étoit maîtresse du port ?

Annibal répondit : *Ce que la nature semble rendre impossible, devient souvent facile par l'art & par les bons conseils. Heureusement votre ville est située dans la plaine, elle est traversée par de grandes rues. Il y en a une très-large qui aboutit à la place le long du mur entre la citadelle & la ville, & qui mene depuis le port jusqu'à la mer. Je ferai voiturer par charroi vos vaisseaux, par ce chemin, au côté de la ville qui regarde le midi, & je vous rendrai maîtres de la mer sans beaucoup de peine.*

Les Tarentins admirerent cette invention, & crurent qu'il n'y avoit rien d'impossible à son esprit & à son courage. On prépara les chariots & les machines nécessaires pour ce transport, & en peu de jours ces vaisseaux firent le tour de la citadelle, parurent à l'ancre devant le port, & ôterent aux assiégés toute espérance de secours. Annibal, après avoir encore fortifié la garnison de la ville, se retira avec le reste de ses troupes dans son camp qui étoit à trois journées de Tarente, & y passa tranquillement l'hiver.

Cependant les deux consuls, Fulvius Flaccus & Appius Pulcer, étoient dans le pays des Samnites, & se préparoient à faire le siege de Capoue. Les Capouans pressés déja par la famine, députent à Annibal pour le prier

de leur envoyer du bled, avant que les consuls arrivent avec leurs légions, & que tous les chemins soient occupés par les troupes Romaines. Annibal ordonne à Hannon de passer du pays des Bruttiens dans la Campanie, & d'envoyer à Capoue des convois avec des escortes suffisantes. Hannon se met en état d'exécuter cet ordre. Les consuls en étant avertis, Fulvius se rend la nuit à Bénevent avec son armée. Il apprend là qu'Hannon est allé avec la plus grande partie de ses troupes, pour ramasser le bled qu'on avoit serré pendant l'été, & qu'il a déja assemblé deux mille chariots pour un grand convoi. Il ordonne à ses soldats de se tenir prêts pour la nuit suivante. Ils partent sur la quatriéme veille, laissant à Bénevent tous les bagages, & arrivent avant le point du jour devant le camp des Carthaginois, qu'ils attaquent avec furie. Les Carthaginois font une si vigoureuse défense, que le consul se préparoit à se retirer. Mais Vibius qui commandoit une cohorte de Péligniens, ayant pris l'étendard à son enseigne, le jette dans le camp avec des exécrations horribles contre lui-même & contre sa troupe, si on laisse cet étendard au pouvoir des ennemis, & en même tems il se lance dans les retranchemens. D'un autre côté, T. Pedanius, qui étoit le premier des centurions, ayant aussi arraché l'étendard à son enseigne, *cet étendard*, dit-il, *& le centurion vont être bientôt dans le camp. Me suive qui voudra empêcher que les ennemis n'en de-*

meurent les maîtres. Il le jette & s'élance au-delà des paliſſades & du foſſé; ſa compagnie ſe jette après lui, & toute la légion le ſuit. Cela donna une ſi grande émulation à tous les ſoldats, & ralluma tellement leur courage, qu'ils ſe jetterent en foule ſur les retranchemens, & les forcerent. Il y en eut beaucoup de bleſſés à cette attaque, mais ils n'en étoient que plus animés; ceux même dont le ſang qu'ils perdoient, épuiſoit entiérement les forces, faiſoient de nouveaux efforts pour aller au moins mourir dans les retranchemens. Le camp étant forcé, ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage horrible. Les Romains tuerent plus de ſix mille hommes, firent plus de ſept mille priſonniers, prirent tous les fourrageurs, tous les chariots, & toutes les bêtes de ſomme, & emporterent un très-grand butin.

Capoue apprit cet echec le jour même, & envoya de nouveaux députés à Annibal lui annoncer que les deux conſuls étoient à Bénevent à une journée d'elle, que la guerre étoit à ſes portes, & que s'il ne la ſecouroit promptement, elle alloit tomber au pouvoir des Romains. Annibal répondit qu'il auroit ſoin de ſa conſervation, & envoya avec ſes députés deux mille chevaux, afin qu'avec ce ſecours les Capouans puſſent empêcher le pillage de leurs terres.

Les deux conſuls perſuadés que s'ils ſe rendoient maîtres d'une ville auſſi riche que Capoue, ils rendroient leur conſulat célebre

& effaceroient la honte dont le nom Romain étoit couvert pour avoir laiſſé pendant trois ans ſa déſertion impunie, partent de Bénevent pour aller faire ce ſiége. Avant leur départ, ils font venir à Bénevent Sempronius Gracchus, avec la cavalerie & l'armure légere, afin que ſi Annibal vouloit tenter le ſecours de Capoue, comme il le feroit ſans doute, ce proconſul pût s'y oppoſer avec ce corps de troupes, & ils lui ordonnent d'établir un commandant ſur les légions qu'il laiſſeroit dans la Lucanie. Le ſort de ce proconſul & les ſignes qui l'annoncerent, méritent d'être rapportés. Avant ſon départ de la Lucanie, il fit un grand ſacrifice. Le ſacrifice achevé, deux ſerpens ſe gliſſerent ſecretement & dévorerent le foie de la victime. Les Aruſpices étonnés de ce prodige, ordonnerent que le ſacrifice fût recommencé. La ſeconde victime ne fut pas plutôt immolée, que les mêmes ſerpens revinrent & dévorerent le foie. La même choſe arriva une troiſiéme fois, & les ſerpens ſe retirerent. Les Aruſpices aſſurerent que ce prodige menaçoit le proconſul, & l'avertiſſoit de ſe précautionner contre des traîtres qui étoient cachés, & contre leurs pernicieux deſſeins. Mais nulle prévoyance ne put détourner le deſtin de Gracchus. Il y avoit dans la Lucanie un Officier nommé Flavius, qui étoit à la tête du parti demeuré fidele aux Romains, & cette année-là il étoit préteur. Ce traître voulant ſe faire un mérite auprès d'Annibal,

& attirer sa faveur par quelque grand service, crut que ce n'étoit pas assez pour lui de passer dans son camp, & d'y entraîner les Lucaniens, il voulut encore sceller son traité par le sang de son général, qui étoit même son hôte. Il va trouver Magon dans le pays des Bruttiens, & s'abouche secrettement avec lui. Magon lui promet que s'il lui livre le général, les Lucaniens auroient amitié & alliance avec Annibal, seroient libres & conserveroient leurs privileges & leurs loix. Flavius le mene dans le lieu qu'il avoit choisi, & où l'on pouvoit cacher un grand nombre de troupes. Le jour de l'exécution venu, ce traître va dans la tente de Gracchus, & lui dit qu'*il avoit fait une entreprise très-importante, mais qu'il ne pouvoit l'achever sans lui; qu'il avoit porté les Lucaniens rebelles à rentrer dans leur devoir, sur ce qu'ils voyoient eux-mêmes que les Romains étoient revenus du grand échec qu'ils avoient reçu à la journée de Cannes, & qu'au contraire les forces des Carthaginois dépérissoient tous les jours. Qu'il leur avoit représenté que les Romains ne seroient pas implacables, & qu'il n'y avoit jamais eu de nation si portée & si prompte à pardonner. Combien de fois leurs ancêtres avoient-ils éprouvé cette humanité & cette clémence dans leur rébellion? Que les Lucaniens, déja persuadés par ses paroles, ne demandoient qu'à entendre les mêmes choses de sa bouche pour avoir ce gage de sa foi; qu'il leur avoit marqué un lieu peu éloigné du camp*

Romain, où ils ne manqueroient pas de se rendre, & que l'affaire seroit conclue en peu de mots.

Gracchus ne se doutant d'aucune fraude, sort de son camp avec ses licteurs & un petit nombre de cavaliers, suit ce traître, & se précipite dans l'embuscade. Tout-d'un-coup les Lucaniens se levent, Flavius se met à leur tête, ils l'enveloppent & l'accablent de traits. Gracchus descend de cheval, exhorte sa petite troupe à honorer par leur courage le seul parti qui leur restoit, & de vendre cherement leur vie. Il leur ordonne de ne s'attacher qu'à Flavius pour punir sa perfidie, & leur dit que celui qui enverra cette victime devant lui dans les enfers, acquerra une gloire immortelle, & se procurera la seule consolation qu'il puisse avoir dans sa mort. En même tems il entortille sa cotte d'armes autour de son bras gauche, car ils n'avoient point apporté de boucliers, & se jette au milieu des ennemis. Le combat fut plus long & plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre d'un petit nombre. Les Carthaginois font tous leurs efforts pour le prendre en vie; mais aux grands coups de main qu'il faisoit pour joindre Flavius, ils virent bientôt qu'ils ne pouvoient l'épargner sans s'exposer à perdre beaucoup de monde; ils l'accablent de traits, Gracchus tombe sans vie. Magon fait enlever son corps, & l'envoye jetter devant la tente d'Annibal avec ses faisceaux. Annibal ordonne qu'on éleve un grand bûcher devant le

camp, on y place le mort, toute l'armée fait des courſes tout autour; les Eſpagnols danſant chacun à la maniere de leur pays, on célebre ſes funérailles avec beaucoup de magnificence, & on les accompagne de grands éloges.

Annibal s'approche enſuite de Capoue, & trois jours après il ſe met en bataille & attaque les Romains. Pendant le combat, on voit arriver l'armée de Gracchus, conduite par ſon queſteur. Les deux partis crurent que c'étoit un ſecours qui venoit à leur ennemi; ce qui les obligea à ſe ſéparer.

La nuit ſuivante les conſuls, pour éloigner Annibal de Capoue, firent ſemblant d'abandonner le ſiége, & prirent leur marche, Fulvius vers les terres de Cumes, & Claude vers la Lucanie. Annibal informé de leur départ dès le matin, ne ſait d'abord lequel il doit ſuivre. Enfin il ſe détermine à ſe mettre aux trouſſes de Claude. Mais Claude ayant amené Annibal où il vouloit, tourne tout court, & prenant un autre chemin, il retourne devant Capoue. Annibal trompé de cette maniere, ſe conſole en profitant d'une occaſion favorable que la fortune lui offrit. Il y avoit à Rome un officier nommé Centenius Pſenula, qui avoit achevé ſes campagnes capitaine de la premiere compagnie de Triaires, & qui s'étoit rendu célebre par ſa force & par ſon courage. Il ſe fait introduire dans le ſénat par le préteur P. Cornélius Sylla. Il dit aux ſénateurs qu'*il avoit un*

grande connoissance des lieux & de l'ennemi, & que s'ils vouloient lui donner seulement cinq mille hommes, il leur promettoit que bientôt il leur rendroit un service signalé, & qu'il se serviroit contre Annibal des mêmes ruses dont Annibal s'étoit si heureusement servi contre leurs troupes. Cette promesse fut aussi follement crue, que follement faite. Car quelle folie à un simple capitaine de se croire capable de s'opposer à Annibal, comme si les qualités d'un soldat étoient celles d'un grand capitaine ? & quelle folie aux Romains de croire l'affaire douteuse entre Annibal & ce capitaine, entre une armée composée de vieux soldats aguerris, commandée par un général de cette réputation, & une armée presque toute composée de milices levées tumultuairement, & qui même manquoit d'armes? Au lieu de cinq mille hommes, les sénateurs lui en donnerent huit mille, Romains ou alliés, & en chemin il ramassa un pareil nombre de volontaires. Il arriva bientôt dans le lieu où Annibal avoit suivi Claude. Dès que les deux armées furent en présence, elles se mirent en bataille. Le combat dura plus de deux heures, & plus qu'on ne devoit attendre d'une si grande inégalité. Centenius voyant ses troupes mal menées, & ne voulant ni trahir sa réputation ni survivre à un malheur où il avoit engagé les Romains par sa folle témérité, prit le seul parti digne de son courage; il se jetta au milieu des ennemis, & se fit tuer; son armée est passée au fil de l'épée, il n'en échappa pas deux mille hommes.

Cependant les consuls pressent le siége de Capoue, & n'oublient rien de ce qui peut en assurer le succès. Annibal, averti que les troupes qui étoient aux ordres du préteur Cn. Fulvius, après avoir repris quelques places qui avoient abandonné l'alliance des Romains, enflées de ce succès, & chargées de butin, vivoient dans une grande licence, & qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline dans leur camp; & voyant une belle occasion de profiter de l'incapacité de Fulvius, comme il avoit déja fait de celle de Centenius, il mena son armée dans la Pouille. Fulvius étoit campé près d'Herdonia. Dès que ses troupes eurent appris l'approche d'Annibal, elles furent sur le point d'arracher leurs enseignes, & de marcher à lui sans attendre l'ordre du préteur. On eut beaucoup de peine à les retenir & à calmer leur impatience. La nuit suivante, on rapporta à Annibal qu'il y avoit un grand mouvement & un grand tumulte dans le camp ennemi, & que les soldats pressoient Fulvius de prendre les armes. Sur cet avis il fait cacher trois mille de ses meilleurs soldats dans des bois & dans des buissons, leur donne ordre de se lever de leur embuscade au premier signal qu'il donneroit, envoye Magon avec deux mille chevaux occuper tous les chemins par où les ennemis pouvoient prendre la fuite, & met son armée en bataille à la pointe du jour. Fulvius ne refuse pas le combat. Mais la même témérité qui le fit sortir de ses retranchemens, présida

à

à ſon ordonnance de bataille; il la rangea avec tant d'incapacité, que ſes troupes ne purent ſoutenir le premier choc des Carthaginois; & pour lui il imita bien la folie de Centenius, mais il n'imita pas ſon courage: car dès que ſes troupes eurent commencé à lâcher le pied, il prit un cheval, & s'enfuit avec deux cens cavaliers qui le ſuivirent. Toute ſon armée fut taillée en pieces; de dix-huit mille hommes, il ne s'en ſauva pas deux mille.

Les nouvelles de ces deux grandes pertes étant portées à Rome, toute la ville fut remplie de deuil & d'effroi. Mais comme ſon courage étoit invincible, elle ſe raſſura bientôt & donna tous les ordres néceſſaires. Les conſuls qui étoient devant Capoue, envoyerent ordre à Néron, qui avoit un camp à Sueſſule, de venir les joindre avec ſes troupes, & de ne laiſſer à Sueſſule qu'une garniſon ſuffiſante pour maintenir ce poſte. Il y eut ainſi trois armées devant la place. On commença à l'envelopper d'un double foſſé & d'une paliſſade, avec des forts d'eſpace en eſpace. Les aſſiégés firent pluſieurs ſorties pour renverſer les travaux; mais ils furent continués avec tant de ſuccès, que les aſſiégés furent obligés de ſe tenir renfermés dans leurs murailles.

Annibal qui ne voyoit aucun jour à rien tenter pour le ſecours de Capoue, étoit parti d'Herdonia, & s'étoit rapproché de Tarente, dans l'eſpérance qu'il ſe rendroit maître de la citadelle ou par la force ou par la ruſe; mais n'ayant pu y réuſſir, il avoit marché à Brun-

duſe, pour tâcher de la ſurprendre. Pendant qu'il perdoit-là ſon tems, il reçut les députés de Capoue, qui lui repréſenterent le malheureux état où ils étoient réduits, & qui le preſſerent de leur donner un prompt ſecours. Annibal leur répondit, *qu'il avoit déja fait lever le ſiége de Capoue ; qu'il alloit marcher contre les conſuls, & qu'ils n'attendroient pas ſon arrivée.*

A Rome on créa de nouveaux conſuls, & on prolongea le commandement à Fulvius & à Claude, qui étoient devant Capoue, dont le ſiége alloit fort lentement, la place étant plus reſſerrée que preſſée. Annibal ſe trouvoit dans un grand embarras. Il ne ſavoit s'il devoit continuer le ſiége de la citadelle de Tarente, ou marcher au ſecours de Capoue. Enfin il prit ce dernier parti : car il vit que cette place ne pouvoit réſiſter long-tems, & que ſa priſe entraînoit la déſertion de toutes les villes qui avoient abandonné les Romains pour ſe rendre à lui. Il laiſſe donc ſes gros bagages dans le pays des Bruttiens; & avec ſes troupes peſamment armées, & l'élite de ſa cavalerie & de ſon infanterie, & trente-trois éléphans, il entre dans la Campanie & va camper ſur le mont Tifate, au-deſſus de Capoue. Dès le lendemain il trouve moyen d'avertir les aſſiégés de ſon arrivée, & leur ordonne que lorſqu'il attaquera les Romains, ils ſortent de leur côté par toutes les portes. Cela fut exécuté. Il y eut-là un furieux combat, où le proconſul Claude fut bleſſé. Les Eſpagnols &

les Numides entrent dans le camp des Romains avec leurs éléphans, qui y cauſent un grand déſordre, renverſent les tentes, & rempliſſent tout d'effroi. Annibal profitant de ce déſordre, a recours à la ruſe. Comme il avoit dans ſes troupes des gens qui parloient fort bien la langue Latine, il en envoya quelques-uns parmi les ennemis avec ordre de crier à haute voix, *que les conſuls voyant leurs camps perdus, leur ordonnoient de ſe retirer ſur les montagnes voiſines;* mais cette ruſe fut découverte dans le moment, & détruite par le grand meurtre que les Romains firent des Carthaginois. Annibal fut rechaſſé, & les aſſiégés renfermés dans leurs murailles. Les Carthaginois perdirent huit mille hommes & quinze enſeignes; & du côté des aſſiégés il y eut dix-huit enſeignes priſes, & trois mille hommes tués.

Annibal déſeſpérant donc de forcer le camp des Romains & de délivrer Capoue, & craignant d'ailleurs que les nouveaux conſuls ne vinſſent par les derrieres l'aſſiéger lui-même, ou lui couper du moins ſes convois, réſolut de ſe retirer. Mais il étoit combattu ſur le parti qu'il devoit prendre. Capoue eſt priſe s'il s'en éloigne, & ſes alliés vont l'abandonner. Dans cette extrêmité il ſe détermine en grand capitaine; il ne voit d'autre reſſource pour lui, que de marcher à Rome avec toutes ſes forces: car il obligera les proconſuls, ou à lever le ſiége pour venir au ſecours de la capitale de l'empire, ou à ſe partager; & ce

partage les affoibliſſant tous deux, lui livrera quelqu'occaſion favorable de faire un grand coup contre le conſul qui marchera à Rome, ou mettra les Campaniens en état d'avoir bon marché de celui qui ſera demeuré devant Capoue pour continuer le ſiége. Il fait prendre à ſes troupes des vivres pour dix jours, & paſſe le Vulturne. Mais avant ſon départ il oblige, à force de préſens, un Numide des plus déterminés à ſe haſarder de traverſer le camp ennemi, & à tenter de porter aux aſſiégés ſes lettres, par leſquelles il leur mandoit, *qu'il marchoit à Rome pour attirer après lui les proconſuls. Qu'ils ne perdiſſent donc point courage, bien sûrs qu'en tenant encore quelques jours, ils acquerroient une gloire immortelle, & ſe procureroient une entiere liberté.*

Le proconſul Fulvius averti du deſſein d'Annibal par un transfuge, écrit ſur le champ au ſénat, qui s'aſſemble d'abord ſur cette terrible nouvelle. Là Cornélius Aſina fut d'avis d'écrire aux proconſuls pour leur ordonner de lever le ſiége, & de venir défendre Rome. Mais Fabius Maximus s'oppoſa à cet avis. Il trouvoit que ce ſeroit une honte horrible de lever le ſiége, & de ſe laiſſer tellement effrayer par les menaces d'Annibal, que l'on réglât toutes ſes démarches ſur le premier mouvement de cet ennemi. *Quoi*, dit-il, *celui qui, vainqueur à la bataille de Cannes, n'a oſé regarder Rome, repouſſé de Capoue, aura l'audace de s'en approcher? Ce*

n'eſt pas-là ſon deſſein. Il ne penſe nullement à entreprendre le ſiége de Rome; ſon unique but eſt de faire lever celui de Capoue. Raſſurez-vous. Jupiter témoin des traités violés, défendra Rome avec les ſeules troupes qui reſtent dans ſes murailles. Valérius Flaccus prit un milieu entre ces deux avis; il dit *qu'il falloit rappeller un des deux proconſuls, & laiſſer l'autre continuer le ſiége;* & cet avis fut ſuivi. Fulvius qui devoit marcher, parce que ſon collegue étoit retenu dans le camp par ſa bleſſure, choiſit dans les trois armées quinze mille hommes de pied & mille chevaux, & paſſa le Vulturne.

Annibal arrivé à Fregelles ſur le fleuve du Liris, trouve que les Fregellaniens ont rompu le pont pour retarder ſa marche. Fulvius avoit auſſi été retardé de ſon côté au paſſage du Vulturne, parce qu'Annibal avoit brûlé tous les bateaux qui étoient ſur cette riviere; mais ayant aſſemblé des radeaux avec beaucoup de diligence, il avoit paſſé ce fleuve & continué ſon chemin.

Les Fregellaniens n'eurent pas plutôt vu Annibal, qu'ils dépêcherent un courier, qui ayant marché tout le jour & toute la nuit, arriva à Rome & y annonça la terrible nouvelle de l'approche d'Annibal. Tout eſt rempli d'effroi; toutes les maiſons retentiſſent de cris & de lamentations; les rues ſont pleines de femmes qui, toutes échevelées, vont remplir les temples, où elles balayent les autels avec leurs cheveux; & ſe mettant à genoux & levant

les mains au ciel, elles prient les dieux d'arracher Rome à un si cruel ennemi, & de les délivrer, elles & leurs enfans, des épouvantables malheurs qui les menacent.

Dans ce moment on apprend que le proconsul Fulvius arrive de Capoue avec une armée; & comme son pouvoir cesseroit dès qu'il seroit à Rome, à cause de la présence des consuls, le sénat ordonna que le commandement lui seroit continué, & qu'il auroit le même pouvoir que les consuls. Fulvius entre par la porte Capene, traverse Rome, & va camper entre la porte Esquiline & la porte Colline.

Annibal, après avoir fait le dégât sur son passage, va camper sur l'Anio, à trois milles de Rome, & à la tête de deux mille chevaux, il s'avance jusqu'à la porte Colline près du temple d'Hercule, & reconnoît la place. Fulvius ne crut pas devoir le laisser ainsi approcher des murailles avec tant de sécurité & d'audace; il envoye contre lui quelque cavalerie, qui, après un assez long combat, l'oblige à se retirer.

Le lendemain Annibal passe l'Anio avec toute son armée, & se met en bataille. Fulvius & les consuls ne refusent pas le combat. Cette journée va décider de la fortune de l'empire, & Rome va être le prix du vainqueur. Le signal n'est pas plutôt donné, que voilà une horrible pluie mêlée de grêle & de vents impétueux. Les deux armées ne peuvent y résister, & sont forcées de rentrer dans leurs

retranchemens, pouvant à peine conſerver leurs armes. Le lendemain elles ſe remettent en bataille ; un nouvel orage auſſi violent les ſépare ; & elles ne ſont pas plutôt retirées, qu'une admirable ſécurité ſuccede à cette furieuſe tempête. Les Carthaginois ſuperſtitieux prennent cet accident pour un effet de la colere des dieux, & Annibal dit : *Après la bataille de Cannes, mon imprudence m'empêcha de me rendre maître de Rome, & aujourd'hui c'eſt la fortune ennemie qui me l'arrache des mains.*

Deux choſes rabattirent encore ſon courage & ſes eſpérances. La premiere, c'eſt que dans le tems même qu'il tenoit Rome aſſiégée, les Romains envoyoient un nouveau renfort en Eſpagne ; & la ſeconde, qu'ayant fait publier la vente des comptoirs des banquiers qui étoient à la place Romaine, il ne s'étoit pas préſenté un ſeul acheteur, & que les Romains n'eurent pas plutôt mis à l'encan les terres qu'occupoient ſes troupes, qu'on ne pouvoit ſuffire à recevoir les encheres. Quel peuple que le peuple Romain ! Et les dieux pouvoient-ils refuſer leur ſecours à des hommes qui joignoient à un ſi grand courage une confiance ſi entiere dans leur protection ; à des hommes qui menacés de perdre l'Italie, continuoient la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Eſpagne, & qui, aſſiégés dans leur capitale, livroient de grands combats devant ſes murailles, & envoyoient de nouveaux renforts en Eſpagne ?

Cette magnanimité & cette constance firent renoncer Annibal au vain espoir de se rendre maître de Rome. Il leva son camp, & retourna dans la Campanie. Le proconsul Fulvius reprend en même tems le chemin de Capoue.

Comme Annibal ne tentoit plus rien pour secourir cette place, les Capouans assemblerent leur sénat. On jugera de leur désespoir par l'avis que proposa Vibius Virius, un des principaux citoyens, & celui qui avoit été le premier auteur de leur révolte. Sur ce que le plus grand nombre représentoit que dans l'extrêmité où ils étoient réduits, & n'ayant plus aucune espérance de secours, ils n'avoient d'autre parti à prendre que d'envoyer des députés aux généraux Romains pour convenir d'une capitulation; Vibius fit un long discours, où il dit entr'autres choses : *Tout ce que nous avons attenté contre Rome, doit nous faire désespérer de notre pardon. Les Romains encore plus irrités contre Capoue que contre Carthage, nous feront souffrir tout ce qu'il y a de plus cruel; pour moi je suis résolu de me dérober à leur fureur par une mort honnête & douce. Je ne subirai ni la honte du triomphe, ni l'infamie du supplice qui nous est préparé. Ceux qui auront le même courage, n'ont qu'à venir chez moi. J'ai fait préparer un grand festin où, après que nous nous serons remplis de vin & de viande, on nous présentera à tous à la ronde une coupe que je boirai le premier, & qui nous délivrera de la terrible nécessité de voir, d'en-*

tendre & de souffrir toutes les choses atroces qui nous attendent. L'ennemi ne sera pas même maître de notre corps : car j'ai ordonné qu'on élève devant ma porte un grand bûcher, où l'on nous jettera dès que nous serons expirés, & qui sera tout l'appareil de nos funérailles. C'est le seul chemin honnête & libre qui nous reste pour courir à la mort. Les Romains seront forcés d'admirer notre courage, & Annibal de rougir d'avoir abandonné des alliés si fideles & si dignes d'être secourus. Ce discours de Vibius fut reçu avec plus d'applaudissement qu'on ne témoigna de résolution à lui obéir. Il n'y eut que vingt-sept sénateurs qui le suivirent, & qui s'étant mis à table avec lui, burent la coupe. Après s'être embrassés & s'être dit les derniers adieux, en déplorant leur malheureux sort & celui de leur patrie, les uns resterent dans la salle du festin pour être brûlés tous ensemble sur le même bûcher, & les autres se retirerent chez eux. Les viandes dont ils s'étoient remplis, affoiblirent la force du venin ; ils résisterent le reste de la nuit & une partie du lendemain : mais ils eurent tous le bonheur d'expirer avant que la place fût rendue.

Le lendemain les assiégés livrent aux Romains la porte de Jupiter, & le lieutenant C. Fulvius entre avec une légion & deux ailes de cavalerie. On punit les principaux auteurs de la rebellion. La plupart vouloient que l'on rasât la ville, mais on se contenta de lui ôter ses loix & ses privileges ; on la priva du droit

de s'assembler & de faire aucune délibération publique, & on résolut qu'on y enverroit de Rome toutes les années un magistrat pour y rendre la justice au nom des Romains.

Cet exemple fit perdre courage à la plupart des autres villes qui avoient embrassé le parti des Carthaginois : car Annibal ne pouvant les tenir en bride par des garnisons, ce qui auroit épuisé toute son armée, les abandonna après les avoir saccagées, & elles se rendirent aux Romains.

Cependant la citadelle de Tarente étoit fort pressée par la disette, car elle ne pouvoit recevoir des vivres que de la Sicile ; & une flotte de vingt vaisseaux commandée par Démocrate, croisoit sur cette mer pour couper les convois. Quintius, homme d'une naissance obscure, mais qui s'étoit rendu célebre à la guerre par plusieurs grandes actions, ayant assemblé à Rhege un pareil nombre de vaisseaux, menoit un convoi à la citadelle. Ces deux flottes s'étant recontrées, donnerent un furieux combat. On en vint d'abord à l'abordage. Le combat le plus remarquable se passa entre le vaisseau le Quintius & celui de Nico qui commandoit un vaisseau Tarentin. Celui-ci ayant percé d'un coup de lance Quintius qui combattoit sur la proue avec beaucoup de valeur, saute dans son vaisseau & chasse les Romains de la proue. Ceux de la pouppe se défendent encore, & font tous leurs efforts pour le repousser. Mais un vaisseau Tarentin s'étant approché, le vaisseau Romain, pressé

par la poupe & par la proue, fut pris ; les autres vaiſſeaux prirent la fuite, & le convoi fut diſſipé.

Cet échec que les Romains reçurent par mer, fut compenſé par un avantage qu'ils remporterent ſur terre. La ville de Tarente avoit envoyé au fourrage quatre mille hommes, qui s'étoient répandus dans la campagne. Livius qui commandoit dans la citadelle, fit ſortir contr'eux deux mille hommes ſous les ordres d'un brave officier nommé Perſius, qui battit les fourrageurs, & en tua un grand nombre ; les autres ſe retirerent dans la ville avec précipitation, de peur qu'elle ne fût priſe, & ils n'emporterent aucun fourrage.

Le conſul Marcellus, après s'être rendu maître de Salapie par la trahiſon de Blaſius, un des principaux de cette place, étoit paſſé dans le pays des Samnites, où il prit de force les villes de Maronée & de Meles, & trois mille hommes qu'Annibal y avoit mis en garniſon. Il avoit fait un grand butin, & il avoit trouvé dans ces places deux cens quarante mille meſures de bled & cent dix mille meſures d'orge.

La joie de ce grand ſuccès fut bientôt troublée par ce qui arriva à Herdonée. Le proconſul Cn. Fulvius s'en étoit approché dans l'eſpérance qu'elle ſe rendroit bientôt ; car il ſavoit qu'elle n'étoit plus ferme dans le parti d'Annibal, depuis qu'il s'étoit retiré dans le pays des Bruttiens après la perte de Salapie. Cette confiance l'avoit empêché d'en preſſer

le siége, quoiqu'elle ne fût ni forte d'assiette ni pourvue d'une bonne garnison, & faisoit qu'il vivoit avec beaucoup de négligence & sans aucune discipline.

Annibal averti par ses espions, part du pays des Bruttiens, marche à grandes journées à Herdonée pour prévenir le bruit de son approche, & pour surprendre le proconsul, & se présente en bataille devant lui. Fulvius qui lui étoit fort inférieur en prudence & en forces, mais qui l'égaloit en audace, ne refuse pas le combat, & range ses troupes à la hâte. Annibal avant que de charger, donne ordre à sa cavalerie que lorsqu'elle verra le combat engagé avec l'infanterie, elle tourne les ennemis, & qu'une partie attaque leur camp, & que l'autre partie leur donne en queue. Cela fut exécuté. Les Romains qui avoient déja perdu beaucoup de monde, n'eurent pas plutôt entendu à leur dos les cris de ceux qui étoient entrés dans leur camp, & de ceux qui les pressoient par les derrieres, qu'ils prirent la fuite. Fulvius fut tué avec onze tribuns, & treize mille hommes de ses meilleures troupes, & le camp fut pris. Marcellus qui étoit dans le pays des Samnites, reçut les débris de cette armée, & écrivit au sénat la grande perte qu'on avoit faite à Herdonée, & il finit sa lettre par ces paroles : *C'est moi qui ai arrêté la fureur d'Annibal après la bataille de Cannes, je vais marcher à lui, & en peu de jours je rabattrai la joie excessive que lui donne ce succès.*

Annibal qui ſavoit qu'Herdonées avoit été ſur le point de ſe rendre aux Romains, & qui ne doutoit point qu'elle n'abandonnât ſon parti dès qu'il ſe ſeroit retiré, fit paſſer ſes habitans à Thuries & à Métaponte, la brûla, & fit mourir les principaux qui avoient eu des conférences ſecrettes avec Fulvius.

Marcellus pour accomplir la grande promeſſe qu'il venoit de faire au ſénat, paſſe dans la Lucanie, & va camper près de la ville de Numiſtron, à la vue d'Annibal, qui occupoit les hauteurs; & pour marquer une plus grande confiance, il ſe mit en bataille le premier. Annibal s'y met auſſi de ſon côté. Il y eut-là un grand combat, qui dura depuis la troiſiéme heure juſqu'à la nuit avec un égal avantage: la nuit ſépara les combattans. Le lendemain, à la pointe du jour, Marcellus ſort de ſes retranchemens, ſe remet en bataille parmi des monceaux de morts, y demeure la plus grande partie du jour, & voyant qu'Annibal ne paroît point, il dépouille les morts des ennemis, & fait brûler les ſiens.

La nuit ſuivante, Annibal leva ſon camp avec un grand ſilence, & tira vers la Pouille. Le lendemain, dès que le jour eut découvert ſa fuite, Marcellus laiſſa à Numiſtron ſes bleſſés, avec un détachement, ſe mit à ſes trouſſes, & l'atteignit près de Venuſe. Ils camperent-là en préſence quelques jours, & il y eut pluſieurs rencontres, qui furent plutôt des eſcarmouches que des combats. Les deux armées paſſerent dans la Pouille ſans

aucun combat qui mérite d'être rapporté. Annibal décampoit la nuit pour chercher quelqu'endroit propre à une embuſcade; mais Marcellus évita tous ſes piéges : car il ne le ſuivoit qu'en plein jour, & ne marchoit que par les lieux qu'il avoit fait reconnoître.

Cependant les Romains envoyent à la citadelle de Tarente un grand convoi de vivres & un renfort de mille hommes.

Dans le même tems Valérius Meſſala qui commandoit la flotte, eut ordre de paſſer en Afrique avec cinquante vaiſſeaux pour y faire le dégât, pour s'éclaircir de ce que faiſoient les Carthaginois, & des deſſeins qu'ils pouvoient former. Meſſala aborde près d'Utique, fait une deſcente, ravage toutes les terres des environs, enleve un grand nombre de Carthaginois, fait un grand butin, & retourne à Lilibée le troiſiéme jour après qu'il en étoit parti. Par le rapport des priſonniers, on apprit que Maſſiniſſa, fils de Gala, jeune homme d'une grande valeur, avoit aſſemblé cinq mille Numides; qu'il faiſoit de nouvelles levées par toute l'Afrique, pour les envoyer en Eſpagne à Asdrubal, afin qu'il allât joindre Annibal en Italie avec une groſſe armée, comme la victoire dépendant de cette jonction, & que d'ailleurs on préparoit une grande flotte qui paſſeroit bientôt en Sicile.

Ces nouvelles épouvanterent extrêmement le ſénat : car l'Italie pouvant à peine réſiſter à Annibal ſeul, que deviendroit-elle ſi Aſdrubal l'avoit joint? Cette frayeur redoubla

leurs soins & leur vigilance. Sans attendre le tems des comices, on nomma consuls Fabius Maximus pour la cinquiéme fois, & Q. Fulvius Flaccus pour la quatriéme; & on continua à Marcellus le commandement de son armée. Fabius eut ordre de marcher à Tarente pour en faire le siége, & Fulvius fut destiné à passer dans le pays des Bruttiens. On prit dans le temple de Saturne tout l'or du vingtiéme qui y étoit gardé pour les dernieres extrêmités. Il s'y en trouva quatre mille livres pesant. On en donna cinq cens livres aux consuls & aux proconsuls. On en remit cent livres de plus à Fabius pour la citadelle de Tarente, & on employa le reste à habiller les troupes qui faisoient la guerre en Espagne avec beaucoup de succès.

Les consuls avant que de partir de Rome, travaillerent à expier les prodiges qui venoient d'arriver en différens lieux. Sur le mont d'Albe la statue de Jupiter, & l'arbre qui étoit près du temple; à Ostie, le lac; à Capoue, les murailles de la ville & le temple de la Fortune; à Sinuesse, le mur & la porte avoient été frappés de la foudre; le lac d'Albe avoit paru tout de sang; & à Rome, au-dedans du sanctuaire du temple de la Fortune, une petite statue qui étoit sur la couronne de la déesse, lui étoit tombée sur les mains; à Privernum, un bœuf avoit parlé, & un vautour s'étoit rabattu dans une boutique au milieu de la place toute remplie de monde, & à Sinuesse, il étoit né un androgyne & un

enfant qui avoit la tête d'un éléphant, & il avoit plu du lait. Pour l'expiation de ces prodiges, on immola les plus grandes victimes, on ordonna un jour des prieres publiques dans tous les temples, & on célébra les jeux en l'honneur d'Apollon.

Les consuls partirent ensuite. Fulvius partit le premier, & marcha à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, & l'ayant joint il lui remontra de quelle importance il étoit qu'il occupât Annibal, pendant que de son côté il feroit le siége de Tarente. Que si on pouvoit lui enlever cette place, il n'auroit plus de retraite sûre en Italie, & seroit obligé de l'abandonner. Il écrivit la même chose à Marcellus qui se mit en campagne dès que le printems fut venu, & alla rencontrer Annibal qui étoit devant Canuse, & qui sollicitoit cette place d'abandonner les Romains. Annibal averti de son approche, leve son camp & se retire dans des lieux couverts. Marcellus le suit; & campant toujours à sa vue, il paroît tous les matins en bataille devant lui. Annibal se contentoit d'engager de légers combats, & évitoit d'en venir à une bataille générale; mais il y fut attiré malgré lui: car Marcellus l'ayant joint dans une grande plaine, tomba sur ses troupes qui travailloient à se retrancher. Annibal fit soutenir ses travailleurs, & enfin le combat devint général; & comme la nuit approchoit, les deux armées se retirerent avec un égal avantage, & se retrancherent à la hâte dans leur camp.

Le lendemain, à la pointe du jour, Marcellus parut en bataille. Annibal étonné & affligé, assemble ses troupes & leur dit : *Le souvenir de la bataille de Thrasymene & de celle de Cannes doit animer votre courage, & vous porter à faire tous vos efforts pour réprimer la férocité de cet ennemi, qui ne nous donne le tems ni de camper, ni de faire tranquillement une marche. Tous les matins le soleil levé éclaire son audace, & le trouve déja armé. Après tant de batailles gagnées, il ne nous est pas permis de respirer; & dans le sein même de la victoire, nous ne pouvons jouir d'aucun repos. Il faut chasser cet homme, ou vous résoudre à ne voir point de fin à vos travaux. Réveillez donc votre courage, & déployez aujourd'hui toute votre valeur dans ce dernier combat pour vous assurer le fruit de tous les autres.*

Les Carthaginois enflammés par ces exhortations, & honteux d'avoir tous les jours l'ennemi sur les bras sans aucun relâche, chargent avec furie; on combattit deux heures avec beaucoup d'acharnement : enfin l'aile droite des Romains & les troupes d'élite vivement pressées, lâchent le pied. Marcellus, pour les soutenir, fait passer sa dix-huitiéme légion de la queue à la premiere ligne; comme cette premiere ligne cede sa place en désordre, & que la légion s'avance mollement & avec lenteur, Annibal profite de leur trouble, redouble ses efforts, & répand par-tout la terreur & la fuite. Les Romains

perdirent en cette occaſion deux mille ſept cens hommes tant citoyens qu'alliés, quatre centurions, deux tribuns de ſoldats & ſix enſeignes.

Marcellus rentré dans ſon camp, fit à ſes troupes un diſcours terrible; il leur dit *qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne voyoit pas un Romain.* Ce mot les piqua vivement, & les affligea plus que leur défaite. Ils jettent tous de grands cris, & le prient avec larmes de leur pardonner leur malheur & d'éprouver leur courage. *Je l'éprouverai auſſi*, leur dit-il, *& dès demain je vous ramenerai au combat, afin que vous deviez votre pardon à votre victoire.* Il fait donner de l'orge aux cohortes qui avoient abandonné leurs enſeignes, condamne les centurions qui les avoient perdues, à ſe tenir debout tout le jour ſans ceinture, l'épée à la main, leur ordonne de ſe ranger le lendemain ſous leurs drapeaux, & congédie l'aſſemblée. Ils avouent tous que ſa colere eſt juſte, & que dans toute l'armée Romaine ils n'ont vu d'homme que leur général.

Le lendemain ils ſe trouvent tous à l'ordre. Marcellus les loue avec ardeur, & leur dit qu'il va mettre à la premiere ligne les troupes qui avoient fui, & les cohortes qui avoient perdu leurs enſeignes, afin qu'elles lavent leur honte dans le ſang ennemi. Il leur déclare qu'il faut vaincre ou mourir, & qu'*il n'y a point de pardon pour eux, ſi Rome ne*

reçoit plutôt la nouvelle de leur victoire que celle de leur fuite. Il leur ordonne d'aller repaître, afin que leurs forces puissent suffire à un long combat, & les met ensuite en bataille. Quand cela fut rapporté à Annibal, il s'écria : *Nous avons donc affaire à un ennemi qui ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Quand il a vaincu, il poursuit vivement les vaincus ; & quand il est vaincu lui-même, il revient au combat & dispute aux vainqueurs la victoire.* Il sort de ses retranchemens, & ordonne aux trompettes de sonner la charge. On se bat encore avec plus d'acharnement que la journée précédente ; les Carthaginois n'oubliant rien pour assurer la gloire qu'ils avoient remportée, & les Romains faisant les plus grands efforts pour effacer leur honte. Le combat est long-tems douteux. Annibal qui voit la fortune balancer, fait avancer ses éléphans à la premiere ligne ; ces animaux jettent d'abord la terreur & le désordre dans les premiers rangs. La fuite auroit été générale, si un des tribuns, nommé Décimus Flavius, ayant pris l'enseigne d'une des premieres compagnies, & ordonné à cette compagnie de le suivre, ne se fût porté dans l'endroit où ces éléphans causoient le plus grand désordre. Là il enfonça la hante de son enseigne dans le corps du premier éléphant. Ses soldats lancent leurs épieux sur ces animaux, qui se sentant presque tous blessés, car il n'y avoit point de coup perdu, se jettent sur leurs troupes, & mettent

en déroute des corps entiers. En même tems l'infanterie Romaine charge impétueusement ces corps que le passage de ces éléphans avoit dérangés, & les renverse. Marcellus profite de ce moment, & lâche sur eux sa cavalerie, qui acheve la défaite. On poursuivit l'ennemi jusques dans son camp, où l'on fit un grand meurtre. Annibal perdit huit mille hommes & cinq éléphans, & les Romains en perdirent trois mille. Mais de ces derniers il n'y en eut presque pas un qui ne sortît blessé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de se retirer la nuit. Marcellus ne se trouva pas en état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses blessés, il se retira à petites journées, & alla passer l'été dans la ville de Venuse pour refaire ses troupes.

Cependant Fabius, après avoir pris d'assaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille prisonniers, étoit campé devant Tarente. Ce siége auroit été long & difficile, sans une intelligence qu'il eut dans la place, & qui lui en facilita la prise, comme Plutarque l'a écrit dans la vie de ce Romain. La ville fut pillée; on y prit treize mille esclaves, une quantité d'argent monnoyé ou en masse, quatre-vingt-sept mille livres pesant d'or, & presqu'autant de statues & de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuse. Mais Fabius usa avec plus de magnanimité de ce dernier butin, que n'avoit fait Marcellus : car le greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fît des statues des dieux, qui

étoient toutes d'une grandeur prodigieuſe, & en poſture de combattans, il dit : *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux irrités.* Annibal avoit marché nuit & jour pour ſecourir la place ; & comme on lui rapporta qu'elle étoit priſe, il dit : *Les Romains ont donc auſſi leur Annibal?* Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite, il campa à cinq milles de Fabius ; & après s'être tenu-là quelques jours, il ſe retira à Métaponte, où il eut recours à ſes ruſes ordinaires. Il ſuppoſa des lettres des principaux de la place, qui mandoient à Fabius que s'il s'approchoit, ils ſe rendroient à lui & lui livreroient la garniſon Carthaginoiſe. Fabius trompé par ces lettres, leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ſes piéges, place ſon embuſcade devant Métaponte. Mais Fabius avant ſon départ ayant conſulté les auſpices, les oiſeaux le refuſerent par deux fois, & à l'inſpection des entrailles de la victime qu'il immola, l'aruſpice l'avertit de prendre garde à lui, & l'aſſura qu'il étoit menacé de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems, Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué, lui envoya les mêmes Métapontins avec de nouvelles lettres qui le preſſoient de ſe hâter. Ces envoyés furent arrêtés ſur l'heure ; on les menaça de les appliquer à la queſtion, & ils découvrirent l'embuſcade.

L'année ſuivante, Marcellus fut nommé conſul pour la cinquiéme fois, & on lui

donna pour collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siége de Locres ; mais il abandonna le siége pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux consuls s'étant joints, campèrent séparément entre Venuse & Bantia, à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voyoit pas en état de hazarder une bataille contre les deux consuls, voulut devoir à la ruse ce qu'il désespéroit d'obtenir par la force, & cherchoit un moyen de dresser quelque embuscade. Il en trouva bientôt l'occasion. Les consuls croyant que le reste de l'été se passeroit en quelques légers combats, résolurent de faire reprendre le siége de Locres. Ils envoyerent ordre à L. Cincius d'y passer de la Sicile avec sa flotte; & afin qu'on l'assiégeât aussi par terre, ils ordonnerent qu'un détachement de la garnison de Tarente y marcheroit pour le joindre.

Annibal averti de ces mesures, envoya occuper le chemin de Tarente. Il cacha trois mille chevaux & deux mille hommes de pied sous le côteau de Pételie. Le détachement de Tarente étant tombé dans l'embuscade, on leur tua deux mille hommes sur la place, on fit douze cens prisonniers; le reste se sauva par des lieux couverts, & rentra dans Tarente. Cela transporta Marcellus, & irrita son impatience pour le combat. Il marche avec toutes ses troupes, & s'approche de l'ennemi. La qualité qu'Homere attribue à

Ulysse par préférence & pour le distinguer des autres généraux, en l'appellant (a) *second en stratagêmes & en ruses*, est la qualité dominante d'Annibal. Il n'a pas plutôt dressé une embuscade à son ennemi, qu'il lui en prépare une nouvelle.

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé, assez fort d'assiette, plein de bois & de broussailles, qui des deux côtés cachoient les trous & des ravins, d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruisseaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal étant arrivé le premier, n'avoit pas occupé un si bon poste, & l'avoit laissé en proie à ses ennemis. Mais si ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches, & il aima mieux s'en servir à cet usage; il le laissa donc là comme un appât pour attirer l'ennemi. Il remplit la nuit les bois & les ravins de gens de traits & de lanciers Numides, ne doutant point que la commodité de ce poste n'attirât bientôt les Romains.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Dans toute l'armée Romaine ce ne fut qu'un cri qu'il falloit s'emparer de ce tertre, ou du moins y élever un fort, de peur que, si Annibal l'occupoit le premier, ils n'eussent toujour l'ennemi sur leur tête. Marcellus touché de ces discours, dit à Crispinus: *Que n'allons-nous reconnoître ce poste avec quelques che-*

(a) Πολυμήχανος.

vaux? Sur le lieu nous verrons mieux ce que nous devons faire. En même tems il ordonna au devin de faire des sacrifices. La premiere victime immolée, le devin fit voir à Marcellus le foie sans tête. On en immola une seconde, la tête du foie parut grossie considérablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées; de sorte que les craintes qu'avoit donné la premiere victime, paroissoient effacées & surmontées par les grandes espérances que donnoit la seconde. Mais les devins en jugerent autrement. Ils assurerent que cela ne faisoit que les allarmer davantage: car des signes très-favorables & très-heureux survenant après des signes très-malheureux & très-funestes, ce changement subit est suspect & doit être regardé comme une marque de la colere des dieux; l'événement justifia leurs craintes.

Marcellus sort du camp & mene avec lui son collegue Crispinus, son fils Marcellus & Manlius, tribuns des soldats; L. Arrennius & M. Aulius, deux généraux des alliés, & quelques deux cens vingt chevaux, tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens qu'il avoit toujours trouvés fideles & affectionnés, & qui en toute occasion lui avoient donné des marques de leur courage.

Tout l'espace entre les retranchemens des Romains & la colline étoit découvert. Dès que les consuls se furent avancés, Annibal les fit couper par les derrieres, & les Numides qui étoient en embuscade s'étant levés en même

même tems, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, cette petite troupe se trouva enveloppée. Les consuls ne pouvant gagner la colline occupée par l'ennemi, n'attendirent leur salut que de leur courage, & combattirent en désespérés. Les Toscans prirent d'abord la fuite. Les Fregellaniens seuls soutenoient encore le combat avec beaucoup de valeur; mais enfin voyant le consul Crispinus dangereusement blessé, & le consul Marcellus percé d'une lance & tombé mort aux pieds de son cheval, ils enleverent le jeune Marcellus qui étoit dangereusement blessé, & se sauverent à bride abattue dans leur camp.

Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil désastre, car jamais ils n'avoient perdu, non pas même dans les plus grandes batailles, les deux consuls, & ici les deux consuls périrent, non dans un combat; mais dans une escarmouche, comme de simples aventuriers, laissant la république comme orpheline. Grand exemple, qui apprend aux généraux à ne pas se commettre avec si peu de précaution, & à ne pas commettre avec eux le salut des peuples qui leur est confié.

Annibal ayant su que Marcellus avoit été tué, se transporta à l'heure même sur le champ de bataille, & se tenant auprès du mort, il considéra long-tems avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, & sans donner la moindre marque de joie de se voir défait d'un ennemi si redoutable: mais seu-

lement étonné d'une mort si étrange & si peu digne d'un homme comme lui qui avoit plus de soixante ans, & dont tant de grandes & glorieuses actions avoient nourri & fortifié l'expérience. Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres; & après avoir enseveli magnifiquement son corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieuses, il le fit brûler, recueillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoya à son fils, qui la fit enterrer avec beaucoup de magnificence.

Crispinus effrayé de la mort de son collegue, & affoibli par ses blessures dont il mourut à la fin de l'année, profita de la nuit, se retira sur les montagnes voisines, & mit son camp en sûreté. Les deux généraux tournerent toute leur application, l'un à trouver quelque nouvelle ruse, & l'autre à l'éviter. Crispinus écrivit d'abord à toutes les villes voisines, pour les avertir qu'Annibal étoit maître du cachet de Marcellus, & qu'ils ne devoient ajouter nulle foi aux lettres qui seroient écrites en son nom. Les couriers étoient à peine arrivés, qu'on reçut à Salapie des lettres qu'Annibal avoit écrites sous le nom de Marcellus, par lesquelles il les informoit qu'il arriveroit la nuit suivante à leurs portes, & leur mandoit de se tenir prêts à obéir à ses ordres. Les Salapiens heureusement avertis, connurent la fraude & se préparerent à en profiter. Sur la quatriéme veille de la nuit, Annibal arrive devant Salapie. A la tête étoient

les transfuges Romains, qui, parlant latin, appellent les gardes, leur disent que le consul est là, & qu'ils n'ont qu'à ouvrir la porte. Les gardes levent la herse. Les transfuges se jettent en foule dans la place. Dès qu'il en fut entré environ six cens, les Salapiens abattent la herse, & font main basse sur ceux qui sont entrés. Annibal déçu par sa propre faute, & tombé dans le piége qu'il avoit tendu, s'en retourne tout confus, & marche à Locre pour en faire lever le siege. Magon qui commandoit dans la place, ayant appris la mort de Marcellus, ne douta point qu'il ne pût la défendre & la garder. A l'approche d'Annibal il fait une furieuse sortie sur les Romains, qui, après avoir soutenu long-tems le combat, enfin effrayés par l'arrivée des Numides, prirent la fuite & se jetterent dans leurs vaisseaux.

Le consul Crispinus informé qu'Annibal marchoit vers le pays des Bruttiens, ordonna au jeune Marcellus de mener à Venuse l'armée que commandoit son pere, & lui avec ses légions il se retira à Capoue, pouvant à peine souffrir l'agitation de la litiere à cause de ses blessures.

Le même été, Valérius passa de Sicile en Afrique avec une flotte de cent vaisseaux, fit une descente à Clupéa, ravagea tous les environs; & ayant appris que les Carthaginois venoient à lui avec quatre-vingt-trois vaisseaux, il se rembarqua promptement, & alla à leur rencontre, les battit, leur prit dix-huit

vaiſſeaux, diſſipa le reſte, & retourna à Lilybée avec un grand butin.

Cependant les deux armées Romaines étoient demeurées ſans chef preſqu'en préſence de l'ennemi, & on recevoit des nouvelles qu'Aſdrubal ſe préparoit à paſſer les Alpes avec de grandes forces pour ſe joindre à Annibal; & que, comme il portoit avec lui de groſſes ſommes pour acheter des ſecours, on ne doutoit point que les Gaulois attirés par cet appât, ne marchaſſent ſous ſes enſeignes. On créa donc de nouveaux conſuls, & on nomma Claude Néron & M. Livius pour la ſeconde fois. Claude Néron eut ordre de marcher dans la Lucanie & dans le pays des Bruttiens contre Annibal; & afin que M. Livius s'oppoſât au paſſage d'Aſdrubal, on lui décerna la Gaule.

Avant que les conſuls partiſſent de Rome, on ordonna des ſacrifices pour expier des prodiges qui étoient arrivés. A Veïes il étoit tombé une pluie de pierres; à Minturnes le temple de Jupiter & le bois de Marica avoient été frappés de la foudre, & on avoit vu près de la porte un ruiſſeau de ſang. La foudre avoit auſſi frappé la muraille & la porte de la ville d'Atella. A Capoue un loup étoit entré dans la ville & avoit déchiré la ſentinelle. Mais le prodige le plus terrible, ce fut un enfant qui naquit à Fruſinone, auſſi grand qu'un enfant de quatre ans, & qui n'étoit pas ſi étonnant par ſa grandeur, que parce qu'il étoit ſans ſexe. Les aruſpices appellés de la

Toſcane déclarerent que c'étoit un prodige des plus funeſtes, & qu'il falloit empêcher qu'il ne ſouillât la terre. On l'enferma tout vivant dans un coffre, & on alla le jetter dans la mer.

Tous ces prodiges furent expiés par des ſacrifices de neuf jours, & par une proceſſion de vingt-ſept jeunes filles, qui traverſerent la ville en danſant & en chantant un cantique compoſé par le poëte Livius Andronicus. Elles étoient précédées par deux géniſſes blanches, & par deux ſtatues de Junon faites de bois de Cyprès, & ſuivies par les décemvirs couronnés de branches de laurier, & vêtus de leurs robes bordées de pourpre. Cette proceſſion arrivée en bel ordre dans le temple de Junon, les deux geniſſes furent immolées par les décemvirs, & on plaça les deux ſtatues dans le temple.

Quand toutes ces cérémonies pour appaiſer les dieux furent finies, les conſuls s'appliquerent à faire de nouvelles levées avec plus de ſoin & plus de vigueur qu'on n'avoit jamais fait, & on n'eut égard à aucun privilege: car on reçut des lettres du préteur L. Porcius, qui mandoit qu'Aſdrubal paſſoit les Alpes, & qu'il y avoit un corps de huit mille Liguriens en armes, tout prêts à ſe joindre à lui. Cette nouvelle obligea les conſuls à partir pour ſe rendre dans leurs provinces, & y arrêter chacun l'ennemi de ſon côté, afin qu'ils ne puſſent ſe joindre. Et c'eſt à quoi ſervit très-utilement l'opinion où étoit Annibal, qui ſe

ſouvenant de toutes les peines qu'il avoit eues à paſſer ces montagnes, & des divers combats qu'il avoit été forcé de livrer pendant cinq mois de marche, étoit perſuadé que ſon frere Aſdrubal n'arriveroit pas ſi-tôt en Italie, & dans cette penſée il quitta plus tard ſes quartiers d'hiver. Mais Aſdrubal trouva plus de facilité qu'il n'avoit cru ; car outre que les Alpes étoient ouvertes depuis ſon paſſage, les eſprits s'étant apprivoiſés pendant les douze années qu'avoit duré cette guerre, & n'étant plus ſi effarouchés de la vue des étrangers, les peuples d'Auvergne, les Gaulois & tous les Montagnards reçurent Aſdrubal à bras ouverts, & groſſirent ſes troupes. Mais le ſiege de Plaiſance auquel il s'attacha mal-à-propos & ſans ſuccès, lui fit perdre tout le fruit de ſa diligence.

Pendant que Claude Néron marche à grandes journées, Annibal qui menoit ſon armée par le pays des Salentins, eſt attaqué par Hoſtilius Tubulus, qui, tombant ſur lui avec quelques cohortes légeres, lui tua quatre mille hommes, & prit huit drapeaux. Annibal ſe retire la nuit dans le pays des Bruttiens. Claude Néron s'avance dans celui des Salentins, & Hoſtilius le joint à Venuſe avec ſes troupes. Là on choiſit dans les deux armées quarante-deux mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, que Claude Néron mene contre Annibal, & Hoſtilius conduit le reſte à Capoue.

Annibal leve tous les quartiers qu'il avoit

dans le pays des Bruttiens, & s'approche de la ville de Grumentum dans la Lucanie. Le consul Néron y arrive presque dans le même tems de Venuse, & campe à cinq cens pas de l'ennemi. Pendant quelques jours il y eut plusieurs escarmouches dans la plaine qui séparoit les deux armées; & enfin on en vint à un combat général, où Annibal fut battu & perdit huit mille hommes, neuf enseignes, & six éléphans tués ou pris. Néron ne perdit que cinq cens hommes tant Romains qu'alliés. Le lendemain Annibal se tenant renfermé dans son camp, Néron recueillit les dépouilles des ennemis qui avoient été tués, & fit brûler ses morts.

Quelques jours après, Annibal fit allumer pendant la nuit quantité de feux dans la partie de son camp qui regardoit le camp des Romains, & laissant quelques troupes Numides aux portes & le long des retranchemens, sur la troisiéme veille de la nuit il marcha vers la Pouille; & à la pointe du jour il fut rejoint par ses Numides. Au lever du soleil, Néron étonné du silence qui regnoit dans le camp ennemi, ne voyant plus paroître les Numides qu'on avoit vus le matin, envoya deux cavaliers le reconnoître. Ayant appris qu'il étoit abandonné, il y entra; & après avoir donné à ses soldats le tems de le piller, il fit sonner la retraite avant la nuit. Le lendemain il se mit aux trousses d'Annibal; & après deux marches forcées, il le joignit près de Venuse, l'attaqua en arrivant, & lui tua deux mille hommes.

Annibal marcha nuit & jour par le chemin des montagnes pour n'être pas forcé à combattre, & arriva à Métaponte, où ayant joint les troupes de Magon aux siennes, il retourna par le même chemin à Venuse, & s'avança jusqu'à Canuse sans s'arrêter.

Cependant Asdrubal forcé d'abandonner le siége de Plaisance, avoit dépêché quatre cavaliers Gaulois & deux cavaliers Numides avec des lettres pour Annibal. Ces cavaliers ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis, tomberent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains qui les menerent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogés; & la peur des tourmens les ayant obligés de dire la vérité, ils déclarerent qu'ils portoient à Annibal des lettres d'Asdrubal son frere. On les remit avec leurs lettres cachetées entre les mains de L. Verginius, tribun des soldats, qui les mena au consul Néron.

Ces lettres ayant été lues devant lui, & les prisonniers interrogés, il pensa que le tems ne demandoit pas qu'on observât rigidement les regles, & que chaque consul se tînt dans les bornes de son département pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le sénat l'avoit destiné; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire & d'inopiné, qui étant entrepris, causeroit d'abord autant de terreur parmi les citoyens que parmi les ennemis, & qui étant heureusement exécuté, convertiroit la terreur

des Romains en une grande joie. Il écrit donc au sénat ce qu'il a projetté, leur marque les mesures qu'ils doivent prendre, & envoye des ordres dans tous les lieux par où il doit mener son armée, qu'on ait à faire trouver sur son chemin les vivres nécessaires, & les chevaux & les voitures pour soulager ceux qui seroient fatigués. Après ces précautions, il choisit dans son armée six mille hommes de pied & mille chevaux ; & laissant son camp sous les ordres de son lieutenant Q. Catius, il se mit en marche sans bruit comme pour aller dans la Lucanie, & tout-d'un-coup il tourne à gauche vers le Picentin.

Cette nouvelle répandue à Rome, y causa autant de consternation & d'allarme qu'en avoit causé deux ans auparavant l'arrivée d'Annibal devant ses portes. On ne savoit si on devoit louer ou blâmer cette marche de Néron, & ce qui est très-injuste, il paroissoit qu'on n'en jugeroit que par le succès. *Voilà donc*, disoit-on, *le camp Romain laissé sans chef en présence de l'ennemi, & d'un ennemi comme Annibal, & avec une armée dont on a emmené toute la force & toute la fleur ; le voilà sans autre sûreté que l'erreur même d'Annibal, qui ignore que le consul est parti avec la meilleure partie de ses troupes. Que deviendra-t-on, s'il vient enfin à être désabusé, & qu'il prenne le parti, ou de se mettre avec toute son armée à poursuivre le consul qui ne marche qu'avec sept mille hommes, ou de tomber sur son camp qui lui est abandonné?* Cela fut accompagné

de beaucoup d'autres réflexions que la terreur leur inſpiroit.

Quand le conſul ſe vit aſſez avancé, il crut qu'il pouvoit sûrement découvrir ſon deſſein à ſes ſoldats. Il leur parle donc en peu de mots, & leur dit *que jamais général n'avoit formé de projet plus hardi & plus téméraire en apparence, & plus sûr en effet que le ſien; qu'il les menoit à une victoire sûre, car ils alloient joindre une armée aſſez forte pour réſiſter ſeule même à Annibal; que quelque petit que fût le renfort qu'ils lui amenoient, il feroit aſſurément pencher la balance, & que la nouvelle de l'arrivée de l'autre conſul, ne laiſſeroit pas un ſeul moment la victoire douteuſe; qu'à la guerre la renommée fait tout, & que la moindre choſe arrivée de ſurcroît ſuffit pour jetter dans les eſprits la terreur ou la confiance, & qu'ils auroient ſeuls la gloire de ce grand exploit. Car pour l'ordinaire c'eſt le renfort amené à propos, qui paroît avoir tout entraîné, & on lui impute les plus grands ſuccès, ſans que perſonne les lui diſpute. Vous voyez vous-même*, ajouta-t-il, *de quelle foule, de quelle admiration, & de quelle faveur votre marche eſt accompagnée.*

En effet tous les chemins étoient remplis d'une affluence d'hommes & de femmes qui venoient de tous les environs, qui faiſoient retentir les airs de bénédictions, de vœux & de louanges, qui les appelloient *le ſoutien de la république & les libérateurs de Rome & de l'empire*, & qui publioient que leur ſalut &

leur liberté étoient en leurs mains, & qu'ils ne les attendoient que de leur courage. *Que les dieux béniſſent votre marche*, leur diſoient-ils, *afin que, comme nous vous accompagnons aujourd'hui pleins d'inquiétude, nous puiſſions en peu de jours courir pleins de joie au-devant de vous pour vous féliciter de votre victoire.* En même tems chacun les preſſoit avec de grandes inſtances de prendre plutôt de lui que des autres tout ce dont ils avoient beſoin, ſans les épargner. Cette libéralité, ou plutôt cette prodigalité des peuples fut combattue par la modération des ſoldats, qui ne voulurent que ce dont ils ne pouvoient ſe paſſer. Pour faire plus de diligence, ils repaiſſoient ſous leurs enſeignes, & marchoient jour & nuit ſans donner à leur repos que ce que la nature demandoit néceſſairement.

Livius étoit campé devant la ville de Sene, à cinq cens pas d'Aſdrubal. Néron s'arrêta ſous quelques montagnes, & envoya lui donner avis de ſon arrivée, & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans ſon camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit; & pour n'être pas obligé d'étendre ſon camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du conſul, il envoya un ordre que chaque tribun logeât un tribun, chaque centurion un centurion, que chaque cavalier prît avec lui un cavalier, & chaque fantaſſin un fantaſſin. Ces troupes étant entrées la nuit avec un grand ſilence, il y eut dès le lendemain un grand conſeil, où le plus grand

nombre fut d'avis que Néron devoit donner à ſes troupes fatiguées le tems de ſe refaire, & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Néron s'oppoſa à cet avis avec beaucoup de force, & dit qu'il ne falloit pas par le retardement rendre vain & téméraire un deſſein que la diligence avoit rendu sûr; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Aſdrubal, & regagner la Pouille avant qu'Annibal ſe fût reconnu; qu'il falloit donc ſe mettre en bataille ſur l'heure même, donner le ſignal du combat, & profiter de l'erreur des deux généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit affaire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne penſoit, & l'autre à un plus grand.

Le conſeil fini, on arbore le ſignal du combat. Aſdrubal ſe met auſſi en bataille devant ſes retranchemens; mais avant que de faire ſonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux pour reconnoître la poſture de l'ennemi. Là il remarque de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vus; il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis eſt fort augmenté. Cela lui eſt ſuſpect. Il ſoupçonne ce qui en eſt, fait battre la retraite, & envoye quelques cavaliers à la riviere où les Romains alloient abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque priſonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'ils n'ont pas vu des viſages plus brûlés comme des gens qui ne ſont que

d'arriver après une longue marche. En même tems il en envoye d'autres faire le tour du camp de Livius, pour voir s'il n'eſt point augmenté, & ſi on y donne le ſignal une ſeule fois ou deux fois.

Les coureurs lui ayant fait leur rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'eſt l'aſſurance que le camp n'avoit pas plus d'étendue qu'auparavant. Mais d'un autre côté ce qui confirma & qui augmenta même ſes ſoupçons, ce fut ce qu'on lui dit, que dans le camp du préteur Porcius on ne battoit le ſignal qu'une fois, & que dans celui de Livius on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux conſuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pu ſe faire, ni démêler les diverſes penſées que ſes craintes lui ſuggéroient, il fit éteindre les feux dans ſon camp la nuit ſuivante; & ſur la premiere veille il ordonna qu'on marchât pour gagner le Métaure qu'il avoit deſſein de paſſer. Mais le lendemain il fut joint d'abord par Néron avec la cavalerie, enſuite par Porcius qui menoit l'armure légere, & enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en préſence, les Romains ſe mirent d'abord en bataille. Néron prit l'aile droite, Livius ſe plaça à la gauche & Porcius eut le corps de bataille. Aſdrubal ordonna ſon armée de cette maniere: il mit ſes éléphans devant ſon corps de bataille, donna aux Gaulois l'aile gauche où ils étoient

protégés par une colline ; il se plaça à l'aile droite avec ses Espagnols, & rangea ses Liguriens au corps de bataille derriere ses éléphans.

Le combat commença entre l'aile gauche des Romains commandée par Livius, & l'aile droite des Carthaginois commandée par Asdrubal, & il fut très-sanglant de part & d'autre ; car les deux corps de bataille y furent mêlés. Néron qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là sur les Gaulois de cette aile, & n'ayant pu en venir à bout, prit quelques cohortes, & les menant derriere son corps de bataille, il alla tomber par sa gauche sur la droite où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire, ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queue & en flanc, furent enfin obligés de céder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque ; toujours exposé au plus grand péril, il soutient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux qui sont fatigués ou rebutés, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par-tout le combat. Mais enfin voyant que la fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande armée qui a suivi sa réputation, & poussant son cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal. Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut

cinquante-ſix mille homme de tués du côté d'Aſdrubal, cinq mille quatre cens de pris. Quatre mille Romains qui étoient priſonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrés. Cet échec des Carthaginois à ce combat du Métaure, égale celui des Romains à la bataille de Cannes. Cette victoire ne laiſſa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes, tant Romains qu'alliés. Néanmoins Polybe écrit que du côté d'Aſdrubal il ne demeura que dix mille hommes, tant Carthaginois que Gaulois; & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais il faut néceſſairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe; & une marque sûre de cette erreur, c'eſt que le lendemain quelques coureurs ayant rapporté à Livius qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échappés du combat ſe retiroit ſans chef, & qu'une ſeule troupe de cavalerie ſuffiroit pour le défaire, répondit : *Souffrons qu'il reſte quelques couriers qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot ſeroit ridicule, s'il n'y avoit eu que dix mille hommes tués du côté des Carthaginois.

La nuit ſuivante Néron partit & s'en retourna dans la Pouille avec une diligence plus grande que celle qu'il avoit faite pour venir; car le ſixiéme jour il arriva dans ſon camp. On ne conçoit pas comment Annibal put ignorer ſi long-tems ſon abſence. La faute qu'il fit en cette occaſion paroît encore plus grande que celle qu'il avoit faite à la bataille de Cannes;

car il pouvoit facilement enlever le camp de Néron, dont on avoit emmené toute la force, se mettre ensuite avec toute son armée aux trousses du consul, qui avec sept mille hommes n'auroit pas fait une longue résistance; & s'étant joint avec son frere Asdrubal, il est visible que tous deux ils auroient défait l'autre consul Livius, qui n'auroit pu tenir contre ces deux armées, & contre deux généraux de cette réputation : ainsi l'Italie étoit perdue, & la guerre finie. Mais quelque dieu favorable aux Romains détourna la pensée d'Annibal de tout ce qui auroit pu le désabuser & l'instruire.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal causa dans Rome une joie d'autant plus grande, que l'entreprise de Néron avoit paru très-hardie, & l'événement très-douteux. On ordonna des prieres publiques de trois jours, & pendant ces trois jours tous les temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes, qui avec leurs enfans remercioient les dieux de cette protection toute-puissante qui les avoit arrachés à la cruelle servitude dont ils étoient menacés.

Néron en arrivant dans son camp, fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal qu'il avoit apportée, fit paroître devant ses retranchemens plusieurs Africains chargés de chaînes, & en envoya deux à Annibal pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal frappé de ce malheur public & domestique, dit : *Je reconnois le malheureux sort de Car-*

thage; & levant ſon camp & tous ſes quartiers, il ſe retira dans le pays des Bruttiens, où il emmena avec lui tous ceux de Métaponte, & les Lucaniens qui étoient ſous ſon obéiſſance.

Sur la fin de l'été le ſénat ordonna au conſul Livius de revenir à Rome avec ſon armée, & envoya ordre en même tems à Néron l'autre conſul, de s'y rendre auſſi, mais ſeul ſans ſes légions pour faire tête à Annibal. Les deux conſuls arriverent le même jour à Préneſte, & de-là à Rome, au milieu d'une foule innombrable qui étoit ſortie au-devant d'eux, & qui s'empreſſoit pour les ſaluer, & pour toucher ces mains victorieuſes qui avoient ſauvé la république & redonné à l'Italie ſes beaux jours, en écartant les épaiſſes ténebres dont elle étoit couverte.

Ils furent introduits dans le ſénat aſſemblé au temple de Bellone. Là, après avoir rendu compte de tout ce qu'ils avoient fait, ils demanderent qu'on remerciât les dieux en leur nom, & qu'on leur décernât le triomphe; ce qui leur fut accordé. Voici comment on régla l'ordre & la maniere de leur triomphe. Comme cette grande action s'étoit paſſée dans la province de Livius, que le jour du combat c'étoit Livius qui avoit les auſpices, & que ſes troupes étoient à Rome, on ordonna qu'il triompheroit ſur un char à quatre chevaux ſuivi de ſes troupes; & que ſon collegue Néron ne triompheroit qu'à cheval & ſans aucunes troupes. Cette différence, bien loin de diminuer la gloire de Néron, ſervoit à

l'augmenter. Tout le monde fut charmé de voir que celui qui étoit supérieur en mérite, cédoit à son collegue le plus grand honneur, & on relevoit d'autant plus le service qu'il venoit de rendre. *C'est lui*, disoit-on, *qui en six jours a traversé à cheval toute l'étendue de l'Italie, & a défait Asdrubal; c'est lui qui a combattu en même tems les deux généraux ennemis, l'un dans la Pouille par la seule terreur de son nom, & l'autre en personne dans la Gaule. Que son collegue triomphe donc comme l'on voudra sur un char à plusieurs chevaux, le véritable triomphe c'est celui que l'on voit passer sur un seul cheval; & quand même Néron ne triompheroit qu'à pied, il seroit toujours plus célebre & par la gloire qu'il a acquise par ce grand exploit, & par celle qu'il mérite par sa modestie.* Comme c'est la coutume des Romains d'accompagner les triomphateurs avec des chansons toutes remplies de brocards, on remarqua qu'il y en eut beaucoup plus sur Néron que sur son collegue. J'ai quitté un moment Annibal pour rapporter une chose mémorable & singuliere, qui fait voir que les grands hommes n'ont qu'à se reposer de leur gloire sur le jugement public, qui les dédommage toujours avantageusement de ce que leurs supérieurs ou leur modestie leur font perdre.

On nomma de nouveaux consuls pour l'année suivante, & on élut L. Véturius Philo, & Qu. Cæcilius Métellus, qui eurent ordre d'aller contre Annibal dans le pays des

Bruttiens. Mais ils n'entreprirent rien contre lui dans toute leur année. Annibal consterné de l'échec qu'il avoit reçu, ne donna lieu à aucune occasion, & les deux consuls ne jugerent pas à propos de l'inquiéter, ce qui est pour lui un très-grand éloge; en effet, quelle idée ne falloit-il pas qu'ils eussent de lui seul, puisqu'ils n'osoient l'attaquer lors même que toutes ses affaires alloient en décadence, & que tout paroissoit lui être contraire? Aussi ne sauroit-on dire si Annibal n'étoit pas plus grand & plus admirable dans l'adversité que dans la prospérité: car faisant la guerre dans un pays ennemi, loin de sa patrie, & avec une armée composée d'un ramas de toutes les nations, qui n'avoient ni les mêmes loix, ni les mêmes coutumes, ni le même langage, ni les mêmes sacrifices, ni presque les mêmes dieux, de les avoir contenues pendant tant d'années, & de les avoir tenues si obéissantes & si bien unies, que jamais il ne se soit élevé le moindre mouvement entr'elles, ni la moindre révolte contre leur général, sur-tout après tant de pertes, & lorsque les convois & l'argent pour leur solde manquoient absolument, & que chassées du reste de l'Italie, elles étoient poussées à l'extrêmité du pays des Bruttiens, c'est un sujet digne de l'admiration de tous les hommes.

Les Romains, dont tant de pertes n'avoient pu abattre le courage, ranimés par ces grands succès, prirent toutes les mesures que la magnanimité & le courage pouvoient suggérer,

pour achever de chaſſer Annibal de l'Italie.

Quand Homere décrit la déroute des Troyens pouſſés par Achille, il la met devant nos yeux par cette comparaiſon : (*a*) *Comme on voit des légions de ſauterelles chaſſées d'une campagne par la violence du feu qu'on allume de toutes parts, ſe retirer vers un fleuve, & ſi le feu les pourſuit toujours, s'enſevelir dans ſes ondes; on voit de même les Troyens chaſſés par le divin fils de Pelée ſe précipiter dans les eaux profondes du Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux.* Cette image repréſente parfaitement la fuite des Carthaginois qui, chaſſés de tous côtés par les légions Romaines, ſe retirent à l'extrêmité de l'Italie tout prêts à ſe jetter dans leurs vaiſſeaux pour regagner l'Afrique.

Scipion, nommé conſul malgré ſa grande jeuneſſe, eut ordre de paſſer en Sicile ; & Licinius Craſſus qu'on lui avoit donné pour collegue, fut envoyé dans le pays des Bruttiens. Mais l'été il s'éleva une ſi grande peſte dans le camp des Romains, & dans celui des Carthaginois, & ces derniers furent de plus ſi abattus par la famine qui ſe joignit à la peſte, que ni les uns ni les autres ne furent en état de rien entreprendre de conſidérable. Ce n'étoit plus tant une guerre, que des courſes de partis qui ſortoient plutôt pour piller que pour combattre. La garniſon Romaine qui étoit à Rhege, profita de ce tems-là pour recouvrer la ville de Locres qui avoit

(*a*) Iliade, liv. XXI, au commencement.

embraſſé le parti d'Annibal. Sur quelqu'intelligence qu'elle avoit dans la place, elle s'approcha de nuit d'une de ſes deux citadelles, eſcalada ſes murailles, & s'en empara après un grand meurtre. La garniſon Carthaginoiſe qui la défendoit ſe retira dans l'autre citadelle. Annibal en étant averti, & voyant de quelle importance il étoit pour lui de conſerver cette place, marcha au ſecours, & fit tous ſes efforts pour reprendre la citadelle qu'il avoit perdue. Cette nouvelle portée à Scipion en Sicile, il partit ſans différer avec une flotte, & entra dans la place avant le coucher du ſoleil. Annibal avoit déja appliqué les échelles. Les Romains ranimés par l'arrivée de Scipion, font une furieuſe ſortie. Annibal ſachant que Scipion étoit préſent, fit ſonner la retraite, & la garniſon abandonna l'autre citadelle, & le ſuivit. Scipion punit les principaux auteurs de la révolte, laiſſa dans la place Plémînius pour commandant, & s'en retourna à Meſſine.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, les Romains allarmés de ce que cette année-là il étoit tombé pluſieurs fois une pluie de pierres, conſulterent les livres des Sibylles où ils trouverent cette prophétie : *Que comme un ennemi étranger avoit porté la guerre en Italie, le ſeul moyen de le vaincre & de l'en chaſſer, c'étoit de faire venir de Peſſinonte la déeſſe qu'on appelloit la mere Idéene.* On conſulta l'oracle de Delphes, qui répondit conformément à la prophétie : *Qu'ils obtiendroient cette déeſſe par le moyen du roi Attalus,*

& que lorſqu'ils l'auroient conduite à Rome, il falloit la faire recevoir par le plus homme de bien de la ville. On envoya des ambaſſadeurs à Pergame au roi Attalus qui les mena à Peſſinonte, & leur fit délivrer une pierre que les Phrygiens adoroient comme la mere des dieux. Ces ambaſſadeurs dépêchent à Rome Valérius Falto pour leur annoncer l'arrivée de la déeſſe.

Cependant on élit à Rome de nouveaux conſuls, & on nomme Cornélius Céthégus, & Sempronius Tuditanus. On décerne la Toſcane à Cornélius, & les Bruttiens à Sempronius. Alors on reçoit à Rome la nouvelle que la déeſſe eſt déja à Terracine; & voilà le ſénat très-embarraſſé à choiſir le plus homme de bien pour la recevoir. Tous les principaux aſpiroient à cet honneur, & préféroient la gloire d'être choiſis à tous les honneurs & à tous les commandemens qui pourroient leur être accordés par le ſénat & par le peuple. Enfin le choix tomba ſur P. Scipion, fils de Cnéus qui avoit été tué en Eſpagne, jeune homme qui n'étoit pas encore en âge d'être queſteur. Quelle gloire pour un homme de cet âge, de remporter le prix de la ſageſſe dans une ville pleine de perſonnages recommandables par leur vertu!

Scipion s'étant rendu à Oſtie avec les principales dames de la ville qui furent nommées pour cette honorable commiſſion, s'avança en pleine mer, reçut la déeſſe des mains des prêtres qui la conduiſoient, & la remit entre

les mains de ces dames, qui se relayant, la porterent à Rome & la placerent dans le temple de la Victoire. Toute la ville étoit sortie au-devant; dans les rues où elle devoit passer, il y avoit des encensoirs à toutes les portes, l'air étoit embaumé de l'encens qu'on y brûloit, & retentissoit d'acclamations & de prieres. On la conjuroit de venir de son bon gré habiter la ville de Rome, & de lui être favorable. Cette procession entra à Rome le quatorze d'Avril. Ce jour-là fut une fête solemnelle, & on célébra des jeux qui furent appellés *Megalesia.*

Les Romains qui avoient déja recouvré la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & chassé Annibal de presque toutes les places qu'il occupoit en Italie, exécuterent le grand dessein qu'ils avoient déja formé, de faire passer Scipion en Afrique malgré l'opposition de Fabius Maximus, qui n'oublioit rien pour l'empêcher, qui protestoit que c'étoit la ruine sûre de l'Italie; & qui alloit criant dans les conseils & dans les assemblées du peuple : *Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit encore toutes les forces qui leur restoient en Italie, repaissant la jeunesse de vaines espérances, en leur persuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi jusques-là toujours invincible.*

Malgré cette opposition, Scipion partit, passa à Carthage, & transporta dans le sein de

cette ville ennemie la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome.

Le consul Sempronius qui marchoit vers le pays des Bruttiens, eut une rencontre avec Annibal sur les terres de Crotone. Ce ne fut pas une bataille, mais un combat tumultueux fait par des troupes séparées. Le consul fut battu, perdit douze cens hommes, & se retira avec précipitation dans son camp, où les ennemis n'oserent le suivre.

La nuit suivante il envoya ordre à Licinius, qui commandoit près de-là un corps de troupes, de lui amener ses légions. Les deux armées étant jointes, Sempronius donna une grande bataille à Annibal; & avant que de commencer la charge, il adressa ses prieres à la Fortune appellée *Primigenia*, & lui voua un temple si elle lui accordoit la victoire. La déesse agréa son vœu, les Carthaginois furent battus & mis en fuite. On leur tua quatre mille hommes, on fit trois cens prisonniers, & on prit onze enseignes. Annibal déconcerté par cet échec, retira son armée & la mena à Crotone. Le consul profitant de sa retraite, attaqua la ville de Clampétia, & la prit d'assaut. Toutes les autres villes moins considérables se rendirent volontairement.

L'année suivante eut pour consuls Cn. Servilius Cœpio, & C. Servilius. Magon, frere d'Annibal, qui étoit passé dans les Gaules avec des troupes pour se joindre à Annibal, & qui avoit fait soulever presque toute la Toscane, fut battu & fort blessé dans un combat

combat que lui donnerent Quintilius Varus & le proconsul M. Cornélius.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, qui obligerent les Carthaginois à envoyer à Annibal & à Magon, des députés, pour leur ordonner d'abandonner l'Italie, & de venir au secours de leur patrie déja réduite à l'extrêmité.

Quand Annibal reçut ces ordres, il venoit encore d'être battu à Crotone par le consul C. Servilius. On ne comprend point comment ce combat a échappé à la diligence des historiens. Valérius Antias est le seul qui en parle, & qui assure que les Carthaginois perdirent cinq mille hommes en cette occasion. Toutes ces grandes pertes avoient si peu abattu le courage d'Annibal, qu'ayant entendu les ordres que ces députés lui apportoient, il en fremit de rage jusqu'à verser des larmes. *Il y a long-tems*, dit-il, *qu'on me rappelle par des voies détournées en refusant de m'envoyer des recrues & de l'argent. Aujourd'hui on me rappelle par des ordres formels. Annibal n'est point vaincu par les Romains qu'il a si souvent battus & mis en fuite; il ne l'est que par l'envie & par l'opposition opiniâtre du sénat de Carthage. Ce ne sera pas tant Scipion qui se réjouira & qui s'enorgueillira du retour plein de honte auquel je suis forcé, que Hannon, qui n'ayant pu abattre ma maison par d'autres voies, a trouvé moyen de l'accabler sous les ruines de Carthage.*

Annibal sans différer un moment fit em-

barquer ſon armée. Avant ſon départ il fit paſſer au fil de l'épée quelques troupes du pays qui avoient refuſé de le ſuivre, & qui s'étoient refugiées dans le temple de Junon Lacinienne. La ſainteté de cet aſyle ne put les ſauver de ſa fureur; & pour laiſſer un monument durable de ſes actions, il éleva dans ce temple un autel, ſur lequel il fit graver une magnifique inſcription, où tous ſes exploits furent détaillés en lettres Grecques & Puniques.

Jamais homme n'a marqué tant de douleur en quittant ſa patrie pour aller en exil, qu'Annibal en témoigna quand il quitta cette terre ennemie. Et ce qui eſt encore plus ſingulier, les Romains ne furent pas plus affligés de l'arrivée des Carthaginois en Italie, qu'ils le furent de leur départ, & ils ſe plaignoient de leurs généraux qui ne les avoient pas retenus ſelon les ordres qu'ils leur en avoient donnés: car ils craignoient l'iſſue d'une guerre, dont tout l'effort alloit tomber ſur une ſeule armée & ſur un ſeul chef. *C'eſt la ſcene qui eſt changée*, diſoient-ils, *& non pas le danger. Fabius Maximus, ce grand perſonnage qui vient de mourir, a prédit mille fois le grand combat qui ſe prépare. Il a publié, & avec raiſon, qu'Annibal ſeroit plus redoutable dans ſon propre pays, qu'il ne l'avoit été aux portes de Rome. Ce ne ſera ni un Syphax, homme d'une barbarie ſans conduite, ni un Aſdrubal qui ne ſait que fuir, ni une armée ramaſſée à la hâte & compoſée de payſans mal armés, que Scipion aura à combattre. Il aura en tête*

Annibal né presque dans le camp de son pere ; dont la valeur a été si célebre ; Annibal nourri & élevé dans les armes dès son enfance, parvenu à commander en chef avant que d'être devenu homme, qui a vieilli dans le sein de la victoire, & qui a rempli des monumens de ses grandes actions les Espagnes, les Gaules & toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à la mer ; qui mene une armée endurcie à souffrir, ce qui avant lui paroissoit au-dessus des forces humaines, une armée cent fois teinte du sang Romain, & qui remporte des dépouilles sans nombre. Scipion trouvera devant lui dans le combat une infinité de chefs qui ont tué de leurs mains nos généraux, & parcouru en vainqueurs nos camps & nos villes. Aujourd'hui tous nos magistrats ensemble ne font point porter devant eux tant de faisceaux qu'Annibal en pourroit faire marcher devant lui, s'il produisoit tous ceux qu'il a gagnés par le meurtre de nos capitaines.

Après toutes ces tristes réflexions, la peur d'offenser les dieux par leur ingratitude, les porta à ordonner des fêtes & des sacrifices, pour les remercier de ce qu'ils se voyoient possesseurs de l'Italie après seize années d'une si cruelle guerre.

Cependant Annibal porté par un vent favorable, approchoit du rivage d'Afrique. Il ordonna à un matelot de monter au haut du mât pour reconnoître l'endroit où ils alloient prendre terre. Le matelot étant monté, lui cria que la proue étoit tournée vers un lieu où

il y avoit un tombeau ruiné. Annibal regardant cela comme un préſage funeſte, lui commanda de paſſer outre, & alla deſcendre à la petite Leptis, d'où il mena ſon armée à Adrumette; & après l'avoir laiſſé repoſer quelques jours, il marcha en diligence à Zama, qui eſt à cinq journées de Carthage. Là ayant appris les grands progrès que Scipion avoit déja faits, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir les affaires par les armes, il envoya demander une conférence à Scipion, qui ne la refuſa point. On convient d'un lieu entre les deux camps; & les deux généraux, avec une troupe d'élite qu'ils laiſſent à une égale diſtance, s'avancent au milieu, ſuivis chacun de leur truchement.

Annibal parla le premier, & par un long diſcours, il tâcha de porter Scipion à accorder la paix aux Carthaginois : *Scipion*, lui dit-il, *ſouvenez-vous de l'inconſtance de la fortune, qui renverſe ſouvent ceux qu'elle a le plus élevés, & qui, ayant beaucoup de pouvoir ſur toutes les choſes humaines, le déploye avec plus d'inſolence dans les affaires de la guerre. Il ne faut pas en aller chercher des exemples bien loin, ni dans les anciennes hiſtoires, vous en voyez un bien ſenſible devant vos yeux. Je ſuis cet Annibal, qui après la bataille de Cannes, m'étant rendu maître de preſque toute l'Italie, portai mes armes victorieuſes juſqu'aux portes de Rome, & campai à cinq milles de vos murailles. Là je m'arrêtai pour délibérer ce que je devois faire de vous &*

de votre patrie. Et aujourd'hui je me vois en Afrique, moi Africain réduit à venir vous demander la paix à vous Romain, & traiter avec vous de mon salut & de celui de Carthage. Si vous considérez bien ce grand revers, vous compterez moins sur vos prospérités présentes, & pour ne pas vous exposer à perdre le nom que vous avez acquis dans une si florissante jeunesse, vous accepterez nos offres & vous nous accorderez la paix. La Sicile, la Sardaigne & les Espagnes seront au peuple Romain, sans que nous puissions jamais les répéter par nos armes. Toutes les Isles qui sont entre l'Italie & l'Afrique vous demeureront. Qu'est-ce que la guerre pourra vous donner davantage? En faisant par ce traité la sûreté des Carthaginois, vous assurerez votre gloire & celle du nom Romain.

Scipion répondit à Annibal par un long discours, dont la fin fut : *Que ce n'étoit pas au vaincu à faire le partage du vainqueur, & qu'il falloit que les Carthaginois se remissent entiérement à la discrétion des Romains, ou que dès le lendemain on décidât par les armes, laquelle des deux villes de Rome ou de Carthage seroit la maîtresse du monde, & donneroit la loi à toutes les nations.*

Après cette conférence ils se retirerent chacun dans leur camp, & le lendemain à la pointe du jour ils mirent leurs troupes en bataille, avec tant de capacité & d'art, que, comme dit Homere, si Mars & Bellonne avoient parcouru les deux armées. & visité

tous les rangs, ils n'auroient pu y trouver la moindre chose à reprendre. Scipion lui-même donna de grands éloges à la disposition qu'avoit fait Annibal.

Le combat fut long, fort opiniâtre, & diversifié par des accidens étranges & singuliers; mais enfin la victoire se déclara pour les Romains. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes tués sur la place. On fit autant de prisonniers, & on leur prit cent trente-trois enseignes & onze éléphans. Scipion ne perdit pas plus de quinze cens hommes. Annibal après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand capitaine, se retira à Adrumette & de-là à Carthage, où il déclara en pleine assemblée, qu'il n'y avoit pour eux de ressource que dans la paix.

Il y eut sur cela plusieurs assemblées. On envoya par deux fois à Scipion des députés en état de supplians. Scipion leur dicta les conditions qu'il leur imposoit, & leur ordonna d'aller les déclarer à Carthage. La lecture en étant faite, Giscon qui avoit toujours été opposé à Annibal, voulut empêcher le peuple de les recevoir, & il étoit favorablement écouté de la multitude. Annibal indigné de cette opposition si imprudente, & qui alloit achever l'entiere ruine des Carthaginois, s'approcha de lui, le prit par le corps, & le tira par force de la tribune. Cette action violente, faite dans une ville libre, parut très-insolente, & excita un grand murmure dans l'assemblée. Annibal étonné de cette liberté

du peuple, que la guerre ne connoiſſoit point, dit pour calmer les eſprits : *Je ſuis ſorti de Carthage à l'âge de neuf ans ; j'y ſuis revenu trente-ſix ans après ; je crois ſavoir paſſablement l'art de la guerre, ſes loix & ſes uſages, dont la fortune tant publique que particuliere m'a inſtruit depuis mon enfance ; mais j'ignore les loix, les mœurs & les coutumes de vos aſſemblées de ville, & c'eſt à vous à me les enſeigner.* Ainſi ayant excuſé ſon imprudence, il fit un long diſcours pour faire voir que la paix qu'on leur offroit, n'étoit point injuſte ; que ſes conditions étoient même plus douces qu'ils ne devoient l'eſpérer dans l'état où ils ſe trouvoient, & qu'elle étoit néceſſaire.

Les députés qu'on avoit envoyés à Rome, étant revenus avec la ratification du traité, lorſqu'il fut queſtion de faire le premier paiement des dix mille talens qui avoient été impoſés, & qu'ils devoient payer en cinquante années deux cens talens par an, voilà toute l'aſſemblée qui ſe met à pleurer & à jetter de grands cris. Annibal s'étant pris à rire, Aſdrubal, ſurnommé Hœdus, lui en fit un crime ; il dit qu'il étoit étonnant qu'il pût rire dans ce deuil public, lorſque tout le monde fondoit en larmes, lui ſur-tout qui étoit la cauſe de toutes ces pleurs. Annibal repouſſa cette inſulte par des paroles pleines de ſens : *Ces ris que vous blâmez*, dit-il, *ne ſont point ſi fort hors de ſaiſon que vos larmes impertinentes. Quand on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaiſſeaux, qu'on nous a in-*

terdit toute guerre étrangere, c'étoit alors qu'il falloit pleurer : car voilà le coup mortel qu'on nous a porté. Mais nous ne sentons des maux publics que ce qui touche nos fortunes particulieres, & rien ne nous afflige que la perte de notre argent. Quand on a dépouillé Carthage, & qu'on l'a mise toute nue & sans armes au milieu de ses nations d'Afrique toutes armées, personne n'a gémi, personne n'a versé une seule larme ; & aujourd'hui parce qu'il faut que chacun contribue au premier paiement du tribut qui a été imposé, vous pleurez tous comme dans des funérailles publiques. Ah que je crains que vous ne sentiez bientôt que vous avez pleuré pour des maux très-légers !

Tite-Live assure qu'il y a des auteurs qui ont écrit, que d'abord après la bataille, Annibal s'embarqua pour aller à la cour d'Antiochus. Cela étoit fondé apparemment sur ce que Scipion ayant fait demander aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal, les Carthaginois répondirent qu'Annibal n'étoit plus en Afrique. Mais c'étoit un mensonge : car Annibal, après la ratification du traité de paix & le départ de Scipion, demeura encore six années à Carthage, jusqu'au consulat de Caton & de L. Valerius Flaccus. Ce ne fut que cette année-là, que, pour se dérober à la haine de ses citoyens qu'il avoit offensés par des nouveautés qu'il avoit introduites, & encore plus pour éviter d'être livré aux Romains qui avoient envoyé des ambassadeurs à Carthage le demander, sur ce qu'on

avoit appris à Rome qu'il s'étoit lié avec Antiochus, & qu'il avoit fait un traité avec lui pour leur faire la guerre, il résolut de s'évader. Mais comme il étoit observé, il usa d'une grande prudence. Le jour qu'il avoit pris pour sa fuite, il fut tout le jour à la place publique pour éloigner tout soupçon de son dessein. A l'entrée de la nuit il sortit secrettement, suivi seulement de deux de ses domestiques, & se rendit dans un lieu où il avoit fait préparer des chevaux. Là il monta à cheval, & fit tant de diligence, que le lendemain matin il arriva à la tour qui porte son nom, & qui est sur le bord de la mer, entre Acholla & Thapse. Il y avoit là un vaisseau tout prêt, sur lequel il passa le jour même à l'isle de Cereina, où il trouva plusieurs vaisseaux chargés de marchandises. Dès qu'il fut descendu, les marchands & les patrons allerent en foule pour le saluer. Comme un autre Ulysse, il leur fit une fausse confidence, & leur dit que Carthage l'envoyoit ambassadeur à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces vaisseaux ne partît la nuit, & n'allât annoncer à Thapse ou à Acholla qu'on l'avoit laissé à Cereina, il fit préparer un sacrifice & un grand repas auquel il pria tous ces marchands & ces pilotes; & afin qu'on pût souper à l'ombre, car on étoit alors au cœur de l'été, il se servit des voiles & des mâts de quelques vaisseaux, & fit une tente fort spatieuse sur le rivage. La chere fut aussi grande que l'avoit pu permettre le peu de tems qu'on avoit

eu pour se préparer. On but jusques bien avant dans la nuit. Annibal trouvant un moment favorable pour se dérober sans être vu, fit voile & arriva heureusement à Tyr, où il fut reçu par les fondateurs de Carthage comme dans une autre patrie. Il n'y séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva que le roi en étoit parti; & il apprit que son fils étoit à Daphné, où il célébroit des jeux solemnels. Il alla l'y trouver. Le jeune prince le reçut avec beaucoup de politesse. Il ne s'arrêta point, & alla à Ephese, où il trouva Antiochus encore incertain & flottant sur la guerre contre les Romains. Son arrivée acheva de le déterminer. Pendant qu'il fut à Ephese, il arriva une aventure qui mérite d'être rapportée.

Les Ephesiens avoient chez eux un philosophe péripatéticien nommé Phormion, pour lequel ils avoient une estime très-singuliere. Ils crurent ne pouvoir mieux régaler Annibal qu'en lui faisant entendre leur philosophe. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire: ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du général d'armée & sur tout l'art de la guerre. Les Ephesiens charmés, demanderent à Annibal ce qu'il pensoit de ce personnage. Annibal s'expliquant assez mal en Grec, mais avec une franchise digne de lui, dit: *Qu'il avoit bien vu en sa vie des vieillards radoter, mais qu'il*

n'avoit jamais vu un plus parfait radoteur que leur philoſophe. En effet, quelle arrogance, ou plutôt quelle démence & quelle démangeaiſon de parler dans ce Grec, qui n'avoit jamais vu l'ennemi, ni même un camp, qui toute ſa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de ſe mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal, qui avoit diſputé tant d'années l'empire aux Romains, vainqueurs de toute la terre?

Antiochus faiſoit toutes ſortes d'honneurs à Annibal, comme au capitaine le plus propre à lui procurer de grands ſuccès dans la guerre qu'il méditoit, & il avoit avec lui de fréquentes conférences. Annibal fidele à la haine qu'il avoit jurée aux Romains, le preſſoit de porter la guerre en Italie, qui lui fourniroit les convois néceſſaires pour la ſubſiſtance de ſes troupes & des recrues dont il avoit beſoin. Il lui repréſentoit que s'il donnoit le tems aux Romains de faire la guerre hors de l'Italie, il n'y avoit point de roi, point de nation qui pût lui réſiſter. Il lui demandoit cent vaiſſeaux couverts, dix mille hommes de pied & mille chevaux, & l'aſſuroit qu'avec cette flotte il paſſeroit en Afrique, & feroit révolter les Carthaginois, ou que s'ils refuſoient de l'écouter, il paſſeroit en Italie, & y exciteroit quelque guerre contre les Romains.

Antiochus admirant ces grandes vues, donna les mains à tout. Annibal avant que de rien entreprendre, crut qu'il étoit néceſ-

faire de préparer les esprits de ses citoyens. Pour cet effet, il se servit d'un certain Ariston de Tyr, qui étoit alors à Ephese, & dont il avoit éprouvé l'habileté & l'adresse dans plusieurs emplois dont il l'avoit chargé. Il le prend en particulier, lui explique tout ce qu'il méditoit, & l'envoye à Carthage. Il n'osa le charger de lettres, de peur qu'étant interceptées, elles ne découvrissent tout ce qu'il tramoit. Mais il lui donna ses ordres, lui nomma ceux avec lesquels il devoit s'aboucher, & l'instruisit de plusieurs secrets qui feroient connoître à ses amis qu'il venoit de sa part, & qui lui tiendroient lieu de lettres de créance.

Ariston ne fut pas plutôt arrivé à Carthage, que les ennemis d'Annibal se douterent de la commission dont il étoit chargé. On ne s'entretenoit d'autre chose & en public & en particulier. Enfin on porta la chose au sénat, & sur le rapport qui fut fait, Ariston eut ordre de comparoître. Il se défendit d'abord assez bien ; & la principale de ses défenses, fut qu'il n'avoit porté aucune lettre à aucun des citoyens. Mais il n'alléguoit nulle bonne raison sur le sujet de son voyage ; aussi fut-il très-embarrassé à répondre au reproche qu'on lui fit, qu'il n'avoit eu des conférences qu'avec les amis d'Annibal. Sur cela, il s'éleve un grand tumulte parmi les sénateurs. Les uns veulent qu'on le traite en espion & qu'on l'envoye à Rome ; & les autres crient que de traiter ainsi un étranger sans aucune

preuve, c'étoit donner un exemple pernicieux, qui auroit de terribles conséquences : car on traiteroit de même les Carthaginois & à Tyr & dans les autres lieux où ils alloient pour leur commerce. L'affaire fut remise au lendemain ; mais Ariston qui craignoit les suites, s'embarqua secrettement la nuit même, après avoir affiché au haut du tribunal un placard, où il déclaroit, *qu'il n'avoit eu aucun ordre de traiter avec aucun particulier, mais qu'il avoit été envoyé pour traiter avec le sénat.* Ce placard, plein de malice, étoit fait à deux fins ; l'une pour rendre les principaux de la noblesse suspects au sénat, & pour rendre le sénat suspect au peuple ; l'autre pour donner des soupçons aux Romains, & pour les irriter contre Carthage.

Le lendemain les Magistrats appellés *Suffetes*, s'étant assemblés, ils trouverent ce placard, le lurent, & trouvant le crime avéré, ils jugerent à propos d'envoyer des ambassadeurs à Rome déclarer tout ce qui s'étoit passé. Ces ambassadeurs ayant été entendus, le sénat se trouva dans de grandes allarmes, & craignit que Rome n'eût incessamment la guerre avec Antiochus & avec les Carthaginois ; mais ce qui augmenta ses soupçons contre ces derniers, c'est que bien loin qu'il y eût eu des avis pour envoyer Ariston à Rome, non-seulement ils ne les avoient pas suivis, ils ne l'avoient pas même retenu, & ne l'avoient pas empêché de prendre la fuite.

Les Romains envoyerent à Ephese deux

ambaſſadeurs, P. Sulpicius & P. Villius, chargés d'inſtructions ſecretes, & d'un ordre de paſſer à Pergame à la cour d'Eumenes, qui ne demandoit qu'une occaſion de faire la guerre à Antiochus. Sulpicius demeura malade à Pergame, & Villius arriva à Epheſe dans le tems qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Piſidie.

Les courtiſans de ce prince, jaloux d'Annibal, & qui craignoient qu'il ne s'élevât à leur préjudice au premier degré d'autorité & de crédit, l'avoient déja rendu très-ſuſpect. Antiochus ne ſe ſervoit plus de lui, & ne l'appelloit plus à ſes conſeils. Cette mauvaiſe diſpoſition fut encore augmentée par l'arrivée de Villius qui eut de fréquentes conférences avec Annibal, ce qui ralluma les ſoupçons d'Antiochus & fortifia les impreſſions que ſes courtiſans lui avoient déja données.

L'hiſtorien Claudius, qui a traduit en latin les annales grecques d'Acilius & qui les a ſuivies, écrit que pendant qu'Antiochus étoit dans la Piſidie, Scipion l'Africain ſe trouva à Epheſe, qu'il y vit ſouvent Annibal, & qu'un jour qu'il s'entretenoit avec lui, la converſation étant tombée ſur les généraux d'armée, Scipion lui demanda *quel étoit le capitaine qu'il préféroit à tous les autres*. Annibal répondit *Alexandre. Et le ſecond*, continua Scipion : *C'eſt Pyrrhus ſans contredit*, repliqua Annibal. *Et le troiſieme*, reprit Scipion : *c'eſt moi*, repartit Annibal ſans balancer. Que ſur cela Scipion ſe prit à rire, & lui dit : *Que*

ſeroit-ce donc ſi vous m'aviez vaincu? oh, répondit Annibal, *ſi je vous avois vaincu, je me mettrois avant Alexandre, avant Pyrrhus & avant tous les autres.* Scipion fut agréablement flatté de cette réponſe fine, & de cette politeſſe peu attendue du Carthaginois, qui ne l'avoit point compris parmi les généraux, comme le jugeant infiniment ſupérieur à tous les autres, & hors de toute comparaiſon.

Antiochus ayant appris que les ambaſſadeurs des Romains arrivoient, quitta la Piſidie, & arriva à Apamée. Villius partit d'Epheſe & alla l'y joindre. Ils eurent là quelques conférences qui furent interrompues par la mort d'Antiochus, fils ainé du roi, jeune prince d'une grande eſpérance, & qui avoit déja donné des marques qu'il ſeroit un jour un grand roi, c'eſt-à-dire, un roi juſte. Toute la cour fut plongée dans le deuil, & l'affliction du roi parut d'autant plus grande qu'elle étoit feinte; car il fut ſoupçonné d'avoir fait empoiſonner ſon fils pour ſe défaire d'un héritier qui talonnoit de trop près ſa vieilleſſe, & qu'il accuſoit à faux d'attendre avec trop d'impatience ſa ſucceſſion. Le palais fut fermé pendant pluſieurs jours, & Villius pour n'être pas incommode au prince, alla à Pergame, d'où il ſe rendit peu de tems après à Epheſe avec Sulpicius qu'il trouva guéri. Le roi y arriva peu de jours après. Il y eut là pluſieurs conférences qui n'aboutirent à rien, & les ambaſſadeurs furent obligés de

s'en retourner à Rome sans avoir rien conclu de tout ce que portoient leurs instructions.

Après leur départ, Antiochus assembla un grand conseil pour délibérer sur la guerre contre les Romains. Là chacun se piqua d'autant plus de s'emporter contr'eux, que c'étoit faire sa cour au prince. Les uns relevent l'insolence des demandes de ce peuple ambitieux qui prétendoit donner la loi à Antiochus, au plus grand roi de l'Asie, comme il la donnoit à Nabis après l'avoir vaincu. Les autres disent que véritablement les deux places que les Romains demandoient n'étoient pas bien considérables pour un aussi grand roi qu'Antiochus, mais que c'étoit un essai qu'ils faisoient; qu'Antiochus ne se seroit pas plutôt relâché, qu'ils en demanderoient de plus importantes, & que c'étoit toujours la coutume de commencer par de petites choses pour en exiger ensuite de plus grandes & de plus injustes. Il y avoit dans ce conseil un certain Alexandre d'Acarnanie, qui avoit été un des principaux amis de Philippe, & qui l'avoit quitté pour s'attacher à Antiochus, comme à un roi plus puissant, & plus en état de récompenser ses services. Il avoit acquis beaucoup de crédit auprès du roi, qui l'admettoit à tous ses conseils les plus secrets, comme un homme qui connoissoit la Grece, & qui étoit parfaitement instruit des affaires des Romains. Quand ce fut à lui à parler, il dit : *Qu'il n'étoit pas question de délibérer si l'on feroit la guerre, mais qu'il s'agissoit de*

décider où & comment on la feroit ; qu'il promettoit une victoire sûre à Antiochus s'il passoit en Europe, & s'il s'établissoit dans quelque coin de la Grece, comme dans une place d'armes ; qu'il trouveroit les Etoliens déja armés ; que Nabis ne manqueroit pas de faire soulever tout le Péloponese, & que le signal ne seroit pas plutôt donné, que Philippe accourroit du fond de la Macédoine ; qu'il se souvenoit combien de fois il avoit entendu ce prince demander aux dieux d'avoir seulement le secours d'Antiochus ; & qu'enfin il ne falloit pas user de remise, mais faire passer incessamment Annibal en Afrique pour y occuper les Romains.

Annibal n'assistoit pas à ces conseils, parce qu'il étoit suspect au prince, & il n'avoit plus aucune considération à la cour. D'abord il supporta cet affront sans se plaindre ; mais enfin il crut devoir à sa gloire de se justifier, & de demander au roi même la cause de son changement à son égard, sur-tout la conjoncture lui paroissant favorable. Il entre donc dans le conseil & demande au roi le sujet de ses froideurs, & l'ayant entendu de sa bouche, il lui dit : *Antiochus, je n'étois qu'un enfant lorsque mon pere Amilcar m'approcha de l'autel sur lequel il faisoit un sacrifice, & me força à faire un serment inviolable que je serois toujours l'ennemi des Romains. C'est ce serment qui m'a obligé à leur faire la guerre pendant trente-six années sans aucun relâche. C'est ce serment qui m'a chassé de ma patrie*

& qui m'a jetté dans vos états ; & c'eſt ce même ſerment qui, ſi vous trompez mes eſpérances & que vous trahiſſiez votre gloire, me portera à aller par-tout où il y aura des armes & des troupes, & à courir les terres & les mers pour chercher des ennemis de Rome. C'eſt pourquoi ſi quelques-uns de vos courtiſans veulent s'élever en me calomniant auprès de vous, je les avertis de bâtir leur fortune ſur tout autre que ſur Annibal. Je hais les Romains & j'en ſuis haï. Mon pere Amilcar & tous les dieux ſont témoins de cette vérité. Si vous penſez donc ſérieuſement à faire la guerre aux Romains à qui j'ai voué une haine implacable, ſervez-vous de moi comme du meilleur & du plus fidele ami que vous puiſſiez avoir. Mais ſi vous faites la paix avec eux, aujourd'hui même je me déclare votre ennemi, & je chercherai tous les moyens de vous faire à vous & à eux, le plus de maux qu'il me ſera poſſible.

Ces paroles pleines de ſincérité & de force, prononcées avec beaucoup de feu, ne toucherent pas ſeulement le roi, elles diſſiperent tous ſes ſoupçons & le porterent à redonner à Annibal toute ſa confiance ; Annibal fut mieux que jamais dans ſon eſprit, & la guerre fut réſolue.

On ne parloit à Rome que des menaces d'Antiochus ; mais les Romains n'avoient contre lui d'autres préparatifs que leur courage. Enfin avertis de ſa marche, ils levent de nouvelles légions, aſſemblent le ſecours

des alliés, & envoyent des troupes dans tous les poſtes les plus expoſés pour s'oppoſer à cet orage qui venoit fondre ſur eux. Les nouveaux prodiges que l'on annonçoit de toutes parts augmentoient encore leurs allarmes. Dans le Picenum une chevre avoit eu ſix chevreaux d'une portée; à Aretium il étoit né un enfant qui n'avoit qu'une main; à Amiterne il avoit plu de la terre; à Formies la porte & les murailles de la ville avoient été frappées de la foudre; à Rome le Tibre s'étoit débordé & avoit fait de grands ravages, & du haut du capitole il s'étoit détaché un grand rocher qui étoit tombé dans un des quartiers de la ville & y avoit accablé pluſieurs perſonnes, & cela ſans que l'on eût ſenti la moindre ſecouſſe d'un tremblement de terre ni le moindre vent. Et ce qui les effrayoit encore plus que tout le reſte, dans les terres du conſul Domitius, un bœuf avoit prononcé ces paroles: *Roma, cave tibi. Rome, prens garde à toi.* On fit des prieres publiques pour expier ces prodiges & pour appaiſer la colere du ciel, & les aruſpices ordonnerent que l'on gardât & que l'on nourrît avec beaucoup de ſoin le bœuf qui avoit parlé.

La réconciliation d'Annibal avec Antiochus, bien loin d'appaiſer l'envie, n'avoit fait que l'enflammer davantage; car l'envie devient toujours d'autant plus forte, qu'on ſe ſent plus incapable d'égaler ceux qui en ſont l'objet. Quand il fut queſtion de faire paſſer Annibal en Afrique avec les vaiſſeaux

qu'il avoit demandés & que le roi lui avoit promis, il s'éleva dans le conseil de grandes contestations. Thoas qui étoit un des premiers de l'Etolie & un des plus grands flatteurs du roi, fut celui qui s'y opposa le plus vivement & qui parla avec le plus de force. Il soutint *que l'on ne devoit point faire ce détachement de la flotte, & que quand même on le feroit, Annibal étoit l'homme du monde à qui il en falloit le moins confier le commandement; que c'étoit un banni, & de plus un Carthaginois, à qui ou l'état présent des affaires, ou la légereté de son esprit suggéroient mille différens desseins. Que si l'on avoit quelque heureux succès de sa conduite, il en retireroit seul toute la gloire, sans qu'Antiochus en eût la moindre part; & que si l'on finissoit heureusement cette guerre, comment pouvoit-on espérer qu'Annibal se résoudroit à vivre soumis à un roi étranger, lui qui n'avoit pu souffrir sa patrie? Un homme qui dans sa jeunesse a porté son ambition & ses espérances jusqu'à se promettre l'empire de l'Univers, souffrira-t-il patiemment un maître dans sa vieillesse? En un mot*, ajouta-t-il, *Antiochus n'a que faire d'Annibal pour général. Il peut le mener avec lui & se servir de ses conseils; le fruit que l'on tirera de cet esprit n'étant que léger, pourra être utile sans être à charge. Mais si on lui donne le commandement, il n'y a que malheurs à attendre ou de son infidélité ou de son audace.*

Antiochus touché de ce discours, renonça au dessein très-sage qu'il avoit fait d'abord

d'envoyer Annibal avec une flotte, & ne penſa plus qu'à paſſer en Grece ſans différer. Dès ce moment, Annibal n'eut plus aucune part aux affaires ; mais peu de tems après le roi étant paſſé de Chalcis à Démétriade pour délibérer ſur la maniere dont il devoit ſe conduire pour attirer les Theſſaliens dans ſon parti, il appella Annibal au conſeil. Annibal parla avec beaucoup de ſens, & dit : *Il ne faut pas tant ſe mettre en peine de gagner les Theſſaliens, que leur propre foibleſſe portera toujours à faire la cour à ceux qui ſeront à leurs portes. Ce qu'il y a de plus important & de plus preſſé, c'eſt d'attirer le roi Philippe dans votre alliance. Si nous avons Philippe, nous aurons les Etoliens & les Athamanes. Que s'il refuſe d'écouter nos ambaſſadeurs & de ſe joindre à nous, il faudra prendre des meſures pour l'empêcher de ſe joindre aux ennemis. Votre fils Séleucus eſt à Lyſimachis ; il n'aura qu'à s'avancer par la Thrace avec ſes troupes, & à ravager les environs de la Macédoine. Par ce moyen il le mettra hors d'état de donner du ſecours aux Romains ; & le forcera à veiller à la conſervation de ſon propre pays. Voilà ce que je penſe ſur Philippe. Pour ce qui eſt de toute la conduite de cette guerre, vous ſavez ce que j'en ai penſé dès le commencement. Si vous m'aviez cru, les Romains n'apprendroient pas préſentement que vous avez pris Chalcis & forcé ce boulevard de l'Europe ; mais ils apprendroient que la Toſcane, la Ligurie & la Gaule en deçà des Alpes, ſont toutes en feu ; & ce qui ſeroit pour eux le*

plus terrible, ils apprendroient qu'Annibal eſt au milieu de l'Italie. Je ſuis donc encore d'avis que vous raſſembliez toutes vos forces de terre & de mer; que vous faſſiez ſuivre votre flotte par des vaiſſeaux de charge remplis de bons convois; que vous partagiez cette flotte, que vous en placiez la moitié à Corcyre pour fermer ce paſſage aux Romains, & que de l'autre moitié vous en bordiez les côtes d'Italie qui regardent la Sardaigne & l'Afrique; & vous avec votre armée de terre, vous vous tiendrez à Byllis, d'où vous dominerez ſur la Grece & ſur l'Italie, & tiendrez en échec les Romains, qui vous verront en état de paſſer dans l'une ou dans l'autre à la premiere occaſion favorable qu'ils vous donneront. Voilà mon avis; ſi je ne mérite pas d'être cru ſur toutes ſortes de guerres, les malheurs & les ſuccès que j'ai eus en Italie, me rendent au moins digne de l'être ſur la guerre contre les Romains. Si vous prenez ce parti, je vous ſervirai avec autant de fidélité que de zele. Je prie les dieux de faire proſpérer le conſeil qui vous aura paru le meilleur.

Cet avis d'Annibal fut plus approuvé que ſuivi. La ſeule choſe que fit Antiochus, c'eſt qu'il envoya Polyxenidas pour faire venir d'Aſie ſa flotte & ſes troupes de terre; mais tout ce qui arriva bientôt après, le força d'admirer Annibal non ſimplement comme un homme d'un grand ſens, mais comme un prophete qui avoit prévu & prédit tout ce qui étoit arrivé.

La guerre étant finie en Grece par la victoire que les Romains venoient de remporter aux Thermopyles & par la prise d'Héraclée, & d'autres places qu'occupoient les Etoliens, Antiochus qui ne voyoit plus de ressource pour lui en Grece, abandonna l'Europe, & passa à Ephese où il se croyoit en sûreté, abusé par ses flatteurs qui l'assuroient que jamais les Romains ne viendroient le chercher en Asie. Annibal fut le seul qui osa combattre cette sécurité du roi; il lui dit en plein conseil: *Antiochus, bien loin de douter que les Romains viennent vous chercher en Asie, je suis sûr qu'ils y viendront très-promptement, & je suis surpris qu'ils n'y soient pas déja. Je connois leur maniere. Ils ne donnent jamais ni repos ni treve, ni aux vaincus ni aux vainqueurs. Le passage est bien plus facile & plus court de Grece en Asie, qu'il ne l'étoit d'Italie en Grece, & Antiochus est pour eux un objet bien plus pressant que ne l'étoient les Etoliens. Les Romains ne sont pas moins forts sur mer que sur terre. Ils ont depuis long-tems une flotte au cap de Malée, & j'apprends qu'il en arrive une autre avec un nouveau commandant. C'est pourquoi, Antiochus, cessez de vous repaître de vaines espérances, & de vous flatter que vous aurez la paix. Bientôt vous serez forcé de disputer aux Romains l'Asie dans l'Asie même, & il n'y a point-là de milieu; il faut ou que vous leur raviſſiez l'empire & l'espérance de se rendre maître de l'Univers, ou que vous perdiez votre royaume.*

L'événement justifia bientôt cette prophétie, & augmenta l'admiration que l'on avoit pour Annibal. Antiochus renonçant aux promesses de ses flatteurs, l'envoya en Syrie pour faire venir les vaisseaux de Cilicie, & donna ordre à Polyxenidas de radouber ceux qui avoient été maltraités dans le dernier combat, & d'en faire bâtir de nouveaux.

Bientôt après il y eut un second combat entre la flotte du roi & celle de Rhodes, près de la ville de Side, sur la côte de la Pamphilie. Eudamus commandoit la flotte des Rhodiens composée de trente-deux vaisseaux à quatre rangs de rames, & de trois à trois rangs, & s'étoit placé à l'aile droite pour être opposé à Annibal qui commandoit la gauche de la flotte d'Antiochus, composée de trente-sept vaisseaux, dont il y en avoit quatre à six rangs de rames, & trois à sept rangs. Annibal ayant pris le large, avoit enveloppé Eudamus, qui étoit venu sur lui avec cinq gros vaisseaux, & alloit s'en rendre maître, lorsque l'aile gauche des Rhodiens, après avoir battu l'aile droite d'Antiochus, commandée par Apollonius, un des principaux de sa cour, vint lui arracher des mains la victoire.

La même année il y eut un troisiéme combat à Myonnése, entre la flotte d'Antiochus, commandée par Polyxenidas, & la flotte des Romains & des Rhodiens. On ne voit point qu'Annibal se soit trouvé à ce combat, qui fut plus considérable que les deux autres, par

par le nombre des vaiſſeaux qui combattirent, par la forme du combat qui fut très-divers, & par la perte qu'Antiochus y fit de tous ſes vaiſſeaux, qui furent tous pris ou coulés à fond. Antiochus chaſſé de la mer, retira ſa garniſon de Lyſimachie, gagna Sardis, & après avoir inutilement envoyé faire des propoſitions de paix par Heraclide de Byzance, il paſſa dans la Magneſie, où il aſſembla toutes ſes forces, & s'y retrancha.

Les Romains commandés par Scipion l'Aſiatique, dont Scipion l'Africain ſon frere avoit bien voulu être le lieutenant, l'y ſuivirent, & ſe mirent en bataille devant lui. Antiochus ſortit de ſes retranchemens & mit toute ſa fortune au hazard d'une ſeule journée. La bataille fut long-tems diſputée & fort ſanglante. Antiochus prit la fuite après avoir perdu cinquante mille hommes de pied, quatre mille chevaux, un grand nombre de priſonniers & quinze éléphans. On peut inférer d'un paſſage de Tite-Live, qu'Annibal fut à ce combat.

Antiochus vaincu, & n'ayant d'autre reſſource que la paix, envoya la demander par des ambaſſadeurs, qui ayant obtenu audience du conſul, dirent : *Romains, nous n'avons autre choſe à vous dire, qu'à vous demander à vous-mêmes par quels moyens nous pourrons expier la faute d'Antiochus, & obtenir de nos vainqueurs le pardon & la paix. Juſqu'ici avec une magnanimité digne de Rome, vous avez pardonné aux peuples & aux rois que vous avez vaincus. A plus forte raiſon devez-vous*

témoigner aujourd'hui la même magnanimité & la même clémence dans cette victoire qui vous rend les maîtres du monde. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il ne vous reſte que d'épargner le genre humain, & d'en avoir ſoin comme les dieux mêmes.

Scipion voulut que ſon frere l'Africain répondît à ces ambaſſadeurs. Il leur expliqua donc les conditions auxquelles ils pouvoient obtenir la paix ; & une des principales fut qu'attendu que les Romains ne pouvoient jamais eſpérer de paix sûre par-tout où ſeroit Annibal, il falloit avant toutes choſes, qu'Antiochus leur livrât cet ennemi. Annibal informé de cette réponſe, & voyant bien qu'Antiochus n'étoit pas en état de rien refuſer aux Romains, ſe déroba la nuit. Il fut long-tems errant de côté & d'autre. Il y a eu des auteurs qui ont écrit qu'il ſe retira d'abord en Créte chez les Gortyniens, & que ne ſachant comment ſauver ſon or & ſon argent, il imagina cette ruſe digne d'un Carthaginois : il remplit des pots de terre des pieces de cuivre qu'il avoit fait dorer, & les mit en dépôt dans le temple de Diane, & il mit ſon or & ſon argent dans des ſtatues de bronze creuſes, qu'il laiſſa nonchalamment dans ſa cour pour tromper les Gortyniens par cette feinte négligence. Mais cette tradition me paroît fort mal appuyée & fort incertaine. Il y a plus d'apparence de vérité dans celle qu'ont ſuivie ceux qui ont écrit qu'après la défaite d'Antiochus, Annibal ſe retira auprès d'Artaxe ou Artaxerxe, roi

d'Arménie, & qu'étant à sa cour, il lui donna plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles. Entr'autres on rapporte, qu'ayant remarqué une heureuse situation dans un pays très-agréable & très-fertile dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit aucun compte, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, & que le roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Ce qu'il fit, & en peu de tems, on vit là une grande & belle ville qui fut appellée Artaxate du nom du roi, & déclarée la capitale de l'Arménie.

Annibal se déroba du camp d'Antiochus l'an de Rome 563, & il se retira à la cour de Prusias, roi de Bithynie, sept ans après, l'an 570. Il est étonnant que les six dernieres années de la vie d'un si grand personnage, qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, & sur qui la terre entiere avoit les yeux, soient entiérement ignorées, & que l'on n'en sache rien de certain. On écrit qu'il fut très-bien reçu à la cour de Prusias, & que le roi ravi de l'avoir, le fit général de son armée. Annibal le servit très-utilement dans la guerre qu'il avoit contre Eumenes, roi de Pergame, & allié des Romains. On raconte un stratageme assez nouveau dont il se servit dans un combat naval. Il fit remplir de serpens plusieurs cruches de terre, & pendant que l'on étoit aux mains, il les jetta dans les vaisseaux des ennemis, qui ayant à se défendre en même tems contre ces serpens & contre les vaisseaux qu'ils avoient en tête, furent battus.

Tout ce que l'on ſait de plus certain, c'eſt qu'Annibal renonçant à toute eſpérance de ſe relever, vivoit aſſez loin de la cour dans une retraite qu'il s'étoit faite près du rivage de la mer. Là comme il ſe doutoit bien que les Romains ne le laiſſeroient pas en repos, & qu'ils l'enverroient demander à Pruſias dont il connoiſſoit la timidité & la foibleſſe, il avoit pratiqué ſous terre ſept conduits, qui partant de ſa maiſon, & prenant par différens côtés, alloient aboutir fort loin par des iſſues imperceptibles, & pouvoient lui donner le moyen de s'échapper en cas de néceſſité. Ses craintes ne furent pas vaines. Flaminius fut envoyé par les Romains à la Cour de Pruſias, pour moyenner un accommodement entre Eumenes & lui. Mais on prétend que dans ſes inſtructions, il y avoit un article ſecret qui lui ordonnoit de demander à Pruſias la mort d'Annibal.

Pruſias n'oublia rien pour adoucir Flaminius, & pour ſauver ſon ami, ſon ſuppliant & ſon hôte; mais Flaminius fut inflexible, & Pruſias fut forcé d'obéir. Il envoya des gardes environner la maiſon d'Annibal, de maniere qu'il ne pouvoit ſortir ſans être pris. Il voulut ſe ſauver par le ſouterrain le plus caché, mais ayant trouvé que l'iſſue en étoit auſſi gardée, il eut recours à la mort, comme à l'aſyle le plus sûr & le ſeul inviolable; il prit du poiſon qu'il portoit toujours avec lui pour une derniere néceſſité, & avant que de l'avaler, il dit: *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de*

leur frayeur. Ils trouvent trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Flaminius ne remportera pas une grande gloire d'avoir atterré un ennemi trahi & désarmé; & ce seul jour va faire voir combien les mœurs des Romains sont changées. Leurs peres envoyerent avertir Pyrrhus leur ennemi, qui avoit les armes à la main & une puissante armée en Italie, de prendre garde à lui, parce qu'on vouloit l'empoisonner; & eux ils envoyent des ambassadeurs à Prusias pour le presser de faire mourir par le plus grand des forfaits, son hôte, qui est sans défense & à sa merci.

Ainsi mourut Annibal. Il s'étoit toujours flatté qu'il retourneroit à Carthage, qu'il y finiroit ses jours, & qu'il seroit enterré dans le sein de sa patrie. Il sembloit que cela lui étoit promis par un ancien oracle qui portoit: *La terre Libysse engloutira le corps d'Annibal.* On ne doutoit point que l'oracle ne parlât de la Libye, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage; mais il faut toujours se défier des oracles qui paroissent trop clairs. Le sens qui paroît d'abord si évident, n'est presque jamais leur sens véritable. Un oracle doit être obscur. Annibal fut enterré dans ce coin de la Bithynie qu'il avoit choisi pour sa retraite, où il y avoit une petite bourgade appellée Libysse, ainsi l'oracle fut éclairci & justifié.

Ceux qui ont voulu laver les Romains de la honte d'une poursuite si odieuse, ont écrit

qu'ils n'ignoroient pas sa retraite, mais qu'ils faisoient semblant de l'ignorer, le mépriſant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse; & que lorsque la nouvelle de sa mort fut portée à Rome, le sénat fut très-fâché que Flaminius eût fait mourir Annibal de sa seule autorité & sans en avoir reçu aucun ordre, seulement par une convoitise outrée de gloire, pour remporter dans tous les âges le grand titre d'auteur de la mort d'Annibal. Mais cela n'est nullement vraisemblable par trois raisons.

La premiere, que Flaminius n'étoit pas seul ambassadeur. On avoit envoyé avec lui Scipion l'Asiatique & Scipion Nasica. Or il n'y a nulle apparence que si Flaminius eût voulu entreprendre de son chef une action si cruelle, si atroce & si honteuse pour Rome, les deux Scipions ne s'y fussent pas opposés. Ils se seroient souvenus en cette occasion de la magnanimité de Scipion l'Africain, qui après avoir défait en Afrique cet ennemi jusques-là invincible, & encore si redoutable, ne le chassa point de son pays, ne le demanda point à ses citoyens, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui, & n'insulta point à son infortune.

La seconde, c'est que si Flaminius avoit agi sans ordre, le sénat n'auroit pas manqué de le punir, d'avoir imprimé au nom Romain une si horrible tache.

Et la troisiéme enfin, c'est que ce n'étoit nullement la vieillesse d'Annibal qui devoit rassurer les Romains: car il n'avoit que soixante-

quatre ans quand il mourut ; & à cet âge il étoit encore en état de se faire redouter s'il eût trouvé les occasions de sacrifier à sa haine. Aussi cette action de Flaminius n'étoit-elle pas blâmée de tout le monde : on trouvoit des gens qui la louoient, & qui disoient *qu'Annibal pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât : que ce n'étoit ni son corps ni son bras qui étoient à craindre, mais que c'étoit sa grande capacité & son expérience jointes à cette animosité naturelle, & à cette haine invétérée qu'il avoit contre les Romains, & dont la caducité ne diminue jamais la violence ; car le naturel persévere & domine toujours dans les mœurs : que la fortune ne demeure pas toujours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises ceux qui par la haine qu'ils nous portent n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur.* Combien d'exemples l'histoire ne présente-t-elle pas de gens qui après avoir été abattus par la fortune, se sont relevés de leurs défaites, & se sont remontrés formidables à leurs ennemis ?

Il n'est pas vrai même qu'Annibal fût si abattu qu'on n'en pût encore rien craindre. Il avoit un grand roi pour ami. Il tiroit de lui de grosses pensions, & il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la cavalerie & l'infanterie de ce prince.

Il y a donc bien de l'apparence, & plusieurs auteurs même l'assurent, que Flaminius ne fit

pas cette action de sa seule autorité, & que les Romains suivirent en cette occasion les maximes de la plus exacte politique, qui veut qu'on ne laisse rien au pouvoir de la fortune autant qu'on le peut, & que pour une plus grande sûreté, on outre les précautions de la plus timide prévoyance.

Mais si jamais les Romains avoient pu ou dû se relâcher de cette regle trop cruelle, on peut assurer que c'étoit en cette occasion. Tout étoit soumis. Les Romains vainqueurs de la terre entiere, pouvoient-ils craindre un homme seul? Quand même ils auroient trouvé une plus grande sûreté dans sa mort, il est certain qu'ils auroient trouvé une plus grande gloire à le mépriser & à le laisser vivre.

Fin de la vie d'Annibal,
& du Tome X.